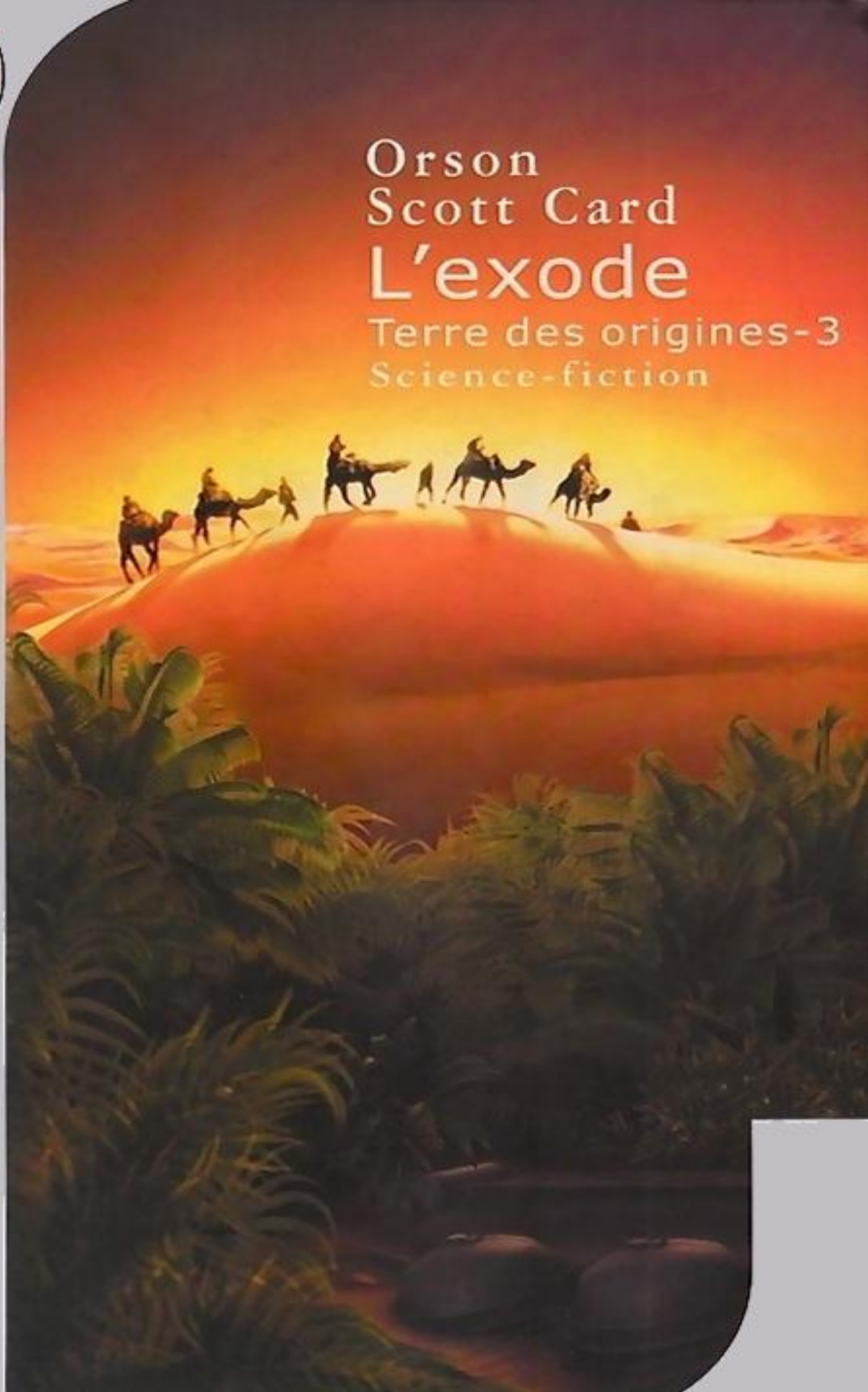
J'AI LU

Orson
Scott Card

L'exode

Terre des origines-3

Science-fiction



Orson Scott CARD

L'Exode

Terre des Origines 3

Traduit de l'américain
par Arnaud Mousnier-Lompré

J'ai Lu

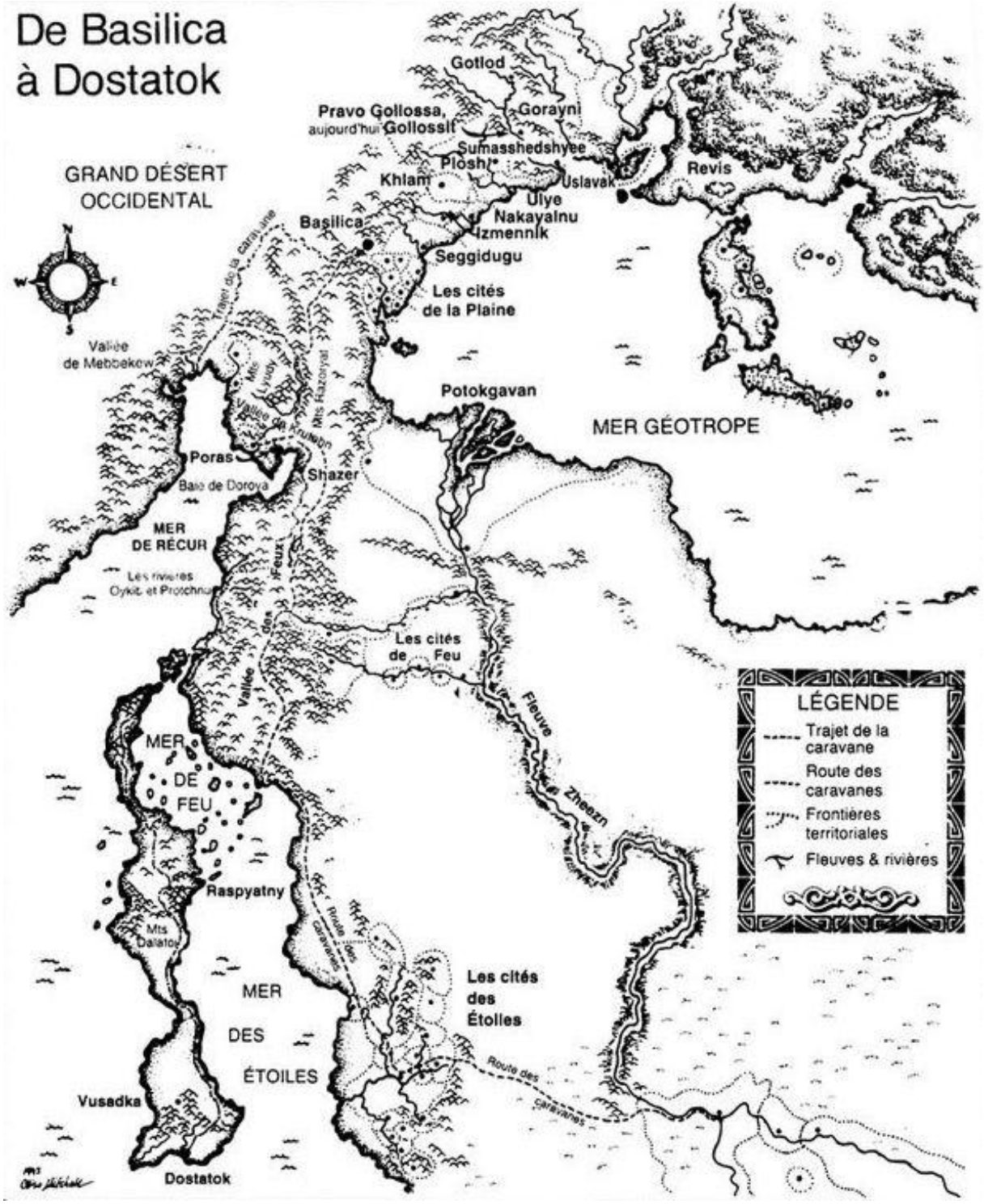
Titre original :

HOMECOMING : THE SHIPS OF EARTH

© Orson Scott Card, 1994.

© Librairie L'Atalante, 1996

À Bill et Laraine Moon
avec d'affectueux souvenirs de temples
et de promenades,
de photocopieuses et de circulaires,
de grands enfants et de bonne compagnie ;
d'amour donné librement et d'inébranlable honneur.


De Basilica
à Dostatok
GRAND DÉSERT
OCCIDENTAL
Gotlod
Pravo Gollossa,
aujourd'hui Gollossit
Gorayni
Sumasshedshyee
Ploshi
Khlam
Uslavak
Revis
Ulye
Nakayalnu
Izmennik
Basilica
Seggidugu
Les cités
de la Plaine
Potokgavan
MER GÉOTROPE
Vallée
de Mebbekow
Poras
Shazer
Baie de Dorova
MER
DE RÉCUR
Les rivières
Oykot et Protchnut
Les cités
de Feu
Vallée du Feux
MER
DE
FEU
Fleuve
Zheezn
Raspyatny
Mts
Dalatov
MER
DES
ÉTOILES
Les cités
des
Étoiles
Route des
caravanes
Vusadka
Dostatok
LÉGENDE
Trajet de la caravane
Route des caravanes
Frontières territoriales
Fleuves & rivières

REMERCIEMENTS

Voici le roman que le destin voulait m'empêcher d'écrire. Je m'étais gardé une bonne partie de l'été pour le coucher sur papier – j'avais même annulé un voyage tous frais payés en Australie parce qu'il tombait en plein milieu de mon projet. Et puis, ainsi va le monde, je me suis tout à coup retrouvé en train de parcourir l'Amérique pour signer des exemplaires de *Xénocide* qui, pour des raisons aussi diverses qu'excellentes, était sorti en librairie quelques mois plus tôt. À la suite de quoi, nous nous sommes plongés dans les préparatifs de notre déménagement à l'autre bout de la ville – fini d'être locataires ! Si j'ajoute à cela l'irrésistible plaisir d'organiser la nouvelle maison afin qu'elle nous abrite, nous et surtout nos ordinateurs, il devenait manifeste que la seule façon d'arriver à me concentrer sur la rédaction de *l'Exode* était de trouver une cachette et de m'y terrer.

Et c'est exactement ce que j'ai fait. Pauvres Clark et Kathy Kidd ! Ils ont dû avoir l'impression qu'à l'époque du pléistocène, ils avaient accidentellement engendré un enfant qui venait maintenant s'installer chez eux ! J'ai fondu sur leur maison de Sterling, en Virginie, j'ai pris possession de la table de la salle à manger puis je me suis abstrait dans l'écriture. Je n'ai émergé qu'au moment où, deux ordinateurs m'ayant lâché, j'ai dû supplier Northgate de les remplacer. Et quand Clark et Kathy ont gagné un week-end gratuit à Rehoboth Beach, j'étais encore là, accroché à leurs basques – il y a du sable du Delaware dans le premier jet du chapitre six. Et pourtant, pendant tout ce temps-là, les Kidd ont fait mine de s'amuser comme des petits fous, et je les en remercie.

Toutefois, si je dois beaucoup à Clark et Kathy, je suis tout

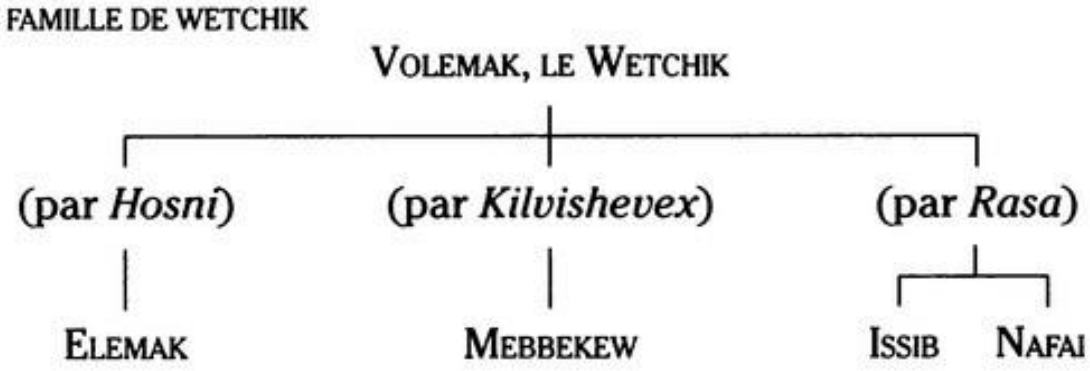
autant redevable à ma femme, Kristine, et à notre assistant, Erin Absher, qui ont maintenu notre maison en état de marche, nos enfants en vie et l'aménagement de la nouvelle résidence sur les rails malgré une avalanche de désastres, grands et petits. Kristine s'est en plus débrouillée pour lire ce livre et y apporter ses commentaires, en m'en faisant retirer les passages les plus nuls – ce qui a grandement amélioré l'histoire, vous pouvez m'en croire ! Je suis incapable d'écrire si je n'ai pas l'esprit libre, et c'est le cadeau que Kristine, Erin, Clark et Kathy m'ont fait, chacun à sa manière.

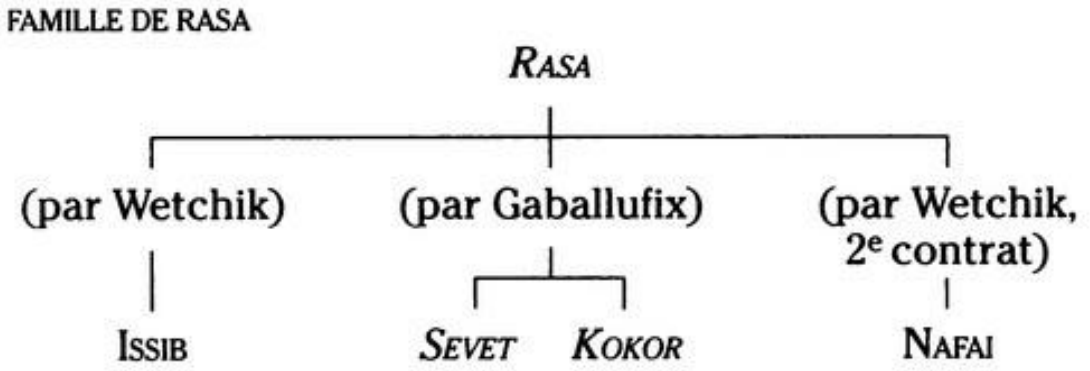
Je dois également tirer mon chapeau à Shirley Strum, auteur de *Almost Human,* le livre qui m'a donné l'idée des babouins de *l'Exode* ; ils comptent parmi mes personnages préférés ; à Beth Meacham, ma directrice de collection, et à Barbara Bova, mon agente : merci d'avoir supporté mes jérémiades incessantes et de m'avoir aidé de tant de façons, dont le public ne saura jamais rien et que je n'oublierai jamais.

Étant donné les coutumes matrimoniales en usage dans la cité de Basilica, les relations familiales sont parfois un peu complexes. Peut-être ces diagrammes de parenté contribueront-ils à éclaircir les choses. Le nom des femmes est donné en italique.

NOTE SUR LES LIENS DE PARENTÉ

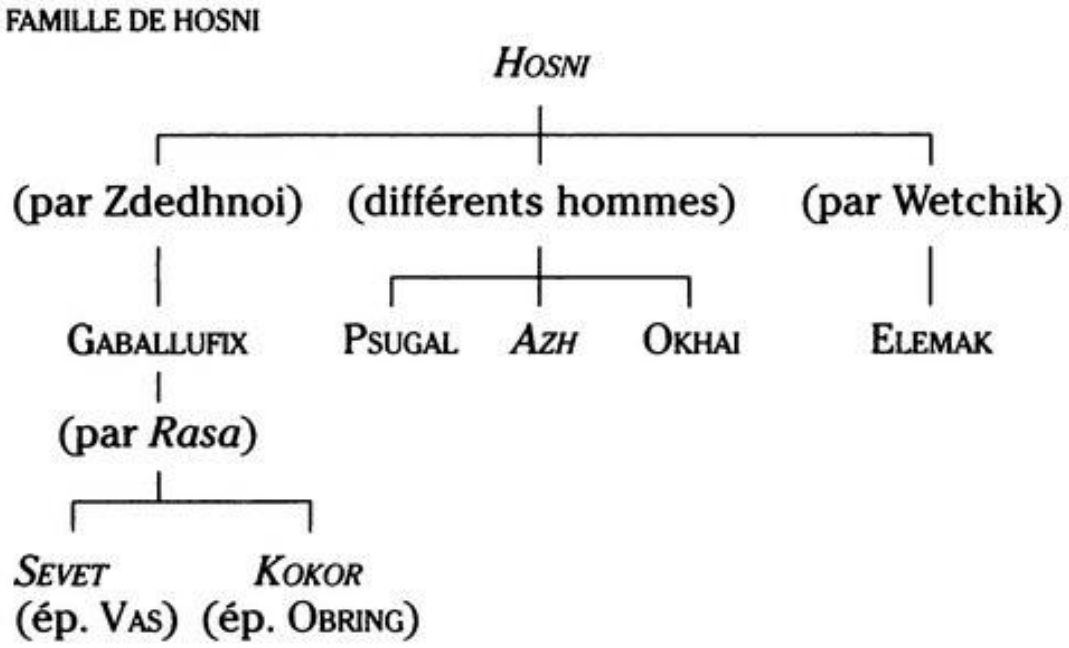
Étant donné les coutumes matrimoniales en usage dans la cité de Basilica, les relations familiales sont parfois un peu complexes. Peut-être ces diagrammes de parenté contribueront-ils à éclaircir les choses. Le nom des femmes est donné en italique.





NIÈCES DE RASA

(Ses meilleures élèves, « adoptées » en une relation définitive de parrainage)



LES SURNOMS

La plupart des noms comportent des formes diminutives ou familières. Par exemple, les proches parents de Gaballufix, ses amis intimes, sa compagne actuelle et ses anciennes compagnes peuvent l'appeler Gabya. On trouvera ci-dessous d'autres surnoms. (Ici encore, étant donné l'aspect inhabituel de ces noms, ceux des personnages féminins sont portés en italiques.)

Basilikya : Syelsika, Skiya
Chveya : Veya
Dabrota : Dabya
Dol : Dolya
Dza : Dazya
Eiadh : Edhya
Eiadh : Edhya
Elemak : Elya
Elemak : Elya
Hushidh : Shuya
Issib : Issya
Izuchaya : Zuya
Izuchaya : Zuya
Kokor : Kyoka
Krasata : Krassya
Luet : Lutya
Oykib : Okya
Obring : Briya
Nafai : Nyef
Nadezhny : Nadya
Motiga : Motya
Mebbekew : Meb

Padarok : Rokya
Panimanya : Panya-M
Protchnu : Proya
Rasa : pas de diminutif
Serp : Sepya
Sevet : Sevya
Shedemei : Shedya
Spel : Spelya
Umene : Umya
Vas : Vasya
Vasnaminanya : Vasnya
Volemak : Volya
Yasai : Yaya
Zalatoya : Toya
Zaxodh : Xodhya
Zdorab : Zodya
Zhatva : Zhyat
Zhavaronok : Nokya anya

PROLOGUE

Le maître ordinateur de la planète Harmonie avait enfin retrouvé l'espoir. Les humains élus avaient été réunis et ils étaient sortis de la cité de Basilica. Deux voyages les attendaient. Le premier les emmènerait par le désert puis la vallée des Feux jusqu'à l'extrémité méridionale de l'île jadis nommée Vusadka, sur un site que nul homme n'avait foulé depuis quarante millions d'années. Le second voyage débuterait là pour se terminer mille années-lumière plus loin, sur la Terre, planète d'origine de l'espèce humaine, abandonnée quarante millions d'années auparavant et maintenant prête au retour de l'humanité.

Mais pas n'importe quelle humanité : certains humains bien particuliers ; ceux qui étaient nés, au bout de millions de générations d'évolution contrôlée, dotés de la plus puissante capacité à communiquer avec le maître ordinateur, d'esprit à esprit, de mémoire à mémoire. Cependant, s'il avait encouragé les gens qui possédaient ce pouvoir à s'apparier et donc à le renforcer chez leurs enfants, le maître ordinateur n'avait aucunement cherché à sélectionner les plus doux ni les plus obéissants, ni même les plus intelligents ou les plus doués. Cela ne figurait pas dans son programme. Ces gens pouvaient être plus ou moins difficiles, plus ou moins dangereux, plus ou moins utiles, mais le maître ordinateur n'avait pas été conçu pour préférer l'honnêteté ou la vivacité d'esprit.

Les premiers colons de la planète Harmonie l'avaient mis en fonction dans un seul but : préserver la race humaine en l'empêchant d'accéder aux technologies qui permettent aux guerres et aux empires d'anéantir jusqu'à la capacité d'une planète à entretenir la vie humaine, comme cela s'était produit

sur Terre. Tant que les hommes ne pourraient se battre qu'avec des armes de poing et ne voyager qu'à cheval, le monde survivrait et les humains à sa surface demeureraient libres d'être bons ou mauvais, à leur gré.

Mais depuis cette programmation initiale, l'emprise du maître ordinateur sur l'humanité s'était affaiblie. Certaines personnes, c'est vrai, étaient capables de communiquer avec lui plus clairement qu'on ne l'avait jamais cru possible. Mais d'autres, par contre, n'étaient unies à lui que par un lien des plus ténus. Résultat : des armes nouvelles et de nouveaux moyens de transports commençaient à faire leur apparition, et même s'il s'en fallait peut-être encore de milliers ou de dizaines de milliers d'années, la fin du monde aurait lieu néanmoins. Et le maître ordinateur d'Harmonie ignorait comment inverser ce processus.

Il était donc urgent pour lui de regagner la Terre, où le Gardien de la planète pourrait lui implanter une nouvelle programmation. Mais au cours des derniers mois, le maître ordinateur et certains de ses alliés humains avaient découvert que le Gardien de la Terre introduisait déjà des changements sur Harmonie, nul ne savait comment. Différentes personnes avaient fait des rêves clairs et intenses à propos de créatures qui n'avaient jamais existé sur la planète, et le maître ordinateur avait lui-même décelé de subtiles modifications de son propre programme. Logiquement, le Gardien de la Terre n'aurait pas dû pouvoir influencer les événements de si loin… et pourtant, cette entité qui avait mis en route les vaisseaux des réfugiés quarante millions d'années plus tôt représentait la seule origine concevable de ces changements.

Comment et pourquoi le Gardien de la Terre agissait ainsi, le maître ordinateur de la planète Harmonie n'en avait pas la moindre idée. Tout ce qu'il savait, c'est qu'au bout de quarante millions d'années, ses propres systèmes n'étaient plus en bon état, qu'il avait besoin d'une révision et aussi qu'il s'efforcerait d'appliquer les décisions du Gardien de la Terre. Or, voilà qu'il demandait qu'un groupe d'humains recolonise la Terre.

Le maître ordinateur sélectionna donc seize personnes parmi la population de Basilica. Beaucoup avaient un lien de parenté

entre elles ; toutes possédaient un don hors du commun pour communiquer avec lui. Cependant, elles n'étaient pas toutes d'une intelligence supérieure, ni particulièrement bienveillantes ou dignes de confiance. Nombre d'entre elles nourrissaient une profonde aversion ou une violente rancune envers d'autres, et si certaines avaient pris fait et cause pour le maître ordinateur, d'autres étaient tout aussi décidées à lui faire obstacle. Le projet pouvait donc échouer à tout moment s'il s'avérait impossible de refréner les plus sombres élans des humains. La civilisation restait fragile, même quand de puissantes forces sociales inhibaient les passions individuelles ; aujourd'hui, coupés du reste du monde, ces gens parviendraient-ils à créer une mini-société harmonieuse ? Ou bien l'expédition s'anéantirait-elle dès le départ ?

En tout cas, le maître ordinateur devait dresser ses plans et agir comme si l'expédition allait survivre, comme si elle allait réussir. En un site bien précis, il déclencha donc une séquence d'événements : des machines qui longtemps étaient restées silencieuses se mirent à bourdonner ; des robots qui longtemps étaient demeurés en stase furent activés et mis au travail : ils devaient reconnaître les machines qui avaient besoin de réparations. Elles attendaient depuis très, très longtemps, et même dans un champ de stase, leur durée de vie n'était pas éternelle.

Il faudrait plusieurs années rien que pour évaluer la quantité de travail nécessaire et la façon de l'exécuter – savoir même s'il fallait l'exécuter. Mais rien ne pressait. Si le voyage prenait du temps, les gens du groupe en profiteraient peut-être pour faire la paix entre eux. Rien ne pressait ; ou plutôt, rien ne pressait qui fût perceptible à des êtres humains. Pour le maître ordinateur, passer dix ans à accomplir une tâche relevait d'une cadence effrénée, tandis que pour des hommes, cela pourrait sembler insupportablement long. Car si le maître ordinateur était capable de détecter le passage d'une microseconde, il possédait aussi les souvenirs de quarante millions d'années de vie sur Harmonie, et à cette échelle, dix ans ne représentaient pas plus que cinq minutes dans une existence humaine.

Le maître ordinateur utiliserait ces dix années à plein et de

façon productive, et il espérait que les gens sélectionnés feraient de même. S'ils se montraient avisés, ils en profiteraient pour créer leurs familles, pour engendrer et commencer à élever de nombreux enfants, et pour faire de leur groupe une communauté digne de se présenter devant le Gardien de la Terre. Cela n'aurait pourtant rien d'aisé ; pour l'instant, le maître ordinateur ne pouvait espérer mieux que de les garder tous en vie.

1
La Loi Du Désert

Shedemei était une savante, pas une nomade du désert. Les conforts de la vie citadine ne lui manquaient pas trop – elle se satisfaisait aussi bien d'un plancher ou d'une table que d'un lit pour dormir – mais elle n'appréciait pas d'avoir été arrachée à son laboratoire, à son travail, à tout ce qui donnait un sens à son existence. Elle n'avait jamais donné son accord pour se joindre à cette expédition démente. Et pourtant elle était là, perchée sur un chameau dans la chaleur sèche du vent du désert, balancée d'avant en arrière, à contempler devant elle le postérieur du chameau précédent qui oscillait sur un autre rythme. La chaleur et le mouvement lui donnaient une vague envie de vomir. Elle avait mal à la tête.

À plusieurs reprises, elle faillit faire demi-tour. Elle retrouverait son chemin sans trop de difficultés ; il lui suffisait de s'approcher de Basilica, son ordinateur se relierait à la cité et lui indiquerait la suite du trajet. Elle irait vite, toute seule – elle arriverait peut-être même avant la nuit. Et on la laisserait sûrement rentrer dans la cité – elle n'était apparentée à personne dans le groupe, ni par le sang ni par le mariage. Si elle avait été exilée, c'est uniquement parce qu'elle s'était occupée des caissons secs remplis de semences et d'embryons qui devaient rétablir sur la Terre une approximation de sa flore et de sa faune d'autrefois.

Elle n'avait fait que rendre service à son ancien professeur ; on ne pouvait quand même pas l'obliger à s'exiler pour ça !

Pourtant, c'était précisément ce chargement qui l'empêchait de faire demi-tour. À part elle, qui saurait régénérer les millions d'espèces que transportaient les chameaux ? Qui saurait

lesquelles introduire en premier afin que d'autres, implantées plus tard, se nourrissent d'elles ?

Ce n'est pas juste, se dit Shedemei pour la millième fois. Je suis la seule dans ce groupe qui sache comment exécuter cette tâche – mais ça n'a rien d'exaltant. Ce n'est pas de la science, c'est de l'agriculture ! Si je suis ici, ce n'est pas parce que la mission pour laquelle Surâme m'a choisie exige une grande compétence, mais parce que les autres n'y connaissent absolument rien !

« Tu as l'air furieuse, dis-moi ! Désespérée, aussi… »

Shedemei tourna la tête et vit Rasa qui avait mené son chameau près du sien sur le large chemin de pierre. Rasa, son professeur – presque sa mère. Mais pas vraiment, ni par le sang ni par le droit.

« C'est vrai, répondit Shedemei.

— À cause de moi ?

— En partie. Vous nous avez tous manipulés pour nous obliger à venir. Je n'ai aucun lien avec tous ces gens, si ce n'est par vous.

— Nous avons tous un lien commun, rétorqua Rasa. Surâme t'a envoyé un rêve, n'est-ce pas ?

— Je ne l'avais pas demandé.

— Qui de nous l'avait demandé ? Mais je comprends ce que tu veux dire, Shedya. Les autres ont tous fait des choix qui les ont entraînés dans cette aventure. Nafai, Luet, Hushidh et moi sommes venus de notre plein gré… plus ou moins. Elemak et Meb, sans parler de mes filles (bénies soient leurs petites âmes mesquines !) sont ici à la suite de décisions stupides et méprisables ; les autres parce qu'ils ont des contrats de mariage, bien que certains essayent simplement de s'arranger ainsi de l'erreur initiale qu'ils ont faite en venant. Mais toi, Shedemei, tout ce qui t'amène, c'est ton rêve. Et ta fidélité envers moi. »

Surâme lui avait en effet envoyé un rêve où elle flottait dans l'air en semant à la volée des graines qu'elle regardait pousser, et elle changeait une terre déserte en forêts et en prairies verdoyantes où foisonnaient les animaux. Shedemei promena son regard sur le triste paysage qui l'entourait à présent ; çà et là, des plantes épineuses s'accrochaient à l'existence, de même

que quelques lézards qui survivaient, elle le savait, grâce aux rares insectes capables de trouver assez d'eau pour se maintenir en vie. « Ce désert n'a rien à voir avec mon rêve, dit-elle.

— Mais tu es venue, répondit Rasa. À cause de ton rêve et aussi par amour pour moi.

— Nous n'avons aucune chance de réussir, vous savez ? Les gens de cette caravane ne sont pas des colons ; seul Elemak a les talents qu'il faut pour survivre dans ce milieu.

— Disons plutôt que c'est lui qui a le plus l'expérience des voyages dans le désert. Pour leur part, Nyef et Meb ne se débrouillent pas si mal. Et nous autres, nous apprendrons. »

Shedemei ne répondit pas, peu désireuse de discuter.

« Tu m'exaspères quand tu te défiles comme ça devant une dispute, dit Rasa.

— Je ne supporte pas les conflits.

— Mais tu te dérobes à l'instant d'asséner à ton vis-à-vis ce qu'il a précisément besoin d'entendre !

— J'ignore ce que les autres ont besoin d'entendre.

— Dis-moi ce que tu avais à l'esprit il y a une seconde, insista Rasa. Dis-moi pourquoi notre expédition est vouée à l'échec.

— Basilica, lâcha Shedemei.

— Mais nous l'avons quittée ; elle ne peut plus nous faire de mal.

— Basilica nous meurtrira de mille façons ; elle restera toujours le symbole d'une vie plus douce, plus facile. Nous serons toujours déchirés par l'envie d'y revenir.

— Mais ce n'est sûrement pas le mal du pays qui t'inquiète, n'est-ce pas ?

— Nous ne portons en nous qu'une moitié de la cité : toute ses maladies, mais aucune de ses forces. Nous avons l'habitude de l'oisiveté, mais pas la fortune qui la rendait possible. Nous avons pris le pli de nous abandonner à trop de nos appétits : ils ne seront plus supportables dans une colonie aussi réduite que la nôtre.

— Allons ! ce n'est pas la première fois que des gens quittent la cité pour fonder une colonie !

— Je sais, ceux qui veulent s'adapter y arriveront, dit Shedemei. Mais combien sont-ils ? Combien parmi nous

possèdent la volonté de mettre leurs désirs personnels de côté, de se sacrifier pour le bien de tous ? Même moi, je ne suis pas capable de m'engager à ce point ! Ma colère grandit à chaque kilomètre qui passe et me sépare un peu plus de mon travail !

— Alors, nous avons de la chance, répondit Rasa. Personne d'autre n'exerçait de métier qui vaille. Et ceux qui possédaient quelque chose ont tout perdu, si bien qu'ils ne pouvaient plus reculer.

— À part Meb, que son travail attend toujours. »

Un court instant, Rasa eut l'air perplexe. « Je ne sache pas que Meb ait eu un métier quelconque ; à moins que tu ne parles de sa pitoyable carrière d'acteur ?

— Je parle du projet de sa vie : s'accoupler avec toutes les femmes de Basilica, à la seule exception de sa famille, des mortes et des laides à faire peur.

— Ah ! dit Rasa avec un sourire triste. Ce métier-là !

— Et il n'est pas seul dans ce cas, poursuivit Shedemei.

— Oh, je sais. Tu es trop bonne pour le dire, mais mes filles sont sans doute impatientes de reprendre leurs propres versions du même projet au point où elles l'ont laissé.

— Je ne voulais pas vous fâcher.

— Je ne suis pas fâchée. Je connais trop bien mes filles : elles tiennent trop de leur père pour que j'ignore à quoi m'attendre de leur part. Mais dis-moi honnêtement, Shedya, lesquels de ces hommes penses-tu qu'elles trouveront attirants ?

— Au bout de quelques jours ou de quelques semaines, tous les hommes leur paraîtront beaux, sans exception ! »

Rasa eut un rire léger. « Je crois bien que tu as raison, ma chérie ! Mais tous les hommes de notre petite expédition sont mariés – et leurs épouses veilleront à ce que nulle ne s'aventure sur leur territoire, tu peux en être sûre ! »

Shedemei hocha la tête. « Rasa, vous partez d'une fausse hypothèse. Ce n'est pas parce que vous, vous avez choisi de rester mariée au même homme et de reconduire son contrat tous les ans depuis… eh bien, depuis la naissance de Nafai, que les autres femmes du groupe auront une attitude aussi possessive envers leurs époux.

— Tu crois ? Pourtant, Kokor, ma chère fille, a failli tuer sa

sœur Sevet parce qu'elle couchait avec son mari, Obring.

— Eh bien, Obring n'essayera plus de coucher avec Sevet. Ça ne l'empêchera pas de tenter sa chance avec Luet, par exemple.

— Avec Luet ! s'exclama Rasa. C'est une enfant merveilleuse, Shedya, mais elle n'a pas la beauté que recherche un homme comme Obring ; de plus, elle est extrêmement jeune, elle est amoureuse de Nafai, c'est évident, et plus important que tout, c'est la sibylle de l'eau de Basilica et Obring n'oserait pas s'en approcher pour tout l'or du monde. »

Shedemei secoua la tête avec abattement. Rasa ne comprenait-elle donc pas que tous ces arguments fondraient comme neige au soleil à mesure que le temps passerait ? Que des gens comme Obring, Meb, Kokor et Sevet ne vivaient que pour le plaisir de la chasse, sans se soucier de la personnalité du gibier ?

« Et si tu t'imagines qu'Obring risque de s'en prendre à Eiadh, permets-moi de rire, continua Rasa. Ah, bien sûr, il peut en avoir envie, mais une femme comme Eiadh n'aime et n'admire que la force chez un homme, et c'est là une qualité qu'Obring ne possédera jamais. Non, à mon avis, Obring restera tout à fait fidèle à Kokor.

— Rasa, ma chère amie, mon cher maître, avant trente jours, même moi, Obring aura essayé de me séduire. »

Rasa regarda Shedemei sans pouvoir cacher sa stupéfaction. « Allons donc ! s'exclama-t-elle. Tu n'es pas son…

— Son genre ? Mais son genre, c'est n'importe quelle femme qui ne lui a pas encore dit non ! Et je vous préviens : s'il y a une chose qu'un petit groupe comme le nôtre ne pourra pas supporter, c'est une tension d'ordre sexuel. Si nous étions comme les babouins et que nos femelles n'étaient sexuellement réceptives qu'à deux ou trois reprises entre leurs grossesses, nous pourrions accepter le type d'appariements à court terme que connaissent les babouins. Nous pourrions supporter les conflits périodiques entre mâles parce qu'ils ne dureraient pas et nous serions tranquilles le reste de l'année. Mais nous sommes humains, malheureusement, et nos liens sont différents. Nos enfants ont besoin de stabilité et de paix, et nous sommes trop peu nombreux pour nous arranger sans mal de

quelques meurtres çà et là.

— Des meurtres ? l'interrompit Rasa. Mais Shedemei, qu'est-ce qui te prend ?

— Nafai a déjà tué un homme. Et il est probablement le meilleur d'entre nous, à part Vas, peut-être.

— Mais c'est Surâme qui le lui avait ordonné !

— Oui, Nafai est le seul homme du groupe à obéir à Surâme. Il est plus vraisemblable que les autres obéissent à leur propre dieu.

— À savoir ?

— Celui qui leur pend entre les jambes.

— Vous autres, les biologistes, vous avez vraiment une vue cynique des êtres humains ! s'écria Rasa. À vous entendre, nous serions les derniers des animaux !

— Oh, pas les derniers, non. Nos mâles ne cherchent pas à dévorer leurs petits.

— Et nos femelles ne mangent pas leurs compagnons.

— Bien que certaines aient essayé ! »

Elles éclatèrent de rire. Elles avaient parlé bas et leurs chameaux marchaient à l'écart des autres, mais leur rire portait et certains voyageurs se retournèrent vers elles.

« Ne faites pas attention à nous ! leur cria Rasa. Nous ne nous moquions pas de vous ! »

Mais Elemak ne l'entendit pas de cette oreille. De sa place près de la tête de la caravane, il fit demi-tour avec sa monture et remonta la colonne jusqu'à la hauteur des deux femmes. Son visage reflétait une colère froide.

« Essayez de vous maîtriser un peu, dame Rasa, dit-il.

— Comment ? répondit Rasa. Mon rire était-il trop sonore ?

— Votre rire, et votre petite plaisanterie aussi. Tous deux à plein volume. Une voix de femme s'entend à des kilomètres, avec cette brise. Le désert n'est pas très peuplé, mais si quelqu'un vous entend, vous pouvez vous retrouver violée, dépouillée et assassinée dans un délai remarquablement bref. »

Elemak avait raison, naturellement, et Shedemei le savait bien : il avait déjà conduit des caravanes dans le désert. Mais son ton condescendant, le sarcasme qui perçait dans ses paroles la hérissèrent. Nul n'avait le droit de parler ainsi à dame Rasa.

Pourtant, Rasa elle-même ne parut pas sensible à l'insulte qui transparaissait dans l'attitude d'Elya. « On s'en prendrait à un groupe aussi important ? demanda-t-elle innocemment. J'aurais plutôt cru que les voleurs l'éviteraient.

— Au contraire : ils ne rêvent que de groupes comme le nôtre, répondit Elemak, avec plus de femmes que d'hommes, qui voyagent lentement, lourdement chargés, un groupe où l'on parle fort et sans précaution, et où deux femmes se laissent distancer par le reste du convoi. »

Soudain, Shedemei prit conscience qu'elle-même et Rasa avaient été très exposées, et elle en fut effrayée. Elle n'était pas habituée à penser ainsi, à se méfier du danger. À Basilica, elle avait toujours vécu en sécurité. Les femmes n'avaient jamais rien eu à craindre à Basilica.

« Regardez mieux les hommes de la caravane, et vous comprendrez, poursuivit Elemak. À votre avis, lequel est capable de se battre pour vous et de vous sauver d'une bande de trois ou quatre voleurs, sans parler d'une dizaine ?

— Toi, tu le peux », répondit Rasa.

Elemak soutint son regard un instant. « Ici, en terrain dégagé, où ils seraient obligés de se montrer d'assez loin à découvert, j'y arriverais, je pense. Mais je préférerais l'éviter. Alors ne vous éloignez pas et taisez-vous. S'il vous plaît. »

Le « s'il vous plaît » final n'adoucit que peu la sévérité du ton, mais suffit pour que Shedemei se jurât d'obéir à Elemak. Au contraire de Rasa, elle n'était pas sûre qu'il pût les protéger tout seul contre des maraudeurs, même en petit nombre.

Elemak jeta un bref coup d'œil à Shedemei, mais elle aurait été bien en peine de déchiffrer son expression. Puis il fit volter son chameau qui repartit en cahotant vers la tête de la petite caravane.

« Qui détiendra l'autorité une fois que nous serons au camp de Wetchik ? demanda Shedemei. Votre époux ou Elemak ? Ce sera intéressant.

— Ne fais pas attention aux rodomontades d'Elya, répondit Rasa. C'est mon époux qui commandera.

— Je n'en suis pas si sûre. L'autorité vient très naturellement à Elemak.

— Oh, il en a le goût ; mais il ignore comment la conserver, sinon par la peur. N'a-t-il donc pas conscience que Surâme protège cette expédition ? Si la simple idée de passer par ici prend quelques maraudeurs, Surâme la leur fera oublier. Nous sommes aussi en sécurité que chez nous dans notre lit. »

Shedemei se retint de lui rappeler que quelques jours plus tôt, à peine, elles s'étaient senties fort exposées dans leur lit ; elle ne souligna pas non plus que Rasa venait de démontrer à l'instant la justesse de son point de vue : quand elle évoquait un toit et la sécurité, c'était à Basilica qu'elle pensait. Le spectre de leur existence passée dans la cité les hanterait encore longtemps.

Kokor à son tour arrêta sa monture pour attendre Rasa. « Alors, on a été vilaine, maman ? dit-elle. Il a fallu que le méchant Elemak vienne vous gronder ? »

La bêtise et le parler puéril de Kokor exaspérèrent Shedemei – mais de toute façon, l'attitude de Kokor l'exaspérait toujours : elle la sentait hypocrite et manipulatrice ; l'étonnant, aux yeux de Shedemei, était que ces stratagèmes d'une limpidité navrante devaient souvent atteindre leur objectif, sinon Kokor en aurait trouvé d'autres.

En tout cas, si le personnage de petite fille que jouait Kokor avait de l'effet, ce n'était pas sur sa mère. Rasa se contenta de la toiser d'un regard glacial en disant : « Shedya et moi avions une conversation privée ; ma chérie. Excuse-moi si tu as cru que nous t'invitions à t'y joindre. » Il fallut un instant à Kokor pour comprendre ; alors, son visage s'assombrit – de colère ? Puis elle adressa un petit sourire pincé à Shedemei : « Mère ne se remet pas de ce que je ne suis pas devenue comme toi, Shedya. Mais je crains que ni mon cerveau ni mon corps n'aient possédé la beauté intérieure qu'il fallait, déclara-t-elle en insistant sur le mot « intérieure ». Puis elle talonna maladroitement son chameau et remonta la caravane.

Elle avait voulu, Shedemei s'en rendait bien compte, l'insulter en lui rappelant que sa beauté ne serait jamais qu'intérieure. Mais Shedemei avait depuis longtemps dépassé sa jalousie adolescente des filles plus jolies qu'elle.

Rasa avait dû suivre la même ligne de pensée. « N'est-il pas

étrange que des gens physiquement dépourvus d'attraits soient parfaitement capables de voir la beauté physique chez les autres, alors que les handicapés moraux sont aveuglas à la bonté et à l'honnêteté ?

— Oh, ils savent très bien que cela existe, répondit Shedemei. Simplement, ils ignorent qui possède ces qualités et qui ne les a pas. Je dois cependant reconnaître que mes sentiments actuels ne tendent pas à prouver ma beauté morale.

— Aurais-tu des idées de meurtre ?

— Oh non, rien de si direct ni définitif ! Je lui souhaitais simplement d'attraper des meurtrissures bien douloureuses sur sa selle.

— Et Elemak ? Lui as-tu jeté quelque déplaisante malédiction, à lui aussi ?

— Pas du tout. Comme vous l'avez dit, il n'était pas obligé d'en appeler à la peur pour se faire obéir ; mais je crois qu'il avait raison. Après tout, les états de service de Surâme en ce qui concerne notre protection ne sont pas franchement irréprochables. Non, je ne nourris aucun ressentiment envers Elya.

— J'aimerais avoir atteint la même maturité que toi, dans ce cas, car je lui en ai voulu de sa façon de me parler. Quelle condescendance ! J'en sais la raison, naturellement : pour lui, mon statut dans la cité est une menace pour son autorité ici et maintenant ; il se sent donc obligé de me remettre à ma place. Mais il devrait comprendre que je suis assez avisée pour suivre ses ordres sans qu'il ait à m'humilier.

— La question n'est pas, n'est jamais, ce que vous voulez, vous, dit Shedemei, mais ce qu'il recherche, lui. Il a besoin de se sentir supérieur à vous. Moi aussi, d'ailleurs, vieille folle ! »

L'espace d'un instant, Rasa la dévisagea, horrifiée. Puis, alors que Shedemei s'apprêtait à lui expliquer qu'elle plaisantait – pourquoi personne ne comprenait-il donc son humour ? – Rasa sourit. « J'aime mieux être une vieille folle qu'une jeune, dit-elle. Les vieilles ne font pas des erreurs aussi spectaculaires que les jeunes.

— Ah, je n'en suis pas si sûre, répondit Shedemei. Cette expédition, par exemple…

— C'est une erreur ?

— Pour moi, certainement. Ma vie, c'est la génétique, mais dorénavant, ce qui pour moi s'en rapprochera le plus, ce sera la reproduction de mes propres gènes, si j'y arrive.

— Quel désespoir ! Voyons, ce n'est pas si affreux d'avoir des enfants. Ils ne sont pas tous comme Kokor, et même elle deviendra peut-être humaine en vieillissant.

— Oui, mais vous aimiez vos époux, vous, répondit Shedemei. Moi, avec qui vais-je me retrouver, tante Rasa ? Votre fils infirme ? Ou l'archiviste de Gaballufix ?

— Je crois qu'Hushidh a l'intention d'épouser Issib », dit Rasa. Elle parlait d'un ton froid, mais Shedemei n'en avait cure.

« Oh, je sais bien comment vous nous avez assortis. Mais dites-moi, tante Rasa, si par hasard Nafai n'avait pas entraîné l'archiviste à sa suite en volant l'Index… vous seriez-vous arrangée pour m'emmener quand même ? »

Le visage de Rasa était un masque de marbre. Le silence dura un long moment.

« Allons, tante Rasa, reprit Shedemei. Je ne suis pas idiote, et j'aimerais autant que vous n'essayiez pas de me tromper.

— Nous avions besoin de tes talents, Shedya. C'est Surâme qui t'a choisie et non moi.

— Êtes-vous certaine que ce n'est pas vous, quand vous avez fait le compte des hommes et des femmes, pour faire en sorte que nous soyons en nombre égal ?

— C'est Surâme qui t'a envoyé ton rêve.

— L'attristant, dit Shedemei, c'est qu'à part vous, personne dans le groupe n'est un reproducteur avéré. Vous avez peut-être associé un des hommes avec une femme stérile. Ou inversement, vous avez apparié l'une d'entre nous avec un époux infécond. »

De glacée, la colère de Rasa commençait à devenir brûlante. « Je te le répète, ce n'est pas moi qui ai choisi… Luet a eu une vision, elle aussi, et…

— Mais allez-vous donner l'exemple ? Allez-vous avoir d'autres enfants, tante Rasa ? »

L'interlocutrice de Shedemei en resta confondue. « Moi ? À mon âge ?

— Vous avez encore quelques ovules en bon état. Je sais que vous n'êtes pas encore ménopausée : vous avez vos règles en ce moment même. »

Rasa lui jeta un regard atterré. « Je me demande s'il ne serait pas plus simple que je m'installe carrément sous un de tes microscopes !

— Ça ne passerait pas. Il faudrait que je vous découpe en tranches fines.

— J'ai parfois l'impression que c'est déjà fait.

— Rasa, vous nous faites faire plusieurs haltes par jour. Or, vous contrôlez très bien votre vessie ; tout le monde sait donc que vous versez les larmes de la lune. »

Rasa leva brièvement les sourcils d'un air d'indifférence résignée. « D'autres enfants, disais-tu ?

— Je crois que vous devriez, pour nous donner l'exemple à tous. Comprenez donc que nous ne participons pas à un voyage d'agrément. Nous devons former une colonie ; et la priorité première d'une colonie, c'est la reproduction. Celui ou celle qui ne fait pas de bébés n'a quasiment aucune valeur. Elemak a beau jalouser votre autorité, vous avez bel et bien la responsabilité des femmes du groupe. Vous devez être un modèle pour nous toutes. Si vous acceptez de tomber enceinte durant le voyage, les autres vous suivront, et ce sera surtout du fait de leurs maris : ils voudront prouver qu'ils sont aussi capables d'engrosser une femme que le vieux Wetchik.

— Il n'est plus Wetchik, dit Rasa sans logique apparente. Il n'est que Volemak.

— Il peut encore accomplir le devoir conjugal, n'est-ce pas ?

— Vraiment, Shedemei, aucune question n'est-elle trop osée pour toi ? Que vas-tu nous demander la prochaine fois ? Des échantillons de selles ?

— J'imagine qu'avant la fin de ce voyage j'aurai examiné des échantillons de presque tout. Je suis ce qui se rapproche le plus d'un médecin, dans cette caravane. »

Soudain, Rasa eut un petit rire. « Je vois d'ici Elemak t'apporter un échantillon de sperme ! »

Shedemei ne put s'empêcher de rire elle aussi à l'idée de le lui demander. Quelle offense à sa dignité de chef d'expédition !

Puis elles cheminèrent quelques minutes en silence. Enfin : « Le feras-tu ? demanda Rasa.

— Quoi donc ?

— Épouseras-tu Zdorab ?

— Qui ?

— Zdorab, l'archiviste.

— L'épouser, soupira Shedemei. Moi qui n'avais jamais eu l'intention de me marier !

— L'épouser et porter ses enfants, insista Rasa.

— Oh, sans doute, oui. Sauf si nous vivons sous le régime des babouins.

— Le régime des babouins ?

— Comme à Basilica, avec chaque année la course au nouveau compagnon. Je veux bien épouser cet homme que je ne connais pas, le laisser coucher avec moi, porter ses enfants et les élever avec lui – à condition de ne pas être obligée de me battre pour le garder. À condition de ne pas avoir à le regarder courtiser Eiadh, Hushidh, Dolya ou… ou Kokor ! à chaque échéance de notre contrat de mariage, pour le voir ensuite revenir à moi, l'oreille basse, et me demander de renouveler notre union simplement parce qu'aucune des femmes désirables du groupe n'aura voulu de lui ! »

Rasa hocha la tête. « Je comprends maintenant ce que tu essayais de dire tout à l'heure. Il ne s'agissait pas de l'infidélité de Kokor, mais des coutumes dans lesquelles nous avons grandi.

— Exactement. Notre groupe est trop réduit pour y maintenir les coutumes matrimoniales de Basilica.

— C'est donc une simple question d'échelle, en fait. En ville, quand une femme ne reconduit pas le contrat d'un homme, ou bien qu'il ne le demande pas, ils peuvent s'éviter en attendant que la douleur de la séparation s'atténue. Chacun peut trouver quelqu'un d'autre parmi les milliers de personnes qui l'entourent. Mais nous, nous serons seize, pas un de plus, pas un de moins ; huit hommes, huit femmes. Ce serait intenable.

— Il y aurait des envies de meurtre, comme dans le cas de Kokor, poursuivit Shedemei. Et pour d'autres, des envies de suicide.

— C'est vrai, tu as raison, tu as tout à fait raison, murmura Rasa, qui donnait l'impression de réfléchir tout haut. Mais impossible de le leur dire dès à présent. Certains feraient demi-tour – désert ou non, bandits ou non. La monogamie à perpétuité… allons ! Je ne crois même pas que Sevet ou Kokor aient été fidèles une seule semaine ! Et si Meb ne s'est pas marié jusqu'ici, c'est qu'il a la ferme intention de découcher mais pas le talent de mes filles pour se conduire avec une absolue mauvaise foi. Et maintenant, il faut leur expliquer qu'ils doivent rester fidèles, sans contrats annuels, sans possibilité de changement.

— Ça ne va pas leur plaire.

— Nous ne leur dirons donc rien avant d'arriver au camp de Volemak. Il sera beaucoup trop tard alors pour qu'ils fassent demi-tour. »

Shedemei n'en crut pas ses oreilles. Elle se modéra cependant pour dire : « J'ai quand même le sentiment que s'ils veulent rentrer, il faudrait les laisser faire. Ils sont libres, non ? »

Mais Rasa la regarda d'un air farouche. « Non ! Ils étaient libres jusqu'au moment où ils ont fait les choix qui les ont amenés ici ; maintenant, ils ne sont plus libres parce que notre colonie, et même notre voyage, ne peuvent réussir sans eux.

— J'admire votre certitude de pouvoir obliger les gens à tenir leurs engagements, murmura Shedemei. Personne ne les a jamais contraints par le passé. Y parviendrez-vous aujourd'hui ?

— Il ne s'agit pas seulement de l'expédition, répondit Rasa. C'est pour leur propre bien. Surâme nous a clairement prévenus de la destruction de Basilica – et de la leur, s'ils s'y trouvent à ce moment-là. Nous leur sauvons donc la vie. Mais les plus susceptibles de faire demi-tour sont aussi les plus inaptes à croire aux visions que Surâme nous a envoyées. Aussi, pour les protéger, devons-nous…

— Les tromper ?

— Non. Remettre certaines explications à plus tard.

— Parce que vous savez mieux qu'eux ce qui est bon pour eux ?

— Oui, dit Rasa. Oui, en effet. »

Cet aveu mit Shedemei en fureur. Tout ce que Rasa avait dit était exact, mais cela ne changeait rien à sa conviction : les gens ont le droit de choisir leur destin, jusqu'à leur propre destruction s'ils le désirent. C'était peut-être encore un des luxes qu'autorisait la vie à Basilica, d'avoir le droit de s'anéantir par stupidité ou par imprévoyance, mais ce luxe, Shedemei n'était pas encore prête à y renoncer. Expliquer aux gens que la monogamie et la fidélité conditionnaient l'appartenance au groupe, c'était une chose ; ils pouvaient alors décider s'ils préféraient s'y conformer et rester ou partir vivre sous une loi différente. Mais leur mentir jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour choisir… L'enjeu, dans ce cas, c'était la liberté, cette liberté qui donne un sens à la survie. « Tante Rasa, dit Shedemei, vous n'êtes pas Surâme. »

Et sur ces mots, elle aiguillonna son chameau, laissant Rasa derrière elle. Elle avait pourtant encore beaucoup à dire, mais elle était trop en colère et ne supportait pas l'idée d'une querelle avec tante Rasa. Shedemei détestait se disputer ; après, elle en avait pour des jours à broyer du noir. Et elle avait bien assez de sujets de préoccupation comme cela.

Zdorab, par exemple. Quel homme peut entrer comme archiviste chez un tueur assoiffé de puissance comme Gaballufix ? Quel homme peut se laisser manipuler par Nafai, un enfant, au point de trahir la confiance de son employeur, d'abandonner le précieux Index à un voleur, qu'il suit, par-dessus le marché, hors de la cité ? Et quel homme peut laisser Nafai le mettre à terre et lui arracher le serment de partir au désert sans espoir de revoir Basilica ?

Shedemei le savait parfaitement : c'était un faible, un homme stupide et ennuyeux. Un couard barbant qui prendra un air guindé pour demander ma permission avant chacune de ses laborieuses tentatives de fécondation. Un homme qui ne tirera aucune joie de notre mariage et n'en apportera pas non plus, qui regrettera de n'avoir pas épousé une autre femme, mais qui me sera fidèle uniquement par conviction qu'aucune autre ne voudrait de lui.

Zdorab, mon futur époux, comme j'ai hâte de te connaître !

Le troisième soir, le montage des tentes se fit plus efficacement. Chacun maintenant savait les tâches à effectuer – et aussi celles auxquelles couper en se débrouillant bien. Meb et Obring, comme Rasa le remarqua avec mépris, passèrent la moitié de leur temps à « aider » leurs épouses ; les opérations qu'on leur confiait étaient pourtant d'une simplicité enfantine – cela valait mieux, sinon ni Dolya ni Kokor ne les auraient effectuées. Certes, Dol ne rechignait pas à mettre parfois la main à la pâte, mais du moment que ni Kokor ni Sevet ne faisaient grand-chose, elle refusait de déchoir vis-à-vis d'elles ; après tout, Dol était une vedette quand Kokor et Sevet gazouillaient encore leurs chansons d'enfants. Rasa connaissait le fonctionnement de son esprit : la position sociale d'abord, le respect humain ensuite.

Mais au moins le respect était-il sur sa liste ! Qui sont donc ces gens que j'ai élevés et instruits ? Ceux qui sont trop égoïstes pour souffrir menacent notre paix, mais d'autres se plient si bien aux ordres de Surâme que je crains pour eux plus encore.

Je ne suis plus responsable de leurs vies, se rappela Rasa. Je dois seulement veiller à bien tendre les cordes de ma tente pour qu'elle ne s'écroule pas au premier coup de vent.

« Elle s'effondrera de toute manière si le vent souffle un peu fort, dit Elemak. Inutile donc de la fixer comme pour résister à un ouragan.

— Et à une tempête de sable ? » Rasa sentit une goutte de sueur lui piquer l'œil. Elle voulut l'essuyer d'un revers de manche, mais malgré la finesse de l'étoffe, elle transpirait encore plus des bras que du visage.

« Dans ce genre de travail, on dégouline quel que soit le temps, reprit Elemak. Laissez-moi faire. »

Il tendit le cordon pendant qu'elle ajustait le nœud, puis le serrait. Il aurait aussi bien pu faire le nœud tout seul, sans aide pour tenir la corde, elle le savait, et elle comprit son but : veiller à ce qu'elle apprenne son travail, lui manifester sa confiance et lui donner un sentiment de fierté quand la tente tiendrait debout.

« Tu es doué, dit-elle.

— Nouer des liens n'a rien de compliqué, une fois qu'on a

appris. »

Elle sourit. « Ah oui, nouer des liens. C'est bien ce que tu fais en ce moment ? »

Il lui rendit son sourire ; visiblement, il goûtait l'éloge. « Entre autres, dame Rasa.

— Tu es un meneur d'hommes. Ce n'est pas la belle-mère qui parle, ni la belle-sœur, mais la femme qui a eu l'occasion de pratiquer l'autorité. Dans ce camp, même les paresseux se retiennent d'étaler leur incurie. » Elle omit de souligner qu'il n'avait réussi jusque-là qu'à centrer l'autorité sur lui-même : personne n'avait assimilé rien d'autre et quand il n'était pas là, rien ne se faisait. Peut-être n'avait-il pas eu besoin d'en savoir plus au cours des années passées à conduire des caravanes ; mais s'il voulait commander l'expédition (et Rasa n'était pas stupide : Elemak n'entendait pas laisser à son père davantage qu'une autorité nominale), il lui faudrait apprendre bien plus qu'à rendre simplement les gens dépendants de lui. L'essence du pouvoir, mon cher petit chef en herbe, c'est au contraire d'émanciper ceux qui t'entourent, tout en les persuadant de te suivre librement. Alors, même quand tu as le dos tourné, ils obéissent aux principes que tu leur as inculqués. Mais cela, elle ne pouvait le lui expliquer ; il n'était pas encore prêt à entendre ce genre de conseils. Elle se contenta donc de continuer à le complimenter en espérant consolider ainsi son assurance jusqu'à ce qu'il soit apte à l'écouter. « Et j'entends moins de disputes et de plaintes de la part de mes filles qu'à l'époque où elles avaient la vie facile. »

Elemak fit la grimace. « Vous savez comme moi que la moitié du groupe aimerait mieux retourner sur-le-champ à Basilica. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de ne pas en faire partie.

— Mais nous ne ferons pas demi-tour, dit Rasa.

— Il ne serait pas très glorieux, je crois, de rentrer dans la cité de Mouj après l'éclat de notre départ.

— Ce serait peu glorieux et surtout dangereux, souligna Rasa.

— Bah, Nafai a été lavé de l'accusation de meurtre sur la personne de Gaballufix, mon demi-frère bien-aimé.

— Il n'a été lavé de rien du tout, répliqua Rasa. Toi non plus, d'ailleurs, ô fils de mon époux.

— Moi ! » Elemak s'empourpra et son visage se durcit. Dommage, qu'il trahisse aussi facilement ses émotions. Ce n'était pas ce qui convenait à un chef.

« Je veux simplement que tu comprennes bien ceci : il est hors de question de rentrer à Basilica.

— Je vous certifie, dame Rasa, que si je voulais retourner à Basilica avant de revoir mon père, je le ferais. Et il se pourrait bien que je le fasse après. »

Rasa hocha légèrement la tête. « J'apprécie que la température tombe la nuit, dans le désert. Ainsi, on peut supporter la chaleur brutale du jour, sachant que la nuit sera plus accueillante. »

Elemak sourit. « J'y ai pourvu tout exprès pour vous, dame Rasa.

— Shedemei et moi avons parlé, aujourd'hui.

— Je sais.

— D'un sujet très sérieux, poursuivit Rasa. D'un problème qui pourrait aisément faire éclater notre colonie : les relations sexuelles. »

L'attention d'Elemak s'éveilla aussitôt. « Oui ? demanda-t-il – mais sa voix était calme.

— Nous nous sommes penchées en particulier sur la question du mariage.

— Les couples sont plutôt bien formés, pour l'instant. Aucun des hommes ne dort insatisfait, ce qui est mieux que lors de la plupart de mes précédents voyages. Quant à Hushidh, Shedemei et vous, vous retrouverez bientôt vos époux, ou les hommes qui le deviendront.

— Pour certains pourtant, le but n'est pas la vie conjugale, mais la chasse.

— Je sais, dit Elemak. Mais les choix sont limités.

— Et cependant, il en est qui continuent de choisir, bien que leur choix semble déjà fait. »

Rasa vit le dos et la nuque d'Elemak se raidir ; dans un effort pour paraître calme, il refusait de se pencher vers elle pour lui poser la question qui devait pourtant lui brûler les lèvres. Il s'inquiète d'Eiadh, son épouse, sa bien-aimée. Rasa ne s'était pas rendu compte à quel point ce sujet était sensible pour lui,

déjà source de tourment.

« Il faut les obliger à rester fidèles », reprit-elle.

Elemak acquiesça. « C'est un problème que je n'ai jamais affronté, je dois dire ; dans mes caravanes, les hommes sont seuls jusqu'à l'arrivée dans une ville, et alors la plupart vont au bordel.

— Et toi ?

— Je suis marié, maintenant. J'ai une jeune épouse. Une bonne épouse.

— Une bonne épouse pour un homme jeune », insinua Rasa.

Un sourire effleura les lèvres d'Elemak. « On ne reste pas jeune éternellement.

— Mais Eiadh sera-t-elle une bonne épouse dans cinq ans ? Dans dix ans ? »

Il lui jeta un regard étrange. « Comment voulez-vous que je le sache ?

— Mais tu dois y songer, Elya. Quel genre d'épouse sera-t-elle dans cinquante ans ? » Il eut l'air ébahi. Il n'avait jamais envisagé le sujet sous cet angle ; il ne parvenait même pas à feindre d'y avoir réfléchi, tant la question le prenait au dépourvu.

Rasa poursuivit :

« Shedemei – qui a confirmé ce que je pensais déjà – me faisait remarquer ceci : il sera impossible de perpétuer dans le désert les coutumes matrimoniales de la cité. Basilica était une très grande ville et nous ne sommes que seize. Huit couples. Quand tu abandonneras Eiadh pour une autre, qui épousera-t-elle ? » Naturellement, Rasa savait – et elle n'ignorait pas qu'Elemak le savait aussi – que ce serait vraisemblablement Eiadh et non Elemak qui déciderait de ne pas reconduire leur contrat de mariage. Mais la question demeurait : qui Eiadh épouserait-elle ?

« Et les enfants, continua Rasa. Il y aura des enfants – mais pas d'école pour les accueillir. Ils resteront donc avec leur mère, et seront élevés par un autre homme que leur père – ou plusieurs. »

Rasa vit que sa description de l'avenir commençait à porter. Elle savait avec précision ce qui troublerait le plus Elemak, et

elle en usait sans vergogne. Après tout, ses mises en garde étaient fondées.

« Tu comprends donc, Elemak, que tant que nous ne sommes que seize, tenus de rester unis pour survivre au désert, les mariages ne peuvent être que permanents. »

Elemak ne la regardait pas ; mais, tandis qu'il s'asseyait sur le tapis étendu sous la tente, ses pensées se reflétaient sur ses traits.

« Notre colonie ne résistera pas aux querelles, reprit Rasa, ni aux blessures d'amour-propre : nous serons trop les uns sur les autres. Il faut les avertir. L'épouse d'aujourd'hui est l'épouse de toujours. »

Elemak s'étendit sur le tapis. « Pourquoi m'écouteraient-ils, moi, sur un sujet pareil ? dit-il. Ils s'imagineront que je manigance ainsi de garder Eiadh pour moi seul. Certains, il se trouve que je le sais, la convoitent déjà, en espérant la courtiser après qu'elle aura passé quelques années avec moi.

— Alors, tu dois les convaincre de la pertinence d'une union monogame et indissoluble, afin qu'ils comprennent qu'il ne s'agit pas d'un plan à ton usage personnel.

— Les convaincre ? » Elemak eut un rire bref et amer. « Je doute fort de pouvoir convaincre Eiadh ! »

Il regretta aussitôt sa dernière remarque, Rasa s'en rendit compte. C'était trop en révéler.

« Convaincre n'est peut-être pas le terme approprié, dans ce cas, dit Rasa. Il faut les aider à comprendre que nous devons nous plier à cette règle pour empêcher notre famille de se déchirer dans un bain de sang, au propre comme au figuré, de la même façon qu'il faut impérativement faire silence quand nous voyageons de jour. »

Elemak se redressa et se pencha vers Rasa, les yeux brillants de… de quoi ? De colère ? De peur ? De souffrance ? Y aurait-il là-dessous quelque chose que je ne comprends pas ? se demanda-t-elle.

« Dame Rasa, dit Elemak, cette règle que vous désirez imposer est-elle si importante qu'il faille tuer pour la faire respecter ?

— Tuer ? Mais c'est ce que je redoute le plus ! C'est ce qu'il

faut à tout prix éviter !

— Nous sommes dans le désert ; nous y serons toujours quand nous arriverons au camp de mon père, et dans le désert, quelle que soit la gravité d'un délit, il n'existe qu'une seule sanction : la mort.

— Allons, ne dis pas de bêtises !

— Que l'on coupe la tête du condamné ou qu'on l'abandonne dans le désert, c'est la même chose : ici, l'exil, c'est la mort.

— Mais jamais, au grand jamais je ne voudrais d'une peine aussi sévère !

— Réfléchissez, dame Rasa. Où emprisonner quelqu'un alors que nous nous déplaçons sans cesse ? Qui aurait le temps de monter la garde auprès d'un prisonnier ? Il y a toujours la flagellation, bien sûr, mais nous nous retrouverions avec un blessé sur les bras et nous ne pourrions plus voyager en sécurité.

— Et la confiscation d'un privilège ? La privation de quelque chose ? Un système d'amendes semblable à celui de Basilica ?

— Mais confisquer quoi, dame Rasa ? Quels privilèges avons-nous, les uns et les autres ? Si nous privons le coupable d'un objet dont il a vraiment besoin – ses chaussures ? son chameau ? –, cela revient à le mutiler, ce qui nous oblige à voyager moins vite et met tout le groupe en danger. Et s'il s'agit de quelque chose dont il n'a pas besoin mais auquel il tient, la rancœur grandit en lui et vous vous retrouvez avec un compagnon de route qu'il faut faire obéir sans pouvoir se fier à lui. Non, dame Rasa, si la honte ne suffit pas à empêcher un homme d'enfreindre la loi, la seule sanction qui ait encore un sens, c'est la mort. Ainsi, l'insoumis ne viole plus jamais la loi et les autres savent que vous ne plaisantez pas. Et toute sentence moindre que la mort entraîne un résultat contraire : le contrevenant récidive, tout simplement, et plus personne ne respecte la loi. C'est pourquoi, je vous le dis, avant d'imposer cette règle durant nos voyages, vous devriez peut-être réfléchir à cette question : votre loi vaut-elle la peine qu'on tue pour la faire respecter ?

— Mais de toute façon, personne ne croira que tu serais prêt à tuer ; n'est-ce pas ?

— Pensez-vous ? D'expérience, je puis vous affirmer que le plus dur, quand on punit un homme dans un voyage comme le nôtre, c'est d'expliquer ensuite à sa veuve et à ses orphelins pourquoi on ne l'a pas ramené.

— Oh, Elemak, jamais je n'accepterai…

— Personne n'en a envie. Mais les gens du désert savent ce qu'il en est. Et quand on abandonne un homme au lieu de le tuer franchement, on ne lui laisse pas une chance – ni chameau, ni cheval, ni même de l'eau. Mieux, on le ligote serré, de façon que les carnivores l'expédient rapidement, parce que s'il survit assez longtemps, des bandits risquent de tomber dessus ; alors, il subira une mort beaucoup plus cruelle, et au cours de son agonie, il révélera où se trouve la caravane, de combien d'hommes elle se compose, le nombre de sentinelles qui se relaient la nuit, et où sont cachés les objets de valeur. Il fera encore bien d'autres aveux : le petit nom qu'il donne à sa femme, les surnoms des gardes, et les bandits sauront alors quelles paroles prononcer dans la nuit pour semer la confusion dans la caravane ou pour endormir la vigilance des sentinelles. Il leur dira…

— Tais-toi ! s'écria Rasa. Tu me racontes cela pour me terrifier !

— Vous imaginez que la vie au désert, c'est la chaleur et le froid, les chameaux et les tentes, les besoins qu'on soulage dans le sable et les nuits que l'on passe sur des tapis et non dans un lit. Mais moi, je vous dis que la vie que Père, vous-même et Nafai, le cher enfant, vous nous avez choisie…

— Que Surâme a choisie !

— … c'est la plus dure qu'on puisse imaginer, dans un monde dangereux et violent où la mort est présente à chaque pas, et où il faut être prêt à tuer pour maintenir l'ordre.

— Alors, je trouverai un autre moyen, dit Rasa. Un autre système pour régler la question des mariages…

— Vous n'y arriverez pas, répliqua Elemak. Réfléchissez tant que vous voudrez, vous en reviendrez toujours à la même et unique conclusion. Si ce projet délirant de colonie doit réussir, ce sera dans le désert et en suivant la loi du désert. Ce qui signifie que les femmes seront fidèles à leurs hommes, sinon

elles mourront.

— Et les hommes aussi, s'ils sont infidèles », ajouta Rasa ; Elemak ne songeait sûrement pas à ne punir que les femmes !

« Ah, je vois : si deux personnes enfreignent la loi du mariage, vous voulez les tuer toutes les deux, c'est ça ? Qui est sanguinaire, maintenant ? Nous pouvons plus facilement nous passer d'une femme que d'un homme. À moins que vous ne proposiez que j'entraîne Kokor et Sevet au combat ? Ou que vous ne croyiez Dol et Shedemei capables de se débrouiller pour hisser les tentes sur les chameaux ?

— Donc, dans ton monde où les hommes font la loi, ce sont les femmes qui font les frais de…

— Nous ne sommes plus à Basilica, dame Rasa. Les femmes s'épanouissent là où la civilisation est forte. Pas ici. Vous verrez, si vous y réfléchissez : ne punir que la femme est le plus sûr moyen de faire respecter la loi ; car quel homme murmurera : "Je t'aime" à une femme, alors que tous deux savent pertinemment ce qu'il veut dire en réalité : "J'ai tellement envie de te sauter que je me fous que tu crèves". Quel succès auront ses tentatives de séduction, alors ? Et s'il essaye de la prendre de force, elle hurlera, parce qu'elle saura que sa vie est en jeu. Et si on le surprend à la violer, eh bien, c'est lui qui meurt. Vous comprenez ? Dans ces conditions, les petites aventures de passage perdent beaucoup de leur charme.

Elemak faillit éclater de rire en voyant l'expression bouleversée de Rasa quand il quitta la tente. Dame ! elle se croyait toujours aux commandes, même au désert alors qu'elle ne savait rien de rien sur l'art d'y survivre, qu'elle mettait constamment tout le monde en danger avec ses bavardages, avec sa prétendue sagesse qu'elle était toujours si empressée de partager, avec ses airs de grand chef ! À Basilica, elle pouvait donner l'illusion de l'autorité : là-bas, les femmes avaient enfermé les hommes derrière de telles barrières de coutumes et de bonnes mœurs qu'elle n'avait qu'à prendre une décision pour qu'on s'y plie automatiquement. Mais ici, elle allait bientôt s'apercevoir – elle s'en apercevait déjà – que la véritable volonté de puissance lui faisait défaut. Elle voulait commander, certes,

mais elle refusait les arrêts impitoyables qu'exigeait le commandement.

Des unions permanentes, tu parles ! Quelle femme pouvait satisfaire un homme tant soit peu viril plus d'un an ou deux ? Lui, Elemak, n'avait jamais considéré Eiadh autrement que comme une première épouse. Elle aurait été parfaite dans ce rôle : fleur de sa résidence basilicaine, elle lui aurait donné l'aîné de ses enfants, après quoi chacun serait parti de son côté. Elemak avait même prévu de confier l'instruction de ses héritiers à Rasa ; il savait sa valeur, et elle s'y entendait à éduquer les jeunes. Mais croire qu'il allait supporter une Eiadh grosse et vieille qui s'accrocherait à lui…

Ainsi pensait Elemak, mais dans son cœur, il savait qu'il se mentait à lui-même. Il pouvait bien prétendre ne pas vouloir d'Eiadh pour toujours, il ne ressentait pourtant que désir pour elle, un désir puissant, possessif, qui ne donnait pas signe d'affaiblissement. C'était Eiadh qui était instable, pas lui. C'était elle qui s'était extasiée devant Nafai quand il avait tenu tête à Mouj et refusé le poste de consul que lui offrait le seigneur de guerre. Lamentable ! Elle admirait davantage Nyef de refuser le pouvoir que son propre époux de le détenir et de l'exercer ! Mais Eiadh était une femme, après tout, son éducation l'avait conduite à une dépendance mystique envers Surâme, et comme Surâme avait très clairement « choisi » Nafai, celui-ci n'en avait que plus de séduction à ses yeux.

Quant à Nyef… eh bien, Elemak savait depuis longtemps qu'il lorgnait Eiadh. Dès le début, cela n'avait fait que renforcer l'attrait qu'elle exerçait sur Elemak : en se mariant avec elle, il remettrait son morveux de petit frère à sa place. Que Nafai l'épouse plus tard, quand elle aurait eu un ou deux enfants d'Elemak ; il saurait alors quelle était sa vraie position. Mais voilà qu'Eiadh l'avait remarqué – pourquoi diable avait-il fallu que ce soit lui qui tue Gaballufix ? C'était cela qui la séduisait ! Elle était en adoration devant une illusion : celle de la force de Nafai. Eh bien, Edhya, ma chérie, mon petit chat, moi aussi, j'ai tué, et pas un ivrogne qui ronflait dans la rue ; non : j'ai tué un bandit qui chargeait ma caravane, prêt à nous dépouiller et à nous étriper. Et je peux tuer encore, s'il le faut.

Je peux tuer encore, et Rasa en a déjà accepté la justification. La loi du désert… Oui, c'est ça qui éliminera cet empêcheur de tourner en rond qu'est Nafai. Rasa, tellement sûre que son adorable petit dernier n'enfreindra jamais la loi, acceptera – comme tous les autres – la mort comme sanction de la désobéissance. Et alors, Nafai désobéira. Ce sera parfaitement simple, d'une beauté mathématique, et je pourrai le tuer au même prétexte, exactement, que lui quand il a tué Gabya : pour le bien commun !

Ce soir-là, comme le souper froid pesait sur l'estomac des voyageurs qu'une brise nocturne glacée avait chassés dans leurs tentes, Elemak désigna Nafai pour le premier tour de garde ; puis il se glissa sous son abri de toile, où son frère, le pauvre, savait pertinemment qui l'attendait. Il voyait d'ici Nafai assis sous les étoiles, en train de l'imaginer, lui, Elya, qui serrait le corps nu d'Eiadh dans ses bras pendant que la tente s'imprégnait de la chaleur humide de leur étreinte. Il savait que Nafai entendait, ou croyait entendre, les petits cris étouffés que poussait Eiadh. Et quand Elemak ressortit enfin, couvert encore de la sueur et de l'odeur de l'amour, il savait que Nafai aurait dans la bouche un goût amer en regagnant sa propre tente, où ne l'attendait pour seule consolation que le corps sans galbe ni grâce de Luet, la sibylle de l'eau. Il était presque tentant de faire appliquer pour de bon la loi de Rasa, car alors, c'est Nafai qui vieillirait avec Eiadh sous les yeux, une Eiadh qui n'appartiendrait qu'à Elemak et que jusqu'à son dernier souffle, Nafai ne posséderait jamais.

2
Lier Et Délier

Nafai montait la garde à sa façon habituelle : en conversant avec Surâme. C'était plus facile qu'au début, où Issib et lui avaient pratiquement dû contraindre Surâme à leur parler. Maintenant, il formulait ses pensées dans sa tête, avec soin, comme s'il les prononçait à haute voix, et presque sans effort, il sentait les réponses de Surâme lui parvenir. Elles se présentaient sous la même forme que ses pensées, évidemment, si bien qu'il avait parfois du mal à les en distinguer ; souvent, en cas d'incertitude, il reposait la même question, et Surâme (comme tout ordinateur, il ne connaissait pas l'impatience) répétait complaisamment sa réponse autant de fois que Nafai le désirait.

Ce soir-là, étant de garde, il lui demanda d'abord s'il y avait du danger alentour.

Un coyote qui suit la piste d'un lièvre.

— Non, je veux dire du danger pour nous, corrigea Nafai en silence.

Toujours les bandits dont je t'ai parlé. Mais ils entendent sans cesse des bruits dans la nuit et ils se terrent dans une caverne en tremblant.

— Ça t'amuse de leur faire ça, hein ? demanda Nafai.

Non, mais je sens ton plaisir. C'est bien cela que tu appelles un jeu, n'est-ce pas ?

— Ce serait plutôt un tour, ou une blague.

Et tu te délectes d'être le seul à savoir que j'en suis responsable.

— Luet aussi est au courant.

Évidemment.

— Quoi d'autre, comme danger ?

Elemak projette ta mort.

— Comment ? D'un coup de couteau dans le dos ?

Il déborde de confiance en lui-même. Il pense pouvoir s'en acquitter au grand jour, avec l'accord de tous. Même celui de ta mère.

— Et comment s'y prendra-t-il ? Il va me pulvériser d'un coup de pulsant en disant que c'était un accident ? Il compte me faire tomber d'une falaise en effrayant mon chameau ?

Son plan est plus subtil. Il y est question des lois du mariage. Rasa et Shedemei ont pris conscience aujourd'hui qu'il fallait rendre les unions définitives, et Rasa en a convaincu Elemak.

— Très bien. Ça marchera beaucoup mieux que si l'idée venait de Luet et de moi.

Mais c'est pourtant de Luet et de toi qu'elle venait.

— Nous sommes les seuls avec toi à le savoir, et personne d'autre ne s'en doutera. Ils comprendront le bien-fondé de cette loi ; par ailleurs, il fallait que je trouve un moyen d'empêcher Eiadh de me faire les yeux doux. Ça ne laisse pas de m'effrayer : c'est seulement depuis que j'ai tué Gaballufix et que j'ai refusé de devenir la marionnette de Mouj qu'elle me juge intéressant. Pourtant j'étais mieux avant, à mon avis… avant toutes ces histoires.

Tu étais un enfant.

— Je suis encore un enfant.

Je sais. C'est un de nos problèmes. Pis, tu es un enfant qui n'est pas très doué pour le mensonge, Nafai.

— Oui, mais toi, tu es champion, à ce jeu-là.

Tu ne peux diriger ces gens en comptant sur moi pour leur instiller tes idées dans la tête. Lors du voyage d'Harmonie jusqu'à la Terre, je n'aurai plus le même pouvoir qu'ici d'accéder à leur esprit. Il faudra que tu apprennes à leur parler directement, que tu les habitues à s'en remettre à tes décisions.

— Elya et Meb n'accepteront jamais mon autorité.

Alors, ils sont sacrifiables.

Comme Gaballufix ? Je refuse de recommencer, Surâme ; ne te fais pas d'illusions : j'ai tué une fois pour toi, mais je ne le

referais jamais, plus jamais ! N'essaye même pas de m'y faire penser, c'est non !

Je t'entends. Je te comprends.

— Non, tu ne comprends pas ! Tu n'as pas senti le sang couler sur tes mains ! Tu n'as pas senti l'épée s'enfoncer dans la chair et trancher le cartilage des vertèbres ! Tu n'as pas entendu ses derniers hoquets qui passaient par le trou sanglant de sa gorge !

Par tes yeux j'ai vu, par tes bras j'ai senti, par tes oreilles j'ai entendu.

— Tu n'as pas ressenti le… l'irrévocabilité terrifiante de mon acte. Cette impression qu'il n'y a pas de retour possible. Que Gaballufix n'était soudain plus là et qu'il avait beau être une ordure, je n'avais aucun droit de le décapiter…

Tu en avais le droit parce que je te l'avais donné ; moi, j'en avais le droit parce que l'humanité m'a fabriqué pour protéger l'espèce tout entière ; or, la mort de cet homme était nécessaire à la préservation des humains sur cette planète.

— Oui, je sais, tu n'arrêtes pas de me le répéter.

Parce que tu n'arrêtes pas de repousser la vérité ; tu persistes à te vautrer dans cette culpabilité absurde qui te fait souffrir.

— J'ai ôté la vie à un ivrogne sans défense. Il n'y avait rien de glorieux là-dedans, rien d'honnête, rien d'intelligent ni de sage. Je n'étais pas quelqu'un de bien quand j'ai fait ça.

Tu étais mes mains, Nafai. À travers toi, j'ai accompli ce que je devais faire.

— Non ; c'étaient mes mains à moi, Surâme. J'aurais pu dire non, comme je dis non aujourd'hui quand tu parles de tuer Elemak et Mebbekew. Ça n'arrivera pas. Je ne prendrai pas d'autres vies pour tes beaux yeux.

Je m'en souviendrai quand je dresserai mes plans pour l'avenir. Mais cela ne t'empêche pas d'établir ton autorité. Il le faut. Ton père est trop vieux et trop las, et il s'en remet trop à Elemak. Il cédera trop souvent à ton frère, il se reposera de plus en plus sur lui, et pour finir toute volonté le quittera.

— Il vaudrait donc mieux que ce soit moi qui lui prenne les rênes des mains ?

Tu ne lui prendras rien. Tu commanderas, mais à travers lui, en lui manifestant le plus grand respect. Si c'est toi le chef, ton père demeurera un homme fier et puissant. Mais tout cela, je te l'ai déjà dit. Maintenant, lève-toi et prends la place qui est la tienne.

— Pas si vite. Ce n'est pas le moment de défier Elemak ; nous avons besoin de lui pour nous guider dans le désert.

Et moi, je te préviens qu'il n'a pas tes scrupules. En ce moment même, alors qu'il fait l'amour à Eiadh, il t'imagine abandonné pieds et poings liés dans le désert ; et tu t'apercevras bientôt, Nafai, que si je peux influencer les bandits, je n'ai aucune prise sur les bêtes de proie ni les insectes qui voient leur prochain repas dans tout ce qui marche, vole ou rampe et ne s'enfuit pas devant eux. Ils ne m'écoutent pas : ils agissent selon leur programme génétique. Tu mourras, et que ferai-je sans toi, ensuite ?

— Est-ce qu'il projette d'agir maintenant, avant que nous arrivions au camp de Père ?

Ah ! Au moins, je vois que tu écoutes.

— Alors, quel est son plan ?

Je l'ignore. Il n'y pense jamais clairement. Je l'explore de mon mieux, mais c'est difficile. Je ne peux pas piller les souvenirs d'un humain d'un simple claquement de doigts, tu sais. Il redoute tellement le meurtrier qui est dans son cœur qu'il ne s'autorise jamais à réfléchir ouvertement à son plan.

— Il faudrait essayer quand il ne fait pas l'amour ; ça le distrait peut-être.

Le distraire ? Mais même cela, c'est dirigé contre toi ! Il croit que tu désires toujours Eiadh ; c'est pourquoi il espère que tu remarqueras leurs mouvements sous la tente et les cris que pousse sa femme.

— Eh bien, le seul résultat, c'est que j'ai hâte de terminer ma garde pour aller retrouver Luet.

Il ne conçoit pas qu'un homme n'ait pas envie de la femme qu'il désire.

— Je la désirais autrefois. J'imaginais qu'Eiadh était celle dont j'avais besoin et envie. Mais je ne comprenais rien, à l'époque. Luet se croit déjà enceinte ; elle et moi pouvons parler

de tout. Il n'y a que quelques jours que nous sommes mariés, mais elle perçoit mon cœur encore mieux que toi et je sais avant elle ce qu'elle va penser. Elemak croit-il que je pourrais désirer une femme ordinaire, quand j'ai Luet pour épouse ?

Il sait qu'Eiadh est attirée par toi, et il se souvient que tu as ressenti quelque chose pour elle. Il sait aussi que je t'ai choisi pour diriger la colonie. Il est fou de jalousie et il ne rêve que de ta mort. C'en est au point que même faisant l'amour à Eiadh, du fond de son cœur, il commet une sorte de meurtre.

— Et tu ne vois pas que c'est cela, le plus atroce ? Si j'éprouve un désir dans ma vie, c'est qu'Elemak m'aime et me respecte ! Mais qu'ai-je donc fait pour le détourner de moi ?

Tu as refusé de le laisser dominer ta volonté.

— Mais aimer et respecter quelqu'un, ce n'est pas le manipuler !

Pour Elemak, s'il ne peut pas te manipuler, tu n'existes pas ou alors tu es son ennemi. Pendant de nombreuses années, tu n'as pas existé ; puis il t'a remarqué, et comme tu n'étais pas aussi facile à contrôler ni à intimider que Mebbekew, tu es devenu son rival.

— Ce n'est pas plus compliqué que ça ?

J'ai glissé sur les détails trop ardus.

— Tiens, sa tente ne remue plus ; ça veut dire qu'il va bientôt sortir ?

Il s'habille. Il pense à toi. Eiadh aussi.

— Elle au moins ne veut pas me tuer.

Si jamais elle obtenait ce qu'elle désire, le résultat serait le même : tu mourrais.

— Ne révèle pas à Luet qu'Elemak a l'intention de me tuer.

Je dirai tout à Luet, exactement comme je le fais pour toi. Je ne mens pas aux humains qui servent ma cause.

— Allons donc, tu nous mens chaque fois que tu le juges utile ! Et de toute façon, je ne te demande pas de lui mentir : je ne veux pas qu'elle s'inquiète, c'est tout.

Oui, mais moi, je veux qu'elle s'inquiète. Parfois, j'ai l'impression que tu as envie de mourir.

— Tu peux te tranquilliser. J'aime vivre et je n'ai pas l'intention de cesser.

Je me dis quelquefois que tu cherches la mort parce qu'à tes yeux, tu la mérites pour le meurtre de Gaballufix.

— Attention ; Elemak arrive.

Observe comme il va faire en sorte que tu sentes ses mains.

Le conseil agaça Nafai : il n'aurait peut-être rien remarqué, autrement. Mais à vrai dire, c'était peu probable, car Elemak prit grand soin de lui mettre les mains sur les épaules, allant même jusqu'à lui frôler la joue du bout des doigts en disant : « Tu ne t'es donc pas endormi. Tu as peut-être ton utilité dans le désert, finalement.

— Ma garde n'a pas commencé depuis très longtemps », répondit Nafai.

L'odeur de femme était forte. Nafai était vaguement dégoûté qu'Elemak joue ainsi de son intimité avec Eiadh, comme si elle n'était plus rien pour lui. Rien qu'un instrument. Non plus une épouse, mais un objet qui lui appartenait.

Mais si Surâme disait vrai, c'était la façon d'Elemak de vivre l'amour – en propriétaire.

« As-tu vu quelque chose ? demanda-t-il.

— Rien que l'obscurité », répondit Nafai. Il ne mentionna pas les bandits à quelques centaines de mètres de là. D'abord, Elemak serait furieux que Nafai reçoive des renseignements de Surâme ; ensuite, il se sentirait humilié d'avoir choisi un emplacement si près duquel des bandits pouvaient se dissimuler. Il exigerait sans doute une battue d'où s'ensuivraient un combat et des effusions de sang, ou bien il réveillerait tout le monde pour un départ immédiat, ce qui n'aurait aucun intérêt puisque Surâme maintenait sans mal son emprise sur cette bande de malandrins inconsistants.

« Si tu regardais un peu au-dessus de toi, tu verrais qu'il y a des étoiles », dit Elemak.

Il asticotait son frère, naturellement, et Nafai aurait dû le laisser dire ; mais la coupe était déjà pleine : non seulement Elemak complotait de l'assassiner et continuait à se prétendre son frère, mais il venait de faire l'amour à sa femme pour exciter sa jalousie. Aussi Nafai ne put-il se contenir ; il tendit le bras vers le ciel. « Et cette étoile-là, c'est Sol, le Soleil. On le voit à peine, mais on le trouve toujours quand on sait où regarder.

C’est là que nous allons.

— Vraiment ? demanda Elemak.

— C’est uniquement pour ça que Surâme nous a fait quitter Basilica.

— Ah, mais Surâme n’aura pas forcément le dernier mot. Après tout, tu l’as dit toi-même : ce n’est qu’un ordinateur. »

Nafai faillit riposter que si Surâme n’était qu’un simple ordinateur, Elemak lui-même n’était qu’un babouin sans poils. Six mois plus tôt, il ne s’en serait pas privé, et Elemak l’aurait cogné contre un mur ou jeté à terre d’un coup de poing. Mais aujourd’hui, il avait un peu plus de plomb dans la cervelle et il tint sa langue.

Luet l’attendait dans la tente. Elle avait dû somnoler – elle avait travaillé dur depuis le début de l’installation du camp, et au contraire des paresseux, elle se lèverait tôt. Elle accueillit Nafai sans un mot, mais les yeux ouverts et avec un sourire qui lui réchauffa le cœur malgré le bloc de glace qu’Elemak y avait jeté.

Nafai se dévêtit rapidement, se glissa sous les couvertures et serra sa femme contre lui. « Tu es chaude, dit-il.

— Je crois que le terme technique, c’est “en chaleur”, répondit-elle.

— Elemak a l’intention de me tuer, murmura-t-il.

— Il faudrait que Surâme l’en empêche.

— Je ne pense pas qu’il le puisse. J’ai l’impression qu’Elemak manifeste une volonté si puissante que Surâme est incapable de le faire changer d’idée, une fois qu’il en a arrêté une. » Il omit de préciser que, selon Surâme, un jour viendrait peut-être où il devrait tuer son frère aîné. Comme il n’en avait nullement l’intention, il lui parut inutile d’alarmer Luet. Et puis si elle s’imaginait qu’il y songeait sérieusement ?

« Hushidh a le sentiment qu’Elemak est en train de nouer des liens étroits avec ceux qui souhaitent faire demi-tour : Kokor, Sevet, Vas et Obring. Ils forment une espèce de communauté presque entièrement séparée de nous.

— Et Shedemei ?

— Elle aussi veut rentrer, mais elle n’a pas de lien avec eux.

— Donc, il n’y a plus qu’Hushidh, Mère, toi et moi qui

désirons continuer dans le désert.

— N'oublie pas Eiadh. Elle est prête à te suivre n'importe où. »

Ils éclatèrent de rire, mais Nafai sentit l'inquiétude de Luet, son besoin de savoir que le désir d'Eiadh n'était pas payé de retour. Il la rassura donc complètement, puis ils s'endormirent.

Au matin, une fois les chameaux chargés, Elemak réunit la troupe. « J'ai deux ou trois choses à vous dire, commença-t-il. D'abord, Rasa et Shedemei ont fait une proposition avec laquelle je suis tout à fait d'accord : tant que nous vivons dans le désert, nous ne pouvons pas nous permettre la liberté sexuelle que nous avions à Basilica. Cela n'entraînerait que rancœurs et mensonges, et c'est la mort pour une caravane. Donc, aussi longtemps que nous serons dans le désert – y compris au camp de Père et partout où nous resterons ensemble entre nous – voici la loi : il est interdit de coucher avec une autre personne que son conjoint et les unions d'aujourd'hui sont définitives. »

Plusieurs hoquets d'horreur se firent aussitôt entendre ; Luet regarda autour d'elle. Elle s'y attendait : c'étaient Kokor, Obring et Mebbekew les plus bouleversés.

« Tu n'as pas le droit d'imposer une telle décision, dit Vas d'un ton mesuré. Nous sommes tous basilicains et nous vivons selon le régime de Basilica.

— À Basilica, nous vivons selon le régime de Basilica, oui, rétorqua Elemak. Mais dans le désert, on vit selon la loi du désert, et la loi du désert dit que la parole du chef de caravane est sans appel. Quand j'aurai une décision à prendre, j'accueillerai avec intérêt les idées des uns et des autres, mais une fois ma décision prise, toute résistance sera considérée comme une mutinerie. Vous me suivez bien ?

— Jamais personne ne me dira avec qui je peux coucher ou non », grinça Kokor.

Elemak vint se planter devant elle ; elle paraissait toute frêle à côté de la carrure imposante et musclée d'Elemak. « Et moi, je te dis que dans le désert, je ne veux voir personne se faufiler d'une tente à l'autre. Ça finit toujours par un meurtre ; alors, plutôt que vous laisser improviser un assassinat, je préfère vous

prévenir tout de suite : si l'un de vous est surpris dans une position qui donne seulement à penser qu'il ou elle est en train de faire l'amour avec un autre que son conjoint, je me charge personnellement de tuer la femme sur-le-champ.

— Quoi ? La femme ? s'écria Kokor.

— Nous avons besoin des hommes pour charger les chameaux. D'ailleurs, cette idée ne devrait pas t'étonner, Koya, puisque tu l'as appliquée toi-même il n'y a pas si longtemps, lorsque tu as jugé quelqu'un coupable d'adultère. »

Luet vit Kokor et Sevet, sa sœur, porter aussitôt la main à leur gorge – car c'est là que Kokor avait frappé Sevet ; elle avait à moitié tué sa sœur, qui en était restée presque muette depuis, tandis qu'Obring, son mari qui cabriolait tout aussi joyeusement que Sevet quand elle les avait surpris ensemble, s'en était tiré indemne. C'était de la part d'Elemak le rappel méchant d'un triste épisode, mais il s'avéra justifié car il étouffa toute objection chez trois des quatre personnes les plus susceptibles de s'opposer à la nouvelle loi : Kokor, Sevet et Obring perdirent soudain leur langue.

« Tu n'as pas le droit d'imposer cette loi », dit Mebbekew. C'était lui, le quatrième, naturellement ; mais, Luet le savait, Elemak n'aurait pas de mal à le mettre au pas, comme d'habitude.

« Non seulement j'en ai le droit, répliqua-t-il, mais j'en ai le devoir. Cette loi est nécessaire à la survie de notre petit groupe ; elle sera donc suivie, ou bien j'appliquerai la seule sanction dont je dispose ici, à des kilomètres de toute civilisation. Si l'idée vous échappe, je pense que dame Rasa peut vous l'exposer plus clairement. »

Il se tourna vers Rasa en une muette demande de soutien. Elle ne lui fit pas faux bond. « Toute la nuit, j'ai tourné et retourné le problème dans tous les sens, mais il n'y a pas d'autre solution : nous ne pouvons nous passer de cette loi, et comme Elya l'a dit, dans le désert, la seule sanction qui vaille, c'est… ce qu'il a expliqué. Mais il n'y aura pas de mise à mort ! ajouta-t-elle avec une horreur évidente. La coupable sera seulement ligotée et abandonnée dans le désert !

— Seulement, dites-vous ? s'exclama Elemak avec mépris.

C'est de loin la mort la plus cruelle !

— La coupable est ainsi remise aux mains de Surâme. Peut-être sera-t-elle sauvée.

— Priez que non. Les animaux sont plus compatissants que tous les sauveteurs qu'elle pourrait trouver par ici !

— La condamnée devra être ligotée et abandonnée au désert, non pas tuée ! » insista Rasa.

Elle redoute que ce soit une de ses filles qui viole la loi la première, songea Luet. Mais croire qu'en tuant la femme on refrénera les passions de l'homme, c'est prendre le problème à l'envers, mon cher Elemak. Peu d'hommes réfléchissent aux conséquences quand le désir les envahit, tandis qu'une femme est capable de se gendarmer si cela doit protéger celui qu'elle aime.

« Comme il vous plaira, ma dame, dit enfin Elemak. La loi du désert laisse le choix au chef de caravane. Normalement, je préférerais une mort rapide et propre d'un coup de pulsant, mais espérons ne jamais avoir à faire le choix. » Il promena son regard sur le groupe tout entier, en se retournant pour y inclure ceux qui se tenaient derrière lui. « Je ne vous demande pas votre accord sur cette question. Je vous expose la situation telle qu'elle sera. Maintenant, levez la main si vous comprenez le régime qui sera désormais le nôtre. »

Tous levèrent la main, bien que certains fussent visiblement furieux.

Non, pas tous. « Meb, dit Elemak, lève la main. Tu mets Dol, ta chère épouse, dans l'embarras. Elle est sans doute en train de se demander quelle est la femme dont tu considères l'amour comme si désirable que tu es prêt pour l'obtenir à provoquer la mort certaine d'une dame à la vertu approximative. »

Meb leva la main.

« Bien, reprit Elemak. Passons maintenant à une autre question. Nous avons une décision à prendre. »

Le soleil n'était pas encore levé et le froid restait vif – surtout pour ceux qui n'avaient pas activement participé au démontage des tentes et au chargement des chameaux. Ce fut donc peut-être le froid qui fit trembler la voix de Meb quand il déclara : « Je croyais que c'était toi qui prenais les décisions, maintenant.

— C'est moi qui décide en ce qui concerne notre survie, répondit Elemak, mais je ne me prends pas pour un tyran. Les choix qui ne portent pas sur notre protection relèvent du groupe tout entier. Nous ne nous en sortirons pas sans rester unis, par conséquent je ne tolérerai aucune division parmi nous. Cependant, je ne me rappelle pas qu'on ait jamais décidé de notre destination.

— Nous retournons auprès de Père et d'Issib, dit aussitôt Nafai. Tu sais bien qu'ils comptent sur notre retour.

— Ils ont toute l'eau qu'il leur faut s'ils ne changent pas de camp. Il suffit que quelqu'un aille les chercher au cours des prochains mois – d'ailleurs, ils ont de quoi manger pour des années. Donc, n'en faisons pas une question de vie ou de mort tant que ce n'est pas utile. Si la majorité veut aller retrouver Volemak au désert, eh bien, parfait, c'est là que nous irons, et tous ensemble.

— De toute façon, nous ne pouvons pas retourner à Basilica, intervint Luet. Mon père a été très net là-dessus. » Son père, elle ne le savait que depuis quelques jours, était Mouj, le célèbre général des Gorayni, et elle espérait donner du poids à ses paroles en rappelant à tous ce lien familial si fraîchement découvert. Elle n'avait aucun talent de persuasion ; elle avait simplement toujours dit la vérité, et comme les Basilicaines reconnaissaient en elle la sibylle de l'eau, elles l'écoutaient avec révérence. Aussi, s'adresser à un groupe mixte était pour elle une expérience nouvelle. Mais à Basilica, certains s'affirmaient en faisant valoir la position de leur famille, elle le savait, et c'était ce qu'elle essayait à présent.

« Ah oui, lui retourna Kokor, ton tendre père si affectionné qui voulait épouser sa propre fille et qui nous a tous jetés hors de la cité quand il a constaté que c'était impossible.

— Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé ! » s'exclama Luet.

Hushidh toucha la main de sa sœur pour l'apaiser. « Laisse tomber, lui murmura-t-elle. Elle est plus forte que toi à ce jeu-là. »

Seule Luet l'entendit, mais tous comprirent la teneur des paroles d'Hushidh, car sa sœur se tut ; Kokor lui adressa un

sourire affecté.

« Luet a raison : nous ne pouvons pas retourner à Basilica, reprit Elemak, du moins pour le moment ; c'est à mon avis le message que Mouj voulait nous transmettre en nous faisant escorter hors de la cité par des soldats.

— J'en ai vraiment marre d'entendre dire qu'aucun de nous ne peut rentrer à Basilica, intervint Mebbekew, alors que ça concerne seulement ceux qui ont mis Mouj dans la panade devant tout le monde ! » Il désignait Hushidh, Luet et Nafai.

— Ferme-la, s'il te plaît, Meb, dit Elemak avec un mépris bon enfant. Je n'ai pas envie d'être encore là quand le soleil se lèvera. C'est exactement le genre de coin où les bandits adorent se tapir, et s'il y en a qui se cachent dans des grottes des environs, ils vont sûrement sortir avec le jour. »

Luet se demanda si Elemak avait relevé des traces des malandrins que Surâme contrôlait. Peut-être savait-il simplement que ces hommes-là n'étaient vaillants que de jour et se dissimulaient la nuit ; par ailleurs, il était possible qu'il perçût les messages de Surâme de façon subliminale, sans comprendre d'où venaient ces pensées. Après tout, il était autant que les autres le fruit du programme secret de croisement mis sur pied par Surâme, et il avait quand même fait un songe révélateur peu de temps auparavant. Si seulement il acceptait d'admettre qu'il pouvait communiquer avec Surâme et de suivre ses plans de plein gré, tout serait tellement plus simple ! Mais étant donné les circonstances, Hushidh et Luet devaient travailler à contrecarrer les projets d'Elemak.

« Nous ne pouvons pas rentrer tout de suite à Basilica, reprit-il, mais ça ne veut pas dire que nous devions rejoindre Père sur-le-champ. Il existe de nombreuses autres cités qui accueilleraient avec plaisir une caravane étrangère, ne serait-ce qu'à cause de l'extrême valeur de notre chargement de semences et d'embryons.

— Il n'est pas à vendre », répliqua Shedemei. Son ton tranchant, sa réponse abrupte ne laissaient pas place au doute : elle n'avait pas l'intention de discuter.

« Même pas pour nous sauver la vie ? demanda Elemak d'un ton suave. Mais peu importe : il n'est pas question de vendre ce

matériel, il n'a de valeur qu'accompagné du savoir que possède Shedya. Ce qui compte, c'est qu'on nous laissera entrer si l'on sait que, loin d'être une bande de va-nu-pieds qui vient de se faire expulser de Basilica par le général Mouj des Gorayni, nous accompagnons au contraire Shedemei, la célèbre généticienne, qui déménage son laboratoire loin de Basilica déchirée par les luttes intestines pour s'installer dans une cité paisible où elle aura l'assurance de pouvoir poursuivre ses travaux en toute quiétude.

— Parfait, acquiesça Vas. Aucune cité de la Plaine ne nous refuserait l'entrée dans ces conditions.

— On proposerait même de nous payer, renchérit Obring.

— On proposerait de me payer, moi, voulez-vous dire ». rétorqua Shedemei. Mais elle était visiblement flattée ; jamais elle n'avait envisagé que sa présence puisse donner un surcroît de prestige à la cité où elle s'établirait. Luet vit que le coup d'encensoir d'Elemak avait porté.

Il va soumettre la question au vote.

Surâme s'adressait à l'esprit de Luet.

Ça, c'est évident pour l'instant, répondit-elle en silence. Mais quel est son plan ?

Quand Nafai s'opposera à la décision de se rendre dans une cité, Elemak l'accusera de rébellion.

Alors il ne doit pas s'y opposer.

Mais ce serait l'échec de mes projets.

Contrôle le vote, dans ce cas.

Le vote de qui devrais-je modifier ? Qui Elemak croirait-il si il ou elle décidait tout à coup de poursuivre le voyage ?

Eh bien, empêche le vote !

Je n'ai pas assez d'influence sur Elemak.

Alors, dis à Nafai de ne pas lui faire obstacle !

Il le doit, ou il n'y aura pas de retour vers la Terre.

« Non ! » cria Luet.

Tout le monde la regarda. « Quoi, non ? demanda Elemak.

— Pas de vote ! répondit-elle. Il n'y aura pas de vote !

— Tiens ! dit Elemak. Encore une amoureuse de la liberté qui s'aperçoit de ses réticences devant la démocratie quand un vote risque de ne pas lui être favorable !

— Qui a parlé de voter ? glissa Dol, jamais très prompte à saisir ce qui se passait.

— Moi, je vote pour regagner la civilisation, dit Obring. Sinon, nous resterons esclaves du mariage – et d'Elemak, par-dessus le marché !

— Mais je n'ai jamais parlé de mettre la question aux voix, intervint Elemak. J'ai seulement dit qu'il fallait décider où nous voulions aller. Un vote serait peut-être intéressant, mais je ne me sentirais pas lié par le résultat. C'est votre avis que je demande, pas votre permission. »

Ils le conseillèrent donc, avec éloquence – du moins, ils essayèrent. Mais si quelqu'un faisait mine d'avancer un argument déjà exposé, Elemak le réduisait au silence aussitôt. « Ça, je l'ai déjà entendu. Autre chose à ajouter ? » Résultat, la discussion tourna bientôt court ; et plus vite que Luet ne l'aurait cru possible, Elemak demanda : « Autre chose ? » sans obtenir de réponse.

Il regarda chacun à son tour. Le soleil qui avait dépassé le sommet des montagnes au loin faisait briller ses yeux et ses cheveux. C'est son grand moment, songea Luet, celui qu'il prépare depuis si longtemps, où toute une communauté, la femme de son père, son frère Nafai, la sibylle de l'eau, la déchiffreuse de Basilica et sa propre épouse, tout le monde est suspendu à ses lèvres en attendant la décision qui va changer la vie du groupe. Ou le détruire.

« Merci de vos sages conseils, dit-il gravement. Il me semble que nous n'avons finalement pas à choisir : ceux qui souhaitent regagner la civilisation le peuvent, et bientôt, ceux qui veulent se rendre au désert pour obéir à Surâme le pourront aussi. Qu'on parle de sauvetage de mon père ou de début d'un voyage vers la Terre, la question n'est pas là. L'important, c'est que chacun y trouve son compte. Nous nous enfoncerons un peu vers le sud, nous franchirons les montagnes puis nous nous dirigerons vers les cités de la Plaine. Là, nous pourrons laisser ceux qui ne supportent pas la dure loi du désert, et j'emmènerai les plus forts avec moi.

— Merci beaucoup ! cracha Mebbekew.

— Moi, du moment que je retrouve ma liberté, il peut bien

me traiter de ce qu'il veut, dit Kokor.

— Bande d'imbéciles ! intervint Nafai. Vous ne voyez pas qu'il joue la comédie ?

— Redis-moi ça ? fit Elemak.

— Il n'a jamais eu d'autre idée en tête que nous ramener à la civilisation, poursuivit Nafai.

— Arrête, Nafai, dit Luet, qui savait ce qui allait suivre.

— Écoute ta jeune épouse, frérot », susurra Elemak sur un ton d'une douceur trompeuse.

« Non : j'écoute Surâme. Si nous sommes encore vivants, c'est uniquement grâce à l'influence de Surâme qui a obligé un groupe de voleurs à rester terré dans une grotte à moins de trois cents mètres d'ici. Surâme est parfaitement capable de nous guider, avec ou sans Elemak et sa ridicule loi du désert. Il joue à un jeu de gosses : à qui émettra les menaces les plus énormes.

— Il ne s'agit pas de menaces, coupa Elemak, mais de lois que connaissent tous les voyageurs du désert.

— Si nous faisons confiance à Surâme, nous n'aurons rien à craindre pendant notre périple. Si nous nous en remettons à Elemak, nous retournerons dans la Plaine où les guerres à venir nous détruiront.

— Si nous faisons confiance à Surâme ! cracha Meb d'un ton méprisant. Si on t'obéit au doigt et à l'œil, tu veux dire !

— Elemak sait que Surâme est bien réel ; après tout, c'est son rêve qui nous a ramenés à la cité pour y chercher nos femmes, non ? »

Elemak se contenta d'éclater de rire. « Vas-y, jacasse, Nafai !

— Elemak a raison : il n'est pas question de démocratie. Chacun doit décider pour lui-même : soit poursuivre le voyage tel que l'a voulu Surâme, accomplir le plus vaste périple qu'on ait entrepris depuis quarante millions d'années et recevoir en héritage un monde pour soi et ses enfants, soit retourner dans la cité où l'on peut trahir son épouse, comme certains en forment déjà le projet. En ce qui nous concerne, Luet et moi, nous ne retournerons jamais à la cité.

— Assez, coupa Elemak. Plus un mot ou tu es mort ! » Il tenait un pulsant. Luet ne l'avait pas remarqué, mais elle savait ce que cela signifiait. C'était exactement la situation qu'espérait

Elemak ; il l'avait soigneusement préparée et il pouvait maintenant tuer Nafai sans que personne y trouve à redire. « Je connais le désert, pas toi, poursuivit-il. Il n'y a aucun bandit là où tu le prétends, ou nous serions déjà tous morts. Si c'est ce que ton petit cerveau enfiévré prend pour de la sagesse, mon frère, alors tous ceux qui resteraient avec toi seraient condamnés à coup sûr. Mais personne ne restera avec toi, parce que je ne suis pas près de laisser notre groupe éclater. Ce serait la mort pour ceux qui t'accompagneraient.

— Mensonge ! dit Nafai.

— Vas-y, continue, s'il te plaît, que je puisse t'abattre comme l'insoumis que tu es.

— Tais-toi, Nafai, pour l'amour de moi ! s'écria Luet.

— Vous l'avez tous entendu, n'est-ce pas ? reprit Elemak. Il a appelé à la rébellion contre mon autorité et tenté d'entraîner un groupe à sa destruction. C'est de l'insubordination, délit beaucoup plus grave que l'adultère et puni de mort. Vous êtes tous témoins. Aucun d'entre vous ne pourrait le nier devant un tribunal, si l'on en arrivait là.

— Je t'en prie, gémit Luet. Laisse-le et il se taira.

— Est-ce vrai, Nafai ? demanda Elemak.

— Si vous persistez à vouloir retourner à la cité, répondit Nafai, Surâme n'aura plus de raison de retenir les bandits et vous vous ferez tous tuer.

— Vous voyez ? triompha Elemak. Encore maintenant, il cherche à nous effrayer avec ses fables de malandrins fantômes.

— C'est pourtant ce que tu fais toi-même depuis le début, intervint Shedemei : tu nous obliges à t'obéir de crainte que des bandits ne nous repèrent. »

Elemak se tourna vers elle. « Je n'ai jamais prétendu qu'ils étaient à quelques pas de nous, cachés dans une grotte, mais seulement qu'il y avait un risque de nous faire attaquer. Je ne vous ai dit que la vérité, tandis que ce môme vous prend pour des crétins avec ses mensonges cousus de fil blanc.

— Crois ce que tu veux, dit Nafai. Tu auras ta preuve très bientôt.

— C'est de la rébellion, reprit Elemak, et tous ici – jusqu'à sa propre mère –, vous serez témoins que je n'avais pas le choix : il

a refusé de renoncer à son insoumission. S'il ne s'était pas agi de mon frère, je n'aurais pas attendu si longtemps. Il serait déjà mort.

— Et toi, si tu n'abritais pas des gènes précieux aux yeux de Surâme, rétorqua Nafai, tu serais mort de la main de Gaballufix quand tu as échoué à mener Père dans son Piège.

— M'accuser ne fait qu'ajouter à ton crime. Dis adieu à ta mère et à ta femme – de ta place, sans t'approcher !

— Elemak, tu n'es pas sérieux ! s'exclama Rasa.

— Vous avez vous-même convenu, Rasa, que notre survie dépendait du respect de la loi du désert, et que c'était la sanction appropriée.

— Mais je m'aperçois de la malveillance que…

— Doucement, dame Rasa. Je ferai mon devoir, même si pour cela je dois vous abandonner vous aussi à la mort.

— N'ayez crainte, Mère, dit Nafai. Surâme est avec nous et Elemak n'a aucun pouvoir. »

Vaguement, Luet commençait à voir où Nafai voulait en venir. Il semblait calme, d'une sérénité incroyable ; il devait donc avoir l'absolue certitude que Surâme le protégerait. Il avait sans doute un plan, et il valait mieux que Luet, aussi effrayée fût-elle, se taise et le laisse faire.

Mais j'aimerais bien que tu m'expliques ce plan, transmit-elle à Surâme.

Quel plan ?

Les mains de Luet se mirent à trembler.

« C'est ta propre impuissance que nous allons constater, dit Elemak. Mebbekew, prends de la corde d'arrimage – de la légère, et une bonne longueur, plusieurs mètres – et attache-lui les mains. Fais un nœud de sécurité qui serre bien, et ne t'inquiète pas si ça lui coupe la circulation.

— Vous voyez ? s'écria Nafai. Il ne peut tuer un homme que ligoté ! »

Tais-toi ! cria Luet au fond de son cœur. Ne le pousse pas à te tirer dessus ! Si tu te laisses attacher, il te reste une chance.

Elemak fit un clin d'œil à Mebbekew, qui s'approcha d'un chameau, puis revint avec un cordon.

Alors qu'il liait les mains de Nafai derrière son dos en lui

enroulant le cordon autour des poignets, Hushidh s'avança.

« Reste où tu es, dit Elemak. Si je l'attache et l'abandonne dans le désert, c'est par respect pour dame Rasa ; pour ma part, je serais plus satisfait d'en finir une bonne fois d'un coup de pulsant. »

Hushidh ne bougea plus ; elle avait obtenu ce qu'elle voulait : l'attention du groupe.

« Elemak a tout manigancé depuis le début, déclara-t-elle, parce qu'il souhaitait tuer Nafai. Il savait que s'il décidait de faire demi-tour, Nafai ne pourrait que s'opposer à lui. Il a fait en sorte d'avoir une excuse légale pour couvrir son meurtre. »

Un tic nerveux agita les paupières d'Elemak. Luet vit une rage incontrôlable monter en lui. Mais que fais-tu donc, Hushidh, ma sœur ? Ne l'incite pas à tuer mon époux sous nos yeux !

« Pourquoi Elya ferait-il ça ? demanda Eiadh. Tu prétends que mon Elemak est un assassin, mais c'est faux !

— Ma pauvre Eiadh ! répondit Hushidh. Elemak veut tuer Nafai parce qu'il sait que si tu avais le choix aujourd'hui, tu le quitterais pour Nafai.

— C'est un mensonge ! s'écria Elemak. Ne lui réponds pas, Eiadh ! Ne dis rien !

— Parce qu'il ne supporte pas d'entendre la vérité, insista Hushidh. Eh bien, il l'entendra par ta voix. »

Luet comprit enfin. Hushidh se servait du talent qu'elle tenait de Surâme comme le jour où Rashgallivak, dans le vestibule de la maison de Rasa, avait voulu enlever Sevet et Kokor avec ses soldats. Hushidh prononçait les mots qui anéantiraient la loyauté des partisans d'Elemak, qui lui ôteraient tout soutien. Elle était en train de dénouer les liens qui les unissaient ; quelques phrases encore et elle aurait réussi.

Malheureusement, Luet n'était pas la seule à s'en être rendu compte. « Faites-la taire ! » s'exclama Sevet. Sa voix était rauque, car elle ne s'était pas encore remise de la blessure que Kokor lui avait infligée ; mais elle pouvait se faire entendre et son élocution difficile attira d'autant plus l'attention. « Ne laissez pas Hushidh parler. C'est une déchiffreuse et par ses paroles, elle est capable de semer la zizanie parmi nous. Je l'ai

vue à l'œuvre avec les hommes de Rashgallivak et elle recommencera ici si on ne l'en empêche pas.

— Sevet a raison, dit Elemak. Plus un mot, Hushidh, ou je tue Nafai. »

Hushidh faillit ouvrir la bouche, Luet le vit ; mais quelque chose – peut-être Surâme – l'en empêcha. Elle fit demi-tour et regagna sa place à l'autre bout du cercle, auprès de Rasa et de Shedemei. Luet venait de voir son dernier espoir s'évanouir. Surâme pouvait rendre des êtres faibles passagèrement stupides ou peureux, mais la puissance lui manquait pour arrêter un homme résolu à tuer, ou pour attendrir soudain des bandits qui tomberaient sur Nafai. En tout cas, elle était incapable d'empêcher les animaux du désert de flairer sa présence et de le dévorer. Hushidh avait joué la dernière carte, et elle avait échoué.

Mais, non, je refuse de désespérer ! se rebella Luet. Si nous l'abandonnons ici, j'arriverai peut-être à fausser compagnie à la caravane pour revenir le détacher. À moins que je ne tue Elemak pendant son sommeil et…

Non, non. Elle était incapable de tuer et elle le savait. Même si Surâme l'ordonnait, comme elle avait ordonné à Nafai d'assassiner Gaballufix. Même dans ces conditions, elle ne pourrait pas. Pas plus qu'elle ne parviendrait à s'éclipser et à secourir Nafai à temps. Tout était fini. Il n'y avait plus d'espoir.

« Ça y est, il est attaché, dit Mebbekew.

— Laisse-moi vérifier le nœud, répondit Elemak.

— Tu crois que je ne sais pas nouer une corde ?

— L'ordinateur qu'ils adorent a le pouvoir, paraît-il, de rendre les gens plus abrutis que d'ordinaire. Ce n'est pas vrai. Nafai ? »

Nafai resta muet. Luet l'en admira, sans cesser de s'inquiéter. Car le pouvoir de Surâme, elle le savait, était très grand sur la longue durée, mais très faible ponctuellement.

Elemak se tenait maintenant juste derrière Nafai, le pulsant pointé sur son dos. « Agenouille-toi, petit frère. »

Nafai ne bougea pas, mais, comme mû par un réflexe, Meb commença d'obéir.

« Pas toi, crétin ! Nyef.

— Le condamné, dit Nafai.

— Oui, toi, petit frère. Allons, à genoux !

— Si tu comptes te servir du pulsant, je préfère mourir debout.

— Ne te mets pas à jouer les vedettes. Je veux t'attacher les mains aux chevilles, c'est tout ; alors agenouille-toi. »

Avec une prudente lenteur, Nafai mit un genou en terre, puis l'autre.

« Assieds-toi sur les talons. Ou à côté. C'est ça. Maintenant, Meb, passe les deux bouts du cordon entre ses chevilles, remonte-les par-dessus ses jambes et noue-les ensemble – par-devant ses poignets – oui, comme ça, pour qu'il ne les atteigne pas avec les doigts. Très bien. Tu sens quelque chose dans les mains, Nafai ?

— Rien que les battements de mon sang qui essaie de franchir les cordes à mes poignets.

— Les cordons, pas les cordes, Nafai, mais ça vaut de l'acier.

— Ce n'est pas mon sang que tu coupes, Elemak, mais le tien. Car ton sang restera inconnu sur Terre, tandis que le mien vivra pendant mille générations.

— Assez !

— Je dirai ce que je veux désormais, puisque tu as résolu de me tuer ; quelle différence, si je dis la vérité ? Dois-je craindre que tu me frappes ou me craches dessus, alors que je regarde la mort en face ?

— Si tu cherches à me pousser à te tirer dessus, ça ne marchera pas. J'ai fait une promesse à dame Rasa et je m'y tiendrai. »

Mais Luet se rendait compte que les paroles de Nafai commençaient à porter. La tension montait au sein du groupe et il était clair aux yeux de tous que la confrontation entre les deux frères restait à venir, quand bien même l'aîné croyait avoir gagné.

« Nous allons repartir avec les chameaux, dit Elemak. Et si quelqu'un essaye de faire demi-tour pour sauver ce rebelle, il partagera son sort. »

Si Luet n'avait pas été convaincue que Nafai et Surâme avaient un plan, elle aurait insisté pour mourir aux côtés de son

époux. Mais elle le connaissait assez, malgré le peu de jours passés avec lui, pour savoir qu'il n'éprouvait aucune crainte. Et il avait beau être brave, elle, du moins, aurait senti son effroi s'il s'était vraiment cru sur le point de mourir. Elle prit soudain conscience que la mère de Nafai devait raisonner de même : elle non plus ne protestait pas. Ensemble, donc, elles attendirent la suite des événements.

Elemak et Mebbekew commencèrent à s'éloigner de Nafai. Tout à coup, Mebbekew revint en arrière, posa le pied sur l'épaule de Nafai et le poussa de côté, dans le sable. Les mains attachées aux chevilles, son frère ne put amortir sa chute. Mais Luet put alors distinguer ses mains ; elle vit clairement qu'au lieu d'un nœud serré, c'étaient des boucles lâches qui les retenaient.

Là résidait donc l'astuce : Surâme faisait son possible pour montrer à Elemak et Mebbekew des cordes ajustées là où il n'y avait que des torons distendus. Elle n'aurait normalement pas eu le pouvoir de les abrutir – en tout cas pas assez pour rendre Elemak à ce point inattentif. Mais Hushidh et Nafai, par leurs discours exaspérants, avaient si bien réussi à le mettre en colère que Surâme avait disposé de plus de latitude pour l'embrouiller. Certains du groupe, il est vrai, pouvaient sans doute observer la mauvaise facture des nœuds, mais par bonheur, les mieux placés étaient aussi les moins susceptibles de le faire remarquer : il s'agissait de dame Rasa, d'Hushidh et de Shedemei. Quant aux autres, grâce à Surâme, ils ne voyaient probablement que ce qu'ils s'attendaient à voir, ce qu'Elemak et Mebbekew les avaient induits à voir.

« Oui, dit dame Rasa. Retournons aux chameaux. » Et elle se dirigea d'un pas majestueux vers les animaux. Luet et Hushidh la suivirent. Les autres se mirent aussi en mouvement.

Tous sauf Eiadh. Elle restait immobile, les yeux fixés sur Nafai. Le reste du groupe, à côté des chameaux couchés, ne put s'empêcher de se retourner : Elemak s'approchait d'elle et posait la main sur son dos. « Je sais que ton tendre cœur souffre, Edhya, dit-il. Mais un chef doit parfois agir avec dureté pour le bien de tous. »

Elle ne leva même pas les yeux vers lui. « Je n'aurais jamais

cru qu'un homme puisse affronter la mort avec un calme aussi total. »

Génial ! s'exclama intérieurement Luet en s'adressant à Surâme. Tu rends Eiadh encore plus amoureuse de Nafai ? Voilà qui va nous aider : comme ça, on est sûrs de ne plus jamais avoir la paix, même si Nafai s'en sort vivant !

Fais-moi un peu confiance, veux-tu ? Je ne peux pas tout faire en même temps. Que préfères-tu ? Une Eiadh qui perd tout intérêt pour ton époux, ou un mari bien vivant et une caravane qui reprend la route du camp de Volemak ?

Je te fais confiance. J'aimerais seulement que tu ne joues pas aussi serré.

« Écoute-moi ! cria soudain Nafai.

— Tu ne gagneras plus rien à me supplier, dit Elemak. À moins que tu ne veuilles faire un dernier discours subversif ?

— Ce n'est pas à toi qu'il s'adressait, intervint Eiadh. C'est à elle. À Surâme.

— Surâme, je t'ai remis ma confiance ! Délivre-moi des mains assassines de mes frères ! Donne-moi la force de rompre ces cordons qui me lient les mains ! »

Que virent les autres ? Luet ne put que le conjecturer. Mais ce qu'elle vit, elle, ce fut Nafai qui extirpait sans mal ses mains des cordons, l'une après l'autre, puis qui se redressait sans beaucoup de grâce. Les autres assistèrent sûrement au spectacle qu'ils redoutaient le plus : Nafai faisant éclater ses liens, puis se dressant d'un bond majestueux et menaçant. Nul doute que Surâme focalisait son influence sur le groupe, sans toutefois la gaspiller sur les trois personnes qui suivaient déjà ses desseins : Luet, Hushidh et dame Rasa voyaient la réalité. Les autres avaient dans les yeux une scène qui, pour n'être pas réelle, n'en était pas moins chargée de vérité : Nafai était effectivement investi de la puissance de Surâme, il était l'élu, le véritable chef.

« Vous ne tournerez ces chameaux vers aucune cité connue de l'humanité ! » cria-t-il. Sa voix était dure et tendue, car il voulait se faire entendre par-delà le vaste espace qui le séparait des animaux les plus éloignés, où Vas qui aidait Sevet à se mettre en selle s'était soudain interrompu. « Ta révolte contre Surâme s'achève ici, Elemak ! Mais Surâme est plus

miséricordieux que toi : il veut bien te laisser la vie – à condition que tu jures de ne plus jamais lever la main contre moi. À condition que tu promettes de mener notre voyage à son terme, de rejoindre Père, puis de poursuivre jusqu'au monde que Surâme a préparé pour nous !

— C'est encore un tour de passe-passe ! s'écria Elemak.

— Le seul tour, c'est celui que tu t'es joué à toi-même. Tu as cru qu'en m'attachant, tu entravais aussi Surâme, mais tu te trompais. Tu aurais pu conduire l'expédition si tu t'étais montré obéissant et avisé, mais tu débordais de soif du pouvoir et de jalousie ; aujourd'hui il ne te reste plus qu'à te plier aux ordres de Surâme ou à mourir.

— Ne me menace pas ! s'exclama Elemak. C'est moi qui tiens le pulsant, pauvre imbécile, et tu es sous le coup d'une condamnation à mort !

— Tue-le ! hurla Mebbekew. Tue-le tout de suite ou tu t'en mordras les doigts pour toujours !

— Quel courage tu as, dit Hushidh, de pousser ton frère à exécuter ce que tu n'aurais jamais le cran de faire toi-même, mon petit Meb ! » Cela d'un ton si cinglant qu'il recula comme s'il avait reçu une gifle.

Mais Elemak, lui ne battit pas en retraite. Au contraire, il s'avança, le pulsant au poing. Il était terrifié, Luet s'en rendait bien compte – convaincu que Nafai avait accompli un miracle en rompant si aisément ses liens – mais terrifié ou non, il était résolu à tuer son benjamin, et Surâme n'y pouvait rien. Elle n'avait pas le pouvoir de détourner Elemak de son dessein inébranlable.

« Elya, non ! » Le cri avait jailli des lèvres d'Eiadh. Elle se précipita, s'accrocha à lui, tira sur la main qui tenait le pulsant. « Pour l'amour de moi ! dit-elle. Si tu le touches, Elya, Surâme va te tuer, tu ne le comprends donc pas ? C'est la loi du désert – tu l'as dit toi-même ! La rébellion, c'est la mort ! Ne te révolte pas contre Surâme !

— Ce n'est pas Surâme qui est devant moi », répliqua Elemak. Mais la peur et l'incertitude faisaient trembler sa voix – et sans nul doute, Surâme profitait de la moindre hésitation présente dans son cœur pour l'amplifier tandis qu'Eiadh

l'implorait. Il ironisa : « C'est mon péteux de petit frère !

— C'est toi qui aurais dû te trouver à ma place, dit Nafai. C'est toi qui aurais dû entraîner le groupe à la suite de Surâme. Il ne m'aurait jamais choisi, si seulement tu avais bien voulu lui obéir.

— Écoute-moi, intervint Eiadh, et ne l'écoute pas, lui ! Tu es le père de l'enfant que je porte – car j'en porte peut-être un, qui sait ? Si tu fais du mal à Nafai, si tu lui désobéis, tu mourras, et mon enfant n'aura pas de père ! »

Luet craignit d'abord qu'Elemak n'interprétât les suppliques d'Eiadh comme une preuve supplémentaire de son amour pour Nafai. Mais non ; elle l'implorait de sauver sa propre vie en ne s'attaquant pas à Nafai. C'était sans ambiguïté la preuve qu'elle aimait Elemak, car c'était lui qu'elle cherchait à protéger.

Vas s'était à son tour approché d'Elemak ; il lui posa la main sur l'épaule. « Elya, ne le tue pas ! Nous ne retournerons pas à la cité – personne, personne ! » Il s'adressa au reste du groupe. « Nous le promettons ! Nous ne demandons pas mieux que d'aller rejoindre Volemak !

— Nous avons vu la puissance de Surâme, dit Eiadh. Personne n'aurait demandé à retourner à la cité si nous avions compris. Je t'en prie, nous sommes tous d'accord. Nous avons tous le même but, maintenant, il n'y a plus de division. Je t'en prie, Elemak ! Ne fais pas de moi une veuve à cause de tout ceci. Je serai ta femme pour toujours si tu renonces à le tuer. Mais que deviendrai-je si tu meurs en te rebellant contre Surâme ?

— Tu restes notre guide, renchérit dame Rasa. Rien n'a changé de ce côté-là. Rien que notre destination, et tu as dit toi-même que ce n'était pas à toi seul d'en décider. Il est clair à présent que le choix n'appartient à aucun d'entre nous, mais à Surâme seule. »

Eiadh éclata en larmes, des larmes sincères et brûlantes. « Oh, Elya, mon époux, pourquoi me détestes-tu au point de vouloir mourir ? »

Luet aurait presque pu prédire la suite. Dol, voyant l'émotion que soulevaient les sanglots d'Eiadh, ne put supporter de la laisser monopoliser l'attention générale. Elle s'agrippa donc à son propre époux en clamant à grands cris – accompagnés de

pleurs très réalistes – qu'il devait lui aussi se retenir de faire du mal à Nafai. Comme si Mebbekew eût jamais osé agir seul ! Et comme si ses larmes eussent pu l'ébranler ! Luet en eût ri volontiers si elle n'avait eu la conscience aiguë que la vie de Nafai dépendait maintenant de la réaction d'Elemak à toutes ces lamentations.

Elle parvint presque à lire sur son visage les changements qui s'opéraient en lui. Sa résolution de tuer Nafai, insensible à l'influence de Surâme, fondait devant les supplications de son épouse. Et comme sa volonté de meurtre pâlissait, Surâme put de mieux en mieux saisir et amplifier ses peurs, si bien que le dangereux tueur se transforma bientôt en une épave tremblante, épouvantée de son acte avorté. Il baissa les yeux sur le pulsant qu'il tenait, un frisson le parcourut et il jeta l'arme loin de lui. Elle tomba aux pieds de Luet.

« Oh, Nafai, mon frère, qu'allais-je donc faire ! » s'écria-t-il.

Mebbekew se montra plus abject encore. Il se précipita à plat ventre sur le sable. « Pardonne-moi, Nafai ! Pardonne-moi de t'avoir attaché comme un animal ! Ne laisse pas Surâme me tuer ! »

Tu en fais un peu trop, pensa Luet à l'adresse de Surâme. Ils vont être terriblement humiliés quand ils se rappelleront leur conduite, qu'ils comprennent ou non que c'est toi qui en as fait des lâches.

Quoi, tu me prêtes peut-être une telle finesse de contrôle sur la situation ? Je leur déverse des tombereaux d'angoisse et ils ne sentent rien, et tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, voilà qu'ils me captent et les voilà qui s'effondrent. Je trouve que je ne m'en tire pas si mal, pour une première fois.

Je suggérais simplement que tu relâches un peu la pression. Le travail est achevé.

« Elemak, Mebbekew, bien sûr que je vous pardonne, dit Nafai. Quelle importance, ce qui m'arrive ? C'est le pardon de Surâme qui compte, pas le mien.

— Agenouille-toi devant Surâme, ordonna Eiadh en obligeant doucement Elemak à obéir. Agenouille-toi et demande pardon, je t'en prie. Ne vois-tu pas que ta vie est en danger ? »

Elemak se tourna vers elle et demanda d'une voix presque

sereine, malgré la peur qui le dévorait, Luet le savait :

« Ma vie ou ma mort ont-elles tant d'importance pour toi ?

— Tu es ma vie, répondit Eiadh. N'avons-nous pas tous juré de rester mariés pour toujours ? »

À vrai dire, non, pensa Luet. Ils s'étaient contentés d'écouter l'édit d'Elemak et de lever la main pour indiquer qu'ils l'avaient compris. Mais, prudemment, elle garda le silence.

Elemak tomba à genoux. « Surâme, dit-il d'une voix tremblante, j'irai où tu me commanderas d'aller.

— Moi aussi, renchérit Mebbekew. Je suis dans le coup. » Il ne décolla pas son front du sable.

« Tant qu'Eiadh est mienne, poursuivit Elemak, je suis satisfait, au désert comme dans la cité, sur Harmonie comme sur Terre.

— Oh, Elya ! » s'écria Eiadh. Elle jeta les bras autour de lui et sanglota sur son épaule.

Luet se pencha pour ramasser le pulsant à ses pieds. Inutile de risquer de perdre une arme précieuse. Qui savait quand ils pourraient en avoir besoin pour chasser ?

Nafai se dirigea vers elle. Ce geste revêtait aux yeux de Luet plus d'importance qu'elle n'aurait su le dire : c'était vers elle, son épouse d'à peine quelques jours, qu'il venait, et non vers sa mère. Il la prit dans ses bras et elle l'enlaça. Elle le sentit qui tremblait, il avait quand même eu peur, malgré sa foi en Surâme. Et la partie avait été serrée.

« Savais-tu à l'avance comment tout cela finirait ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Surâme n'était pas sûr de réussir le coup de la corde, répondit-il aussi bas. Surtout quand Elemak s'est approché pour examiner le nœud.

— Il le fallait, pourtant, s'il devait croire en ta libération miraculeuse.

— Tu sais ce que je me disais alors que j'étais à genoux avec le pulsant pointé sur ma tête et que je parlais pour pousser Elemak à me tuer ? Je me disais : Je ne saurai jamais à quoi ressemble notre bébé.

— Maintenant, tu le sauras. »

Il s'écarta d'elle et prit le pulsant qu'elle tenait toujours.

Hushidh s'approcha et posa la main sur l'arme. « Nyef, si tu gardes ça, les blessures ne guériront jamais.

— Et si je le rends à Elemak ? »

Hushidh hocha la tête. « C'est le mieux à faire. »

Nul davantage qu'Hushidh la Déchiffreuse ne comprenait ce qui liait ou séparait les gens. Nafai se dirigea donc aussitôt vers Elemak et lui tendit le pulsant. « S'il te plaît, dit-il. Je ne sais même pas m'en servir. Nous avons besoin de toi pour nous ramener au camp de Père. »

Elemak hésita un bref instant avant de prendre l'arme. Luet savait qu'il bouillait à l'idée de la recevoir de la main de Nafai. Mais en même temps, il se rendait compte que Nafai n'était pas obligé de la lui donner, pas plus que de le restaurer à son poste de guide. Et il avait un besoin vital de ce rôle, au point de l'accepter de son frère.

« Avec plaisir », répondit-il enfin. Il saisit le pulsant.

« Oh merci, Nafai ! » dit Eiadh.

Un effroi soudain transperça le cœur de Luet. Elemak n'entend-il rien dans la voix de son épouse ? Ne lit-il rien sur son visage ? L'adoration avec laquelle elle regarde Nafai ? Cette femme n'aime que la force, le courage et le pouvoir ; c'est le mâle dominant de la tribu qui la séduit. Et à ses yeux, Nafai est manifestement le plus désirable des hommes. De nous tous, c'est elle qui a le mieux joué la comédie, aujourd'hui, songea Luet. Elle a réussi à convaincre Elemak de son amour afin de sauver l'homme qu'elle aime en réalité. Je ne peux que l'en admirer. C'est vraiment quelqu'un !

Mais cette admiration constituait elle-même un mensonge, et Luet ne pouvait s'abuser longtemps. La belle Eiadh est toujours amoureuse de mon époux et, bien que l'amour de Nafai pour moi soit fort aujourd'hui, un jour viendra où le primate triomphera de l'homme civilisé ; alors, il regardera Eiadh avec désir, elle s'en apercevra et, ce jour-là, je le perdrai sûrement.

Elle chassa ces pensées jalouses et accompagna dame Rasa, qui tremblait de soulagement, pour l'aider à s'installer sur son chameau. « J'ai bien cru le voir mort, dit Rasa à mi-voix en serrant la main de Luet. J'ai cru que je l'avais perdu.

— Moi aussi, pendant quelques instants.

— Je te le dis : Elemak serait mort avant la nuit s'il avait été jusqu'au bout.

— Moi aussi, je projetais sa mort au fond de mon cœur.

— Au fond, nous ne sommes pas très loin de l'animal. Aurais-tu imaginé une chose pareille ? Que nous basculerions si brusquement dans l'envie de tuer ?

— Exactement comme des babouins qui protègent leur troupe.

— C'est une grande découverte, tu ne trouves pas ? »

Luet sourit en lui pressant la main. « Mieux vaut tout de même n'en parler à personne, dit-elle. Les hommes s'inquiéteraient de nous savoir si dangereuses.

— Cela n'a plus d'importance, répondit Rasa. Surâme s'est montrée plus puissante que je ne l'aurais cru. Tout est fini, maintenant. »

Mais alors qu'elle partait à la recherche de sa propre monture, Luet savait que ce n'était pas vrai. Il ne s'agissait que d'un répit. Un jour viendrait où la lutte pour le pouvoir éclaterait à nouveau. Et cette fois, rien ne garantissait que Surâme réussirait un autre de ces petits tours. Si Elemak avait ne fût-ce qu'un instant décidé d'appuyer sur la détente, tout aurait été dit ; la prochaine fois, il s'en rendrait peut-être bien compte et ne se laisserait plus détourner par quelque chose d'aussi ridicule que la prière de Rasa, se contenter d'abandonner Nafai pieds et poings liés dans le désert. Il s'en était vraiment fallu d'un cheveu. Et en fin de compte, Luet en était convaincue, la haine d'Elemak pour Nafai n'en était que plus grande, même s'il devait le nier quelque temps, même s'il se persuadait que sa rancœur avait disparu. Tu peux tromper les autres, Elemak, mais moi, je te surveillerai. Et s'il arrive malheur à mon époux, je te préviens, tu feras mieux de me tuer aussi. Assure-toi que je sois bien morte, et même alors, si j'en trouve le moyen, je reviendrai et du fond de ma tombe je ferai s'abattre sur toi ma vengeance !

« Tu trembles, Lutya, dit Hushidh.

— Ah ? » Cela expliquait peut-être qu'elle ait tant de mal à serrer la sangle de sa selle.

« Comme l'aile d'une libellule.

— Cette histoire m'a bouleversée. Je dois être encore un peu retournée.

— Tu es jalouse d'Eiadh, voilà ce que tu as.

— Pas le moins du monde. Nafai m'aime absolument, totalement.

— C'est vrai. Mais je perçois quand même ta fureur envers Eiadh. »

Luet se savait un peu jalouse d'Eiadh, en effet. Mais Hushidh parlait de fureur, et c'était là un sentiment beaucoup plus fort que ce dont elle avait conscience. « Je ne suis pas en colère parce qu'elle aime Nafai ; vraiment pas.

— Oh, je sais, répondit Hushidh. Ou plutôt, maintenant je le vois. Non, à mon avis, tu lui en veux et tu es jalouse d'elle parce qu'elle a réussi à sauver la vie de ton époux, là où tu n'as rien pu faire. »

Oui, pensa Luet. C'est bien ça. Et maintenant qu'Hushidh avait mis le doigt dessus, l'atroce frustration que lui causait son impuissance la traversa comme une houle, des larmes brûlantes de rage et de honte jaillirent de ses yeux et ruisselèrent sur ses joues.

« Là, dit Hushidh en la soutenant. Ça fait du bien de laisser tout ça sortir. Ça fait du bien.

— Tant mieux, répondit Luet. Parce que j'ai l'impression que je vais pleurer comme une idiote, de toute façon ; alors, autant que ça fasse du bien ! »

Elle sanglotait encore quand Nafai vint l'aider à monter sur son chameau. « Tu es la dernière, dit-il.

— Je crois que j'avais besoin de te sentir me toucher encore une fois, avoua-t-elle. Pour m'assurer que tu étais vivant.

— Je respire toujours. Tu comptes pleurer comme ça longtemps ? Parce que toute cette humidité sur tes joues, ça va attirer les mouches.

— Que sont devenus les bandits ? demanda-t-elle en essuyant ses larmes d'un revers de manche.

— Surâme s'est arrangé pour les endormir avant de s'occuper sérieusement de notre groupe. Ils vont se réveiller dans quelques heures. Pourquoi pensais-tu à eux ?

— Oh, j'imaginais simplement la tête que nous aurions faite

s'ils nous étaient tombés dessus pour nous hacher menu pendant que nous nous chamaillions pour savoir s'il fallait te tuer ou non !

— Oui, dit Nafai. Je vois ce que tu veux dire : affronter la mort, la belle affaire ! Mais mourir en se sentant stupide, ce serait intolérable ! »

Elle éclata de rire, lui prit la main et la serra longuement, très longuement.

« On nous attend, déclara enfin Nafai. Et n'oublions pas que les bandits vont finir par se réveiller. »

Luet le laissa partir ; dès qu'il s'éloigna vers son chameau, celui de la jeune fille se hissa sur ses pattes avec force embardées et le sol s'éloigna d'elle. Elle avait l'impression de se trouver au sommet d'une tour qu'un tremblement de terre faisait osciller, et d'habitude, elle n'aimait pas cela. Mais aujourd'hui, elle se sentait aussi à l'aise que sur un trône. Car sur le chameau devant elle, c'était Nafai, son époux, qui était assis. Et même si ce n'était pas elle qui l'avait sauvé, quelle importance ? Il était vivant et il l'aimait toujours ; elle n'en demandait pas plus.

3
La Chasse

Ils parvinrent au camp de Volemak dans la soirée. Ils avaient voyagé plus longtemps que de coutume ce jour-là, car ils étaient proches du but ; mais, comme Volemak ignorait qu'ils arrivaient, il restait toutes les tâches du soir à accomplir et des tentes en plus à monter ; Zdorab avait déjà fait la vaisselle du dîner qu'il avait préparé pour Volemak, Issib et lui-même. Tout alla moins vite qu'à l'ordinaire : les membres de l'expédition se sentaient en sécurité et il leur semblait injuste, maintenant qu'ils étaient au camp, de trimer autant que pendant le voyage.

Hushidh s'éloignait le moins possible de Luet et de Nafai. Elle apercevait de temps en temps Issib qui flottait avec son fauteuil. Son aspect n'avait rien pour la surprendre – elle le connaissait depuis des années : c'était le fils aîné de dame Rasa et il avait fait ses études chez sa mère en même temps qu'elle ; elle l'avait toujours considéré comme l'infirme de la maison, sans jamais lui accorder grande attention. Mais à Basilica, quand elle avait compris qu'elle partirait au désert avec Nafai et Luet, il lui était clairement apparu – car elle voyait les liens entre les gens – que dans l'appariement entre les hommes et les femmes de l'expédition, elle allait se retrouver avec Issib. Surâme voulait pérenniser leurs gènes, et pour le meilleur ou pour le pire, c'est ensemble qu'ils accompliraient cette tâche.

Elle avait eu du mal à l'accepter, surtout la nuit des noces : Luet et Nafai, Elemak et Eiadh, Mebbekew et Dol, tous unis par dame Rasa, s'en étaient allés rejoindre leurs couches nuptiales ; alors Hushidh avait été submergée par la colère, l'horreur et la déception qui bouillaient au fond de son cœur parce qu'on lui interdisait l'amour dont jouissait sa sœur Luet.

En réponse, Surâme – du moins le crut-elle au début – lui avait envoyé un rêve cette nuit-là. Elle s'y voyait liée à Issib ; il volait et elle volait avec lui ; elle avait alors compris que son corps d'infirme ne reflétait pas sa vraie nature et qu'en l'épousant, elle ne serait pas broyée, mais au contraire élevée. Et elle s'était vue porter ses enfants, puis les regarder jouer, debout en sa compagnie à l'entrée d'une tente dans le désert, et dans cette projection de l'avenir, elle aimait Issib, elle lui était liée par des fils d'or et d'argent qui les rattachaient aux générations passées et les emmenaient dans l'avenir, d'année en année, d'enfant en enfant, de génération en génération. Le rêve comportait d'autres scènes, certaines terrifiantes, mais tous ces jours derniers, elle s'était accrochée au réconfort que celle-ci lui apportait. Aux côtés du général Mouj, contrainte d'épouser le vainqueur de Basilica, elle avait pensé à ce rêve et acquis la conviction que cette union n'aurait pas lieu ; de fait, Surâme avait fait apparaître la mère d'Hushidh et de Luet, la femme nommée Soif qui les avait désignées comme ses filles – et Mouj comme leur père. Annulation de la cérémonie de mariage, donc, et quelques heures plus tard, ils étaient dans le désert, en route pour le camp de Volemak.

Mais depuis lors, elle avait eu le temps de réfléchir – et de se rappeler ses craintes. Naturellement, elle tentait d'y échapper et cherchait à se raccrocher à son rêve rassurant ou aux paroles apaisantes de Nafai qui lui avait décrit Issib comme un jeune homme intelligent, spirituel et de bonne compagnie, ce dont, évidemment, elle n'avait pas eu l'occasion de s'apercevoir à l'école.

Pourtant, en dépit du rêve, en dépit de Nafai, les sentiments d'autrefois, ceux qui gisaient en elle depuis tant d'années, demeuraient. Tout au long de son cheminement dans le désert, elle s'était sans cesse représenté la façon presque macabre dont les bras et les jambes d'Issib se mouvaient lorsqu'il était dans la cité, où il pouvait cacher des flotteurs sous ses vêtements ; on avait toujours l'impression qu'il rebondissait comme un fantôme cabrioleur, ou comme – de quelle façon Kokor l'avait-elle décrit, déjà ? – comme un lapin sous l'eau ! Ce qu'elles avaient ri, ce jour-là ! Et voilà qu'aujourd'hui elle avait la

sensation de l'avoir trahi, alors que l'auteur de la plaisanterie était la propre sœur d'Issib. Hushidh ne pouvait pas se douter à l'époque que l'infirme, le fantôme, le lapin subaquatique deviendrait un jour son époux. La peur de l'enfance, le sentiment d'étrangeté demeuraient sous-jacents malgré tous ses efforts pour se rassurer.

Jusqu'à ce moment du moins, où en voyant Issib, elle s'aperçut que ce n'était pas de lui qu'elle avait peur. Le rêve lui avait donné trop d'espoir. Non, crainte plus ancienne et plus noire encore, elle redoutait ce qu'il penserait d'elle. Issib savait-il déjà qui tante Rasa et Surâme lui avaient réservée ? Était-il déjà en train de la regarder, de la jauger, tandis qu'elle montait les tentes ? Dans ce cas, nul doute qu'il serait amèrement déçu. Elle imaginait d'ici ses réflexions : « Naturellement, c'est à l'infirme qu'on refile le laideron, la grande perche, la mocheté qui n'a jamais fait se retourner un homme sur son passage ! La bonne élève incapable de faire rire les autres, sauf parfois Luet, sa petite sœur (ah, voilà une fille brillante ! Mais elle est à Nafai). » Il doit se dire : « Mieux vaut que j'en prenne mon parti ; en tant qu'infirme, je n'ai pas le choix », tout comme je me dis : « Il va bien falloir que je m'arrange de l'infirme, parce que personne d'autre ne voudra de moi. »

Combien de mariages ont-ils été fondés sur de tels sentiments ? Y en a-t-il qui se sont bien terminés ?

Elle recula autant qu'elle le put le moment de la rencontre en faisant traîner le dîner – bien supérieur à ceux qu'elle avait connus durant le voyage. Zdorab et Volemak avaient découvert dans la vallée des légumes et des raves sauvages qu'ils avaient ajoutés à un ragoût, ce qui changeait agréablement des raisins secs et de la viande boucanée, et le pain frais était bien levé, nette amélioration par rapport aux biscuits secs et durs du voyage. D'ailleurs, l'ordinaire allait encore progresser, car Volemak avait planté un potager qui donnerait dans quelques semaines melons, pastèques, carottes, oignons et radis.

Tout le monde était fatigué, et chacun se montra mal à l'aise avec ses voisins durant tout le repas. L'exécution avortée de Nafai était présente à l'esprit des voyageurs, d'autant plus embarrassante que, de retour auprès de Volemak, ils

constataient avec quel naturel celui-ci les commandait tous ; c'était un véritable chef, bien plus efficace qu'Elemak avec sa brutalité et ses fanfaronnades. Tous redoutaient donc une explication avec le vieil homme, car combien d'entre eux, à part peut-être Eiadh – et Nafai, naturellement – se sentaient fiers de leurs actes ? Aussi, malgré la qualité du repas, nul en dehors d'Hushidh n'avait très envie de rester bavarder. Du voyage, personne n'avait de souvenir attendrissant ni d'anecdote amusante à rapporter à ceux qui les avaient attendus. Dès la fin du dîner, les couples se dirigèrent donc vers leurs tentes respectives.

Ils s'éclipsèrent si vite qu'Hushidh, malgré son désir d'éviter cet instant, revint du cours d'eau, sa vaisselle terminée, pour constater qu'il ne restait que Shedemei, Zdorab et Issib. Le silence était déjà pesant, car Shedemei n'avait aucun talent mondain et tant Zdorab qu'Issib semblaient affreusement mal à l'aise. C'est pénible pour tout le monde, songea Hushidh : nous nous savons les laissés-pour-compte du groupe, et tout ce qui nous réunit, c'est que personne n'a voulu de nous, à part Surâme. Et encore, pas tous, car le pauvre Zdorab ne devait sa présence qu'à Nafai qui lui avait arraché un serment contre la vie sauve, à la porte de Basilica, la nuit où il avait décapité Gaballufix.

« C'est un tableau bien pitoyable que vous nous offrez là », dit la voix de Volemak.

Hushidh leva les yeux, soulagée ; Volemak et Rasa s'approchaient du feu de camp. Ils avaient dû comprendre la nécessité d'intervenir – au moins pour faire les présentations entre Shedya et l'archiviste, qui ne se connaissaient pas.

« J'entrais dans la tente de mon époux, dit Rasa, en songeant au plaisir que j'avais à le revoir, quand je me suis rendu compte que mes compagnes de voyage, Shuya et Shedya, me manquaient, et je me suis alors souvenue que j'avais failli à mon devoir de dame de la maison.

— La maison ? répéta Issib.

— Les murs sont peut-être de pierre et le plafond de ciel, mais c'est ma maison, lieu de refuge pour mes filles et de sécurité pour mes fils.

— Notre maison, corrigea Volemak avec douceur.

— En effet ; j'ai dit "ma maison" à cause de mes vieilles habitudes de Basilica, où les maisons n'appartenaient qu'aux femmes. » Rasa porta la main de son époux à ses lèvres, y déposa un baiser, puis le regarda avec un sourire.

« Ici, dit Volemak, les maisons sont à Surâme, mais il nous loue la nôtre pour un prix très raisonnable : à notre départ, les babouins en aval devront pouvoir garder le potager.

— Hushidh, Shedemei, je crois que vous connaissez mon fils Issib, déclara tante Rasa.

— Notre fils, la reprit Volemak, toujours avec douceur. Et je vous présente Zdorab, autrefois archiviste de Gaballufix, mais qui remplit aujourd'hui dans notre camp provisoire les rôles de jardinier, de bibliothécaire et de cuisinier.

— De façon lamentable dans les trois domaines, je le crains », glissa Zdorab.

Rasa sourit. « Volya m'a dit qu'Issib et Zdorab ont exploré l'Index en nous attendant. Et je sais que mes deux chères nièces, Shuya et Shedya, porteront le plus grand intérêt à ce qu'ils ont découvert.

— L'Index de Surâme constitue le chemin d'accès à toute la mémoire de la Terre, dit Volemak. Et comme c'est notre destination, il est aussi important d'étudier cette immense bibliothèque que d'accomplir les tâches qui nous maintiennent en vie dans le désert.

— Nous ferons notre devoir, vous le savez », fit Shedemei.

Elle ne parlait pas seulement de leurs recherches, Hushidh le sentit.

« Ah, foin des politesses à double sens ! s'exclama dame Rasa. Vous en êtes tous au courant : tout le monde doit être marié si l'on veut que cette expédition réussisse et vous êtes les quatre derniers célibataires. Il n'y a pas de raison précise, je le sais, pour que vous n'ayez pas au moins le droit de faire votre choix entre vous, mais je tiens à vous dire que pour des questions d'âge et d'expérience, je voyais plutôt Hushidh avec Issib et Shedemei avec Zdorab. Ce n'est pas obligatoire, mais à mon sens, il ne serait pas inutile que vous examiniez au moins cette possibilité.

— Dame Rasa parle d'expérience, dit Zdorab, mais il me faut avouer qu'en matière de femmes, je n'en ai aucune et je crains que chacune de mes paroles ne soit blessante. »

Shedemei émit un rire plein de dérision.

« Elle veut dire, par cette démonstration d'éloquence dépouillée, traduisit Rasa, qu'elle ne vous imagine pas plus dépourvu d'expérience des femmes qu'elle des hommes. Elle aussi se juge certaine de vous vexer à chacune de ses paroles, ce qui explique qu'elle ait décidé de vous répondre en se passant de mots. »

Devant l'absurdité de la situation, la gaucherie de Shedemei et la courtoisie maladroite de Zdorab, Hushidh n'y tint plus. Elle éclata de rire, et les autres se joignirent bientôt à elle.

« Rien ne presse, dit enfin Volemak. Prenez le temps de faire connaissance.

— Je préférerais au contraire en finir le plus vite possible, déclara Shedemei.

— Le mariage n'est pas une affaire qu'on expédie, intervint Rasa. On s'y engage. Aussi, comme disait Volemak, prenez votre temps. Quand vous serez prêts, venez me voir ou mon époux, et nous pourrons procéder à une nouvelle répartition des tentes, ainsi qu'aux cérémonies adéquates.

— Et si nous ne sommes jamais prêts ? demanda Issib.

— "Jamais", cela dépasse notre espérance de vie à tous, répondit Volemak. Pour le présent, il suffit que vous essayiez de vous connaître et de vous apprécier mutuellement. »

Tout était dit ; on rajouta seulement quelques commentaires gracieux sur le dîner qu'avait préparé Zdorab, puis le petit groupe se sépara aussitôt et Hushidh suivit Shedemei vers la tente qu'elles devaient temporairement partager.

« Eh bien, c'était très rassurant », dit Shedemei.

Comme toujours, il fallut un moment à Hushidh pour comprendre que Shedemei faisait de l'ironie. « Pour ma part, je ne me sens pas très rassurée, répondit-elle.

— Allons, tu ne trouves pas que c'est gentil comme tout de nous laisser du temps pour décider de nous plier à l'inévitable ? C'est comme confier à un condamné à mort le levier qui commande la trappe du gibet, en lui disant : "Quand vous

voudrez !” »

Hushidh s’étonna : Shedemei se révoltait bien plus qu’elle-même contre la situation. Mais il est vrai qu’au contraire d’Hushidh, elle n’était pas volontaire pour le voyage. Elle ne s’était jamais considérée comme la servante de Surâme, à l’inverse d’Hushidh depuis la révélation de son talent de déchiffreuse, ou de Luet depuis qu’elle était sibylle de l’eau. Et naturellement, tout lui semblait désormais en porte-à-faux, tous ses plans étaient bouleversés.

Hushidh crut l’aider en faisant observer : « Zdorab est aussi prisonnier que toi, dans ce voyage ; il n’avait rien demandé, et toi au moins, tu as eu un rêve. » Mais elle s’aperçut aussitôt – car elle voyait toujours les liens entre les gens – que ses paroles, loin de la réconforter, dressaient un mur entre Shedemei et elle : alors, elle se tut.

Elle se tut et souffrit, car elle se rappelait que c’était Issib qui avait demandé : « Et si nous ne sommes jamais prêts ? » Quel tourment d’entendre cela de la bouche de son futur époux ! Tourment, parce que cela signifiait qu’il pensait ne jamais pouvoir l’aimer.

Une pensée jaillit soudain dans son esprit : et s’il n’avait pas dit cela pour cette raison, mais parce qu’il était persuadé que je n’accepterais jamais de l’épouser, lui ? À y réfléchir, elle ne pouvait plus en douter : Issib était trop bienveillant pour tenir des propos qui risquaient de blesser autrui. Les écluses de sa mémoire s’ouvrirent soudain, et elle revit tous les souvenirs qu’elle avait d’Issib. Peu disert, il supportait son infirmité sans se plaindre. Il avait un grand courage, à sa façon, et un esprit vif ; lors des cours qu’ils avaient suivis ensemble, il s’était toujours montré brillant et ses idées originales indiquaient qu’il avait toujours une ou deux longueurs d’avance sur le sujet traité.

Il est peut-être physiquement limité, songeait-elle, mais son esprit vaut bien le mien. Et si je ne suis pas une beauté, je ne me tourmente sûrement pas autant que lui à propos de mon corps. Nafai m’a assuré qu’il est capable d’engendrer, mais ça ne veut pas dire qu’il sache faire l’amour – en réalité, il doit craindre par-dessus tout que je le trouve répugnant ; en tout cas, il doit

se désespérer en imaginant le peu de plaisir qu'il pense pouvoir me donner. Finalement, ce n'est pas moi qui ai besoin d'être rassurée, c'est lui, et je ne ferai que tout détruire si j'aborde notre relation avec l'idée qu'il doit tranquilliser mon cœur apeuré. Non, il faut le persuader que je l'accepte, si nous voulons bâtir une amitié et un mariage solides.

Cette intuition emplit Hushidh d'un tel soulagement qu'elle faillit en pleurer de joie. C'est à cet instant seulement qu'elle s'en aperçut : les idées qui lui venaient si brusquement, avec une telle clarté, pouvaient bien ne pas être les siennes. Et elle observa qu'en effet, elle avait imaginé le corps d'Issib comme il lui apparaissait, à lui ; mais ce n'était pas de l'imagination, n'est-ce pas ? Surâme lui avait montré les pensées et les craintes qui rôdaient dans l'esprit d'Issib.

Comme tant d'autres fois, Hushidh regretta de ne pas jouir d'une communication aussi aisée avec Surâme que Luet et Nafai. Surâme parvenait à l'occasion à instiller dans son esprit comme dans le leur des pensées sous forme de mots, mais le dialogue était toujours précaire et elle avait du mal à distinguer ses propres pensées de celles de Surâme. Mieux valait qu'elle se débrouille avec son don de déchiffreuse et, parfois, avec ces illuminations qu'elle prenait au début pour ses propres idées et qui, trop claires, s'avéraient par la suite des visions envoyées par Surâme.

Elle avait en tout cas une certitude : ce qu'elle avait vu n'était pas le fruit de son imagination, mais la vérité ; Surâme lui avait montré ce qu'elle avait besoin de voir si elle voulait dépasser sa peur.

Merci, transmit-elle aussi clairement que possible, bien qu'elle n'eût aucun moyen de vérifier que Surâme l'entendait, ni même si elle était à l'écoute à ce moment précis. Il me fallait me mettre à la place d'Issib, au moins un instant.

Une nouvelle pensée lui vint : Est-il lui aussi en train de me voir par mes yeux ? C'était troublant d'imaginer Issib contemplant son corps tel qu'elle le voyait, y compris ses craintes et ses insatisfactions.

Non, il faut être juste. S'il doit avoir confiance en lui et faire un bon époux, il faut qu'il sache que je suis aussi inquiète que

lui. Alors, vas-y, si tu ne l'as pas déjà fait, montre-lui qui je suis, je t'en prie, aide-le à comprendre que si je ne suis pas une beauté, je suis quand même une femme, que j'ai envie d'aimer, d'être aimée, de fonder une famille avec un homme aussi étroitement lié à mon cœur et moi au sien que sont entretissées les âmes de Rasa et de Volemak. Montre-lui qui je suis, afin qu'il me plaigne plutôt que de me redouter. Alors, nous pourrons changer la pitié en compassion, puis en compréhension, en affection, en amour, et enfin l'amour en vie, la vie de nos enfants, la vie du nouvel être que nous deviendrons ensemble.

À sa grande surprise, Hushidh se sentait maintenant somnolente, elle qui avait craint de passer une nuit blanche. Et d'après sa respiration lente et lourde, Shedemei devait déjà dormir.

J'espère qu'à elle aussi, tu as montré ce qu'il fallait, Surâme. Mais je me demande comment les hommes et les femmes font pour s'aimer quand tu n'es pas là pour leur exposer ce que l'autre a dans son cœur.

Rasa s'éveilla agacée, et il lui fallut un moment pour comprendre pourquoi. Elle crut tout d'abord avoir trouvé : la veille, quand Volemak l'avait rejointe au lit, il ne l'avait gratifiée que d'une étreinte affectueuse, comme si leur long jeûne ne méritait pas d'être rompu par un festin amoureux. Il n'était pourtant pas aveugle ; sentant sa colère, il avait expliqué : « Vous êtes plus lasse que vous ne le croyez, après un tel voyage. Le plaisir serait maigre pour nous deux. » Son flegme avait mis Rasa dans une fureur noire, et, s'échappant de ses bras, elle s'était ramassée en chien de fusil pour dormir à l'écart ; mais ce matin, sa rancune de la veille lui paraissait la meilleure preuve qu'il avait eu raison. Tel un enfant énervé, elle avait été trop fatiguée pour autre chose que dormir.

Aucune lumière ou presque ne pénétrait dans la tente. Il était peut-être midi, voire plus ; d'après la raideur de son corps et l'absence de vent, la matinée était sans doute bien entamée. Pourtant, qu'il était bon de rester au lit ! Pas de réveil à la hâte, pas de petit-déjeuner frugal à la pauvre lumière d'avant l'aube, pas de tentes à démonter ni de bêtes à charger, pas de départ au

lever du soleil ! Le voyage était fini ; elle était chez elle, auprès de son époux.

En se faisant cette réflexion, elle comprit pourquoi elle s'était éveillée si en colère. Chez elle, ce n'était pas dans une tente, même une tente à double paroi qui demeurait fraîche toute la journée. Et ce n'était pas à elle de rentrer à la maison auprès de lui, mais à son époux de revenir auprès d'elle. Ç'avait toujours été ainsi. La maison avait toujours été sienne, elle l'apprêtait pour lui, elle lui en faisait don, ombre pour l'été, abri contre l'orage, refuge loin du tumulte de la cité. Mais aujourd'hui, c'était lui qui avait préparé ce camp, et plus elle le découvrait confortable, plus elle s'en exaspérait, car ici elle ignorait comment apprêter quoi que ce soit. Elle était désemparée, elle redevenait une enfant, une élève, et son époux serait son professeur et son gardien.

Nulle autre qu'elle-même n'avait jamais dirigé sa vie depuis qu'elle s'était installée très jeune dans sa demeure, en se servant de l'argent hérité de sa mère pour acheter la maison rendue célèbre par son arrière-grand-mère comme conservatoire de musique ; l'ayant transformée en école, Rasa en avait encore accru la renommée, et depuis cette création s'était élevée au premier rang de la cité des Femmes, entourée d'élèves, d'admiratrices et de concurrentes jalouses – et voici qu'elle se retrouvait au désert, où elle ignorait comment préparer un repas et dans quelles conditions on se soulageait dans un camp semi-permanent comme celui-ci. Ce serait sans doute Elemak qui lui enseignerait tout cela, de son ton si dégagé qui donnait le sentiment qu'il expliquait ce qu'on savait déjà – témoignage d'amabilité si l'on n'avait pas senti chez lui une arrière-pensée : en fait, on ignorait tout, il le savait parfaitement, et on avait besoin de lui même pour apprendre à faire pipi correctement.

Elemak ! Elle se rappela ce terrible matin où il se tenait là, un pulsant pointé sur la tête de Nafai, et elle se dit : Il faut que j'en parle à Volemak. Il faut l'avertir que le cœur d'Elemak recèle un meurtrier.

Certes, mais Surâme avait fait la démonstration qu'elle ne tolérerait pas le meurtre, et Mebbekew comme Elemak avaient demandé pardon. La question du retour à Basilica était

maintenant réglée, sûrement. Pourquoi la soulever à nouveau ? Et qu'y pourrait Volemak, de toute façon ? Ou bien il désavouerait Elemak et le jeune homme serait un poids mort pour le reste du voyage, ou bien Volemak confirmerait son droit à prendre une décision aussi ignoble, auquel cas Elemak deviendrait invivable et Nafai cesserait d'exister auprès de lui. Elemak ne lui permettrait jamais d'accéder à son rôle naturel de chef, et ce serait insupportable, car Rasa savait que de ses enfants, seul Nafai était apte à bien guider l'expédition ; des hommes de sa génération, lui seul avait l'intelligence et le lien avec Surâme nécessaires pour faire des choix avisés.

Évidemment, Luet était tout aussi qualifiée pour ce rôle, mais leur communauté évoluait maintenant dans le cadre d'une existence primitive, nomade, et il était presque inévitable que les mâles dominent. Rasa n'avait pas besoin des connaissances de Shedemei sur la formation des communautés de primates pour savoir que dans une tribu errante, c'étaient les mâles qui dirigeaient. Les femmes seraient bientôt toutes enceintes et alors leur attention s'introvertirait ; une fois les enfants nés, leur cercle ne s'agrandirait que pour y inclure les petits, mais pas au-delà. Dans un environnement aussi hostile que le désert, leurs centres d'intérêt se limiteraient à la subsistance, à la sécurité et à l'éducation. Il n'y aurait ni raison ni possibilité de remettre en cause la suprématie des hommes.

Sauf si le chef était un homme comme Nafai : compatissant envers les femmes, il écouterait leurs bons conseils. Tandis qu'Elemak ne resterait que celui qu'il s'était déjà révélé, un tyran jaloux, injuste et fourbe, lent à prêter l'oreille aux avis et prompt à trafiquer la réalité à son profit…

Non, je ne dois pas me laisser aller à le haïr. Elemak possède de nombreux et beaux talents, tout comme son demi-frère, Gaballufix, qui fut jadis mon époux. J'aimais Gabya pour ses dons ; hélas, il en a peu transmis à nos filles, Sevet et Kokor. Elles ont au contraire hérité de lui son égocentrisme, son incapacité à brider sa soif de posséder tout ce qui lui semblait tant soit peu désirable. Et ces traits, je les retrouve chez Elemak, et j'en viens à le haïr et à le craindre tout comme autrefois Gaballufix.

Ah, si seulement Surâme s'était montrée un peu plus tatillonne sur les participants à ce voyage !

Soudain, Rasa, qui s'habillait, s'interrompit : Me voici en train de reprocher à Elemak son égoïsme répressif, mais en même temps je bous parce que ce n'est pas moi qui commande ici ! Qui est le tyran, de nous deux ? Si j'avais été privée du vrai pouvoir aussi longtemps qu'Elemak, peut-être serais-je aussi acharnée que lui à m'en emparer pour le garder !

Mais c'était faux, elle le savait. Elle n'avait jamais contré sa mère de toute sa vie, alors qu'Elemak avait déjà plusieurs fois mis des bâtons dans les roues à son père – au point de risquer de tuer le dernier fils de Volemak.

Je dois avertir Volya des actes d'Elemak, afin qu'il puisse prendre des décisions fondées. Je serais une bien mauvaise épouse si je ne donnais pas de bons conseils à mon époux, y compris en lui rapportant tout ce que je sais. Il l'a toujours fait pour moi.

Rasa écarta le rabat de la tente et pénétra dans le sas d'entrée, où l'air était beaucoup plus chaud qu'à l'intérieur. Puis, ayant refermé derrière elle, elle poussa le rideau extérieur qui s'ouvrit par le milieu et elle sortit dans l'éclat du soleil. Elle se sentit aussitôt couverte de transpiration.

« Dame Rasa ! s'écria Dol d'un air ravi.

— Dolya. » Quoi, Dol attendait-elle qu'elle se réveille ? Elle n'avait donc rien d'utile à faire ? Rasa ne put retenir une petite pique : « Alors, tu travailles dur ?

— Oh non ; mais ce serait pareil, avec ce soleil brûlant. »

Eh bien, au moins, Dol n'était pas hypocrite…

« Je me suis portée volontaire pour vous attendre, parce que Wetchik a interdit qu'on vous réveille, même pour le petit-déjeuner. »

En effet, Rasa se sentit une petite faim.

« Et comme Wetchik a dit que vous seriez affamée en vous réveillant, je dois vous accompagner à la tente qui sert de cuisine. Il faut tout enfermer à cause des babouins, sinon nous n'aurons pas la paix, d'après Wetchik. Il ne faut pas qu'ils prennent l'habitude de s'approvisionner chez nous : ensuite, ils risquent de nous suivre dans le désert et d'y mourir. »

Ainsi, Dol retenait certains renseignements de la conversation des autres. Qu'il était donc difficile parfois de se rappeler qu'elle était tout à fait intelligente ! Sa mièvrerie empêchait souvent de la créditer de tout esprit.

« Eh bien ? demanda Dol.

— Quoi donc ?

— Vous n'avez rien dit. Désirez-vous manger tout de suite, ou dois-je appeler tout le monde pour entendre le rêve de Wetchik ?

— Un rêve ?

— Il a fait un rêve la nuit dernière, un rêve envoyé par Surâme, et il préférait nous le raconter à tous réunis. Mais il ne voulait pas vous réveiller ; chacun s'est donc occupé, et moi je devais surveiller votre réveil. »

Rasa se sentait maintenant très gênée. Ce n'était pas un bon précédent que Volya venait de créer en mettant tout le monde au travail pendant qu'elle dormait. Elle ne voulait surtout pas être l'épouse chouchoutée du chef : elle désirait faire partie intégrante de la communauté. Volya devait bien le savoir !

« Je t'en prie, rassemble tout le monde. Mais d'abord, indique-moi la cuisine. Je mangerai un peu de pain à la réunion. »

Tandis qu'elle s'éloignait, elle entendit Dol qui criait à tue-tête – en mettant à profit sa formation d'actrice pour lancer sa voix : « Tante Rasa vient de se réveiller ! Tante Rasa est réveillée ! »

Rasa aurait voulu se cacher dans un trou de souris. Pourquoi ne pas annoncer à tout le monde à quelle heure tardive je me suis levée, tant qu'elle y est ?

Elle trouva sans mal la cuisine – c'était la tente devant laquelle trônait un four de pierre, et Zdorab y cuisait du pain.

Il se tourna vers Rasa d'un air confus. « Je dois m'excuser, dame Rasa. Je ne me suis jamais prétendu boulanger.

— Mais votre pain sent merveilleusement bon ! se récria Rasa.

— Ah, l'odeur, d'accord. Des odeurs, je sais en produire. Vous devriez sentir ma préférée ; je l'ai baptisée "poisson brûlé". »

Rasa éclata de rire. Cet homme lui plaisait. « Vous prenez le

poisson dans la rivière ?

— Votre époux a eu l'idée de pêcher le long de la côte, un peu plus loin. » Il indiqua l'estuaire du cours d'eau qui se jetait dans les eaux placides de la mer de Récur.

— Et ça a mordu ?

— Pas vraiment. Nous avons attrapé quelques poissons, mais ils n'étaient pas fameux.

— Même ceux que vous n'avez pas transformés en votre parfum préféré ?

— Même ceux que nous avons préparés à l'étouffée. Il n'y a pas assez de vie terrestre, par ici ; c'est tout le problème. Le poisson affluerait au débouché de la rivière si elle déposait des sédiments plus riches en matériaux organiques.

— Vous êtes géologue ? demanda Rasa, un peu interloquée.

— Documentaliste, c'est-à-dire que je suis un peu touche-à-tout, j'imagine, répondit Zdorab. J'ai essayé de comprendre pourquoi il n'y a pas d'installation humaine permanente ici, et l'Index m'en a donné la raison, grâce à de vieilles cartes du temps où une grande civilisation régnait sur toute la région. Les cités se sont toujours développées au bord du fleuve qui passe juste de l'autre côté de cette chaîne de montagnes, là. » Il montra l'est du doigt. « Aujourd'hui encore, il reste quelques petites villes dans ce territoire. Et si elles laissent à l'abandon le secteur où nous sommes, c'est parce que les terres cultivables sont insuffisantes et que la rivière s'assèche tous les cinq ans. C'est une trop grande fréquence pour permettre de maintenir une population stable.

— Comment se débrouillent les babouins ?

— L'Index ne s'intéresse pas vraiment aux babouins.

— Oui, je suppose, dit Rasa. Ils devront sans doute se fabriquer un jour leur propre Surâme, vous ne croyez pas ?

— Probablement. » Il avait l'air un peu embarrassé. « Ce ne serait déjà pas mal s'ils se fabriquaient leurs propres latrines. »

Rasa leva un sourcil étonné.

« Il faut constamment veiller à ce qu'aucun d'eux n'aille se promener en amont de nous et ne souille notre eau potable.

— Mm, fit Rasa. Ça me rappelle que j'ai soif.

— Et faim aussi, je parie, dit Zdorab. Eh bien, servez-vous. Il

y a de l'eau fraîche et du pain d'hier sous clé, dans la cuisine.

— Oui, mais s'ils sont sous clé…

— Pour les babouins. Pour vous, ça ne doit pas poser de problème. »

Dans la cuisine, Rasa vit qu'il avait raison. La « clé » n'était qu'un bout de fil de fer entortillé qui maintenait fermée la glacière à énergie solaire. Pourquoi donc insister sur le fait qu'elle était verrouillée ? Peut-être pour lui rappeler de la clore après usage, simplement.

Elle souleva le couvercle et découvrit plusieurs dizaines de pains, ainsi que quelques paquets enveloppés de tissu – de la viande congelée ? Non, il ne faisait pas assez froid là-dedans. Elle ouvrit un des paquets, qui contenait, naturellement, du fromage de chamelle. Quelle saleté ! Elle en avait mangé une fois, chez Volemak, lors d'une visite qu'elle lui avait faite entre leurs deux mariages. « Vous voyez à quel point je vous aimais ? l'avait-il taquinée. Pendant tout le temps que nous avons été mariés, je ne vous en ai jamais fait goûter ! » Mais elle savait qu'aujourd'hui elle aurait besoin des protéines et de la matière grasse contenues dans ce produit : ils seraient au régime maigre la plus grande partie du voyage, et il leur faudrait profiter de tous les aliments à valeur nutritive.

Prenant une miche de pain, elle la rompit, en remballa une moitié et farcit de morceaux de fromage celle qu'elle se destinait. Le pain âpre et sec masquait en grande partie le goût du fromage, si bien que Rasa eut droit à un petit-déjeuner moins répugnant qu'elle ne le craignait. Bienvenue au désert, Rasa !

Elle rabattit le couvercle et se tourna vers la sortie.

« Aaah ! » hurla-t-elle soudain. À l'entrée de la tente, un babouin sur ses quatre pattes la regardait fixement en reniflant.

« Pch-ch ! fit Rasa. Va-t-en ! C'est mon casse-croûte à moi ! »

Le babouin se contenta de continuer à la dévisager. Elle se rappela tout à coup qu'elle n'avait pas verrouillé la glacière. Penaude, elle tourna le dos au babouin pour l'empêcher de voir ce qu'elle faisait et ré-entortilla le fil de fer. Les babouins, censément, n'étaient pas assez habiles pour le défaire ; mais si leurs dents étaient assez puissantes pour le couper ? Mieux

valait ne pas leur apprendre que c'était le fil de fer qui leur bloquait le passage.

Restait naturellement la possibilité qu'ils s'en rendent compte tous seuls. Ne les disait-on pas les animaux les plus proches de l'homme, sur Harmonie ? Cela expliquait peut-être que les premiers colons de la planète en aient emmené – car ils étaient originaires de la Terre, pas de ce monde.

Rasa se retourna et poussa de nouveau un petit cri aigu : le babouin se trouvait maintenant juste derrière elle, debout sur les pattes postérieures, son regard fixe posé sur elle.

« C'est mon casse-croûte à moi », répéta-t-elle d'une voix douce.

Le babouin retroussa les lèvres d'un air dégoûté, se laissa tomber sur les pattes de devant et s'apprêta à sortir de la tente.

Zdorab arriva au même moment. « Ah ! dit-il. Celui-ci, nous l'avons baptisé Yobar. Il est nouveau dans la tribu, ce qui fait qu'il n'y est pas encore tout à fait accepté. Il s'en fiche : il se prend pour le patron parce que les autres s'enfuient devant lui. Mais le pauvre est en chaleur la moitié du temps et il ne peut jamais s'approcher des femelles.

— D'où son nom », fit Rasa. « Yobar » était un vieux mot désignant un coureur de jupons.

— On l'appelle comme ça pour l'encourager, si vous voulez ! Sors d'ici, maintenant, Yobar.

— Il allait partir, je crois, après que j'ai refusé de partager mon pain et mon fromage avec lui.

— Ce fromage est atroce, n'est-ce pas ? Mais quand on pense que les babouins mangent des bébés kiques vivants quand ils arrivent à en attraper, on peut comprendre que le fromage de chamelle leur paraisse délicieux.

— Mais nous autres, humains, nous en mangeons aussi, non ?

— Sans arrêt et sans plaisir, dit Zdorab. Et on ne se fait jamais à l'arrière-goût. C'est même en grande partie pour ça que nous buvons tant d'eau et que nous devons tant pisser. Sauf votre respect.

— J'ai le sentiment que le parler raffiné de Basilica va vite s'avérer impraticable, ici.

— Je devrais quand même faire un effort, je crois. Eh bien, bon appétit ; j'essaie en ce moment de ne pas créer l'arôme du pain brûlé ! »

Et il sortit de la tente.

Rasa prit une première bouchée de pain et la trouva bonne. Elle en prit donc une seconde et faillit vomir – il y avait du fromage dans celle-ci. Elle se contraignit à mâcher, puis à avaler. Mais elle éprouva une grande nostalgie du passé récent, où le seul produit chamelier qu'elle devait affronter était le fumier, et ça, personne ne lui demandait d'en manger.

Le rabat de la tente s'ouvrit de nouveau. Rasa s'attendit à voir Yobar revenir à la charge, mais non : il s'agissait de Dol. « Wetchik a dit d'attendre que les ombres s'allongent, pour qu'il ne fasse pas une chaleur insupportable quand nous nous réunirons. C'est une bonne idée, vous ne trouvez pas ?

— Si. Je regrette seulement que tu aies perdu une demi-journée à cause de moi.

— Oh, ce n'est rien, répondit Dol. Je n'avais pas envie de travailler, de toute façon. Je ne suis pas très douée pour le jardinage. À mon avis, j'arracherais les fleurs en même temps que les mauvaises herbes !

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un jardin d'agrément.

— Oui, enfin, vous m'avez comprise. »

Oh ça oui, j'ai parfaitement compris !

Je comprends surtout qu'il faut que j'aille voir Volemak et que j'exige qu'il me mette tout de suite au travail. Il n'est pas acceptable que je me repose pendant que les autres peinent. Je suis peut-être la doyenne après Volya, mais je ne suis pas vieille pour autant ! Allons ! je peux encore avoir des enfants, et j'en aurai certainement si j'arrive à obtenir de Volya qu'il m'accueille comme une épouse tant attendue et non comme une gamine épuisée !

Ce qu'elle n'osait pas s'avouer (tout en le sachant parfaitement – mais l'idée lui était odieuse), c'est qu'elle devait impérativement faire des enfants si elle voulait jouer un rôle dans le désert. Tous, ils régressaient vers un mode de vie primitif où la survie et la reproduction étaient l'essentiel et où l'existence civilisée dont elle jouissait à Basilica n'aurait plus

cours. Elle serait au contraire en concurrence avec les femmes plus jeunes quant au statut dans la nouvelle tribu et les bébés constitueraient la pierre angulaire de la compétition. Celles qui en auraient seraient influentes et celles qui n'en auraient pas ne seraient rien. Et à l'âge de Rasa, il importait de s'y mettre sans tarder, car son temps était plus mesuré que celui des jeunes.

De nouveau en proie à la colère sans personne sur qui la faire retomber que la pauvre Dol si inconsistante, Rasa quitta la tente-cuisine en mâchonnant son pain et son fromage. Elle promena son regard sur le camp. La veille, quand ils avaient descendu la pente raide qui menait dans le canyon, il n'y avait que quatre tentes. Elle en comptait dix aujourd'hui. Elle reconnut les tentes de voyage et se sentit vaguement coupable : Volya et elle bénéficiaient d'un logement spacieux – une grande tente à double paroi – tandis que les autres vivaient dans des quartiers étriqués. Mais elle s'aperçut alors que les tentes avaient été disposées en deux cercles concentriques dont le centre n'était pas celle dont elle jouissait avec Volemak, ni celle de la cuisine. La tente qui se dressait là était la plus petite des quatre d'origine, et après un instant de réflexion, Rasa comprit qu'il s'agissait de celle qui abritait l'Index.

Elle avait supposé que Volemak garderait l'Index dans sa propre tente, mais c'était irréaliste, évidemment : Zdorab et Issib devaient s'en servir tout le temps et on ne pouvait leur demander d'organiser leur emploi du temps en fonction de contre-temps, comme par exemple une vieille femme que son époux laisse faire la grasse matinée.

Rasa s'arrêta devant l'ouverture de la petite tente et tapa deux fois dans ses mains.

« Entrez ! »

À la voix, elle reconnut aussitôt Issya. Une culpabilité soudaine l'envahit, car la veille au soir, elle avait à peine adressé la parole au garçon – à l'homme – qui était son fils aîné ; et encore, seulement quand Volya et elle avaient parlé aux quatre célibataires ensemble. Et voilà que maintenant encore, alors qu'elle le savait dans la tente, elle avait envie de faire demi-tour et de revenir plus tard.

Pourquoi voulait-elle l'éviter ? Son handicap physique n'était

pas en cause – elle y était habituée, maintenant ; elle avait aidé Issib durant toute son enfance, elle lui avait acheté son fauteuil et ses flotteurs afin qu'il se déplace facilement et mène une vie presque normale – au moins indépendante. Elle connaissait son corps presque plus intimement qu'il ne le connaissait lui-même, car jusque tard dans sa puberté elle l'avait lavé de la tête aux pieds, lui avait massé, manipulé les membres pour leur garder leur souplesse avant qu'il apprenne, lentement, péniblement, à les mouvoir lui-même. Et pendant ces innombrables séances, ils avaient parlé ensemble… Bien davantage qu'aucun de ses enfants, Issib était son ami. Et pourtant, elle n'avait pas envie de se trouver face à lui.

Alors, naturellement, elle ouvrit le rabat, entra dans la tente et se trouva devant lui.

Il était assis dans son fauteuil, qui était branché sur le panneau solaire au faîte de la tente pour ne pas décharger sa batterie. Le fauteuil tenait l'Index devant Issib, posé contre sa main gauche. Rasa n'avait jamais vu l'Index mais elle sut aussitôt de quoi il s'agissait, ne serait-ce que parce qu'elle ne connaissait pas cet objet.

« Est-ce que ça te parle ? demanda-t-elle.

— Bonjour, Mère, dit Issib. Avez-vous passé une matinée reposante ?

— Ou bien y a-t-il un écran intégré, comme sur un ordinateur classique ? » Qu'il la taquine sur l'heure tardive de son réveil ; libre à lui ; elle ne se prêterait pas à son jeu.

« Certains d'entre nous n'ont pas dormi, reprit Issib. Certains n'ont pas fermé l'œil parce qu'ils se demandaient pourquoi on nous avait flanqué nos futures épouses dans les pattes avec des présentations des plus brèves.

— Oh, Issya, tu sais bien que tout cela découle de la situation et que ce n'est la faute de personne. Tu es en colère ? Eh bien, moi aussi. Alors, voici ce que je te propose : je ne m'en prends pas à toi, et toi, tu ne t'en prends pas à moi.

— À qui m'en prendre, dans ce cas ? demanda Issib avec un sourire triste.

— À Surâme. Ordonne à ton fauteuil de jeter l'Index. »

Issib secoua la tête. « Surâme se contenterait d'annuler mon

ordre. Par ailleurs, l'Index n'est pas Surâme ; c'est simplement l'instrument le plus puissant qui soit en notre possession pour accéder à sa mémoire.

— Quelle est l'étendue de la mémoire de cet objet ? »

Issib la dévisagea un instant. « Vous savez, je n'aurais jamais cru vous entendre dire un jour "cet objet" en parlant de Surâme. »

Rasa s'en étonna aussi, mais en comprit tout de suite la raison. « Ce n'est pas à Surâme que je pensais, mais à l'Index.

— Il se rappelle tout.

— Tout, jusqu'à quel point ? Jusqu'aux mouvements de chaque atome de l'univers ? »

Issib adressa un grand sourire à sa mère. « On en a l'impression, parfois. Non, je voulais dire : toute l'histoire humaine sur Harmonie.

— Quarante millions d'années. Peut-être deux millions de générations humaines. Une population mondiale d'à peu près un milliard de personnes en continu. Deux mille billions de vies, chacune parsemée de milliers d'événements importants.

— Exact, dit Issib. Vous pouvez ajouter à ces biographies l'histoire de toutes les communautés humaines, en commençant par les familles et en y incluant les plus grandes, comme les nations et les groupes linguistiques, et les plus petites, comme les amis d'enfance et les aventures amoureuses de rencontre. Ajoutez-y aussi chacun des mots que les hommes ont écrits, les cartes de toutes les cités que nous avons bâties et les plans de tous les édifices que nous avons construits…

— Allons, la place serait insuffisante pour contenir toutes ces informations, s'insurgea Rasa, même si on utilisait tout l'espace de la planète pour les stocker ! Nous serions immergés dans les données de Surâme jusqu'au cou !

— Pas tout à fait, répondit Issib. Les données de Surâme ne sont pas stockées dans des mémoires volumineuses et de mauvaise qualité comme celles de nos ordinateurs. D'abord, nos machines sont binaires : chaque emplacement de mémoire ne peut contenir que deux significations possibles.

— Allumé ou éteint. Oui ou non.

— La lecture se fait électriquement ; et on ne peut

emmagasiner que quelques billions d'octets dans chaque ordinateur avant qu'il ne devienne si volumineux qu'on ne peut plus le déplacer. Et la place qu'on perd rien que pour représenter de simples chiffres ! Par exemple, en deux octets, on ne peut coder que quatre chiffres.

— A-1, B-1, A-2 et B-2. N'oublie pas que j'ai enseigné la théorie informatique de base dans ma petite école.

— Mais imaginez maintenant qu'au lieu de ne pouvoir exprimer que deux états par emplacement, allumé ou éteint, vous puissiez en représenter cinq. Alors, avec deux octets…

— On obtient vingt-cinq valeurs possibles, interrompit Rasa. A-1, B-1, C-1, D-1, E-1, et ainsi de suite jusqu'à E-5.

— Supposons à présent que chaque emplacement de mémoire puisse exprimer des milliers d'états possibles.

— Cela augmente sérieusement l'efficacité de la mémoire pour contenir du sens.

— Pas vraiment, répondit Issib. Pas encore, en tout cas. L'augmentation n'est que géométrique, pas exponentielle. Et elle serait vicieusement limitée, car chaque emplacement ne pourrait transmettre qu'un seul état à la fois. Même s'il pouvait contenir un milliard de messages différents, il ne pourrait en restituer qu'un seul à la fois.

— Mais s'ils étaient accouplés, le problème disparaîtrait, puisqu'entre eux, deux emplacements pourraient délivrer des millions de messages possibles.

— Mais toujours un seul à la fois.

— Ah ça, tu peux difficilement utiliser le même emplacement de mémoire pour stocker des informations contradictoires, disons G-9 en même temps que D-9.

— Ça dépend de la façon dont on stocke les informations. Pour Surâme, chaque emplacement de mémoire se définit comme le bord intérieur d'un cercle – un cercle tout petit, minuscule – et ce bord est fractalement complexe ; c'est-à-dire que des milliers d'états peuvent s'exprimer par des protubérances, comme les dents d'une clé mécanique ou celles d'un peigne. Chaque emplacement possède une saillie ou n'en possède pas.

— Mais alors, c'est la dent qui devient l'élément de mémoire,

non plus le cercle, dit Rasa, et on retombe dans le système binaire.

— Oui, mais une dent peut saillir plus ou moins. La mémoire de Surâme sait faire la distinction entre des centaines de degrés de protubérance pour chaque emplacement le long de l'intérieur du cercle.

— Il s'agit toujours d'une progression géométrique.

— Mais à cela, il faut ajouter le fait que Surâme peut aussi détecter des dents qui se trouvent sur chaque protubérance, ce qui donne des centaines de valeurs différentes pour chacune des centaines de protubérances existantes. Et sur chaque dent, des centaines de picots, dont chacun possède des centaines de valeurs possibles. Et sur chaque picot, des centaines d'épines ; sur chaque épine, des centaines de crins ; sur chaque crin…

— D'accord, je vois le principe.

— De plus, les valeurs peuvent varier suivant le point du cercle à partir duquel on commence la lecture – au nord, à l'est, au sud-ouest, etc. Voyez-vous, Mère, à chaque emplacement mémoriel, Surâme peut stocker des billions de données différentes en même temps. Nous n'avons rien dans nos ordinateurs de comparable avec ce système.

— Et pourtant, cela ne donne pas une mémoire infinie.

— Non. Parce qu'on finit par atteindre un niveau de résolution minimum, où les protubérances sont si petites que Surâme ne peut plus détecter les saillies qui se trouvent dessus. Il y a environ vingt millions d'années de ça, il s'est rendu compte qu'il tombait à court de mémoire – ou du moins, qu'il allait tomber à court de mémoire dix millions d'années plus tard. Il a commencé par inventer une méthode de sténo pour enregistrer les événements. Il a utilisé un secteur de mémoire considérable pour stocker des tables complexes d'espèces de récits. Par exemple, l'enregistrement ZH-5 – SHCH pouvait signifier : "Se dispute avec ses parents sur le degré d'indépendance qu'ils autorisent et fugue de sa cité natale vers une autre cité." Donc, à l'emplacement où la biographie d'une personne est stockée, au lieu d'expliquer chaque événement, l'inventaire biographique renvoie simplement aux immenses tables regroupant tous les événements possibles d'une vie

humaine ; dans le cas de mon exemple, l'incident aura la valeur ZH-5 – SHCH, suivie du code de la cité où la personne se sera sauvée.

— Cela donne à l'existence un aspect stérile, je trouve, dit Rasa. Plat, veux-je dire. Nous ne faisons que répéter ce que d'autres ont déjà fait.

— Surâme m'a expliqué que chaque existence est constituée à quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'événements déjà présents dans les tables de comportement, mais qu'il reste toujours un pour cent qu'il faut décrypter parce qu'il n'existe pas de code préalable pour l'intégrer. Aucune vie n'a jamais été la réplique exacte d'une autre, jusqu'ici.

— Il faut prendre cela pour une consolation, je suppose.

— Croyez plutôt que notre vie suit un cours inédit. "Appelé par Surâme à voyager dans le désert avant de retourner sur Terre" – je parie qu'il n'y a aucun code qui recouvre ça !

— Oh, mais maintenant que c'est arrivé à seize personnes, je parie que Surâme va créer un nouveau code ! »

Issib éclata de rire. « C'est sans doute déjà fait !

— Établir ces tables des activités humaines a dû quand même représenter une somme de travail colossale.

— C'est le temps qui manque le moins à Surâme, dit Issib. Malgré tout, l'entropie et les déperditions demeurent.

— Des emplacements mémoriels peuvent devenir illisibles, renchérit Rasa.

— Je ne suis pas au courant de ce phénomène. Tout ce que je sais, c'est que Surâme perd des satellites, ce qui rend notre surveillance difficile. Pour l'instant, il n'existe pas de point aveugle sur notre monde, mais chaque satellite doit capter beaucoup plus d'informations qu'il n'était prévu à l'origine. Il y a des goulots d'étranglement dans le système, des cas où un satellite se retrouve dans l'incapacité de transmettre assez vite toutes les données recueillies et passe à côté d'un incident parmi les humains qu'il observe. Bref, il se produit en ce moment même des événements qui ne sont pas stockés en mémoire. Surâme pallie ces pertes par des conjectures et comble ainsi les trous dans ses données, mais le processus ne peut aller qu'en s'aggravant. Il lui reste encore beaucoup de mémoire, mais il y

aura bientôt des millions d'existences dont le seul souvenir sera une vague ébauche, des lignes générales. Et un jour, naturellement, quand un grand nombre de satellites seront tombés en panne, certaines vies ne seront plus enregistrées du tout.

— Et tous les satellites tomberont inéluctablement en panne.

— Exact. Mais pour en revenir à un problème plus immédiat, lorsqu'apparaîtront ces fameux points aveugles, certaines personnes ne seront plus du tout soumises à l'influence de Surâme. Elles se mettront alors à fabriquer des armes capables d'anéantir le monde.

— Pourquoi ne pas construire de nouveaux satellites, dans ce cas ?

— Qui les construirait ? Quelle société humaine possède la technologie nécessaire pour bâtir les vaisseaux qui les emporteraient dans l'espace ? Et je ne parle pas de fabriquer les satellites eux-mêmes.

— Pourtant, nous construisons bien des ordinateurs, non ?

— La technologie permettant de placer des satellites en orbite est la même que celle qui peut servir à lancer des missiles d'un bout à l'autre d'Harmonie. Comment Surâme pourrait-il nous enseigner à le réapprovisionner en satellites sans nous apprendre du même coup comment nous détruire mutuellement ? Sans compter que nous en profiterions sans doute pour découvrir comment reprogrammer Surâme et le contrôler nous-mêmes – ou bien, si nous n'y arrivons pas, comment fabriquer nos petits Surâme personnels qui se brancheraient sur la partie de notre cerveau avec laquelle Surâme communique ; nous aurions alors une arme capable de rendre l'ennemi fou de terreur ou complètement stupide.

— Je comprends.

— Voici donc l'impasse dans laquelle se trouve Surâme : il doit se réparer lui-même, sous peine de faillir à protéger l'humanité ; mais le seul moyen qu'il ait de se réparer, c'est de fournir aux humains les connaissances qu'il cherche justement à nous empêcher d'acquérir.

— C'est un cercle vicieux.

— Il a donc décidé de rentrer à la maison, auprès du Gardien

de la Terre, pour savoir ce qu'il convient de faire.

— Et si le Gardien de la Terre n'en sait rien non plus ?

— Alors, nous sommes dans le pétrin jusqu'au cou, répondit Issib en souriant. Mais à mon avis, le Gardien sait. Je pense qu'il a un plan.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que les gens n'arrêtent pas de faire des rêves qui ne proviennent pas de Surâme.

— Les gens ont toujours fait des rêves sans l'intervention de Surâme, répondit Rasa. Nous rêvions bien avant que Surâme existe.

— Oui, mais ce n'était pas le même rêve pour tous, avec un message clair de retour vers la Terre, n'est-ce pas ?

— Je n'arrive pas à imaginer un ordinateur ou je ne sais quoi capable d'envoyer un rêve à notre esprit à des années-lumière de chez nous !

— Qui sait ce qui a pu se passer sur Terre ? dit Issib. Peut-être le Gardien a-t-il acquis sur l'univers des connaissances dont nous n'avons pas la moindre idée. Ça n'aurait d'ailleurs rien d'étonnant, puisque Surâme nous abrutissait dès que nous faisions mine de réfléchir à des questions de physique vraiment avancée. Pendant quarante millions d'années, on nous a renvoyés à la niche chaque fois que nous faisions trop bon usage de nos cerveaux ; mais durant tout ce temps, le Gardien de la Terre, peu importe ce qu'il est, a peut-être élaboré un savoir vraiment nouveau et utile. Y compris la façon d'envoyer des rêves à des années-lumière.

— Et tout cela, c'est l'Index qui te l'a appris.

— Plus exactement, il a fallu que je lutte pied à pied avec l'Index pour le lui arracher, avec l'aide de Zdorab et de Père. Surâme déteste parler de lui-même et il essaye sans cesse de nous faire oublier ce que nous avons appris sur lui.

— Mais je croyais que Surâme coopérait avec nous !

— Non, dit Issib. C'est nous qui coopérons avec lui. Et en même temps, il cherche à nous empêcher d'acquérir la plus petite miette d'information qui n'ait pas un rapport direct avec les tâches qu'il nous réserve.

— Mais alors, comment as-tu appris tout ce que tu viens de

me dire sur le fonctionnement de sa mémoire ?

— Eh bien, peut-être avons-nous mis tant d'opiniâtreté à contourner ses défenses qu'il a renoncé à nous bloquer le passage, ou alors il a estimé sans danger les informations que nous obtenions.

— Ou bien… dit Rasa.

— Ou bien ces informations sont fausses ; alors, que vous les connaissiez ou non n'a aucune importance. »

Un grand sourire apparut sur le visage d'Issib. « Mais jamais Surâme ne mentirait, n'est-ce pas, Mère ? »

Ces mots rappelèrent à Rasa une conversation qu'ils avaient eue alors qu'Issib était enfant et l'interrogeait au sujet de Surâme. Quelle question avait-il donc posée ? Ah oui ! Pourquoi les hommes disent-ils « il » en parlant de Surâme et les femmes « elle » ? Et Rasa avait répondu que Surâme permettait aux hommes de la considérer comme étant de nature masculine, afin qu'ils se sentent plus à l'aise en la priant. Et Issib avait eu la même question : « Mais jamais Surâme ne mentirait, n'est-ce pas, Mère ? »

Autant qu'elle s'en souvînt, Rasa n'avait pas su très bien répondre alors, et elle n'avait nulle envie aujourd'hui de se remettre dans le même embarras. « J'ai interrompu ton travail en arrivant ainsi à l'impromptu, dit-elle.

— Pas du tout, répondit Issib. Père m'a dit de vous expliquer tout ce que vous voudriez savoir.

— Il savait que j'allais venir ici ?

— D'après lui, il est important que vous compreniez le travail que nous accomplissons avec l'Index.

— Eh bien, quel est ce travail ?

— Nous essayons d'obtenir qu'il nous révèle ce que nous voulons savoir plutôt que ce que Surâme veut que nous sachions.

— Et vous obtenez des résultats ?

— Oui et non.

— Comment cela ?

— Eh bien, nous apprenons beaucoup de choses, mais reste à savoir si c'est parce que Surâme veut nous les révéler ou non. D'après l'expérience que nous en avons, l'Index n'agit pas de la

même façon avec tous ceux qui le consultent.

— Et cela dépend de quoi ?

— C'est ce que nous nous demandons. Certains jours, l'Index m'abreuve presque de renseignements ; j'ai l'impression qu'il vit dans ma tête et qu'il répond à mes questions avant même qu'elles ne me viennent. Et d'autres jours, j'ai le sentiment que Surâme essaye de me tourmenter en me faisant courir après la lune.

— Et tu cours après quoi, en fait ?

— Toute l'histoire d'Harmonie m'est ouverte. Je peux vous citer le nom de tous ceux qui sont venus boire à la rivière d'à côté. Mais je ne parviens pas à découvrir où Surâme nous emmène, comment nous allons regagner la Terre, où ont atterri les premiers colons d'Harmonie, ni l'emplacement du cerveau central de Surâme !

— Elle te dissimule donc des secrets.

— À mon avis, il ne peut pas nous les révéler. Il le voudrait bien, mais il en est incapable. Il doit s'agir d'un système de protection intégré destiné à empêcher qu'on prenne le contrôle de Surâme et qu'on s'en serve pour dominer le monde.

— Nous devons donc la suivre aveuglément, sans même savoir où elle nous entraîne ?

— Grosso modo, oui, acquiesça Issib. C'est un de ces épisodes de l'existence où tout ne va pas comme on le souhaite, mais dont il faut s'accommoder. »

Rasa se tourna vers Issib, vit la fermeté avec laquelle il soutenait son regard et comprit le message : rien de ce que Surâme imposait à Rasa en ce moment même n'était aussi tyrannique, et de loin, que l'existence que son corps infirme faisait mener à Issib.

Je le sais bien, jeune sot, songea-t-elle. Je suis parfaitement au courant que ta vie est atroce et que tu t'en plains très rarement. Mais c'était un malheur que rien ne pouvait empêcher et qui reste incurable. Peut-être ne peut-on rien non plus au refus de Surâme de nous informer, auquel cas je m'efforcerai de supporter la situation avec au moins autant de patience que toi. Mais si j'y peux quelque chose, j'agirai, et je ne te laisserai pas jouer sur ma honte pour me soumettre à ce que

je ne suis peut-être pas obligée d'accepter.

« Et la ruse ? dit-elle. Nous obtiendrions peut-être par la ruse les réponses que Surâme ne peut nous donner à partir d'une question directe.

— Et à quoi croyez-vous donc que nous travaillions, Zdorab et moi ? »

Ah ! Ainsi donc, Issib ne se laissait pas aller au fatalisme ! Mais une autre pensée vint tout à coup à Rasa. « Dis-moi, et ton père ? À quoi croit-il que tu travaillas ? »

Issib éclata de rire. « Pas à ça, en tout cas ! »

Évidemment. Volemak n'aimerait pas qu'on utilise l'Index pour circonvenir Surâme. « Ah. Ainsi, Surâme n'est pas la seule à dissimuler ses agissements aux autres.

— Et vous, qu'allez-vous raconter, Mère ? » demanda Issib.

Question intéressante. Dois-je révéler à Volemak ce que fait Issib, avec le risque qu'il interdise à son fils l'accès à l'Index ? Je n'ai jamais eu de secrets pour Volya.

Ce qui la ramena à la décision qu'elle avait prise plus tôt de rapporter à Volemak tout ce qui s'était passé au désert, y compris la sentence de mort d'Elemak à l'encontre de Nafai. Les conséquences pouvaient être désastreuses. Avait-elle le droit de les risquer en avouant ce qu'elle savait ? D'un autre côté, avait-elle le droit de priver Volemak de renseignements importants ?

Issib n'attendit pas sa réponse. « Vous savez, Surâme est déjà au courant de ce que nous tentons et il n'a rien fait pour nous en empêcher.

— Ou bien elle s'y est prise avec tant d'adresse que vous n'avez rien vu, répliqua Rasa.

— Si Surâme n'a pas ressenti le besoin de tout révéler à Père, est-il donc si urgent que vous le fassiez, vous ? »

Rasa réfléchit quelques instants. Issib croyait l'interroger uniquement sur son petit secret, mais elle essayait de se décider sur les deux qu'elle connaissait. Cette expédition était celle de Surâme, après tout, et si quelqu'un comprenait le comportement humain, c'était bien elle. Elle sait, elle, ce qui s'est passé dans le désert, tout comme elle sait ce qu'Issib et Zdorab font avec l'Index. Alors, pourquoi ne pas m'en remettre à elle pour décider de parler ou de ne rien dire ?

Parce que c'est précisément cela que Zdorab et Issib cherchent à contourner : le pouvoir qu'a Surâme de décider toute seule de ce qu'il faut révéler ou dissimuler. Je n'ai pas envie qu'elle juge à ma place – et pourtant, me voici en train d'envisager de traiter mon époux de la même façon que Surâme me traite. Néanmoins, Surâme sait effectivement mieux que moi si Volemak doit être informé de tout cela.

« J'ai vraiment horreur de ce genre de dilemme ! dit-elle enfin.

— Eh bien ?

— Eh bien, je prendrai ma décision plus tard.

— Ce qui est en soi une décision, remarqua Issib.

— Je le sais, ô mon génial fils aîné ! Mais elle n'est pas définitive pour autant.

— Vous n'avez pas fini votre pain.

— C'est parce qu'il y a du fromage de chamelle dedans.

— C'est immonde, ce truc, n'est-ce pas ? Et on n'imagine pas à quel point ça constipe.

— Je suis impatiente de voir ça !

— C'est d'ailleurs pour ça que personne n'en mange. »

Rasa jeta soudain un regard noir à son fils. « Alors pourquoi y en a-t-il tant dans la glacière ?

— Parce que nous le partageons avec les babouins. Ils prennent ça pour des bonbons. »

Rasa contempla son sandwich à demi dévoré. « J'ai mangé des friandises pour babouins ! » Tout à coup, elle éclata de rire. « Pas étonnant que Yobar soit entré dans la tente ! Il a dû croire que je lui préparais un festin !

— Attendez seulement de lui avoir donné un morceau de fromage ! Vous verrez : il va s'échiner à s'accoupler avec votre jambe !

— J'en ai la chair de poule rien que d'y penser !

— Maintenant, je ne l'ai jamais vu faire ça qu'avec Père et Zdorab. C'est peut-être un jop, auquel cas il ne vous regardera même pas. »

Rasa se mit à rire, mais la plaisanterie crue d'Issib sur l'homosexualité possible du babouin la fit réfléchir. Et si Surâme avait adjoint au groupe une personne incapable

d'accomplir son devoir de procréation ? Et – autre pensée – si c'était Surâme qui lui avait instillé cette idée ? S'agissait-il d'un avertissement ?

Elle frissonna et posa la main sur l'Index. Dis-moi, pensa-t-elle, l'un ou l'autre d'entre nous est-il dans l'incapacité de remplir son rôle ? L'une des épouses restera-t-elle insatisfaite ?

Mais l'Index ne répondit pas.

L'après-midi touchait à sa fin et le seul qui eût abattu du gibier était Nafai, ce qui exaspérait Mebbekew au-delà du supportable. D'accord, Nafai était plus doué que lui pour escalader sans bruit les rochers ; et alors ? Il savait pointer un pulsant comme s'il était né avec ; mais tout ce que ça démontrait, c'est qu'Elemak aurait dû le descendre quand il en avait l'occasion, dans le désert.

Dans le désert ! Comme s'ils n'y étaient plus ! D'accord, ils occupaient un coin luxuriant à côté de certaines zones qu'ils avaient traversées. La verdure de la vallée où ils vivaient était un bain d'eau fraîche pour les yeux ; quelques minutes plus tôt, il avait aperçu les arbres du haut d'un promontoire : quel délice, quel soulagement après les gris mornes et les jaunes délavés des rochers et du sable, après le vert grisâtre des plantes de terrain sec ! Et Elemak qui persistait à les nommer chaque fois qu'il en rencontrait une, comme si ça pouvait intéresser quelqu'un, qu'il sache le nom de toutes les plantes du pays ! Peut-être qu'il a des cousins parmi les plantes du désert, va savoir ! Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'un de ses lointains ancêtres s'est accouplé un jour avec un buisson tout gris et plein d'épines ! Si ça se trouve, j'ai pissé sur un cousin d'Elya, aujourd'hui. Ça ne serait pas mal, ça – pour montrer à tout le monde ce que je pense des amoureux du désert !

Je ne l'avais même pas vu, ce lièvre ! Comment aurais-je pu tirer dessus ? Bien sûr que Nafai l'a tué – il l'avait vu, lui ! Naturellement, Mebbekew avait tiré, pour faire comme tout le monde. Bon, tout le monde n'avait pas utilisé son pulsant ; seulement Vas, qui avait visé trop bas avec une arme réglée sur une ouverture trop diffuse, et Nafai, qui avait foré un petit trou fumant en plein dans la tête de l'animal. Il y avait eu Mebbekew,

naturellement, qui n'avait rien visé du tout, si bien qu'Elemak avait déclaré : « Bon tir, Nafai. Vas, tu tires trop bas et trop large ; resserre ton rayon. Quant à toi, Mebbekew, tu voulais dessiner un lièvre sur le rocher, avec ton pulsant, c'est ça ? Je te signale qu'on n'est pas en classe de dessin. Essaye au moins de viser la même planète que celle du gibier ! »

Puis Elemak et Nafai étaient descendus chercher l'animal.

« Il se fait tard, avait dit Mebbekew. On ne pourrait pas rentrer, nous autres, sans attendre que vous ayez retrouvé le cadavre de Jeannot Lapin ? »

Elemak lui avait alors jeté un regard glacial. « Je pensais que tu aurais envie d'apprendre comment vider un lièvre et le nettoyer. Mais c'est vrai que ça ne te servira sûrement jamais ! »

Ah ça, c'est intelligent, Elemak ! Excellent pour donner confiance à tes pauvres élèves qui se décarcassent pour réussir ! Moi au moins, j'ai tiré ; ce n'est pas comme Obring, qui traite son pulsant comme si c'était le houÿ d'un autre homme ! Mais Meb tint sa langue, adressa un regard noir à Elemak et dit : « Je peux m'en aller, alors ?

— Tu retrouveras ton chemin ? demanda Elemak.

— Bien sûr !

— Oh, je n'en doute pas ! Vas-y, et emmène ceux qui veulent t'accompagner. »

Mais personne ne souhaitait le suivre. Elemak leur avait instillé à tous la crainte qu'il se perde. Eh bien, il ne s'était pas perdu ! Il avait pris le bon chemin, retrouvé sans mal leur route, et maintenant qu'il était monté au sommet de la colline pour s'en assurer, la vallée s'étendait là, exactement où il s'attendait à la voir. Je ne suis pas complètement incompétent, ô mon sage grand frère ! Ce n'est pas parce que je n'ai pas transpiré dans le désert une dizaine de fois comme toi, à transbahuter à dos de chameau des plantes de luxe d'une cité à l'autre, que je n'ai pas le sens de l'orientation.

Si seulement il se rappelait où et quand il avait déchiré sa tunique et fait craquer l'entrejambe de son pantalon… Il avait horreur d'être mal habillé, et ses vêtements étaient maintenant trempés de sueur et couverts de poussière. Il n'arriverait jamais à les ravoir.

Au bord du canyon, il regarda vers le fond, s'attendant à y voir les tentes. Mais elles n'étaient pas là.

L'espace d'un instant, il fut pris de panique. Ils sont partis sans moi ! pensa-t-il. Ils sont revenus avant moi, ils ont levé le camp et ils m'ont abandonné, tout ça parce que je n'ai pas vu ce fichu lièvre !

Puis il comprit qu'il se trouvait tout simplement en aval des tentes. En effet, elles se dressaient là, sur la gauche ; il avait dévié tout près de la mer. Si la mer de Récur avait eu des vagues comme celles qui se brisaient sur les rivages de la mer Géotrope, il aurait entendu le ressac. Et voici les babouins, dont la misérable pitance se composait de racines, de baies, de plantes, d'insectes et de bestioles verruqueuses, habitantes des bords de la rivière et de la mer.

Comment ai-je atterri ici ? Autant pour mon sens de l'orientation !

Ah oui ! On est passés par ici ce matin, en laissant la loche qui sert d'épouse au paternel dormir dans le camp et les autres flemmardes fainéanter au milieu des tentes, surtout ma feignasse de femme, cette godiche sans la moindre utilité ! C'est la seule partie du chemin que je n'ai pas remarquée, rien que ce tournant, rien de grave ; donc, j'ai quand même le sens de l'orientation !

Mais il avait un goût amer dans la bouche, et l'envie de donner des coups de pied, de casser quelque chose, de faire mal à quelqu'un.

Et les babouins étaient là, juste en bas, ces crétins d'animaux à tête de chien qui se prenaient pour des humains ! Une des femelles avait l'arrière-train rouge vif et les mâles se flanquaient des baffes entre eux pour tirer un coup vite fait. Pauvres mâles débiles ! Voilà à quoi ressemble notre vie.

Bon, autant que je descende ici dans le canyon et que je remonte la vallée jusqu'au camp. En chemin, j'arriverai peut-être à flinguer un mâle qui vient de tirer sa crampe. Il mourra heureux, non ? Et Nafai ne sera pas le seul à revenir avec un trophée.

À mi-chemin de la pente raboteuse, après une éraflure au genou et quelques glissades, Meb s'aperçut que plus il

descendait, plus sa ligne de visée sur les babouins devenait mauvaise. Déjà, des rochers et des buissons lui en dissimulaient quelques-uns, dont ceux qui s'affairaient à essayer de copuler. Cependant, il en restait un petit en pleine vue, beaucoup plus près que les autres. Le tir n'en serait que plus facile.

Meb se rappela ce qu'Elemak leur avait appris, plus tôt dans la journée, et affermit ses coudes sur un rocher tout en visant. Malgré cela, ses mains tremblaient et plus il cherchait à les contrôler, pires semblaient les bonds de la mire au bout du pulsant. Et quand il appuya sur le bouton pour faire feu, le mouvement de son doigt agita de nouveau l'arme si bien qu'une petite giclée de fumée jaillit d'un buisson à plus de six mètres de sa proie. Le babouin dut entendre l'embrasement, car il se retourna brusquement vers le buisson en flammes, puis recula d'un air apeuré.

Mais pas longtemps. Un instant plus tard, il se rapprochait pour observer le flamboiement comme s'il espérait en apprendre quelque secret. Sec, le buisson n'était cependant pas mort et brûlait lentement en dégageant une forte fumée. Meb visa de nouveau, un peu à droite cette fois pour compenser le mouvement que causerait la pression sur le bouton. Il s'aperçut que ses mains étaient un peu plus fermes et se souvint qu'Elemak avait insisté sur la nécessité de se détendre. Alors… Mebbekew suivait point par point les instructions d'Elemak, et le babouin allait bientôt appartenir à l'histoire.

À l'instant où il allait presser la détente, un fort craquement à un mètre de sa tête le fit sursauter. Son coup partit dans le décor alors qu'il se retournait d'un bloc vers l'endroit d'où le bruit provenait. Une plante basse qui poussait dans une crevasse à quelque distance de lui avait été réduite en cendres et de la fumée s'élevait à la place. Comme il avait vu le même résultat se produire sur le buisson près du babouin, Meb comprit aussitôt : on lui tirait dessus. Des bandits étaient arrivés – le camp était en danger, et lui, Mebbekew, allait mourir, tout seul, parce que les bandits étaient obligés de le tuer pour l'empêcher de donner l'alarme. Mais je ne donnerai pas l'alarme, pensa-t-il. Laissez-moi vivre, je resterai caché ici, je ne dirai rien jusqu'à ce que tout soit fini, mais ne me tuez pas, je

vous en prie…

« Qu'est-ce qui te prend de tirer sur des babouins ? »

Dans une dégringolade de cailloux, Nafai glissait le long de la pente pour gagner le rocher où se tenait Meb. Non sans plaisir, Meb observa qu'il dérapait au même endroit que lui ; mais il constata que Nafai se débrouillait pour contrôler sa descente et arrivait au rocher sur ses deux pieds et non sur les fesses.

À cet instant seulement, Meb comprit que c'était Nafai qui lui avait tiré dessus et ne l'avait manqué que de peu. « Tu essayais de me tuer ou quoi ? s'exclama-t-il. Tu n'es pas doué au point de pouvoir t'amuser à tirer si près des gens !

— On ne tue pas les babouins, dit Nafai. Ils sont comme des humains – as-tu donc perdu la tête ?

— Ah ! Et depuis quand les gens grattent-ils la terre pour trouver des asticots en attendant l'occasion de sauter la première femme au cul rouge ?

— Excellente description de ta propre existence, Meb ! Croyais-tu que nous allions manger de la viande de babouin ?

— Je m'en fichais. Je ne tirais pas pour la viande, mais pour tuer. Tu n'es pas le seul à savoir tirer, mon petit vieux. »

En prononçant ces mots, Meb prit conscience qu'il était seul avec Nafai, sans personne pour les voir, et qu'il avait un pulsant à la main. Ce pouvait être un accident. « Je ne voulais pas appuyer sur le bouton ; je tirais seulement sur une cible et Nafai est arrivé sans s'annoncer. Je ne l'ai pas entendu venir, je me concentrais. S'il vous plaît, je vous en prie, pardonnez-moi, Père, je me fais horreur, mon propre frère, je mérite la mort.

— Ah, tu es pardonné, mon fils ! Laisse-moi pleurer mon petit dernier qui a perdu ses couilles dans un horrible accident de chasse et qui s'est vidé de son sang ! Trouve un endroit accueillant où dormir pendant que je répands mes larmes ici. »

Ça serait le bouquet, que Père me souhaite ce que je veux le plus au monde !

« On ne gaspille pas les charges des pulsants à tirer sur n'importe quoi, reprit Nafai. C'est Elemak qui l'a dit – elles ne sont pas éternelles. Et on ne mange pas de babouin. Elemak l'a dit aussi.

— Elemak peut bien jouer de la flûte en pétant dedans si ça

l'amuse, ce n'est pas pour ça que je dois lui obéir ! » J'ai le pulsant à la main, déjà pointé à demi sur Nafai. J'expliquerai que je me suis retourné, surpris, et que le coup est parti en lui emportant la poitrine. À cette distance, je risque même de le pulvériser complètement, en répandant des petits bouts de Nafai dans tous les coins. Je reviendrai avec du sang sur les vêtements, peu importe le sang de qui !

Soudain, il sentit le canon d'un pulsant s'appliquer contre son crâne. « Donne-moi ton arme, dit Elemak.

— Hé là ! s'écria Mebbekew. Je n'allais rien faire ! »

Nafai déclara de sa voix de fausset : « Tu as déjà tiré une fois sur le babouin. Si tu étais meilleur tireur, tu n'aurais pas besoin de recommencer. » Naturellement, Nafai avait interprété de travers la dernière phrase de Meb. Mais pas Elemak.

« Je t'ai dit de me donner ton arme ; la crosse en avant. »

Meb poussa un soupir mélodramatique et tendit le pulsant à Elemak. « D'accord, j'ai compris le truc : moi, je n'ai pas le droit de tirer sur un babouin, mais toi, tu peux pointer ton pulsant sur un de tes frangins quand ça t'arrange, et personne ne dit rien ! »

Manifestement, Elemak n'apprécia pas ce rappel de l'exécution ratée de Nafai dans le désert. Mais il se contenta de maintenir son arme sur la tempe de Meb en s'adressant à Nafai. « Je ne veux plus jamais te voir pointer ton pulsant sur un être humain.

— Ce n'est pas lui que je visais. C'était la plante au-dessus, et je l'ai eue.

— D'accord, tu es un tireur prodigieux. Mais si tu avais éternué ? Ou trébuché ? Tu aurais très bien pu faire sauter la tête de ton propre frère à cause d'un petit faux pas. Donc, tu ne vises jamais quelqu'un, ni même à côté ! Tu m'as bien compris ?

— Oui », répondit Nafai.

Oh oui, oui, grand frère Elemak, je te lécherai le cul comme j'ai toujours léché le cul à Papa ! Meb avait envie de vomir.

« Mais c'était quand même un bon tir, dit Elemak.

— Merci.

— Et Meb a de la chance que ce soit toi qui l'aies vu, parce que moi, j'aurais peut-être visé le pied ; un moignon l'aurait

aidé à se rappeler qu'on ne tue pas les babouins. »

Ce n'était pas juste qu'Elemak s'en prenne à lui, et devant Nafai, en plus ! Ah, et maintenant, Vas et Obring arrivaient ! Naturellement, il fallait qu'ils soient là pour constater le mépris d'Elemak pendant qu'il engueulait Meb devant Nafai !

« Alors, comme ça, les babouins sont des animaux sacrés, tout d'un coup ? demanda Mebbekew.

— On ne les tue pas, on ne les mange pas, dit Elemak.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils ne nous font pas de mal et que les manger, ce serait comme du cannibalisme.

— Ah, j'ai pigé ! Tu es de ces gens qui prennent les babouins pour des êtres magiques. Chaque tribu détient une marmite pleine d'or cachée quelque part, et si tu es gentil avec eux, si tu leur donnes à manger, alors, une fois qu'ils ont fait disparaître tout ce qu'ils trouvent de comestible dans ta propriété et qu'ils ont foutu en l'air toute ta maison, ils se précipitent dans leur cachette et t'apportent leur marmite pleine d'or !

— Plus d'un voyageur égaré dans le désert a dû son salut aux babouins.

— D'accord, répliqua Meb. Mais est-ce qu'il faut tous les laisser vivre à cause de ça ? Je vais te dire un secret, Elya. Ils finiront tous par mourir, alors pourquoi pas tout de suite, pour nous exercer à tirer ? On n'est pas obligés de les manger !

— La chasse, c'est terminé pour toi. Je garde ton pulsant.

— Ah, bravo ! Comme ça, ce sera moi le seul homme du camp sans pulsant ?

— Les pulsants servent à chasser. Nafai fera un bon chasseur, et pas toi.

— Qu'est-ce que tu en sais ? C'est le premier jour qu'on travaille sérieusement !

— Je le sais parce que tant que je vivrai, tu n'auras plus jamais l'occasion de tenir un pulsant. »

Mebbekew fut piqué au vif. Elemak le dépouillait de sa dignité et pourquoi ? À cause d'un stupide babouin ! Comment osait-il ? Et devant Nafai, par-dessus le marché !

« Ah, je comprends, dit-il. C'est ta façon de témoigner ta vénération pour le roi Nafai ! »

Il y eut un instant de flottement et Meb se demanda s'il n'avait pas été un peu trop loin et si Elemak n'allait pas le tuer ou le réduire en charpie. Puis Elemak parla : « Retourne au camp avec le lièvre, Nafai. Zdorab va vouloir le garder dans la glacière pour le ragoût de demain.

— D'accord », dit Nafai. Il dévala aussitôt la pente jusqu'au fond de la vallée.

« Vous pouvez le suivre », poursuivit Elemak à l'adresse de Vas et d'Obring, qui venaient de dégringoler la paroi du canyon pour atterrir sur les fesses.

Vas se releva en s'époussetant. « Ne fais pas de bêtise, Elya », dit-il. Puis il se détourna et s'engagea sur la piste à peine visible que Nafai avait suivie.

Meb comprit que ce serait là le seul soutien qu'il obtiendrait de Vas ; il décida d'en tirer le maximum. « En arrivant au camp, dis à mon père que si je suis mort, c'est que le petit accident de pulsant qu'aura eu Elya n'était pas un accident.

— C'est ça, dis-le bien à Père, reprit Elemak. Ce sera pour lui la preuve de ce qu'il soupçonne depuis longtemps : que ce cher Meb est complètement cinglé.

— Pour l'instant, je ne lui dirai rien, répondit Vas, sauf si vous ne rentrez pas rapidement au camp tous les deux. Viens, Obring.

— Je ne suis pas ton chien ! s'insurgea Obring.

— D'accord, reste si tu veux.

— Je reste et je fais quoi ? demanda Obring.

— Si tu veux mon avis, tu ferais mieux de m'accompagner. Je ne crois pas utile de nous immiscer dans cette petite querelle familiale. »

Mais Meb ne voulait pas qu'ils s'en aillent. Il lui fallait des témoins de ce qu'Elya avait l'intention de lui faire. « Elemak est superstitieux, c'est tout ! leur cria-t-il. Il croit les vieilles histoires qui prétendent que si on tue un babouin, toute leur tribu débarque pour enlever les bébés humains ! Eiadh doit être enceinte, voilà tout ! Allez, revenez, on retournera au camp tous ensemble ! »

Mais ils ne s'arrêtèrent pas.

« Écoute, je regrette, dit Meb. Pas la peine d'en faire toute

une histoire ! Je ne l'ai même pas atteint, ce babouin ! »

Elemak se pencha tout contre lui. « Tu ne toucheras plus jamais un pulsant.

— Mais c'est Nafai qui m'a tiré dessus ! Tu m'enlèves mon pulsant parce que j'ai tiré sur un babouin, alors que Nafai qui m'a canardé a le droit de garder le sien ?

— On ne tue pas les animaux qu'on n'a pas l'intention de manger. C'est encore une loi du désert. Mais tu sais bien pourquoi je te prends ton arme, et ce n'est pas à cause du babouin.

— Quoi, alors ?

— Les doigts te démangeaient. De tuer Nafai.

— Ah, tu lis dans mon esprit, c'est ça ?

— Non, je lis le langage de ton corps ; et Nafai n'est pas un imbécile, lui non plus : il sait ce que tu projetais. Tu ne comprends donc pas qu'à l'instant où tu aurais relevé ton arme, il t'aurait fait sauter la tête ?

— Il n'en aurait pas eu le cran.

— Peut-être, dit Elemak. Et toi non plus, peut-être. Mais tu n'auras pas l'occasion de le vérifier. »

C'était la réflexion la plus stupide qu'eut jamais entendue Meb. « Il y a quelques jours à peine, dans le désert, tu as voulu le ligoter et le laisser à la merci des carnassiers !

— Il y a quelques jours, je pensais pouvoir nous ramener à la civilisation, répliqua Elemak. Mais ce n'est plus possible aujourd'hui. Nous sommes coincés ici, tous ensemble, que ça nous plaise ou non, et si Eiadh n'est pas enceinte, ça ne saurait tarder.

— Si tu arrives à comprendre comment on fait. »

Il s'aperçut qu'il avait poussé le bouchon un peu loin : d'un grand geste du bras gauche, Elemak lui écrasa le plat de la main sur le nez.

« Gaah ! Aah ! » Mebbekew porta les mains à son nez et les retira pleines de sang. « Espèce de pidar ! Sauce de houÿ !

— Très bien, excellent ! dit Elemak. J'adore l'éloquence que te donne la douleur.

— J'ai du sang partout sur mes habits, maintenant !

— Ça t'aidera à perdre tes illusions de virilité, répliqua

Elemak. À présent, écoute-moi, et attentivement, parce que je suis sérieux. La prochaine fois, ton nez, je te le casse, et je te le casserai tous les jours si je te prends à comploter contre qui que ce soit. J'ai essayé une fois de me tirer de ce pétrin, mais j'ai échoué, et tu sais pourquoi.

— Ouais : Surâme se débrouille mieux avec les cordes que moi.

— Donc, on se résigne ; nos femmes vont avoir des enfants, qui deviendront les nôtres. Tu me suis bien ? Ce groupe, ces seize personnes que nous sommes là, ce sera le seul monde que nos enfants connaîtront. Et crois-moi, ce ne sera pas un monde où un petit ossliope comme toi pourra s'amuser à descendre les gens parce qu'on lui interdit de tirer sur les babouins. Tu m'as bien compris ?

— Parfaitement, répondit Meb. Ce sera un monde où les gros durs comme toi prendront leur pied à taper sur ceux qui les entourent !

— Tu ne te feras pas taper dessus si tu te tiens bien. Personne ne tuera personne, point final. Si tu essayes de jouer au plus fin avec moi, je serai sur place avant toi, à t'attendre, et je te mettrai en pièces. C'est bien clair, cher petit comédien ?

— Ce qui est clair, c'est que tu joues les lèche-culs avec Nafai, et dans les grandes largeurs », répliqua Mebbekew. Elemak allait sûrement le frapper à nouveau. Mais non ; il eut simplement un petit rire.

« Peut-être bien, dit-il. Peut-être, pour l'instant. Mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Nafai me rend bien la pareille. Qui sait même si nous n'allons pas faire la paix ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

J'en dis que tu as des rognons de chameau à la place du cerveau ; c'est pour ça que tes discours, c'est comme si tu pissais par terre.

« La paix ! Voilà qui serait merveilleux, ô mon cher grand frère gentil tout plein ! jeta Meb.

— Eh bien, ne l'oublie pas, et je ferai en sorte que les épithètes affectueuses dont tu me gratifies se vérifient ! »

Rasa vit les chasseurs rentrer en ordre dispersé – Nafai le

premier, un lièvre dans sa besace, l'air triomphant d'avoir abattu du gibier, bien que naturellement, étant ce qu'il était, il cherchât vainement à cacher sa fierté ; Obring et Vas ensuite, fatigués, excédés, couverts de sueur et découragés ; et enfin Elemak et Mebbekew, enjoués et satisfaits d'eux-mêmes comme si c'étaient eux qui avaient attrapé le lièvre, comme s'ils complotaient la conquête de l'univers. Je ne les comprendrai jamais, se dit Rasa. On ne peut concevoir deux hommes plus différents – Elemak, solide, compétent, ambitieux et brutal, et Mebbekew, faible, inconsistant, sensuel et sournois – et pourtant, ils ont toujours l'air de partager les mêmes plaisanteries, de ricaner des autres du haut d'un même pinacle de sagesse qui n'appartient qu'à eux. Rasa voyait bien ce qui pouvait agacer chez Nafai, incapable de dissimuler son ravissement devant ses propres talents ; mais au moins, il ne donnait pas à ses semblables l'impression qu'ils étaient sales et vulgaires rien qu'en étant à côté d'eux, comme le faisaient Elemak et Mebbekew.

Non, je suis injuste, songea Rasa. Je me rappelle cette aube dans le désert, le pulsant pointé sur la tête de Nafai. Cela, je ne le pardonnerai jamais à Elemak. Je devrai le garder à l'œil tous les jours de notre voyage pour veiller à la sécurité de mon dernier fils. Il faut au moins créditer Mebbekew d'un avantage : il est tellement lâche qu'on n'a rien à redouter de lui.

« Vous avez faim, je le sais, déclara Volemak. Mais il est encore tôt pour dîner et notre temps sera bien employé. Je vais vous raconter le rêve que j'ai fait la nuit dernière. »

Tout le monde était déjà réuni, naturellement, et chacun prit place sur les pierres plates que Zdorab et Volya avaient apportées pour ce genre d'occasions depuis plusieurs jours déjà, afin qu'on pût s'asseoir commodément lors des repas ou des assemblées.

« J'ignore ce qu'il signifie, poursuivit Volemak, et quel en est le but, mais je sais qu'il est important.

— S'il est si important, intervint Obring, pourquoi Surâme ne vous en révèle-t-il pas le sens et qu'on n'en parle plus ?

— Parce que, beau-fils de mon épouse, ce rêve ne provenait pas de Surâme et que Surâme est aussi perplexe que moi. »

Le ton de Volya, Rasa le nota avec intérêt, indiquait qu'il parlait de Surâme comme d'une personne ; l'habitude qu'avaient prise Nafai et Issib d'y voir une machine ne l'avait pas encore gagné. Cela lui fit plaisir. Peut-être qu'il se faisait vieux et perdait l'imagination, tout bonnement, mais il lui plaisait que Volemak considérât toujours Surâme à l'ancienne manière des hommes, au lieu d'y voir un simple ordinateur – même équipé d'une mémoire fractale capable de contenir l'existence de tous les hommes qui avaient vécu et de conserver encore de la place pour d'autres vies.

« Je vais donc vous raconter mon rêve d'une traite, dit Volemak. Et je vous préviens dès maintenant : étant donné qu'il ne venait pas de Surâme, j'ai de bonnes raisons de me réjouir – pour Nafai et Issib, en tout cas –, mais également de craindre pour mes fils aînés, Elemak et Mebbekew, car j'ai vu en rêve un désert sombre et lugubre.

— Pas besoin d'être endormi pour voir ça ! » murmura Mebbekew. Rasa sentit que la plaisanterie de Meb n'était qu'un masque qui voilait à peine sa colère : il n'appréciait pas d'avoir été ainsi mis en montre avant même le début du récit. Elemak non plus, d'ailleurs, c'était évident ; mais lui savait tenir sa langue.

L'espace de quelques instants, Volemak posa un regard serein sur Mebbekew pour le faire taire et lui signifier qu'il ne souffrirait aucune autre interruption. Puis il commença sa narration.

4
L'arbre De Vie

« J'ai vu un désert en rêve, un désert sombre et lugubre », dit Volemak, mais en prononçant ces mots, il savait que ceux qui l'entouraient ne comprendraient pas quel sens ils avaient pour lui. Il ne s'agissait pas du désert brûlant qu'ils connaissaient bien à présent, aussi lugubre fût-il. Celui dans lequel il se déplaçait en rêve était humide, froid et sale, sans beaucoup de lumière ; il voyait à peine où il mettait les pieds. Peut-être y avait-il des arbres non loin de là, mais en ce qui le concernait, il aurait aussi bien pu se trouver sous terre. Il marchait interminablement, sans aucun espoir, incapable pourtant de s'empêcher d'espérer qu'à force d'avancer, il finirait par sortir de cette terre désolée.

« Alors j'ai vu un homme vêtu d'une robe blanche. » Comme les prêtres de Seggidugu, songea Volemak ; mais ce sont des hommes ordinaires, qui transpirent en accomplissant leurs rites, alors que celui-ci paraissait tellement à l'aise que j'ai eu aussitôt la certitude qu'il était mort. J'étais à l'évidence en un lieu où les morts sont en attente, et la pensée m'est venue que j'étais peut-être mort moi aussi. « Il s'est approché, reprit-il, s'est arrêté devant moi, puis il m'a parlé. Il m'a dit de le suivre. »

Volemak sentait que son public commençait à s'ennuyer – du moins les plus puérils. Quelle frustration de n'avoir que des mots pour leur dire son rêve ! S'ils pouvaient se représenter le timbre de la voix de cet homme, sa chaleur et sa bonté, l'impression que j'ai ressentie de voir pour la première fois de la lumière en cette terre obscure, ils comprendraient pourquoi je l'ai suivi et pourquoi c'était si important pour moi ! Mais non, à

leurs yeux, ce n'est qu'un rêve, et un rêve assommant pour l'instant. Et pourtant, comme il m'a ébloui, moi !

« Je le suivis plusieurs heures dans la pénombre, reprit Volemak. Je tentai de lui parler, mais il ne répondit pas. Aussi, persuadé qu'il était envoyé par Surâme, à Surâme je m'adressai mentalement. Je lui demandai combien de temps tout cela allait durer, où l'on m'emmenait et quel était le but de cette marche. Mais je n'obtins aucune réponse. Alors, saisi d'impatience, je déclarai que s'il s'agissait d'un rêve, il était temps que je m'éveille, et que s'il avait une finalité, mieux vaudrait y parvenir avant l'aube. Aucune réponse ne me parvint. Je me mis donc à penser que c'était peut-être la réalité que je voyais, qu'il n'y aurait jamais de fin et que c'est là ce qui nous arrive après la mort : nous nous retrouvons dans un désert accablant et nous marchons pour l'éternité derrière un homme qui refuse de nous expliquer ce que nous faisons là.

— Ça décrit assez bien notre vie depuis quelque temps », murmura Mebbekew.

Sans regarder Meb, Volemak se tut ; il attendait que les regards irrités des autres le réduisent au silence. Alors il reprit : « Dans l'hypothèse où tout cela eût bien été réel, j'implorai Surâme, ou du moins le souverain de ce lieu, de manifester un peu de pitié, de me dire ou de me montrer quelque chose, de me permettre de comprendre ce que je faisais là. Ce n'est qu'alors, après que j'eus supplié qu'on me délivre de ces doutes, que le paysage s'éclaira – non pas comme par le soleil levant ou la proximité d'un feu ; aucune source de lumière n'était visible : simplement, j'y voyais comme en plein jour. Je quittai alors le désert pierreux pour entrer dans un champ immense, couvert d'herbes et de fleurs de haute taille qu'une brise légère ployait doucement. Je ne puis vous décrire le soulagement que j'éprouvai : j'avais enfin de la vie devant les yeux ! Et un peu plus loin, peut-être à trois cents mètres, se dressait un arbre. Malgré la distance, je distinguai au milieu du vert vif de ses feuilles des taches blanches – des fruits, je n'en doutai pas un instant. Soudain, leur parfum me parvint et je sus, sans soupçonner de quels fruits il s'agissait, qu'ils étaient délicieux, l'aliment le plus parfait qui fût jamais, et que si je pouvais

seulement y goûter, je ne connaîtrais plus jamais la faim. »

Il s'interrompit un instant, attendant l'immanquable et fine remarque de Meb sur leur faim à tous tandis qu'ils attendaient la conclusion de son rêve. Mais apparemment Meb s'était calmé, car il ne dit rien.

« Je m'approchai de l'arbre, continua Volemak, – je me précipitai, plutôt – et son fruit était petit et suave. Oui, je le goûtai et je puis vous dire que rien de ce que j'ai mangé en cette vie n'était aussi délicieux.

— Ouais, comme quand on fait l'amour en rêve », glissa Obring, qui paraissait vouloir prendre la succession de Meb. Volemak baissa la tête un instant. Il entendit quelqu'un bouger – oui, c'était Elemak qui se levait. Volemak voyait la scène sans avoir besoin de regarder, car c'était de lui qu'Elemak tenait cette technique. Il était debout, les yeux fixés sur Obring, muet, et finalement Obring se ratatinait sous son regard. Ensuite… oui, voilà, Obring marmonnait une excuse : « Je regrette, continuez, allez-y. » Alors, Volemak attendit qu'Elemak se fût rassis. Il pouvait maintenant reprendre son récit avec l'espoir de ne plus être interrompu.

Mais la grâce s'était dissipée. Il s'était cru sur le point de trouver les mots exacts qui définissaient le goût du fruit dans sa bouche, ce sentiment d'être vivant pour la première fois. « Ce fruit, c'était la vie même », dit-il, mais maintenant les mots étaient inadéquats et vides ; l'instant de grâce était passé et ceux qui l'écoutaient ne comprendraient plus. « La joie que je ressentis en le goûtant était… si parfaite que je voulus la faire connaître à ma famille aussi. L'idée m'était insupportable de posséder ce fruit incomparable, d'avoir ce goût de vie dans la bouche, alors que ma famille n'en savait rien, ne le partageait pas avec moi. Je vous cherchai donc des yeux ; vous n'étiez pas dans la direction d'où j'étais venu mais, en me retournant, je m'aperçus qu'une rivière coulait près de l'arbre et je distinguai, un peu en amont, Rasa et nos deux fils, Issib et Nafai, qui regardaient autour d'eux comme s'ils se demandaient où aller. Je les appelai, je leur fis des signes et ils me virent enfin ; ils me rejoignirent, je leur donnai du fruit et ils en mangèrent ; ils ressentirent alors ce que je ressentais ; eux aussi, il leur sembla

que la vie les pénétrait pour la première fois, je le vis bien. Ils étaient vivants auparavant, bien entendu, mais désormais ils savaient pourquoi ils vivaient, ils étaient heureux de vivre. »

Volemak ne pouvait retenir les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Le souvenir de son rêve était si vif, si puissant qu'en le racontant il le revivait, et la joie qu'il ressentait était irrépressible, même après une journée de labeur au jardin, même si la poussière du désert se mêlait à sa sueur. Il avait encore le goût du fruit dans la bouche, l'expression de son épouse et de leurs fils dans les yeux. Il ressentait encore l'ardent désir qui l'avait saisi de faire goûter cette joie aussi à Elemak et Mebbekew.

« Je songeai alors à Elemak et à Mebbekew, mes deux fils aînés, et je les cherchai, désireux de leur faire goûter les fruits à eux aussi. Et ils étaient là, en amont de la rivière tout comme Rasa, Issib et Nafai. Comme tout à l'heure, je les hélai, je leur fis des signes, mais ils refusèrent de venir. Je me mis à crier pour leur parler des fruits, mais ils n'avaient pas l'air de m'entendre, bien que j'eusse l'impression qu'ils jouaient la comédie. Enfin, ils se détournèrent sans même feindre de m'écouter, et moi j'étais là, ce fruit parfait à la main, ce goût dans la bouche, ce parfum aux narines, sachant que l'allégresse les envahirait comme moi s'ils acceptaient seulement de venir le goûter, et impuissant pourtant à les faire venir. »

Ses premières larmes avaient été de joie ; amères à présent, elles coulaient pour Elemak et Mebbekew. Mais il n'y avait rien de plus à dire ; il continua donc le récit de son rêve.

« Alors seulement, quand mes deux aînés eurent refusé de s'approcher de l'arbre, je m'aperçus que nous n'étions pas seuls dans cette immense prairie. Vous savez comment cela se passe dans les songes – il n'y a personne et soudain, on est entouré de milliers de gens. À vrai dire, il ne s'agissait pas seulement de gens, mais aussi d'êtres différents, dont certains volaient et d'autres couraient au ras du sol, mais je savais pourtant que c'étaient aussi des gens, vous me comprenez ? Beaucoup avaient vu l'arbre ; je me dis qu'ils m'avaient peut-être entendu parler de loin à Elya et Meb des fruits, de leur goût, etc., et qu'ils voulaient s'en approcher à leur tour. Mais l'arbre se trouvait

beaucoup plus loin maintenant, et j'eus l'impression que ces gens ne le voyaient pas, qu'ils en connaissaient seulement la direction générale. Je songeai alors : Comment vont-ils y parvenir s'ils ne le voient pas ?

« J'avisai à cet instant une sorte de clôture de fer le long de la rivière, bordant un petit sentier étroit qui suivait la berge : c'était manifestement le seul chemin possible pour atteindre l'arbre. Et les gens qui le cherchaient agrippèrent la rampe métallique et empruntèrent le sentier, en s'accrochant à la clôture quand le sol devenait glissant pour ne point tomber à l'eau, ils se hâtaient ; mais le brouillard se leva, un brouillard lourd, épais qui montait de la rivière ; ceux qui ne tenaient pas la rambarde se perdirent, certains tombèrent dans la rivière et se noyèrent, et d'autres s'éloignèrent au milieu de la brume, s'égarèrent dans le champ et ne purent trouver l'arbre.

« Mais ceux qui tenaient la rampe parvinrent à continuer leur chemin dans le brouillard et sortirent enfin à la lumière, assez près de l'arbre pour le voir de leurs yeux.

Ils se précipitèrent alors et se pressèrent autour de nous, Rasa, Issib, Nafai et moi ; ils tendirent les bras pour cueillir des fruits, et ceux qui n'atteignaient pas assez haut, nous en cueillîmes pour eux, et quand il ne resta plus de fruits accessibles d'en bas, Nafai et Issib grimpèrent dans l'arbre…

— J'ai grimpé…» fit Issib dans un souffle. Tous l'entendirent mais personne ne dit mot ; chacun savait ou devinait ses sentiments alors qu'il s'imaginait escaladant un arbre en compagnie de Nafai.

« Ils grimpèrent dans l'arbre et en redescendirent les bras chargés de fruits qu'ils distribuèrent, poursuivit Volemak. Et à l'expression des gens qui nous entouraient, je vis qu'ils goûtaient ce que j'avais goûté, qu'ils ressentaient ce que j'avais ressenti. Mais je remarquai alors qu'après avoir mangé, nombre d'entre eux se mettaient à jeter des coups d'œil furtifs autour d'eux, comme honteux d'avoir consommé de ces fruits et craignant d'être vus. Je ne pouvais croire à cette réaction, mais à ce moment, je tournai la tête dans la direction où beaucoup regardaient et là, de l'autre côté de la rivière, je vis un immense édifice, semblable à ceux de Basilica mais beaucoup plus grand ;

il était percé de cent fenêtres, et à travers chacune d'elles, on distinguait des gens riches, des gens extravagants, élégants et beaux, qui riaient, qui buvaient et chantaient, comme on le fait à Dollville et à Peintrailleville, mais à une échelle bien supérieure. Ils riaient, certes, ils étaient très gais, mais moi, je savais qu'ils se mentaient à eux-mêmes et que le vin seul leur faisait croire qu'ils s'amusaient – ou plutôt, je dirais qu'ils s'amusaient en effet, mais que le vin leur faisait croire qu'il était important de se divertir, alors que moi, sur l'autre rive, je tenais entre mes mains le fruit qui pouvait leur prodiguer cette allégresse qu'ils feignaient de ressentir. C'était terriblement triste. Je m'aperçus alors que beaucoup des gens qui m'entouraient, des gens qui avaient, eux, mangé des fruits, regardaient ceux de l'immense bâtiment avec envie. Ils désiraient visiblement les rejoindre, rejeter les fruits de l'arbre et se fondre aux fêtards qui riaient si fort et chantaient si joyeusement. »

Volemak ne mentionna pas qu'un instant, lui aussi avait vaguement ressenti l'aiguillon de la jalousie : à voir ces gens rire et jouer de l'autre côté de la rivière, il s'était soudain senti vieux de ne pas participer à la fête ; il s'était rappelé que dans sa jeunesse, il avait eu des amis pour rire avec lui ; il avait aimé des femmes qui donnaient leurs baisers par jeu, et les caresser, c'était comme rouler dans de l'herbe épaisse et de la mousse fraîche ; lui aussi, il avait ri en ce temps-là et chanté des chansons avec ses amis, et bu du vin, et c'était bien réel, ah oui, bien réel ! Réel, certes, mais hors de portée aussi, parce que la première fois était toujours la meilleure et ce qu'il refaisait ensuite n'était jamais aussi bon ; et puis un jour, tout lui avait glissé des doigts, hors d'atteinte, pour basculer dans le souvenir, et il avait su alors que la vieillesse était là, cet âge où les joies de la jeunesse sont désormais inaccessibles. Certains de ses amis s'étaient acharnés, se persuadant qu'en eux la jeunesse ne se flétrissait pas – mais ils se fanaient tous, évidemment, et se transformaient en mannequins peinturlurés, en vieilles marionnettes usées, en caricatures de jeunesse.

Volemak enviait donc les habitants de l'édifice, se rappelait avoir été l'un d'eux, ou du moins l'avoir souhaité – car faisait-on jamais partie de cette fugace communauté de plaisir, qui

s'évaporait puis se reformait sans cesse en une seule nuit et mille fois au cours d'une semaine ? Elle n'existait jamais tout à fait, cette famille de fêtards ; non, elle semblait seulement toujours sur le point d'être, toujours au bord de la réalité, et puis elle reculait, inaccessible.

Mais c'est ici, près de cet arbre, songea Volemak, que se trouve la réalité. Ici, avec le goût de ces fruits dans la bouche, nous ne participons pas d'une illusion, mais de la vie même, tous, épouses et maris, parents et enfants, qui faisons partie de ce grand voyage vers l'avenir qui emporte nos gènes et nos rêves, nos corps et nos souvenirs, de génération en génération, pour l'éternité. Nous créons quelque chose qui nous survivra : voilà ce qu'est ce fruit, ce qu'est la vie ; et ce qu'ils font sur l'autre rive, cette recherche insensée de toutes les sensations que peut éprouver le corps, ce refus frénétique de la douleur ou de la difficulté, c'est manquer le but premier de la vie. La nouveauté n'est jamais nouvelle deux fois, alors que ce qui est vrai reste encore vrai la fois suivante ; plus vrai, même, car cette vérité, on l'a mise à l'épreuve, on l'a goûtée, et elle est toujours mûre, toujours présente…

Mais Volemak ne pouvait rien expliquer de tout cela à ceux qui l'entouraient : ces sentiments étaient les siens ; ils ne décrivaient pas vraiment son rêve, mais plutôt sa réaction au rêve, et rien ne l'assurait qu'elle correspondait à sa signification.

« Les gens de l'édifice nous regardaient, nous qui étions réunis au pied de l'arbre, ils nous montraient du doigt en éclatant de rire, et je les entendais se moquer de nous parce que nous avions été dupés : nous restions à manger des fruits, alors que pour connaître vraiment la vie, il nous suffisait de traverser la rivière et de nous joindre à eux. De nous joindre à la fête.

— Exact ! murmura sèchement Obring.

— Je vis nombre de ceux qui avaient goûté des fruits laisser tomber ce qu'il en restait et se diriger vers la rivière, la franchir et gagner l'édifice ; beaucoup de ceux qui n'avaient pas mangé, qui ne s'étaient même pas approchés de l'arbre, s'éloignèrent aussi vers la fête éternelle. Certains se noyèrent ou furent emportés par le courant de la rivière, mais nombreux furent ceux qui atteignirent l'autre rive ; ils entrèrent trempés dans le

bâtiment, puis je les vis apparaître aux fenêtres et se moquer de nous. Mais je ne ressentais point de colère contre eux, car je venais de remarquer ce qui m'avait échappé jusque-là : la rivière était dégoûtante. Des immondices y flottaient, tous les déchets d'une cité indélicate ; et quand les gens sortaient de l'eau, ils en dégoulinaient, ils en portaient l'odeur en se joignant à la fête, et dans l'édifice, chacun était couvert de la fange de la rivière et la puanteur était indescriptible. Et quand on regardait dans le bâtiment, on s'apercevait que personne n'avait envie de côtoyer ses voisins à cause de ces ordures et des remugles qui s'en dégageaient. Après une brève approche, l'abomination des vêtements les faisait s'écarter les uns des autres. Pourtant, nul ne semblait en prendre conscience, tant ils étaient pressés de traverser la rivière et de se fondre à la fête. Tous semblaient craindre d'être rejetés s'ils ne s'y rendaient pas sur-le-champ. »

Volemak se redressa sur son rocher. « C'est tout. À part ceci : même à la fin, je cherchai encore Elemak et Mebbekew des yeux, espérant qu'ils viendraient me rejoindre au pied de l'arbre ; j'avais encore le fruit à la main, son goût dans la bouche, il était toujours délicieux, parfait et il ne s'altérait pas ; chaque bouchée était meilleure que la précédente, et je désirais que toute ma famille, que tous mes amis en profitent et partagent la vie qu'il donnait. Puis je sentis que je me réveillais – comme cela se passe dans les rêves – et je me dis : J'en ai encore le goût dans la bouche, je sens encore le fruit dans ma main. C'est merveilleux : je vais pouvoir l'apporter à Elya et à Meb et ils pourront eux aussi le goûter ; ainsi, ils nous rejoindront sous l'arbre. Mais je me suis réveillé ; j'ai vu mes mains vides et Rasa à mes côtés plongée dans son propre rêve ; elle n'avait donc pas mangé du fruit ; Issib et Nafai dormaient sous leur tente et rien de ce que j'avais vu n'avait eu lieu. »

Volemak se pencha. « Mais je sentais toujours le goût du fruit ; je le sens encore maintenant. C'est pourquoi il fallait que je vous fasse part de mon rêve. Surâme nie me l'avoir envoyé, mais il était plus réel, plus vrai qu'aucun songe que j'aie jamais fait. Non : il était – il est – plus vrai que la réalité même, et quand j'ai mangé du fruit, je me suis senti plus vivant que dans la vie réelle. Comprenez-vous ce que je dis ?

— Oui, Volya, répondit Rasa. Mieux que vous ne l'imaginez. »

Il y eut un murmure d'assentiment général et Volemak, balayant le groupe du regard, vit que la plupart avaient l'air pensifs et que beaucoup étaient ébranlés – plus peut-être par ses émotions que par le rêve lui-même, mais au moins, ils avaient été touchés. Il avait fait son possible pour leur faire partager son expérience.

« Pour être franche, toutes ces histoires de fruits m'ont donné une faim de loup, dit Dol.

— Et les ordures dans la rivière ! Miam ! ajouta Kokor. Qu'est-ce qu'on mange pour le dîner ? »

Tout le monde éclata de rire. La réunion avait perdu sa gravité, mais Volemak ne leur en voulut pas ; il ne pouvait vraiment pas espérer que ce rêve transforme radicalement leurs existences.

Pourtant, il est important. Même s'il ne vient pas de Surâme, il est vrai, il est capital, et je ne l'oublierai jamais. Ce serait m'appauvrir intérieurement.

Ceux qui avaient préparé le dîner se levèrent pour en vérifier la cuisson et entreprirent de le servir. Rasa s'assit à côté de Volemak et lui passa le bras autour de la taille. Volemak chercha Issib des yeux et vit sur ses joues des traces de larmes ; Nafai et Luet marchaient enlacés, pleins de tendresse et de prévenances l'un pour l'autre – qu'ils étaient bien et droits, ces deux-là ! Les autres, Volemak les connaissait à peine, pour la plupart. Instinctivement, son regard glissa sur eux jusqu'à ce qu'il rencontre Elemak et Mebbekew. Et il fut fort surpris, car ils ne paraissaient ni émus ni furieux. Non ; s'il avait dû mettre un nom sur leur expression, Volemak aurait évoqué la peur.

Mais comment son rêve avait-il pu les effrayer ?

« Il est en train de préparer le terrain, chuchota Mebbekew. Cette histoire de rêve où on se coupe de la famille… il va nous déshériter tous les deux.

— Ah, ferme-la ! répondit Elemak. Il nous annonce simplement qu'il est au courant de ce qui s'est passé dans le désert ; il n'a pas l'intention d'en faire tout un plat, mais il est au courant. Et ça s'arrêtera là – sauf si l'un de nous fait vraiment

une grosse boulette. »

Meb lui jeta un regard froid. « Si j'ai bonne mémoire, c'est toi qui as pointé ton pulsant sur Nafai, pas moi. Alors n'essaye pas de faire passer les autres pour des imbéciles !

— Il me semble me rappeler un incident plus récent.

— Dont tu étais le seul témoin. Même ce cher Nafai n'a rien compris, et de toute façon c'est du bidon ; tu as tout inventé, pauvre pizdouk ! »

Elemak ne releva pas l'épithète. « J'espère ne jamais avoir l'air aussi bête que Père, quand il s'est mis à pleurer devant nous – et tout ça pour un rêve !

— Ben voyons, tout le monde est débile, sauf Elemak ! cracha Mebbekew. À force d'être futé, c'est par le nez que tu vas péter ! »

Elemak resta stupéfait devant l'incroyable puérilité de Meb. « Tu as douze ans d'âge mental ou quoi, Meb ? Tu en es encore à faire rimer *futé* avec *péter ?* Et tu trouves ça malin ?

— C'était de l'ironie, pauvre balourd obtus, répondit Meb de sa voix la plus suave. Mais tu es si futé que tu ne comprends jamais l'ironie. Pas étonnant que tu prennes les autres pour des idiots : tu ne comprends pas ce qu'ils disent, et tu en déduis qu'ils parlent de façon inintelligible. Je vais te révéler le secret que tout le camp connaît, à part toi, Elya, mon frère adoré : tu sais peut-être comment traverser le désert sans crever, mais c'est bien la seule chose que tu saches. Même Eiadh rigole avec les autres femmes parce que tu en termines si vite avec elle qu'elle n'a pas le temps de s'apercevoir que tu as commencé. Tu ne sais même pas contenter une femme, et pourtant, crois-moi, Elya, elles sont toutes très faciles à satisfaire ! »

Elemak laissa passer insultes et insinuations. Il connaissait bien Meb quand il était dans ce genre d'humeur ; enfant, Elemak lui avait flanqué des raclées jusqu'au jour où il avait compris que Meb ne cherchait pas autre chose, comme si la souffrance lui était indifférente du moment qu'il voyait Elemak rouge de fureur, en nage et les poings douloureux à force de lui marteler les côtes. Dans ces occasions, Meb se sentait maître du jeu.

Elemak refusa donc de s'énerver. Il planta là Meb et se

joignit aux autres qui venaient chercher leur dîner près du feu ; Eiadh faisait le service – on n'avait pas eu le temps de faire cuire le lièvre et le ragoût ne contenait que du bœuf séché ; mais Rasa avait veillé à y rajouter quantité d'épices afin de donner un peu de saveur au bouillon. Et qu'Eiadh était donc charmante, la louche à la main ! Elemak sentit le désir s'éveiller en lui ; Meb mentait, il le savait bien – Eiadh n'avait pas lieu de se plaindre de sa façon de faire l'amour – et si elle ne portait pas encore d'enfant, cela ne saurait tarder. Cette certitude avait pour Elemak un goût suave. C'est ça que j'ai cherché tout au long de mes voyages ; et si c'est de ça que Père parlait avec son arbre de vie – participer à la grande entreprise d'amour, de sexe, de naissance, de vie et de mort – alors j'ai déjà goûté le fruit de cet arbre, et il est délicieux en effet, plus que tout ce que la vie peut offrir par ailleurs. Si son père croyait qu'il se sentirait mortifié parce qu'il ne s'était pas approché de l'arbre de son rêve, il serait déçu : Elemak était déjà sous l'arbre et n'avait pas besoin de son père pour le guider.

Après le dîner, Nafai et Luet se dirigèrent vers la tente qui abritait l'Index. Rongés d'impatience, ils y seraient volontiers allés avant le repas ; mais comme il n'y avait aucune réserve de nourriture, ils savaient qu'ils ne pourraient pas se faire de casse-croûte après. Il fallait manger au moment des repas ou pas du tout. La nuit tombait donc quand ils écartèrent le rabat de la tente et entrèrent – pour découvrir Issib et Hushidh, les mains posées sur l'Index.

« Oh, pardon ! s'exclama Luet.

— Venez nous rejoindre, répondit Hushidh. Nous sommes en train de demander à Surâme une explication de ce rêve. »

Luet et Nafai éclatèrent de rire. « Pourtant, le sens en est parfaitement clair, non ?

— Ah, Père vous a dit ça aussi, fit Issib. Il doit avoir raison : c'est une sorte de leçon de morale sur le souci qu'on doit avoir de sa famille en renonçant aux plaisirs matériels, et cætera – comme dans les livres qu'on donne aux enfants pour les inciter à être sages.

— Mais il y a un "mais", c'est ça ? demanda Nafai.

— Oui : pourquoi maintenant ? Pourquoi nous ? Voilà la question que nous nous posons.

— N'oublie pas, intervint Luet, qu'il a vu la même chose que nous et que le général Mouj.

— C'est-à-dire ? s'enquit Issib.

— Issib n'était pas avec nous, rappela Hushidh à Nafai et à son épouse. Je ne lui ai pas encore parlé de notre rêve.

— Nous avons tous fait des rêves, commença Luet, des rêves différents, mais qui avaient tous des éléments communs. Nous avons tous vu des créatures volantes couvertes de fourrure – j'ai pensé à des anges, mais ils n'avaient pas l'air particulièrement aimables. Surâme nous a appris que le général Mouj les avait vues, lui aussi – Mouj est notre père, à Hushidh et à moi. Notre mère également en a rêvé, la femme nommée Soif qui a empêché le mariage d'Hushidh et du général. Il y a aussi les êtres qui couraient au sol…»

Hushidh prit la suite. « J'ai vu ces espèces de rats qui mangeaient… les enfants de quelqu'un. Ou qui essayaient, du moins.

— Et le rêve de Père est dans la continuité du nôtre, reprit Luet, parce que même avec des différences, on y retrouve néanmoins les rats et les anges. Rappelez-vous ce qu'il nous a dit : il a vu des êtres qui volaient et d'autres qui couraient par terre ; mais en même temps, il sentait que c'étaient des gens.

— Ah oui, ça me revient maintenant, fit Issib. Mais il ne s'y est pas attardé.

— Parce qu'il ne s'est pas rendu compte que c'était le signe, expliqua Luet.

— Le signe de quoi ?

— Que ce rêve ne venait pas de Surâme.

— Mais Père le sait, pourtant, dit Issib. C'est Surâme qui l'en a averti.

— Oui, mais de qui vient-il ? demanda Nafai. Surâme le lui a-t-il dit ?

— Du Gardien de la Terre, répondit Luet.

— Qui est-ce ? fit Issib.

— C'est pour le rencontrer que Surâme veut retourner sur Terre, expliqua Luet. C'est pour le voir que nous retournons

tous sur Terre. Tu ne comprends pas ? Le Gardien de la Terre nous appelle dans nos rêves, les uns après les autres, et il nous raconte des choses. Et ce qui se passe dans le rêve de ton père est important parce qu'il vient bien du Gardien. Si on pouvait en ajuster les morceaux et le comprendre…

— Mais une émission depuis la Terre… il faudrait qu'elle voyage plus vite que la lumière ! s'insurgea Issib.

— À moins que le Gardien n'ait envoyé ces rêves il y a cent ans à une vitesse luminique, dit Nafai.

— Il aurait envoyé des rêves à des gens encore à naître ? demanda Luet. Je croyais que tu avais éliminé cette idée.

— Je pense néanmoins que les rêves peuvent être… je ne sais pas… dans l'air, fit Nafai. Et celui ou celle d'entre nous qui dort quand un rêve arrive le perçoit.

— Impossible, déclara Hushidh, catégorique. Mon rêve était bien trop précis.

— Tu as peut-être trituré la matière provenant du Gardien pour en faire ton propre rêve, répliqua Nafai. C'est plausible.

— Non. Mon rêve était d'une seule pièce. Si une seule partie provenait du Gardien, tout en provenait. Et il me connaissait. Vous comprenez ce que ça veut dire ? Le Gardien me connaissait et il connaissait… tout. »

Un instant, le silence enveloppa le groupe.

« Le Gardien ne transmet peut-être ces rêves qu'aux gens dont il désire le retour, dit enfin Issib.

— J'espère que non, répondit Nafai, parce que je n'en ai pas encore fait un seul. Je n'ai vu ni rats ni anges.

— Moi non plus, reprit Issib. Je me disais que peut-être…

— Mais tu étais dans mon rêve, Issib, intervint Hushidh, et si le Gardien m'appelle, il veut que tu viennes aussi.

— Et nous étions tous les deux dans le rêve de Père, renchérit Nafai. C'est pourquoi il faut en comprendre la signification ; à l'évidence, il ne s'agit pas seulement de nous inciter à bien nous conduire, sinon le Gardien a salopé le boulot : Elemak et Mebbekew étaient furieux d'avoir été mis à l'écart dans le rêve parce qu'ils refusaient de s'approcher de l'arbre.

— Eh bien, venez, dit Issib. Touchez l'Index et posez des questions. »

Le fauteuil tenait l'Index au bout d'un de ses bras afin qu'Issib puisse poser la main dessus ; ses compagnons se serrèrent autour de lui et en firent autant. Et ils formulèrent silencieusement leur question…

« Non, déclara enfin Issib, il ne se passe rien. Ça ne marche pas comme ça. Il faut être plus clair.

— Alors parle pour nous, dit Hushidh. Pose la question en notre nom à tous. »

Chacun maintint une main sur l'Index et Issib se fit le porte-parole du groupe. Il posa sa question, plusieurs fois. En vain.

« Allons ! s'exclama Nafai, s'adressant à l'Index. On a fait tout ce que tu nous demandais ! Même si tu es aussi perdu que nous, dis-le nous, au moins ! »

La voix de l'Index s'éleva aussitôt : « Je suis aussi perdu que vous.

— Mais enfin, pourquoi ne pas nous l'avoir dit dès le début ? s'écria Issib, dégoûté.

— Parce que vous ne me demandiez pas ce que je pensais du rêve : vous m'interrogiez sur son sens. Je m'efforçais de le déchiffrer. Je ne peux pas.

— Tu veux dire que tu n'y es pas encore arrivé, corrigea Nafai.

— Je veux dire que je ne peux pas, répliqua l'Index. Les données sont insuffisantes. Le raisonnement intuitif des humains m'est inconnu ; mon esprit est trop simple, trop direct. Ne me demandez pas plus que je ne puis donner. Je sais tout ce qui est connaissable par l'observation, mais je suis incapable de deviner les visées du Gardien de la Terre, et vous m'épuisez en l'exigeant de moi.

— D'accord, dit Luet. Excuse-nous. Mais si tu apprends quelque chose…

— Je vous en ferai part si j'estime utile que vous soyez au courant.

— Dans le cas contraire, fais-le nous savoir quand même ! » riposta Issib.

Mais l'Index garda le silence.

« C'est exaspérant de discuter avec Surâme, par moments ! s'écria Nafai.

— Parle d'elle avec respect, dit Hushidh, et elle se montrera peut-être plus coopérative.

— Oui, mais si on lui manifeste trop de respect, cet ordinateur commence à se prendre pour un dieu, intervint Issib, et c'est pour le coup que ça devient vraiment difficile de traiter avec lui !

— Viens te coucher, dit Luet à Nafai. Nous en reparlerons demain, mais ce soir nous avons besoin de dormir. »

Nafai ne se fit pas prier ; Hushidh et Issib restèrent en tête-à-tête.

Le silence s'installa. Issib sentait le malaise régner entre eux comme une fumée flottant dans la tente ; il avait du mal à respirer. C'était le rêve de son père qui les avait réunis pour parler à Surâme par l'entremise de l'Index. Il n'était pas difficile de montrer à Hushidh avec quelle aisance il utilisait l'Index ; il était plein d'assurance devant lui, même quand Surâme, égaré, ne pouvait répondre correctement aux questions. Mais il n'y avait plus d'Index entre eux, maintenant – il reposait muet dans sa boîte, où Nafai l'avait replacé ; seuls demeuraient Hushidh et Issib : ils étaient censés se marier et Issib n'était même pas capable de trouver un mot à dire !

« J'ai rêvé de toi », déclara Hushidh.

Ah ! Elle avait parlé la première ! Aussitôt, enfin libérés, des mots jaillirent des lèvres d'Issib : « Et tu t'es réveillée en hurlant ? » Non, ça, c'était une phrase stupide. Mais il l'avait dite, et… oui, elle souriait ! Elle savait qu'il s'agissait d'une plaisanterie ; il n'avait donc pas à se sentir gêné.

« Je t'ai vu en train de voler, poursuivit-elle.

— Oui, j'aime bien faire ça, répondit-il. Mais seulement dans les rêves des autres. J'espère que je ne t'ai pas dérangée. »

Et elle éclata de rire.

À ce moment, il aurait dû ajouter autre chose, une réflexion sérieuse : Hushidh prenait sur elle la partie la plus difficile de leur rencontre, il le savait – elle parlait gravement, et lui, il déviait ses propos par des plaisanteries. Si c'était parfait pour les mettre à l'aise l'un avec l'autre, cela les détournait aussi des problèmes qu'elle cherchait à exposer ; mais ces problèmes, il n'arrivait pas encore à les concevoir, assis seul dans la tente de

l'Index en compagnie d'Hushidh. Si : il avait peur, car elle avait besoin d'un mari, qui ne pouvait être que lui, et il ignorait totalement s'il serait capable d'accomplir avec elle tout ce que doit faire un époux. Il savait parler, naturellement, et il connaissait assez bien Hushidh pour savoir qu'elle pouvait s'exprimer elle aussi, quand elle était en confiance – il l'avait entendue prendre la parole sur un ton passionné en classe et lors de conversations privées qu'il avait surprises par hasard. Ils arriveraient donc sans doute à communiquer ; oui, mais pour communiquer, ils n'étaient pas obligés de se marier, ou bien si ? Quel genre de père ferais-je ? Viens ici tout de suite, fiston, ou je t'écrabouille avec mon fauteuil !

Sans parler de la question cruciale : comment allait-il faire pour devenir père ? Oh, bien sûr, il en avait compris le mécanisme intellectuellement, mais il n'imaginait pas qu'une femme puisse avoir envie de tenir un rôle dans l'affaire. C'était le point noir qu'il n'osait pas soulever. Voici le scénario que nous allons suivre pour faire des bébés – accepterais-tu d'envisager de tenir le premier rôle ? Le seul inconvénient, c'est que tu vas devoir te débrouiller toute seule pendant que je resterai immobile sur le dos sans te donner le moindre plaisir ; ensuite, tu accoucheras sans que je t'aide le moins du monde, et enfin, quand nous serons vieux, il faudra que tu t'occupes de moi jusqu'à ma mort ; à vrai dire, comme tu te seras toujours occupée de moi, ça ne fera pas grande différence : du moment que j'aurai une épouse, tous les autres considéreront qu'ils n'ont plus besoin de m'aider, ce sera donc toi qui effectueras ces tâches intimes qui te dégoûteront, et puis il te faudra recevoir ma semence et porter mes enfants par-dessus le marché et je ne trouve aucun mot qui puisse te persuader d'accepter ça.

Hushidh le dévisageait en silence. « Tu respires fort, dit-elle enfin.

— Ah ?

— C'est la passion ou bien tu es aussi terrifié que moi ? »

Plus terrifié, même, songea-t-il. « La passion », répondit-il.

Il ne faisait pas très clair dans la tente, mais on y voyait néanmoins. Issib distingua l'expression soudain décidée d'Hushidh ; elle passa les mains sous son corsage et quand elle

les ressortit, Issib s'aperçut que ses seins bougeaient librement sous le tissu. Alors sa terreur s'accrut, mais il sentit aussi un infime désir s'éveiller en lui, parce qu'aucune femme n'avait jamais fait cela devant lui, et surtout pas pour lui, exprès pour qu'il le voie. Oui, mais il fallait sûrement qu'il fasse quelque chose, maintenant, et il ne savait absolument pas quoi.

« Je n'ai pas tellement l'habitude de ce genre de choses », dit Hushidh.

Quel genre de choses ? faillit-il demander, mais il se ravisa : il avait très bien compris ce qu'elle voulait dire et ce n'était pas le meilleur moment pour plaisanter.

« Mais je me suis dit que nous devrions faire une espèce d'expérience, poursuivit-elle, avant de prendre une décision. Pour voir si tu pourrais me trouver à ton goût.

— Je pourrais bien, répondit-il.

— Et aussi pour voir si tu peux me donner quelque chose. Ce sera mieux si nous pouvons en profiter tous les deux, tu ne crois pas ? »

Que ses paroles étaient terre-à-terre ! Issib sentit toutefois, au tremblement de sa voix, que le sujet n'avait rien de prosaïque pour elle. Et pour la première fois, il lui vint à l'esprit qu'elle ne se considérait sans doute pas comme une jolie fille. À l'école, elle ne faisait pas partie de celles sur qui les garçons se retournaient en se pâmant ; elle en était même probablement très consciente, et elle se demandait peut-être avec autant de terreur s'il la désirerait que lui s'il lui plairait. Cela les mettait plus ou moins sur un pied d'égalité. Et ainsi, au lieu de s'inquiéter d'une réaction de dégoût de la part d'Hushidh, Issib pouvait s'intéresser à ce qui lui ferait plaisir.

Elle s'approcha de lui. « J'ai demandé à ma sœur Luet ce qu'elle te pensait capable de faire avec moi, dans ce que les hommes font avec les femmes. » Ses mains reposaient sur les bras du fauteuil. Sa main droite descendit sur la jambe d'Issib, sa jambe si maigre, si maigre ! Il se demanda ce qu'elle ressentait au contact de ce membre presque dépourvu de muscle. Alors elle s'approcha encore et il sentit le tissu du corsage contre sa main. « Elle m'a dit que tu pouvais boutonner un vêtement.

— Oui », répondit-il.

C'était difficile, mais il avait appris à ouvrir et fermer les habits munis de boutons.

« Et j'ai supposé que tu pouvais aussi le déboutonner. »

Il ne comprit qu'alors qu'il s'agissait d'une invite.

« C'est une expérience ? demanda-t-il.

— Disons un examen de contrôle sur le boutonnage et le déboutonnage, suivi d'une question subsidiaire. »

Il leva une main vers le corsage – ce n'était pas une mince affaire – et agrippa le bouton du haut. L'angle n'était pas bon ; il devait retourner sa main.

« Tu es dans le mauvais sens, c'est ça ? » dit-elle. Elle déplaça sa main droite jusque sur l'autre cuisse d'Issib, plus haut, et se pencha sur lui. Il avait maintenant l'usage de ses deux mains et il lui fut presque facile de défaire le bouton, même s'il n'avait jamais eu jusque-là l'occasion de dévêtir quelqu'un. Ce pouvait être utile, songea-t-il, avec des enfants qui n'ont pas encore appris à s'habiller seuls.

« Tu amélioreras peut-être ton temps pour le suivant », dit-elle.

En effet. Et comme il s'activait, ses mains frôlèrent les seins d'Hushidh. Il avait rêvé nuit et jour de toucher la poitrine d'une femme, mais il s'était persuadé que cela ne dépasserait pas le stade du rêve. Et voici qu'elle se dressait un peu plus à chaque bouton défait afin de mettre le suivant à sa portée, et ses seins s'approchaient de son visage au point que bientôt, rien qu'en tournant un peu la tête, il pourrait embrasser sa peau.

Ses doigts défirent le dernier bouton et les deux pans du chemisier flottèrent librement. Je ne peux pas je ne peux pas, se dit-il, mais il le fit : il tourna la tête et l'embrassa. La peau était un peu moite, mais douce et lisse aussi, pas comme la peau exposée aux agressions du plein air, celle de ses propres mains, par exemple, si lisses soient-elles, ni celle des joues de sa mère, qu'il avait souvent baisées ; c'était une peau comme ses lèvres n'en avaient jamais touchée, et il l'embrassa de nouveau.

« Tu n'as qu'une note moyenne pour le déboutonnage, dit Hushidh, mais ton travail pour les points supplémentaires a l'air prometteur. Tu sais, tu n'es pas obligé d'être toujours aussi

doux.

— En ce moment, je fais le maximum pour être brutal et viril, pour ne rien te cacher, répondit-il.

— Alors, c'est bien. Tu ne peux pas me faire mal, de toute façon, tant que je sais que tu en as envie.

— J'en ai envie. » Et, parce qu'il sentait qu'elle avait besoin de l'entendre, il ajouta : « J'en ai très envie. Tu es si… parfaite ! »

Elle fit une petite grimace, lui sembla-t-il. « Comme ce que j'imaginais, poursuivit-il. Comme un rêve. »

Ce fut alors au tour d'Hushidh d'avancer une main tâtonnante, pour vérifier la réaction d'Issib, dont l'instinct lui dicta aussitôt de se dérober, de se cacher ; mais pour une fois, il fut heureux que son corps ne lui permît pas de mouvements aussi vifs : elle avait besoin, elle aussi, de savoir qu'il était excité.

« À mon avis, l'expérience a réussi, tu ne crois pas ? dit-elle.

— Oui. Tu veux que j'arrête, c'est ça ?

— Non. Mais on peut entrer dans cette tente à tout moment. » Elle se recula et reboutonna son chemisier. Mais elle respirait fort, Issib s'en rendait compte malgré son propre souffle, très fort lui aussi.

« C'était une sacrée séance de gymnastique, pour moi, dit-il.

— Mais j'espère bien t'épuiser.

— Impossible, à moins de m'épouser.

— Ah ! J'ai cru que tu ne me le demanderais jamais !

— Tu veux bien ?

— Demain, c'est assez tôt à ton goût ?

— Non, répondit-il. Pas assez.

— Alors, il vaut peut-être mieux que j'aille chercher tes parents. » Son corsage reboutonné, elle sortit de la tente. Issib s'aperçut seulement alors que le sous-vêtement – il ignorait ce que c'était – qui lui maintenait la poitrine gisait sur le tapis en un petit tas blanc. Il laissa tomber sa main droite sur les commandes de son fauteuil, puis il fit sortir le long bras de l'appareil, qui saisit le tissu et le rapporta près de lui. Examinant le sous-vêtement, il trouva le système ingénieux mais en même temps gênant : le tissu élastique devait plaquer les seins contre

le corps. Les femmes ne portaient peut-être ce genre de trucs que pour monter à dos de chameau. Ce serait triste d'être ainsi confinée tout le temps. Surtout pour lui : il avait beaucoup apprécié la façon dont le corps d'Hushidh bougeait sous son chemisier une fois qu'elle avait enlevé cet appareillage.

Il ordonna au fauteuil de ranger l'objet dans la petite boîte sous le siège ; la machine obéit juste à temps : Hushidh revenait avec son père et sa mère. « J'aurais mauvaise grâce à me plaindre que votre décision soit trop rapide, dit Wetchik. Nous l'attendions, et nous l'espérions précoce plutôt que tardive.

— Voulez-vous que nous réunissions tout le monde pour la cérémonie ? » demanda Rasa.

Pour que l'assistance passe une demi-heure à s'ennuyer tout en se demandant comment Hushidh et Issib allaient se débrouiller au lit ? « Non merci, répondit Issib. Toutes les personnes indispensables sont déjà présentes.

— Ah, dommage, dit Hushidh. J'ai invité Luet et Nafai à venir aussi, dès qu'ils auront averti Zdorab et Shedemei des nouvelles dispositions de couchage. »

Issib n'y avait pas pensé : Hushidh partageait une tente avec Shedemei, comme Issib avec Zdorab. Les deux restants allaient se retrouver ensemble avant d'y être prêts, et…

« Ne t'inquiète pas, dit Père. Zdorab dormira ici avec l'Index et Shedemei restera où elle est. Hushidh s'installera avec toi ; ta tente est déjà… équipée. »

Oui, équipée de latrines privées, de bassins pour sa toilette à l'éponge, d'un lit au matelas de bulles d'air pour éviter les escarres. Et le matin, il aurait besoin de se vider la vessie et les intestins ; il dirait alors : « Shuya, ma chérie, ça ne t'ennuie pas de m'apporter mon urinal et mon bassin ? Et nettoie ensuite derrière moi, tu seras gentille… »

« Nafai et Zdorab viendront demain matin pour t'aider à te préparer, poursuivit Volemak.

— Et pour me montrer comment faire, intervint Hushidh. Il ne faut pas que ce soit une barrière entre nous, Issib, si tu dois devenir mon époux. Je ne veux pas que ce soit une gêne, et tu dois refuser d'en être gêné. »

C'est plus facile à dire qu'à faire, songea Issib, mais il

acquiesça en souhaitant que cette intention devienne réalité.

Une fois Nafai et Luet présents, la cérémonie ne prit que quelques instants. Nafai se tenait auprès d'Issib et Luet auprès d'Hushidh, tandis que Rasa et Volemak récitaient chacun à son tour les paroles rituelles. Ils suivaient la cérémonie de mariage des femmes qui relevait de la coutume basilicaine et il fallait parfois souffler les mots à Volemak ; mais les participants avaient l'impression que cela faisait partie du rite de l'entendre répéter les paroles que Rasa venait de prononcer, très doucement, pour les lui remettre en mémoire. Enfin, la cérémonie s'acheva et Rasa joignit les mains des mariés. Hushidh se pencha sur Issib et l'embrassa. C'était la première fois que leurs lèvres se touchaient et ce contact le surprit. Mais il l'apprécia aussi beaucoup, d'autant plus que, durant le baiser, Hushidh s'agenouilla près du fauteuil et que ses seins s'appuyèrent sur son bras ; il n'eut alors plus qu'un désir : que tout le monde s'en aille afin de pouvoir pousser l'expérience à son terme.

Une demi-heure passa encore ; Nafai et Luet lancèrent quelques plaisanteries et taquinèrent les mariés ; mais enfin, Issib et Hushidh se retrouvèrent seuls dans la tente et ils reprirent l'expérience là où ils l'avaient interrompue. Une fois Hushidh dévêtue, elle souleva Issib de son fauteuil – en s'étonnant sans nul doute de son extrême légèreté, bien que Nafai l'eût sûrement assurée qu'elle n'aurait aucun mal à le porter, grande comme elle était. Elle le déshabilla et se colla contre lui afin qu'il puisse lui donner autant qu'elle lui donnerait. Il crut qu'il n'allait pas supporter la force de ses émotions en voyant le plaisir qu'il lui procurait, en sentant les plaisirs qu'elle lui donnait ; son corps arrivait presque à bout d'énergie lorsqu'elle s'installa sur lui. Mais ce n'était pas grave, car elle le tenait, bougeait sur lui, l'embrassait, et lui, il lui baisait la joue, l'épaule, la poitrine, le bras, chaque fois qu'une partie d'elle passait à portée de ses lèvres ; et quand il le put, il passa ses bras autour d'elle afin que, placée au-dessus de lui, elle sente aussi ses mains sur son dos, sur ses cuisses, ses mains douces, faibles, incapables de rien faire, en réalité – mais ses mains tout de même. Était-ce vraiment suffisant pour elle ?

Était-ce un plaisir qui suffirait à la combler année après année, toute sa vie ?

Soudain, au lieu de s'interroger, il eut l'idée de lui poser la question.

« Oui, répondit-elle. Tu as fini, alors ?

— Pour cette fois-ci, en tout cas. J'espère que ça ne t'a pas fait trop mal.

— Un peu. Luet m'avait prévenue de ne pas m'attendre à être submergée de bonheur la première fois.

— Tu n'en avais pas l'air, en effet.

— Je n'étais pas submergée, c'est vrai, mais pas non plus complètement émergée ! Je dirais que pour ma nuit de noces, j'ai été bien immergée, et que j'attends avec impatience notre prochaine submersion pour voir à quel point ça peut s'améliorer !

— Pourquoi pas dès demain matin au réveil ? demanda-t-il.

— Peut-être. Mais ne t'étonne pas si tu te réveilles au milieu de la nuit pour t'apercevoir que j'abuse de toi !

— Tu plaisantes ou tu es sérieuse ?

— Et toi, est-ce que tu plaisantes ?

— Non. C'est la plus belle nuit de ma vie. Surtout parce que…»

Elle attendit la suite.

« Parce que je n'aurais jamais cru que ça m'arriverait.

— Et pourtant, c'est arrivé.

— Bon, j'ai répondu. À toi, maintenant.

— Au début, je pensais devoir peut-être jouer la comédie, et je l'aurais fait s'il l'avait fallu, parce que je sais qu'à long terme notre mariage peut tenir – je l'ai vu dans le rêve que m'a envoyé le Gardien de la Terre. S'il avait fallu que je joue la comédie pour lui donner un bon départ, je l'aurais fait.

— Ah…

— Mais ça n'a pas été nécessaire. Ce que tu as constaté, je l'ai vraiment ressenti ; ce n'était pas aussi bon que ça le sera plus tard, mais c'était bon quand même. Tu m'as fait plaisir. Tu es très doux, très gentil, très…

— Amoureux ?

— C'est ce que tu voulais me faire ressentir ?

— Oui, dit-il. Surtout ça.

— Ah », fit-elle.

Au bout d'un instant, il s'aperçut qu'elle n'avait pas du tout dit : « Ah » ; c'était plutôt un son qu'elle avait laissé échapper sans le vouloir ; dans la pénombre, il vit qu'elle pleurait, et il comprit alors qu'il avait eu exactement les mots qu'il fallait, tout comme elle lui avait dit les paroles qu'il avait besoin d'entendre.

Et alors qu'il s'enfonçait dans le sommeil, son corps contre celui d'Hushidh, son bras légèrement appuyé sur son flanc, il songea : J'ai goûté le fruit du rêve de Père ; non pas quand nous nous sommes accouplés, ni quand mon corps a déposé sa semence dans celui d'une femme, mais quand j'ai laissé Hushidh voir ma peur, ma gratitude.

5
Le Visage Du Gardien

Luet observait les babouins. La femelle qu'elle désignait sous le nom de Rubyet, à cause de la cicatrice livide qui lui marquait le dos, était en période d'œstrus, et il était intéressant de regarder les mâles s'affronter pour elle. Le plus esbroufeur, Yobar, celui qui passait tant de temps au camp des humains, était celui qui réussissait le moins à attirer l'attention de Rubyet. En fait, plus il se montrait agressif, moins il progressait. Il exprimait sa colère en tapant des pieds et en montrant les dents, il faisait claquer ses mâchoires et agitait les bras dans l'espoir d'intimider un des mâles qui courtisaient Rubyet ; à chaque fois, celui-ci renonçait rapidement et s'enfuyait – mais profitant de ce que Yobar poursuivait sa victime, d'autres mâles s'approchaient d'elle. Et quand Yobar revenait « victorieux » auprès de Rubyet, il tombait sur de nouveaux mâles déjà sur place et toute la scène recommençait.

Pour finir, Yobar se mit vraiment en colère, attaqua un mâle pour de bon, le mordit et le griffa, il s'agissait de celui que Volemak avait baptisé « Maslo » parce qu'il s'était un jour barbouillé le museau de graisse alors qu'il volait de la nourriture près du feu. Maslo se soumit aussitôt et présenta son postérieur à Yobar, mais celui-ci était trop furieux pour accepter sa soumission. Les autres mâles, amusés peut-être, assistaient sans bouger au spectacle de Yobar continuant à rosser sa victime.

Maslo parvint enfin à se libérer et se sauva en hurlant puis en geignant, tandis que Yobar, toujours enragé, le pourchassait à toute allure tout en le bourrant de coups quand il revenait à sa portée.

Soudain, Maslo eut un comportement des plus extraordinaires. Il se précipita sur une jeune mère nommée Ploxy qui avait un nourrisson avec lequel il jouait souvent, et il lui arracha le bébé des bras. Ploxy poussa un ululement de contrariété, mais le petit se montra aussitôt joyeux et tout excité – jusqu'à l'instant où Yobar, toujours furieux, fonça sur lui et se remit à frapper Maslo.

Mais alors, le bébé que tenait Maslo poussa soudain des cris de terreur ; aussitôt, au lieu de rester tranquillement à regarder, les autres mâles commencèrent à s'agiter. Ploxy se mit à hurler à son tour pour appeler à l'aide, et en quelques instants, tous les babouins de la troupe s'étaient assemblés autour de Yobar et le frappaient en criant. Éperdu, affolé, Yobar voulut prendre le nourrisson des mains de Maslo, croyant peut-être qu'alors tout le monde se rangerait dans son camp ; mais Luet comprit que cela ne marcherait pas. En effet, à l'instant où il tendit les pattes vers le bébé, les autres devinrent carrément violents et finirent par l'éjecter du groupe. Plusieurs mâles le pourchassèrent sur une bonne distance, puis s'installèrent non loin de la troupe pour s'assurer qu'il ne s'approcherait plus. Est-ce la fin des tentatives de Yobar pour s'intégrer à la tribu ? se demanda Luet.

Elle chercha Maslo des yeux du côté de Ploxy et du bébé, mais il n'était plus là ; les autres babouins se tenaient pourtant dans les parages, en train de jacasser, de bondir sur place et de manifester leur agitation de diverses façons.

Non, Maslo se trouvait dans les buissons en amont du groupe principal. Il avait emmené Rubyet à l'écart et la montait. Elle avait un air résigné des plus comiques ; mais de temps en temps ses yeux se révulsaient de plaisir – de plaisir ou d'exaspération. Luet se demanda si les humains émettaient le même genre de signaux bizarrement mélangés dans des circonstances similaires… une espèce d'intensité distraite qui pouvait aussi bien indiquer le plaisir que la perplexité.

En tout cas, Yobar, l'agressif, avait subi une défaite totale – au point de n'avoir peut-être même plus sa place dans la tribu. Quant à Maslo, qui n'était pourtant pas particulièrement costaud, il avait perdu une escarmouche, mais gagné la bataille et la guerre par-dessus le marché.

Tout cela parce qu'il avait pris un bébé des bras de sa mère.

« Un veinard, ce Maslo, dit Nafai. Je me demandais qui allait gagner le cœur de la douce Rubyet.

— Il s'y est pris avec des fleurs, répondit Luet. Je n'avais pas l'intention de m'attarder ici aussi longtemps.

— Je ne te cherchais pas pour te mettre au travail. J'avais envie d'être avec toi. Je n'ai plus rien à faire jusqu'au dîner. J'ai abattu ma proie tôt ce matin et déposé sa sanglante dépouille aux pieds de ma compagne. Malheureusement, elle était occupée à vomir et ne m'a pas donné ma récompense habituelle.

— Dire qu'il faut que je sois la seule tout le temps malade ! soupira Luet. Hushidh a éructé une fois et tout était dit. Quant à Kokor, elle essaye bien de vomir mais elle n'arrive à rien, si bien que la compassion qu'elle voudrait éveiller lui passe sous le nez, tandis que j'y ai droit, moi, alors que je n'en veux pas.

— Qui aurait cru que ce serait la course entre Hushidh, Kokor et toi pour mettre au monde le premier bébé de la colonie ?

— Pour toi, c'est plutôt un bien, répondit Luet. Ça te fournira un nourrisson à prendre contre toi, en cas d'ennuis ! »

Nafai n'avait pas assisté au stratagème de Maslo et ne saisit pas l'allusion.

« Je parle de Maslo, dit Luet. Il s'est protégé avec le bébé de Ploxy.

— Ah oui, c'est leur méthode ; Shedemei m'en a parlé. Les mâles qui sont intégrés dans la tribu se lient d'amitié avec un ou deux petits pour s'en faire aimer. Et puis, lors des bagarres, ils s'emparent du petit, qui ne crie pas quand son ami le prend. L'autre mâle continue d'attaquer, le bébé se met alors à hurler de peur, et toute la tribu tombe à bras raccourcis sur le pauvre pizdouk.

— Ah ! dit Luet. Ça n'avait donc rien d'extraordinaire.

— Mais je n'y avais jamais assisté. Je suis jaloux que tu l'aies vu et pas moi.

— Et voilà la récompense. » Luet montra Maslo, qui n'en avait pas encore fini avec Rubyet.

« Et où est le perdant ? Je parie que c'est Yobar. » Luet indiqua une autre direction et en effet, Yobar était là, pitoyable

dans son coin, les yeux fixés sur la troupe, sans oser s'approcher à cause des deux mâles qui grignotaient des feuilles à mi-chemin entre lui et le reste de la tribu.

« Tu vois, tu as intérêt à te mettre bien avec mon bébé, dit Luet. Sinon tu n'arriveras jamais à t'intégrer à la tribu que nous sommes en train de former. »

Nafai posa la main sur le ventre de Luet. « Il n'a pas encore grossi.

— Ça me convient très bien. Dis-moi, pourquoi es-tu venu ici, en fait ? »

Il la regarda d'un air consterné.

« Tu ne savais pas que j'étais ici, parce que personne n'était au courant, poursuivit Luet, donc tu n'es pas venu me retrouver : tu voulais être seul. »

Il haussa les épaules. « J'aime autant être avec toi.

— Tu es trop impatient. Surâme nous a déjà dit que rien ne pressait – elle n'aura rien préparé pour nous à Vusadka avant des années.

— Ce coin où nous sommes ne suffit pas à nous nourrir – il devient déjà difficile de trouver du gibier, dit Nafai. Et nous sommes trop près de la vallée habitée de l'autre côté des montagnes, à l'est.

— Oui, mais ce n'est pas ça qui te met dans tous tes états. Ce qui t'exaspère, c'est que le Gardien ne t'ait pas transmis de rêve.

— Non, ça, ça ne me tracasse pas. C'est plutôt la façon dont vous me le jetez tous à la tête. Toi, Shuya, Père, Mouj et Soif, vous avez tous vu ces anges et ces rats, moi pas ! Est-ce que ça veut dire qu'un ordinateur qui tourne autour d'une planète à une centaine d'années-lumière d'ici m'a jugé, un siècle avant ma naissance, indigne de recevoir sa petite ménagerie onirique ?

— Tu es vraiment en colère, dis donc !

— Je veux agir, et si c'est impossible, je veux au moins apprendre ! s'écria Nafai. J'en ai marre d'attendre sans arrêt et que rien ne se passe ! Ça ne sert à rien que je travaille avec l'Index ; Zdorab et Issib s'en servent constamment et ils connaissent bien mieux son fonctionnement que moi…

— Mais il te parle plus clairement qu'à quiconque.

— C'est ça : il ne me dit rien, mais sans parasites ! Quelle

réussite !

— Et tu es bon chasseur. Même Elemak le reconnaît.

— Ah oui ! C'est tout ce qu'on m'a trouvé à faire : tuer ! »

Luet vit l'ombre de la mort de Gaballufix passer sur le visage de Nafai. « Vas-tu un jour te pardonner ton acte ?

— Oui. Quand Gaballufix sortira des grottes des babouins pour me dire qu'il faisait semblant d'être mort.

— Tu ne supportes pas d'attendre, c'est tout, dit Luet. Mais il en va de même pour ma grossesse. J'aimerais que ce soit fini. J'aimerais que le bébé soit déjà là. Mais ça prend du temps, alors j'attends.

— Tu attends, mais tu sens les changements en toi.

— Et je vomis tout ce que j'avale.

— Pas tout, fit Nafai, et tu sais ce que je veux dire. Moi, je ne sens aucun changement, je ne suis utile à rien…

— Sauf pour le gibier que nous mangeons.

— D'accord, tu as gagné ! J'ai un rôle vital, je suis utile à la communauté, je suis occupé tout le temps, je dois donc me tenir pour heureux. » Il commença à s'éloigner.

Elle voulut le rappeler, mais elle se rendit compte que cela ne servirait à rien. Il avait envie d'être malheureux et tout ce qu'elle obtiendrait en cherchant à lui remonter le moral n'aboutirait qu'à contrarier son humeur présente. Quelques jours plus tôt, tante Rasa l'avait avertie : elle devait se rappeler que Nafai n'était qu'un adolescent, elle ne pouvait l'espérer mûr et solide comme une tour. « Vous étiez tous les deux trop jeunes pour le mariage, avait dit Rasa, mais les événements nous ont dépassés. Tu as accepté le défi – Nafai y viendra, en son temps. »

Mais Luet n'avait pas particulièrement l'impression d'avoir relevé un quelconque défi. L'idée de mettre un enfant au monde dans le désert, loin de tout médecin, la terrifiait. Auraient-ils encore à manger dans quelques mois ? Tout dépendait de leur potager et des chasseurs, et seuls Elemak et Nafai s'y entendaient, en fait, même si Obring et Vas faisaient parfois quelques sorties avec leurs pulsants. Les vivres pouvaient venir à manquer, le bébé allait bientôt être là, et que se passerait-il s'ils décidaient soudain de reprendre le voyage ? Ses nausées étaient déjà difficiles à supporter, mais que serait-ce si elle

devait voyager sur une monture cahotante ? Elle préférait encore avaler du fromage de chameau !

Et naturellement, la pensée du fromage lui fit venir une vague de nausée, qui faillit cette fois passer par-dessus bord ; elle tomba donc à genoux, malade de l'acidité qui remontait de ses entrailles jusque dans sa bouche. Sa gorge était douloureuse, sa tête lui faisait mal et elle en avait assez !

Alors, des mains la touchèrent et rassemblèrent sa chevelure en torsade afin de la protéger des vomissures. Elle voulut dire merci, sachant qu'il s'agissait de Nafai ; elle désirait aussi lui dire de s'éloigner : quelle humiliation, quelle ignominie, quelle douleur de se montrer sous ce jour ! Mais c'était son mari ; il était partie prenante et elle ne pouvait le renvoyer. À vrai dire, elle n'en avait même pas envie.

Ses haut-le-cœur se calmèrent enfin. « Pas très efficace, commenta Nafai, si l'on en juge par la quantité.

— Tais-toi, s'il te plaît. Je n'ai pas envie qu'on me remonte le moral : je souhaiterais que mon bébé ait déjà dix ans pour que je me rappelle ce genre de séances comme un épisode amusant de mon enfance !

— Ton vœu est exaucé, répondit Nafai. Ta fille est ici et elle a dix ans. Évidemment, c'est une morveuse haïssable, comme toi au même âge.

— C'est pas vrai !

— Tu étais déjà la sibylle de l'eau et, comme chacun sait, tu prenais tout le temps des grands airs et tu faisais l'insolente avec les adultes !

— Je leur disais ce que je voyais, c'est tout ! » Puis elle se rendit compte qu'il se moquait d'elle. « Ne te fiche pas de moi, Nafai. Je le regretterai plus tard, mais si tu continues, je risque de sortir de mes gonds et de t'assassiner sur place ! »

Il l'enlaça et elle dut se tortiller pour l'empêcher de l'embrasser. « Arrête ! s'écria-t-elle. J'ai un goût si affreux dans la bouche que tu en tomberais comme une mouche ! »

Il se contenta donc de la tenir dans ses bras et au bout d'un moment, elle se sentit mieux.

« Je ne cesse pas de penser au Gardien de la Terre », dit Nafai.

J'y songerais moi aussi si le bébé ne m'occupait pas tout entière, se dit Luet.

« Peut-être n'est-ce pas un ordinateur, en réalité, reprit Nafai. Peut-être ne nous appelle-t-il pas à travers des rêves vieux de cent ans ; il est possible qu'il nous connaisse et qu'il attende simplement un… un événement avant de nous parler.

— Il attend le message que tu es le seul à pouvoir recevoir.

— Que je sois le seul, ça, je m'en fiche. Je me contenterais du rêve de Père, si seulement je pouvais éprouver les mêmes sentiments que lui, si je sentais en quoi l'effet du Gardien sur moi est différent de celui de Surâme. J'ai envie de savoir ! De savoir ! »

Je le sais bien. Tu nous en rebats les oreilles tous les jours.

« J'essaye de communiquer avec le Gardien de la Terre. C'est te dire à quel point je deviens fou, Luet ! Montre-moi ce que tu as montré à Père, voilà ce que je répète sans arrêt !

— Et il ne te répond pas.

— Il est à cent années-lumière d'ici ! Il ne sait même pas que j'existe !

— Ma foi, si tu désires seulement faire le même rêve que Volemak, pourquoi ne demandes-tu pas à Surâme de te l'envoyer ?

— Dois-je te rappeler qu'il ne provient pas de Surâme ?

— Mais elle a dû enregistrer toute l'expérience dans l'esprit de ton père, non ? Elle peut donc la retrouver et te la montrer. Et comme tu perçois beaucoup plus clairement que nous autres par le biais de l'Index…

— Ce serait comme si je le vivais moi-même ! s'écria Nafai. Mais comment n'y ai-je pas pensé ? Comment Surâme n'y a-t-il pas pensé ?

— Elle n'est pas très créative, tu le sais bien.

— Il est créativement inerte. Mais pas toi. » Il plaqua deux baisers sur les joues de Luet, l'enlaça une dernière fois et se leva d'un bond. « Il faut que j'aille parler avec Surâme.

— Transmets-lui mes amitiés, dit Luet avec douceur.

— Je… ah, je vois. Rien ne presse. Revenons au camp ensemble, tu veux ?

— Non, vraiment – ce n'était pas un reproche. J'ai envie de

rester encore un peu ici. Peut-être pour voir si les babouins laisseront Yobar revenir.

— Ne manque pas le dîner, dit Nafai. Tu manges pour…

— Pour deux.

— Pour trois, peut-être ! Qui sait ? »

Elle poussa un gémissement théâtral, sachant que c'était ce qu'il attendait d'elle. Puis il détala vers le camp en amont de la vallée.

Ce n'est qu'un adolescent, comme l'a dit tante Rasa. Mais moi, qui suis-je ? Sa mère ? Non, pas vraiment – c'est Rasa. Je ne puis en attendre davantage de lui ; il travaille dur et bien, et plus de la moitié de la viande que nous mangeons provient de sa chasse. Il est bon et doux pour moi – je ne vois pas comment Issib pourrait être plus gentil et plus tendre que Nafai, quoi qu'en dise Shuya. Et je suis son amie ; il me parle de choses qu'il n'aborderait avec personne d'autre et quand je m'adresse à lui, il m'écoute et me répond, contrairement à certains autres maris, en tout cas au dire de leurs femmes. Selon toutes les normes que je connais, c'est un excellent époux, mûr pour son âge – mais je ne pensais pas que cela se passerait ainsi. Quand je lui ai fait traverser le lac des Femmes, pour moi cela signifiait que nous étions destinés à accomplir de hauts faits pleins de majesté. Je nous voyais roi et reine, ou du moins grande prêtresse et grand prêtre, changeant l'univers par de grands et augustes exploits. Au lieu de ça, je vomis tripes et boyaux tandis qu'il grimpe aux murs comme un gamin de quinze ans qui s'exaspère parce qu'un ordinateur d'une autre planète refuse de lui envoyer des rêves…

Ah, et puis je suis trop fatiguée pour réfléchir, trop malade pour m'inquiéter ! Un jour, peut-être, l'image que je me fais de mon mariage deviendra réalité. Ou alors, ce sera pour sa deuxième épouse, après que je me serai tuée à vomir et qu'on m'aura enterrée sous le sable du désert.

Depuis toujours, les gens regardaient Shedemei d'un air bizarre, et elle le savait. Au début, parce que c'était une enfant très intelligente qui s'intéressait à des sujets dont les enfants ne se préoccupent pas en général. Les adultes lui jetaient des regards étonnés. Les autres gamins aussi, mais parfois les

adultes souriaient et hochaient la tête d'un air approbateur ; les gamins, jamais. Shedemei avait cru que cela signifiait qu'en grandissant, tout le monde l'accepterait ; mais c'était le contraire qui était arrivé. Quand elle était devenue adulte, les enfants de sa génération avaient grandi en même temps qu'elle et la traitaient comme autrefois. Naturellement, elle était capable maintenant d'identifier ce qu'elle lisait en eux : crainte, rancœur, jalousie.

La jalousie ! Qu'y pouvait-elle si elle avait bénéficié d'une combinaison de gènes qui lui donnait une mémoire extraordinaire, un don immense pour saisir et comprendre les idées et un esprit capable d'opérer des rapprochements que personne d'autre ne voyait ? Elle n'avait pas choisi ce don de pratiquer une gymnastique mentale inaccessible à ceux qu'elle côtoyait (il existait des gens aussi intelligents qu'elle, certains peut-être même plus, mais ils vivaient dans des cités lointaines, voire sur d'autres continents ; elle ne les connaissait que par les travaux qu'ils publiaient et que Surâme transmettait aux diverses cités). Elle n'était pas malveillante, mais elle n'avait pas le pouvoir de faire partager ses dons aux envieux ; elle ne pouvait leur faire partager que les produits de ses talents. Ils les acceptaient de grand cœur, puis ils lui en voulaient.

Elle en avait conclu depuis longtemps que la majorité des gens vénèrent de loin les surdoués, mais préfèrent pour amis de sympathiques incompétents.

Or voilà qu'elle était définitivement attachée à cette petite société de seize personnes qu'elle ne pouvait éviter de rencontrer tous les jours. Elle faisait son travail, le désherbage du potager, la corvée d'eau, la surveillance des babouins pour éviter qu'ils ne quittent leur terrain et ne s'attaquent à la réserve de vivres. Elle remplaçait de bon cœur Luet quand elle était prise de nausées et accomplissait sans se plaindre les tâches que Sevet était trop paresseuse, Kokor trop enceinte et Dol trop délicate pour exécuter. Mais elle ne s'adaptait pas, on ne l'acceptait pas, elle ne s'intégrait pas au groupe, et cela ne faisait qu'empirer à chaque jour qui passait.

Elle comprenait parfaitement ce qui se passait, mais n'y trouvait aucun soulagement. Le lien qui se crée entre un mari et

sa femme induit le besoin que les autres soient unis par le même lien, elle le savait bien pour l'avoir étudié. Les anciennes habitudes de flirt, les amitiés flottantes et inconséquentes, tout cela met les gens mariés mal à l'aise parce qu'ils ne veulent dans leur environnement rien qui puisse menacer la stabilité de la monogamie, alors que l'essence de la société sans union fixe, c'est le déséquilibre permanent, le libertinage, le hasard, le décousu, le folâtre.

Il est vrai que c'était précisément la façon dont certains souhaitaient vivre – Shedemei voyait bien que la monogamie hérissait Mebbekew, Obring, Sevet et Kokor. Mais pour l'instant, ils jouaient leur rôle d'époux en y mettant peut-être plus de conviction que ceux qui y croyaient réellement. Quoi qu'il en soit, il en résultait que Shedemei se retrouvait encore plus coupée des autres que jamais. On ne la fuyait pas, ça non. Hushidh et Luet se montraient toujours aussi chaleureuses avec elle, Eiadh était convenable à sa façon et tante Rasa toujours la même – elle serait toujours la même. Néanmoins, les hommes étaient tous… comment dire ? civils ? Quant à Dol, Sevet et Kokor, leur attitude allait du glacial à l'acide.

Le pire, c'était que cette petite troupe d'humains prenait une forme qui excluait systématiquement toute influence de sa part. Pourquoi avait-on cessé de dire : « Les hommes vont faire ceci tandis que les femmes feront cela » ? Maintenant, c'était : « Les épouses peuvent rester ici pendant que les hommes s'en vont » faire ce qu'ils avaient envie de faire. Cette façon de classer les femmes sous le terme d'« épouses » la rendait folle de rage : les hommes, eux, ne se désignaient jamais comme « époux » ; c'étaient toujours des hommes. Et, comme si elles étaient aussi stupides que des babouins, les femmes ne paraissaient pas comprendre de quoi parlait Shedemei quand elle le leur faisait remarquer.

Naturellement, certaines, les plus intelligentes, en avaient conscience, mais elles préféraient ne pas en faire une affaire parce que… elles voulaient être de bonnes épouses ! Tant d'années à Basilica où les femmes n'avaient pas eu besoin d'effacer leur identité propre pour trouver des époux, et voilà que six semaines de voyage dans le désert suffisaient à les

transformer en femmes de tribu nomade ! Le codage qui nous pousse à nous intégrer sans faire de vagues doit être si profondément ancré dans nos gènes qu'il est sans doute impossible à éradiquer, se dit Shedemei. Pourtant, j'aimerais mettre la main dessus ! Je l'arracherais au déplantoir, je le cautériserais avec un charbon ardent entre mes doigts nus ! L'absurdité de travailler sur des gènes avec des instruments aussi grossiers ne l'effleurait même pas ; la fureur que lui inspirait l'injustice de cet état de fait dépassait toute raison.

Je n'avais pas l'intention de me marier, pas avant longtemps, et encore, ce n'aurait été que pour une année, le temps de concevoir ; puis je me serais débarrassée de mon époux, en respectant quand même ses droits sur l'enfant. Il n'y avait pas de place dans ma vie pour un lien avec un homme. Et quand je me serais mariée, ce n'aurait sûrement pas été avec un mollasson d'archiviste invertébré qui s'est laissé transformer en domestique d'une communauté de seigneurs !

Shedemei était entrée dans le camp bien décidée à tirer le meilleur parti d'une triste situation, mais plus elle côtoyait Zdorab, moins elle l'appréciait. Elle aurait pu lui pardonner la façon dont il s'était retrouvé dans le groupe, Nafai l'ayant amené par ruse à sortir l'Index de la cité, puis obligé par force à jurer de les accompagner dans le désert. On peut excuser la faiblesse d'un homme dans un instant de trouble, d'incertitude et de surprise. Mais à son arrivée, elle avait découvert un Zdorab se prêtant à un rôle si avilissant qu'elle avait eu honte d'appartenir à la même espèce que lui. Ce n'était pas qu'il prenait sur lui les corvées dont personne ne voulait – couvrir les latrines, en creuser de nouvelles, évacuer les déchets corporels d'Issib, faire la cuisine, nettoyer la vaisselle. Elle aurait même plutôt eu du respect pour quelqu'un qui prêtait volontiers son aide – en tout cas, elle préférait cela à la paresse de Meb, d'Obring, de Kokor, de Sevet et de Dol. Non, ce qui éveillait en elle un tel mépris pour Zdorab, c'était son attitude envers ces travaux : il ne proposait pas de s'en charger comme s'il avait eu le droit de le refuser ; il agissait tout bonnement comme si c'était son rôle naturel d'accomplir les pires corvées du camp, et il les exécutait dans un tel silence, avec si peu d'ostentation qu'il était vite

devenu normal pour tous que les tâches désagréables ou rebutantes lui reviennent de droit.

C'est un serviteur-né, se disait Shedemei. Il est venu au monde pour être esclave. Je n'aurais jamais cru qu'il pût exister une pareille créature, mais elle existe bel et bien, et c'est Zdorab, et c'est lui que les autres m'ont choisi pour époux !

Comment Surâme avait-elle pu permettre à Zdorab un accès aussi aisé à sa mémoire par le biais de l'Index ? Cela dépassait Shedemei. À moins que Surâme n'ait elle aussi désiré un serviteur. C'est peut-être ceux-là qu'elle préfère : ceux qui se conduisent comme des esclaves. N'est-ce pas pour cela que nous sommes tous ici ? Pour servir Surâme ? Pour lui servir de bras et de jambes, afin qu'elle puisse retourner sur Terre ? Des esclaves, tous… sauf moi !

C'est du moins ce que Shedemei s'était dit pendant des semaines, jusqu'au jour où elle s'était rendu compte qu'elle aussi commençait à tomber dans la catégorie des servantes. Cela lui était arrivé aujourd'hui même, alors qu'elle rapportait de l'eau de la rivière pour Zdorab, à la fois pour sa cuisine et sa toilette. D'habitude, elle s'en chargeait avec Hushidh et Luet, mais les vomissements de Luet l'affaiblissaient au point qu'elle avait perdu du poids, ce qui était mauvais pour l'enfant, et Hushidh s'occupait d'elle ; Shedemei se retrouvait donc seule pour la corvée. Elle attendait toujours que Rasa s'aperçoive qu'elle se coltinait l'eau toute seule et intervienne : « Sevet, Dol, Eiadh, prenez une palanche et transportez des seaux d'eau ! Faites votre part de travail ! » Mais Rasa voyait chaque jour Shedemei porter l'eau, passer devant Sevet et Kokor qui jacassaient en feignant de carder du poil de chameau et de le tortiller en fils, et tante Rasa ne disait jamais rien.

Elle avait envie de crier : « Avez-vous donc oublié qui je suis ? Ne vous rappelez-vous pas que je suis la plus grande savante de cette génération à Basilica ? La plus grande depuis dix générations ? »

Mais elle connaissait la réponse et elle ne criait pas. Tante Rasa avait oublié, en effet, parce que dans ce camp, elle se trouvait dans un monde nouveau, et le statut de tel et tel à Basilica ou ailleurs, cela ne comptait plus. Dans ce camp, on

était une épouse, ou non, et dans ce dernier cas, on n'était personne.

Et voilà pourquoi Shedemei, son travail accompli, alla trouver Zdorab. Serviteur ou pas, c'était le seul homme disponible et elle en avait par-dessus la tête de n'être qu'une citoyenne de seconde classe dans cette nation en miniature. Un mariage prouverait qu'elle se pliait au nouvel ordre, elle entrerait dans une autre sorte de servitude avec un époux pour qui elle n'aurait que mépris. Mais cela valait mieux que disparaître purement et simplement.

Évidemment, quand elle l'imaginait en train de faire ses petites affaires avec son corps, elle en avait la chair de poule. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Luet qui vomissait tout le temps – voilà ce qui arrive quand on laisse les hommes traiter les femmes comme des banques où déposer leur triste petit sperme.

Non, je me raconte des histoires, se dit-elle. Je suis furieuse, et c'est tout. Le partage du matériel génétique est élégant, magnifique ; c'est toute ma vie. Quelle grâce dans l'accouplement des lézards, le mâle monte sur la femelle et s'y accroche, son long et fin pénis l'enlace et cherche l'ouverture, agile et préhensile comme une queue de babouin ; la danse des pieuvres, leurs tentacules qui se touchent à leur extrémité, le frisson des saumons quand ils expulsent leurs œufs, puis leur semence, au fond de la rivière ; tout ça est magnifique, tout ça fait partie du ballet de la vie.

Mais les femelles disposent toujours d'un minimum de choix ; les fortes, en tout cas, les futées. Elles se débrouillent pour donner leurs œufs au mâle qui leur offrira les meilleures chances de survie – le mâle fort, le dominant, l'agressif, l'intelligent – pas à un esclave tremblant. Je n'ai pas envie que mes enfants aient des gènes d'esclave. Je préfère ne pas avoir d'enfant du tout plutôt que de les voir ressembler chaque année un peu plus à Zdorab, pour finir par avoir honte de les regarder.

C'est donc dans cet état d'esprit qu'elle se retrouva devant la tente de l'Index, prête à proposer à Zdorab une sorte de demi-mariage. Étant donné son mépris de l'homme, elle voulait un mariage sans relations sexuelles ni enfants. Et comme il était

méprisable, elle pensait qu'il accepterait la formule.

Il était assis en tailleur sur le tapis, l'Index entre les jambes, les deux mains posées sur la boule, les yeux fermés. Il passait chacun de ses moments de liberté avec l'Index – ce qui ne faisait pas beaucoup, car il disposait de peu de temps libre. Souvent, Issib lui tenait compagnie, mais en fin d'après-midi, Issib était de garde au jardin – le bras à rallonge de son fauteuil faisait merveille pour empêcher les babouins de s'approcher de trop près des melons et s'était révélé efficace pour abattre des oiseaux en plein vol. C'était donc pour Zdorab le moment privilégié pour s'isoler avec l'Index ; cela durait rarement plus d'une heure et l'unique respect que le groupe lui manifestait consistait à le laisser seul en ces instants – pourvu que le dîner soit déjà sur le feu et que personne d'autre n'ait besoin de l'Index, sans quoi on le délogeait sans autre forme de procès.

Le voyant ainsi, les yeux clos, Shedemei aurait presque pu croire qu'il communiait avec le grand esprit de Surâme. Mais naturellement, il n'avait pas l'intelligence nécessaire. Sans doute mémorisait-il les articles principaux de l'Index, afin d'aider Wetchik, Nafai, Luet ou Shedemei elle-même à trouver un renseignement qu'ils recherchaient. Même avec l'Index, Zdorab restait un pur serviteur.

Il leva les yeux. « Avez-vous besoin de l'Index ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Non, répondit-elle. Je suis venue vous parler. »

Est-ce qu'il frissonna ? Ou bien fut-ce un mouvement vif et involontaire de ses épaules ? Mais non ! Il haussait les épaules, voilà tout.

« Je m'y attendais, dit-il.

— Tout le monde s'y attend ; c'est bien pour ça que je ne suis pas venue tout de suite.

— Très bien, dit-il. Alors, pourquoi maintenant ?

— Parce qu'à l'évidence, dans ce groupe, les célibataires seront de plus en plus laissés pour compte à mesure que le temps passera. À vous, ça vous convient peut-être, mais pas à moi.

— Je n'ai pas remarqué qu'on vous laisse jamais pour compte, dit Zdorab. On vous écoute dans les conseils.

— On m'écoute patiemment, répliqua Shedemei. Mais je n'ai pas d'influence réelle.

— Comme nous tous. C'est l'expédition de Surâme.

— Je me doutais que vous ne comprendriez pas. Essayez d'envisager notre groupe comme une tribu de babouins. Vous et moi sommes en train de nous faire repousser de plus en plus en marge de la troupe. Dans peu de temps, nous ne serons plus rien.

— Mais ça n'a d'importance que si on se soucie d'être quelqu'un. »

Shedemei eut de la peine à croire qu'il l'eût dit aussi clairement. « Je sais parfaitement que vous n'avez strictement aucune ambition. Zdorab, mais moi, en tant qu'être humain, je n'ai pas l'intention de disparaître. Aussi, ce que je propose est très simple. Nous nous prêtons à la cérémonie de mariage avec tante Rasa et nous partageons une tente, point final. Personne n'a besoin de savoir ce qui se passe entre nous. Je ne veux pas de vos enfants et votre compagnie ne m'intéresse pas particulièrement. Nous dormirons simplement dans la même tente et de ce fait nous ne serons plus en marge de la troupe. Ce n'est pas plus compliqué que ça. D'accord ?

— Parfait », dit Zdorab.

Elle avait espéré qu'il dirait cela. Mais il y avait un accent dans sa façon de le dire, un accent très subtil…

« C'est ce que vous vouliez, en fait », dit-elle.

Il lui adressa un regard inexpressif.

« C'est ce que vous vouliez depuis le début. »

Encore ce quelque chose dans le regard…

« Et vous avez peur. »

Un éclair de fureur jaillit soudain des yeux de Zdorab. « Alors, vous vous prenez pour Hushidh, maintenant ? Vous croyez savoir ce que les gens éprouvent les uns pour les autres ? »

Elle ne l'avait encore jamais vu manifester de la colère – pas la moindre bouderie et surtout pas ce mépris brûlant, flamboyant, qu'elle constatait à présent. C'était là une facette de Zdorab dont elle ignorait l'existence. Elle ne l'en apprécia d'ailleurs pas plus pour autant. Son expression lui rappelait en

fait le rictus d'un chien qu'on vient de fouetter.

« À vrai dire, fit Shedemei, que vous ayez eu envie de faire l'amour avec moi ou non m'indiffère. Je n'ai jamais eu le souci de plaire aux hommes – je laisse ça aux femmes qui n'ont rien d'autre à offrir au monde qu'une paire de seins et un utérus.

— Je vous ai toujours estimée pour vos travaux en génétique, répondit Zdorab. En particulier pour votre étude sur la dérive génétique parmi les espèces prétendument stables. »

Shedemei en resta sans voix. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'un membre du groupe ait lu et encore moins compris une de ses publications scientifiques. Tout le monde la prenait pour une savante capable de mettre au point des altérations génétiques qu'on pouvait vendre dans des cités lointaines – telles étaient depuis des années ses relations avec Wetchik et ses fils.

« Je ne puis cependant que regretter que vous n'ayez pas eu accès aux archives génétiques de l'Index. Plusieurs de vos assertions auraient été confirmées si vous aviez eu alors le codage génétique exact des espèces-tests, telles qu'elles étaient sorties des vaisseaux de la Terre. »

Elle était abasourdie. « L'Index renferme des renseignements de cet ordre-là ?

— C'est ce que j'ai découvert il y a des années. L'Index refusait de me les fournir – je sais pourquoi, aujourd'hui : certaines informations de sa mémoire peuvent avoir des applications militaires, comme la création d'épidémies mortelles. Mais il existe des moyens de tourner quelques interdictions et je les ai trouvés. Je ne sais d'ailleurs pas exactement ce que Surâme en pense.

— Et c'est seulement maintenant que vous me le dites ?

— J'ignorais que vous poursuiviez vos recherches, dit Zdorab. Vous avez écrit ces articles il y a des années, alors que vous sortiez de l'école. C'était votre premier projet sérieux. Je supposais que vous aviez changé d'orientation.

— C'est donc ça que vous faites avec l'Index ? De la génétique ? »

Zdorab secoua la tête. « Non.

— Alors, quoi ? Qu'étiez-vous en train d'étudier quand je suis

arrivée ?

— Des modèles de probabilités concernant la dérive des continents sur la Terre.

— Sur la Terre ! Surâme possède des données aussi précises sur la Terre ?

— Oui, mais il l'ignorait. J'ai dû user de persuasion pour les lui soutirer. Bien des éléments sont cachés à Surâme lui-même, il faut le savoir. Mais l'Index en détient la clé. Surâme était dans tous ses états devant certaines choses que j'ai découvertes dans sa mémoire. »

Telle était la surprise de Shedemei qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. « C'est très drôle, en effet, dit Zdorab sans une once d'humour.

— Non, c'est juste que je…

— Que vous vous étonnez d'apprendre que j'ai d'autres talents que de faire du pain et d'enfouir les excréments. »

Il avait tapé si près de son attitude précédente que Shedemei se sentit prise de colère. « Je m'étonne surtout que vous ayez conscience de valoir mieux que ça !

— Vous n'avez aucune idée de ce que je sais ni de ce que je pense de moi-même, aucune idée de ce qui me concerne. Et vous n'avez fait aucun effort dans ce sens ! Vous êtes arrivée ici comme le chef des dieux de tous les panthéons, vous avez daigné me proposer le mariage à condition que je ne vous touche pas, et vous pensiez que j'allais accepter votre offre avec reconnaissance. Eh bien, je l'ai acceptée. Et vous pouvez continuer à me traiter comme si je n'existais pas, pour moi, ce sera parfait ! »

De toute sa vie, jamais Shedemei ne s'était sentie aussi honteuse. Elle qui abhorrait la façon dont tout le monde traitait Zdorab en quantité négligeable, elle l'avait traité de la même manière et n'avait accordé aucune attention à ses sentiments, comme s'ils ne comptaient pas. Mais maintenant qu'elle l'avait frappé au cœur avec sa méprisante proposition de mariage, elle prenait conscience qu'elle lui avait fait du mal et voulait réparer son tort. « Je regrette, dit-elle.

— Pas moi, répondit Zdorab. Oublions simplement cette conversation, marions-nous dès ce soir et puis nous ne serons

plus obligés de nous parler, d'accord ?

— Vous ne m'aimez vraiment pas, fit Shedemei.

— Comme si vous vous étiez inquiétée un seul instant de moi ou de quiconque vous apprécie, du moment que cela ne vous dérangeait pas trop dans votre travail ! »

Shedemei éclata de rire. « Vous avez raison !

— J'ai l'impression que nous nous sommes évalués mutuellement, mais que l'un de nous y est mieux arrivé que l'autre. »

Elle hocha la tête, acceptant la rebuffade. « Naturellement, il faudra que nous discutions de nouveau.

— Ah bon ?

— Oui, pour que vous me montriez comment accéder aux données concernant la Terre.

— Ce qui concerne la génétique, voulez-vous dire ?

— Et la dérive des continents, aussi. N'oubliez pas que je transporte des semences pour réintroduire des espèces disparues sur Terre. J'ai besoin de connaître les formes des terres. Et beaucoup d'autres choses encore. »

Il acquiesça. « Je peux vous le montrer, mais à condition que vous vous rappeliez que je dispose de données vieilles de quarante millions d'années, et que les extrapolations couvrent quarante millions d'années. Elles risquent donc d'être fausses, et de beaucoup : une erreur minime au départ pourrait avoir pris des proportions gigantesques aujourd'hui.

— Je me permets de vous rappeler que je suis scientifique.

— Et moi archiviste, répondit Zdorab. Je me ferai un plaisir de vous indiquer comment accéder aux informations sur la Terre. Il faut passer par une espèce de porte de service – j'ai découvert un chemin par les données agricoles, précisément par l'élevage des porcs, croyez-le ou non. C'est un avantage d'être curieux de tout. Tenez, asseyez-vous en face de moi et posez les mains sur l'Index. J'espère que vous y serez sensible.

— Assez, en tout cas. Wetchik et Nafai m'ont invitée à des séances et j'en ai profité pour chercher des renseignements. Mais la plupart du temps, je me sers de mon ordinateur personnel, parce que jusqu'à présent je croyais déjà connaître tout ce qui concernait mon domaine dans l'Index. »

Assis l'un en face de l'autre, l'Index posé entre eux, ils se penchèrent pour appuyer leurs coudes sur leurs genoux et placer les doigts sur la boule dorée. Leurs mains se touchaient, mais Zdorab ne retira pas la sienne ; il ne tremblait pas ; ses mains étaient calmes, fraîches, comme s'il ne remarquait pas la présence de Shedemei.

Elle capta aussitôt la voix de l'Index qui répondait aux requêtes de Zdorab par des noms de chemins, de rubriques, de sous-rubriques et de catalogues contenus dans la mémoire de Surâme. Mais à mesure que les noms se succédaient, elle en perdait le fil, parce que les doigts de Zdorab touchaient les siens. Elle ne ressentait pourtant rien pour lui ; non, ce qui la perturbait, c'était qu'il ne ressente rien pour elle. Depuis plus d'un mois, il la savait destinée à devenir son épouse, du moins était-ce prévu ; il avait bien dû l'observer, quand même ! Et rien, pas la moindre étincelle de désir. Il avait accepté l'interdiction de toute relation sexuelle sans l'ombre d'un regret. Et il supportait de la toucher sans manifester le moindre signe de trouble.

Jamais comme en cet instant Shedemei ne s'était sentie plus laide ni moins désirable. C'était absurde ! À peine quelques minutes plus tôt, elle avait eu tant de mépris pour cet homme que s'il lui avait montré quelque désir, elle en aurait été écœurée. Mais ce n'était plus le même homme, c'était quelqu'un de beaucoup plus intéressant, quelqu'un d'intelligent doué d'un esprit et d'une volonté, et s'il ne déclenchait pas en elle une grande vague d'amour ni même d'attirance, elle n'en ressentait pas moins pour lui un respect nouveau et assez fort pour que l'absence totale de désir d'elle lui soit douloureux.

Encore une blessure, toujours au même endroit, qui rouvrait les escarres et les cicatrices fragiles, et qui la faisait de nouveau saigner de l'humiliation d'être une femme que nul homme ne désirait.

« Vous n'êtes pas à ce que vous faites, dit Zdorab.

— Excusez-moi. »

Il ne répondit pas. Elle ouvrit les yeux. Il la regardait.

« Ce n'est rien, déclara-t-elle en essuyant une larme accrochée à ses cils. Je ne voulais pas vous distraire. Pouvons-

nous reprendre ? »

Mais il ne baissa pas les yeux sur l'Index. « Le problème n'est pas que je ne vous désire pas, Shedemei. »

Quoi, son cœur était-il à ce point transparent qu'il puisse voir au-delà de ses faux-semblants et discerner la source de sa peine ?

« Le problème, c'est que je ne désire aucune femme. »

Il fallut un moment à Shedemei pour apprécier tout le sens de la phrase. Puis elle éclata de rire. « Vous êtes un jop !

— En fait, il s'agit d'un ancien terme qui désignait l'anus, dit Zdorab d'un ton mesuré. Certains pourraient s'offusquer de s'entendre traiter de la sorte.

— Mais personne ne s'en est jamais douté !

— J'ai pris les plus grandes précautions pour cela et c'est ma vie que je remets entre vos mains en vous le révélant.

— Allons, ce n'est tout de même pas si dramatique ! se récria Shedemei.

— Deux de mes amis ont été tués à Clébaud », répondit Zdorab.

Clébaud, c'était là que les hommes qui n'étaient unis à aucune femme de Basilica devaient résider, puisqu'il était illégal pour un mâle sans attache d'habiter ni même de passer une nuit intra-muros.

« L'un d'eux a été attaqué par une foule qui avait entendu dire que c'était un jop, un pidar. On l'a pendu par les pieds à la fenêtre du premier étage d'un immeuble, on lui a coupé les organes génitaux, puis on l'a lacéré jusqu'à ce que mort s'ensuive. L'autre s'est laissé séduire par un homme qui feignait d'être… l'un d'entre nous. On l'a arrêté, mais en se rendant à la prison, il a eu un accident. Un accident très étrange. Il avait tenté de s'enfuir et, je ne sais comment, en tombant, ses testicules ont sauté en l'air et se sont coincés dans sa gorge, sans doute avec un manche à balai ou l'extrémité d'une lance, en tout cas il s'est étouffé avec avant qu'on puisse lui venir en aide.

— C'est vraiment ça qui se passe ?

— Oh, je le comprends sans mal. Basilica n'est pas un endroit facile pour les hommes. Nous avons un besoin inné de dominer, voyez-vous, mais à Basilica, il nous faut affronter notre propre

absence de pouvoir sauf à posséder une influence sur une femme. Les hommes qui vivent hors les murs à Clébaud sont, par le fait même qu'ils ne résident pas à l'intérieur, catalogués comme deuxième choix, comme des hommes que les femmes ne désirent pas. Les hommes de Clébaud ne se sentent pas de vrais hommes, ils n'ont pas ce qu'il faut pour plaire aux femmes. C'est leur identité de mâles qui est en question. Et à partir de là, leur crainte et leur haine des jops – il prononça le terme avec un mépris écrasant – atteint des sommets dont je n'ai jamais entendu parler par ailleurs.

— Ces amis dont vous parliez… c'étaient vos amants ?

— Celui qui s'est fait arrêter, c'était mon amant depuis plusieurs semaines et il souhaitait continuer ; moi, je ne le voulais pas, parce que si nous continuions, on aurait commencé à se douter de quelque chose. Pour nous sauver la vie, j'ai refusé de le revoir. Et il s'est jeté tout droit dans la gueule du loup. Vous voyez donc que Nafai et Elemak ne sont pas les seuls à avoir tué un homme. »

Le chagrin qu'il manifestait semblait plus profond que tout ce que Shedemei avait jamais ressenti. Elle comprenait pour la première fois à quel point son existence de savante avait été protégée. Jamais elle n'avait été assez proche de quelqu'un au point de ressentir sa mort aussi violemment, si longtemps après. Mais était-ce si longtemps après ?

« À quand est-ce que ça remonte ?

— J'avais vingt ans. Il y a neuf ans. Non, dix. J'ai trente ans. J'avais oublié.

— Et l'autre ?

— Quelques mois avant de… avant de quitter la cité.

— C'était votre amant, lui aussi ?

— Oh non – il n'était pas comme moi. Il avait une maîtresse dans la cité, mais elle voulait que ça reste discret si bien qu'il n'en parlait pas – elle était mal mariée, elle marquait le pas en attendant le terme, et il ne parlait jamais d'elle. C'est comme ça que la rumeur s'est répandue que c'était un jop. Il est mort sans rien dire.

— C'était… courageux, j'imagine.

— C'était d'une bêtise inconcevable, répliqua Zdorab. Il n'a

jamais voulu me croire quand je lui disais à quel point la situation était horrible à Basilica pour des gens comme moi.

— Vous lui aviez confié ce que vous étiez ?

— Je le jugeais capable de garder un secret. Il a prouvé que j'avais raison. Je crois… qu'il est mort à ma place. Pour que je sois vivant quand Nafai est venu sortir l'Index de la cité. »

Cela dépassait de loin toute l'expérience de Shedemei, tout ce qu'elle avait pu imaginer. « Pourquoi avez-vous persisté à vivre là-bas, alors ? Pourquoi n'être pas parti vers une vie moins… horrible ?

— Pour commencer, s'il y a des endroits supportables, je n'en connais pas qui soient sûrs pour des gens comme moi. Et en second lieu, l'Index était à Basilica. Maintenant que l'Index en est sorti, j'espère que la cité sera rasée de fond en comble. J'espère que Mouj aura tué tous les fiers-à-bras de Clébaud.

— L'Index avait donc une telle importance à vos yeux qu'il vous ait obligé à rester ?

— J'ai entendu parler de son existence dans mon enfance. Une simple histoire de boule magique, grâce à laquelle, en la tenant dans la main, on pouvait parler à Dieu et obtenir de lui toutes les réponses aux questions qu'on lui posait. Je trouvais ça prodigieux. Et puis j'ai vu une image de l'Index des Palwashantu et elle ressemblait exactement à celle que je m'étais faite de la boule magique.

— Mais ça n'a rien d'une preuve ! s'écria Shedemei. C'était un rêve d'enfant.

— Je le sais bien. Je le savais alors. Mais je me suis retrouvé inconsciemment en train de me préparer pour le jour où je tiendrais la boule magique. Je me suis mis à essayer d'apprendre les questions dignes d'être posées à Dieu. Et, toujours sans le vouloir, je me suis surpris à faire des choix qui me rapprochaient chaque fois un peu plus de Basilica, du sanctuaire où les Palwashantu gardaient l'Index sacré. En même temps, mon image de jeune homme studieux m'aidait à dissimuler mon… défaut. Mon père me répétait : "Laisse tomber tes livres de temps en temps et va te faire des amis ! Trouve-toi une fille ! Comment comptes-tu te marier un jour si tu ne rencontres jamais de filles ?" Une fois à Basilica, je lui envoyais

des lettres où je lui parlais de mes amies, ce qui le rassurait, mais il me disait en même temps que la coutume matrimoniale de Basilica, le mariage d'un an, était abominable et contre nature. Il détestait tout ce qui était contre nature.

— Cela devait vous faire mal, dit Shedemei.

— Pas vraiment. Mon cas est contre nature, c'est vrai. Je suis coupé de l'arbre de vie qu'a vu Volemak, je ne fais pas partie de la chaîne ; je constitue une impasse génétique. Il me semble avoir lu quelque part, dans l'article d'une étudiante en génétique, qu'il n'était pas déraisonnable de considérer l'homosexualité comme un mécanisme dont se servirait la nature pour éradiquer les gènes défectueux. L'organisme serait capable de détecter un défaut génétique par ailleurs indécelable et mettrait en place un mécanisme qui bloquerait l'hypothalamus, ce qui ferait de nous des créatures très portées sur le sexe, mais incapables de se fixer sur le sexe opposé. Comme un système d'auto-guérison des blessures du patrimoine génétique. L'article nous décrivait, je crois, comme les rebuts de l'humanité. »

Shedemei devint cramoisie – réaction rare chez elle et qu'elle détestait. « Il s'agissait d'un travail d'étudiante. Je ne l'ai jamais publié en dehors de la communauté universitaire. C'était un article de pure spéculation.

— Je sais.

— Mais comment l'avez-vous découvert ?

— Quand j'ai compris que je devais vous épouser, j'ai lu tous vos écrits. J'essayais de savoir ce que je pouvais vous dire ou pas.

— Et qu'aviez-vous décidé ?

— Que je ferais mieux de garder mes secrets pour moi-même. C'est pourquoi je ne vous parlais jamais et que je me suis senti bien soulagé que vous ne vouliez pas de moi.

— Pourtant, maintenant, vous me parlez.

— Parce que je me suis aperçu que mon absence de désir pour vous vous blessait. Cela, je ne l'avais pas prévu. Vous ne donniez pas l'impression de quelqu'un qui rechercherait l'amour d'un méprisable vermisseau tel que moi. »

De pire en pire ! « Mon attitude était-elle donc si limpide ?

— Pas du tout, répondit Zdorab. J'ai délibérément cultivé mon insignifiance. Je me suis donné un mal fou pour devenir l'être le moins remarquable, le plus méprisable, le plus invertébré qu'on puisse rencontrer dans cette troupe. »

Songeant au sort qu'avaient connu les deux amis de Zdorab, Shedemei comprit. « Du camouflage, dit-elle. Pour rester célibataire sans qu'on suspecte ce que vous êtes, vous deviez vous montrer asexué.

— Faible.

— Mais Zdorab, nous ne sommes plus à Basilica !

— Nous portons Basilica en nous. Prenez les hommes qui nous entourent. Voyez Obring, par exemple, et Meb : leur absence d'aucun talent les condamne à rester au bas de toutes les hiérarchies sociales imaginables. Ils sont tous deux agressifs et lâches en même temps – ils désirent être au sommet, mais ils n'ont pas l'intelligence nécessaire pour défier les puissants et les renverser. Voilà pourquoi ils passeront leur vie à suivre des hommes comme Elemak, Volemak et même Nafai, le plus jeune pourtant, parce qu'ils ne savent pas prendre de risques. Imaginez la fureur qui monte en eux ; et ensuite, imaginez ce qu'ils feraient s'ils apprenaient que je suis l'abomination, le crime contre nature, l'homme qui n'en est pas un, l'image même de ce qu'ils redoutent d'être.

— Volemak ne les laisserait pas vous toucher.

— Volemak ne vivra pas éternellement, rétorqua Zdorab. Et je ne confie pas mon secret à ceux qui ne sauront pas le garder.

— Me faites-vous à ce point confiance ? demanda Shedemei.

— J'ai remis ma vie entre vos mains. Non, je ne vous fais pas confiance à ce point ; mais que cela nous plaise ou non, on nous a unis de force. J'ai donc pris un risque calculé, celui de tout vous dire, afin d'avoir une personne dans cette troupe à qui je ne sois pas obligé de mentir. Une personne qui sache que ce que je parais n'est pas la réalité.

— Je vais les forcer à cesser de vous traiter de façon aussi… aussi indifférente !

— Non ! s'écria Zdorab. Non, surtout pas ! Tout ira mieux lorsque nous serons mariés, pour tous les deux – vous aviez raison là-dessus. Mais laissez-moi rester invisible, autant que

possible. Je suis le mieux placé pour savoir comment m'y prendre, croyez-moi ; vous n'aviez jamais imaginé une telle situation, vous l'avez dit vous-même, alors ne venez pas saccager ma stratégie de survie, n'essayez pas d'arranger les choses : vous n'arriverez qu'à me faire tuer. Vous comprenez ? Vous êtes intelligente, vous êtes un des plus fins esprits de notre temps, mais vous ignorez tout des circonstances présentes, vous en êtes totalement ignorante, et vous allez détruire tout ce que vous approcherez ; alors, ne touchez à rien ! »

La véhémence et l'intensité de son discours étaient incroyables. Shedemei ne l'aurait jamais cru capable de parler ainsi. Être remise à sa place avec tant de fermeté la hérissait, mais en réfléchissant au lieu de réagir viscéralement, elle comprit qu'il avait raison. Pour le moment du moins, elle était vraiment ignorante et le mieux était de le laisser continuer à s'organiser comme il l'entendait.

« D'accord, dit-elle. Je ne dirai rien et je ne ferai rien.

— Personne n'attend que vous tiriez une fierté quelconque de votre union avec moi, fit Zdorab. Tout le monde pensera plutôt que c'est un noble sacrifice de votre part. Devenir mon épouse ne vous dégradera donc pas. Les autres y verront même quelque chose d'héroïque. »

Shedemei eut un rire amer. « Zdorab, je ne vous cacherai pas que c'est ainsi que je voyais la situation !

— Je sais, répondit-il. Mais pas moi. J'espérais même… Imaginez ça : obtenir le droit de me trouver seul toutes les nuits en compagnie de l'esprit le plus brillant de la planète, sans rien d'autre à faire que parler ! »

C'était gentiment flatteur pour Shedemei, et pourtant, sans qu'elle pût mettre le doigt dessus, il y avait là quelque chose de vaguement tragique.

« Ce sera notre mariage à notre manière, vous ne pensez pas ? Nous n'aurons pas de bébés comme les autres, mais des entretiens. Vous m'enseignerez, vous me parlerez de votre travail et si je ne comprends pas, je promets de m'instruire auprès de l'Index jusqu'à ce que ça rentre. Et je pourrai peut-être vous apprendre certaines choses que j'ai découvertes.

— Ce serait merveilleux.

— Nous pourrons donc devenir amis, dit-il. Notre mariage en sera meilleur que la plupart des autres. Vous imaginez de quoi Kokor et Obring peuvent bien parler ? »

Elle éclata de rire. « Parce que vous croyez qu'ils se parlent ?

— Et Mebbekew et Dol, qui jouent la comédie et se haïssent secrètement ?

— Non, je ne pense pas que Dol déteste Mebbekew ; à mon avis, elle croit au rôle qu'elle joue.

— Oui, sans doute. Mais c'est effrayant, vous ne trouvez pas ? Et dire qu'ils vont avoir des enfants !

— C'est terrifiant ! »

Et ils éclatèrent de rire, longtemps, fort, au point que des larmes leur coulèrent sur les joues.

Le rabat de la tente s'ouvrit. C'était Nafai.

« J'ai tapé dans les mains, dit-il, mais vous ne m'avez pas entendu. Et puis j'ai compris que vous riiez et je me suis permis d'entrer. »

Les deux autres se calmèrent aussitôt. « Bien sûr, dit Zdorab.

— Nous parlions de notre mariage », ajouta Shedemei.

Elle vit une expression de soulagement passer sur le visage de Nafai, comme l'ombre d'un nuage qui s'éloigne. « Vous vous êtes donc décidés, dit-il.

— Nous étions juste assez entêtés pour vouloir que ce soit notre choix à nous, expliqua Zdorab.

— Je veux bien le croire, fit Nafai.

— Donc, reprit Zdorab, il nous faut maintenant avertir Rasa et Volemak. Par ailleurs, tu voulais utiliser l'Index, je vois.

— C'est exact, mais seulement si vous avez fini de vous en servir.

— Il sera toujours là, dit Shedemei, quand nous en aurons besoin. » Et l'instant suivant, ils sortaient de la tente, pour aller… où ?

Zdorab prit Shedemei par la main et l'emmena vers le foyer de la cuisine. « Dol devait être de garde, dit-il, mais elle se débine, en général – elle a besoin de sa petite sieste, tu sais. Ça n'a pas d'importance, d'ailleurs : j'ai laissé Yobar toucher la marmite une fois et il a dû raconter aux autres l'effet que ça faisait, parce que les babouins ne s'en approchent plus, même

quand ça sent bon comme maintenant. »

Et en effet, ça sentait bon.

« Comment avez-vous appris à cuisiner ?

— Nous pourrions peut-être nous tutoyer, non ? Eh bien, dit Zdorab, mon père était cuisinier. C'était une affaire de famille. Il se débrouillait si bien qu'il a pu m'envoyer faire mes études à Basilica et j'ai appris pas mal de ce qu'il savait. À mon avis, il serait fier de ce que j'ai accompli dans des conditions aussi lamentables.

— À part le fromage de chamelle !

— Je crois avoir trouvé une herbe qui l'améliorera. » Il souleva le couvercle de la marmite. « Je fais un essai ce soir – j'ai mis deux fois plus de fromage que d'habitude là-dedans, mais je pense que personne ne s'en apercevra. » Il retira la cuiller du récipient : le liquide en dégoulina lentement par paquets.

« Miam ! s'exclama-t-elle. J'ai hâte d'y goûter ! »

L'ironie du ton n'échappa pas à Zdorab. « Tu as toutes les raisons de te méfier de ce qui présenterait le goût du fromage de chamelle ; mais pendant des années, nous avons adoré le fromage à Basilica et nous ne le détestons que depuis quelques mois. En m'y prenant bien, je devrais parvenir à retourner la situation. Et nous aurons besoin de ce fromage – c'est une excellente source de protéines animales pour les mères qui ne vont pas tarder à allaiter.

— Tu as tout prévu, je vois.

— Le temps ne m'a pas manqué pour réfléchir.

— D'une certaine façon, c'est toi le chef du groupe.

— D'une certaine façon, répliqua-t-il, tu aurais intérêt à ne pas tenir ce genre de propos devant n'importe qui ou l'on va croire que tu as perdu l'esprit.

— C'est toi qui décides ce que nous allons manger et quand, où nous allons nous soulager, ce qu'on va planter dans le potager, et c'est toi qui nous sers de guide dans l'Index…

— Mais si je m'y prends bien, personne ne s'en aperçoit.

— Tu nous prends tous en charge, sans attendre qu'on te le demande.

— C'est ce que font les gens bien, dit-il. C'est ça, être

quelqu'un de bien. Et je suis quelqu'un de bien, Shedya.

— Je le sais, maintenant. Et j'aurais dû m'en douter bien avant. Je prenais ta conduite pour de la faiblesse – mais j'aurais dû comprendre que c'était de la sagesse et de la force partagées avec tous, même avec ceux qui ne le méritent pas. »

Et enfin, les larmes montèrent aux yeux de Zdorab. Ce n'était qu'un scintillement, mais elle le vit, et il sut qu'elle le voyait. Elle comprit alors que leur mariage ne serait pas le trompe-l'œil qu'elle en attendait. Ce pouvait être une amitié authentique entre les deux personnes qui avaient le moins espéré trouver des amis et des compagnons dans ce voyage.

Il touilla le potage, puis remit le couvercle en place, en raccrochant la cuiller sur le bord.

« Ce doit être l'endroit le plus sûr pour discuter si l'on n'a pas envie d'être dérangé ni espionné, dit Shedemei. Je n'imagine pas qu'on s'approche de la cuisine si on peut l'éviter, de peur de se faire embaucher ! »

Zdorab eut un petit rire. « Ta compagnie me sera toujours un plaisir quand je travaillerai ici, du moment que tu comprends que la cuisine est un art et que je dois parfois me concentrer quand j'y œuvre.

— J'espère bien t'entretenir de sujets tellement stimulants, tellement intéressants que tu en rateras quelquefois ta soupe !

— Fais ça trop souvent et tout le monde nous suppliera de divorcer ! »

Ils éclatèrent de rire, puis leur hilarité s'éteignit peu à peu.

« Et si j'allais parler à tante Rasa ? demanda Shedemei. Elle voudra nous organiser un mariage dès ce soir, j'en suis sûre. Elle sera encore plus soulagée que Nafai.

— Et il faudra faire le plus de battage possible », ajouta Zdorab.

Shedemei comprit. « Nous veillerons à ce que chacun constate que nous sommes mari et femme. » Sous-entendue la promesse : je ne dirai à personne que c'est un simulacre.

Elle se détourna pour sortir, pour aller trouver Rasa, mais la voix de Zdorab l'arrêta. « Shedya !

— Oui ?

— Appelle-moi Zodya, s'il te plaît.

— Bien sûr », dit-elle, bien qu'elle n'eût jamais entendu son diminutif. Personne ne l'employait.

« Et autre chose encore.

— Oui ?

— Ton article universitaire… tu te trompais. À propos des rebuts génétiques.

— J'ai dit que ce n'était que de la spéculation…

— Non, je veux dire que je suis sûr que tu te trompais parce que je sais ce que nous sommes. Je l'ai appris dans la science ancienne, dans la science de la Terre que j'ai explorée par le biais de l'Index : il ne s'agit pas d'un mécanisme interne à l'organisme humain. Ce n'est pas génétique ; ce n'est qu'une question de niveau d'hormones mâles dans le flux sanguin de la mère au moment où l'hypothalamus passe par sa phase de différenciation et de croissance active.

— Mais c'est presque aléatoire ! se récria Shedemei. Ça n'aurait aucun sens ; ça ne serait qu'un accident si le niveau se trouvait abaissé durant les quelques jours décisifs !

— Ce n'est pas tout à fait aléatoire, répondit Zdorab. Mais ça reste un accident, en effet. Ça n'a aucun sens, sinon que nous naissons avec une sorte de handicap.

— Comme Issib.

— À mon avis, quand Issib me voit marcher, faire ce que je peux accomplir avec mes mains, il échangerait avec plaisir sa place contre la mienne. Mais quand je le regarde avec Hushidh, que je la vois enceinte comme aujourd'hui et que je constate le respect que les autres lui manifestent à cause de ça, qu'ils le reconnaissent comme l'un d'entre eux, alors il y a des moments – des moments, seulement, attention – où je serais heureux d'échanger ma place contre la sienne. »

Dans un élan d'affection, Shedemei lui pressa la main, et pourtant, ce n'était pas son genre. Mais c'était bien venu, elle le sentait. C'était un geste amical qu'elle devait faire, et il le lui rendit ; tout était pour le mieux. Puis elle partit d'un pas alerte chercher dame Rasa.

Et elle songeait : Mon futur époux est un jop, c'est une merveilleuse nouvelle et je ne l'en aime que plus… qui aurait pu le croire ? Le monde marche vraiment sur la tête, ces temps-ci !

Resté seul dans la tente après le départ de Shedemei et de Zdorab, Nafai n'hésita pas un instant. Il saisit l'Index – encore tiède du contact de leurs mains –, le tint tout contre lui et s'adressa d'un ton presque violent à Surâme. « Tu disais que le rêve de Père au sujet de l'arbre ne venait pas de toi, mais tu t'es bien gardé de mentionner que tu avais toute son expérience dans ta mémoire !

— Bien sûr que je l'ai, répondit l'Index. Ce serait manquer à mon devoir que de ne pas enregistrer un fait aussi important.

— Et tu savais à quel point je désirais un rêve du Gardien de la Terre ! Tu le savais parfaitement !

— Oui, dit l'Index.

— Alors, pourquoi ne m'as-tu pas fait partager le rêve de mon père ?

— Parce que c'était le rêve de ton père.

— Mais il nous l'avait raconté ! Ce n'était plus un secret ! Je veux voir ce qu'il a vu !

— Ce n'est pas une bonne idée.

— J'en ai marre que tu décides tout le temps de ce qui est une bonne idée et de ce qui ne l'est pas ! Tu considérais que tuer Gaballufix était une bonne idée, tu te rappelles ?

— Et c'était vrai.

— Pour toi, peut-être. Toi, tu n'as pas de sang sur les mains.

— J'ai le souvenir de ton acte. Et je ne m'en suis pas trop mal tiré dans le désert, quand Elemak complotait de t'assassiner.

— Alors… tu m'as sauvé la vie parce que tu voulais préserver mes gènes dans ton petit patrimoine ?

— Je suis un ordinateur, Nafai. Espères-tu que je te sauve la vie parce que je t'aime ? Mes mobiles sont beaucoup plus fiables que les émotions humaines.

— Ce n'est pas ce que j'attends de toi ! Je veux un rêve du Gardien !

— Exactement. Et instiller le rêve de ton père dans ton esprit, ce n'est pas la même chose que le recevoir du Gardien. Cela revient à obtenir de moi un rapport mémoriel.

— Je veux voir les créatures terriennes que les autres ont vues. Les chauves-souris et les anges.

— Ce qu'ils croient être des créatures terriennes, veux-tu dire.

— Je veux sentir le goût du fruit de l'arbre dans ma bouche ! »

Mais tout en parlant, alors que ses lèvres formaient silencieusement les mots, que son cri d'angoisse naissait dans son esprit, Nafai savait qu'il se conduisait comme un enfant. Pourtant il en avait tellement envie, il voulait si intensément savoir ce que son père savait, voir ce que Luet avait vu, ce qu'Hushidh avait vu, ce que même le général Mouj et l'étrange mère de Luet, Soif, avaient vu ! Il voulait savoir non ce qu'ils en disaient, mais de quoi ça avait l'air, quelle impression ça faisait, les sons, les odeurs, les goûts. Et il en avait tellement envie que, puéril ou non, il fallait qu'il l'obtienne, il l'exigeait !

Et Surâme, jugeant néfaste que le mâle qu'il avait désigné à terme comme chef du groupe se trouve aux prises avec une telle angoisse et donc dans un état aux conséquences aussi imprévisibles, céda à ses désirs.

Nafai tenait l'Index et se trouva brutalement envahi : la pénombre que Père avait décrite, l'homme qui l'avait invité à le suivre, l'interminable cheminement. Mais il y avait autre chose, que Père n'avait pas mentionné – un effrayant sentiment de fausseté, de pensées superflues, inconcevables, qui formaient un puissant courant sous-jacent. Il ne s'agissait pas seulement d'un désert : c'était un enfer mental et Nafai ne supportait pas d'y demeurer.

« Saute cette partie, dit-il à l'Index. Envoie-moi plus loin, sors-moi de là ! »

Le rêve prit fin tout à coup.

« Je ne t'ai pas dit de me sortir du rêve ! s'exclama Nafai avec impatience. Saute simplement le passage lugubre.

— Le Gardien a envoyé le passage lugubre comme le reste, argua l'Index.

— Saute jusqu'au moment où il commence à se passer quelque chose.

— C'est de la triche, mais j'obéis. » Nafai détestait que l'Index parle ainsi. L'appareil avait appris que les humains interprétaient une résistance suivie d'une obéissance comme de

la raillerie, et il s'en servait à présent pour simuler un comportement naturel. Nafai, sachant que c'était un ordinateur qui le taquinait et non une personne, trouvait cela plutôt pénible. Pourtant, quand il s'en plaignait, l'Index répondait que les autres appréciaient ses facéties et que Nafai était un vrai rabat-joie.

Le rêve revint donc et aussitôt Nafai retrouva la pénombre, la marche pénible, le dos de l'homme qui le précédait, et l'affreux courant mental de fond, si douloureux et si affolant. Mais il entendit alors la voix de son père qui implorait l'homme de lui parler, de le sortir de là. Seulement, ce n'était pas la voix de son père. C'était une voix inconnue que Nafai n'avait jamais entendue, mais qu'en esprit il percevait comme la sienne ; seulement, c'était la voix de son père dans l'esprit de son père, pas celle de Nafai, parce que sa voix ne ressemblait pas à cela, ni celle de son père. Finalement, Nafai comprit que c'était la façon dont son père entendait sa propre voix. Évidemment, dans un rêve, son père ne pouvait la percevoir comme les autres l'entendaient, mais comme lui l'entendait en parlant. Et encore, ce n'est pas sa voix actuelle, elle est beaucoup plus jeune ; c'est celle qu'il a appris à reconnaître comme la sienne lorsqu'il a formé son identité d'homme ; une voix plus grave que la vraie, plus virile et plus jeune.

Pourtant, malgré cette analyse, Nafai ne pouvait se défaire de la puissante conviction que c'était là sa propre voix et non celle de son père, bien qu'elle fût complètement déformée. Et soudain, il comprit que si l'Index lui rejouait le souvenir du rêve de Volemak, cela devait naturellement passer par le filtre de la conscience de Volemak ; toutes ses attitudes devaient y être inextricablement liées.

Voilà ce qu'était ce courant sous-jacent de pensées affolantes, absurdes, confuses, effrayantes. Il s'agissait du flux de conscience de Père, qui évaluait, comprenait, interprétait constamment le rêve et y réagissait sans cesse ; des pensées dont Père n'aurait sans doute pas été conscient lui-même, parce qu'elles n'apparaissaient pas à la surface – des bribes d'idées : « Ce n'est qu'un rêve », « Ça vient de Surâme », « En fait, je suis mort », « Ce n'est pas un rêve », et toutes sortes de pensées

contradictoires mélangées, accumulées. Quand Père avait ces pensées, elles émergeaient de son esprit inconscient, sa volonté les triait et les pensées répondaient à sa volonté, qui les effaçait dès qu'il désirait passer à une autre. Mais dans l'esprit de Nafai, alors que tout le rêve se rejouait, les pensées ne réagissaient pas à sa volonté et se surimposaient à son propre courant de conscience. Il se retrouvait donc avec deux fois plus de pensées sous-jacentes que d'habitude, dont la moitié n'obéissaient pas à sa volonté ; c'était à la fois ahurissant et terrifiant, car il n'avait aucun contrôle sur son esprit.

Son père avait cessé de s'adresser à l'homme et implorait Surâme. C'était humiliant d'entendre la peur, l'anxiété, les gémissements dans la voix de Père. Il avait reconnu avoir supplié Surâme, mais Nafai n'avait jamais entendu son père prendre ce ton abject avec quiconque ; c'était comme le voir aller aux toilettes ou quelque chose d'aussi dégoûtant ; voir son père ainsi lui faisait horreur. Je l'espionne ; je le vois tel qu'il est dans ses pires moments, au lieu de le voir tel qu'il se présente au monde, à ses fils. Je lui vole sa personnalité, et c'est mal, c'est une chose horrible que je fais là. Mais d'un autre côté, il faut peut-être que je sache cela de mon père, que je sois au courant de ses faiblesses. Je ne peux pas compter sur lui, sur un homme qui pleurniche ainsi en parlant à Surâme, qui supplie qu'on l'aide comme un bébé…

Et soudain, il se vit lui-même suppliant l'Index de lui montrer le rêve de son père et prit conscience qu'au fond d'eux-mêmes, les hommes les plus braves et les plus forts doivent connaître de tels moments, mais personne ne s'en aperçoit parce qu'ils les gardent dans leurs rêves et leurs cauchemars. Si je sais cela de Père, c'est parce que je l'espionne.

À cet instant, alors qu'il allait demander à l'Index d'arrêter le rêve, la scène changea et il se retrouva soudain dans le champ que son père avait décrit. Aussitôt, Nafai voulut voir l'arbre, mais naturellement il ne pouvait regarder que ce que regardait son père dans le rêve, et il ne le vit que lorsque son père porta ses regards sur lui.

Son père le vit, et l'arbre était magnifique, immense soulagement après ce paysage de pénombre et de désolation.

Nafai ne sentait pas seulement son propre soulagement, mais aussi celui de son père qui se surimposait au sien, si bien qu'il ne s'agissait plus de soulagement, mais d'un surcroît de tension, de confusion et de désorientation ; pour ne rien arranger, au lieu de marcher normalement vers l'arbre. Père s'y rendit d'un coup : il croyait marcher, mais en fait il se retrouva tout à côté, brutalement.

Nafai sentit le désir de son père pour le fruit, le ravissement que lui procurait son parfum, mais la vague nausée provoquée par le déplacement vers l'arbre et le léger mal de tête que déclenchaient en lui les pensées sous-jacentes de son père ne provoquèrent aucun désir chez lui. Il eut plutôt envie de vomir. Père tendit la main, cueillit un fruit et le goûta. Nafai sentit que son père le trouvait délicieux et, l'espace d'un instant, alors que le goût parvenait à l'esprit de Nafai, ce fut un pur délice, un ravissement puissant, exquis, dont Nafai n'avait jamais eu la moindre idée. Mais presque aussitôt, l'expérience fut subvertie par la propre réaction de son père, par ses associations au goût et à l'odeur ; ses réactions furent si violentes, son père avait été tellement submergé par le goût qu'il en avait perdu la maîtrise de ses émotions, et Nafai ne pouvait les contenir. C'était physiquement douloureux. Il était terrifié. Il hurla à l'Index d'arrêter le rêve.

Le rêve prit fin et Nafai se laissa choir de côté sur le tapis, hoquetant et sanglotant, en essayant d'extirper la folie de son esprit.

Et peu de temps après il allait mieux, car la folie l'avait quitté.

« Tu vois le problème que j'ai à communiquer clairement avec les humains ? dit la voix dans sa tête. Je dois façonner mes idées de façon claire, forte, et même ainsi, la plupart croient n'entendre que leurs propres pensées. Seul l'Index permet une réelle clarté de communication avec la majorité des gens. Luet et toi constituez des exceptions – je peux communiquer avec vous deux mieux qu'avec les autres. » L'Index se tut un instant. « L'espace d'un moment, j'ai cru que tu allais devenir fou. Ce n'était pas beau à voir, ce qui se passait dans ta tête.

— Tu m'avais prévenu, pourtant.

— Moi ? Je ne t'avais pas prévenu de tout, parce que j'ignorais que cela t'arriverait. Je n'avais encore jamais transféré le rêve d'une personne dans la tête d'une autre. Et je crois que je ne recommencerai jamais, même si on doit piquer une grosse colère parce que je refuse.

— J'approuve ta décision, dit Nafai.

— Et tu as beaucoup manqué de bonté dans ton jugement sur ton père. C'est un homme très fort et très courageux.

— Je sais. Si tu écoutais, tu dois savoir que j'ai fini par le comprendre.

— Je n'étais pas sûr que tu t'en souviennes. La mémoire humaine est très infidèle.

— Laisse-moi seul, à présent, dit Nafai. Je n'ai pas envie de parler, ni à toi ni à personne, en ce moment.

— Alors, lâche l'Index. Rien ne t'oblige à rester. »

Nafai retira ses mains de l'Index, roula sur le flanc, se mit à genoux, puis debout. La tête lui tournait. Il avait le vertige et se sentait nauséeux.

Il sortit de la tente en titubant. Il rencontra Issib et Mebbekew. « On allait dîner, dit Issib. Tu as eu une bonne séance avec l'Index ?

— Je n'ai pas faim, dit Nafai. Je ne me sens pas très bien. »

Mebbekew poussa un hurlement de rire. Aux oreilles de Nafai, cela ressemblait tout à fait aux ululements des babouins. « Ne me dites pas que Nafai va essayer de couper aux corvées en se prétendant malade tout le temps ! Mais si ça marche si bien pour Luet, ça vaut la peine de tenter le coup, pas vrai ? »

Nafai ne se donna même pas la peine de répondre. Il poursuivit sa marche titubante vers sa tente. Il faut que je dorme, se disait-il. C'est de ça que j'ai besoin : dormir.

Mais une fois allongé, il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il était trop agité, trop écœuré, la tête lui tournait ; il n'arrivait pas à penser mais il ne pouvait pas non plus s'empêcher de penser.

Bon, eh bien, je vais aller chasser, se dit-il. Je vais trouver une bête sans défense, je vais la tuer, la dépecer, lui arracher les entrailles, et alors je me sentirai mieux parce que c'est le genre d'homme que je suis. Ou bien quand l'odeur de ses tripes me

montera aux narines, je vomirai et alors je me sentirai mieux.

Personne ne l'aperçut qui sortait du camp – si on l'avait vu, avec sa démarche instable et un pulsant à la main, on l'aurait sans doute arrêté. Il franchit la rivière et s'engagea dans les collines qui s'élevaient au-delà. On n'allait jamais y chasser parce que c'était là que les babouins dormaient dans les falaises et que si on s'avançait trop loin, on se rapprochait des villages de la vallée de Luja, où l'on risquait de rencontrer du monde. Mais Nafai n'avait pas les idées claires. Tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'une fois il avait franchi la rivière, qu'il s'était produit quelque chose de merveilleux et que maintenant il avait très envie de voir quelque chose de merveilleux. Ou bien de mourir. L'un ou l'autre.

J'aurais dû attendre, se répéta-t-il quand, ses idées étant redevenues assez claires, il sut ce qu'il pensait. Si le Gardien de la Terre voulait m'envoyer un rêve, il l'aurait fait. Et dans le cas contraire, j'aurais dû patienter. Je regrette. J'avais simplement envie de ressentir l'expérience par moi-même, mais je n'aurais pas dû presser le mouvement. Maintenant, je suis capable d'attendre, mais bien entendu tu ne m'enverras pas de rêve, parce que j'ai triché, comme l'Index l'a dit, j'ai triché et je ne suis plus digne… D'ailleurs, je ne vaux plus rien, je me suis bousillé le cerveau en obligeant Surâme à m'obéir ; je vais avoir la tête à l'envers pour toujours et ni toi, ni Surâme, ni Luet ni personne ne voudra plus de moi ; je pourrais aussi bien sauter du haut d'une falaise et en finir une bonne fois.

Le soleil se couchait quand il s'aperçut qu'il ignorait où il se trouvait et jusqu'où il avait erré. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était assis sur un rocher au sommet d'une colline – en pleine vue, si des bandits rôdaient à la recherche d'une victime à dépouiller, ou un chasseur à la poursuite d'une proie. Et bien qu'il tînt son visage entre ses mains et regardât par terre, il prit conscience d'une présence en face de lui. Une présence qui n'avait encore rien dit, mais qui l'observait attentivement.

Dis quelque chose, émit Nafai en silence. Ou tue-moi et qu'on en finisse.

« Ouh. Ou-ouh », dit la présence.

Nafai releva les yeux, car cette voix avait éveillé un souvenir

en lui. « Yobar ! »

Le babouin s'agita un peu et poussa quelques ululements, apparemment ravi d'avoir été reconnu.

« Je n'ai rien à te donner à manger, reprit Nafai.

— Ouh », s'exclama Yobar d'un ton joyeux. Sans doute était-il simplement content qu'on l'ait remarqué, après l'ostracisme dont sa troupe l'avait frappé.

Nafai tendit la main et Yobar s'avança hardiment pour poser sa patte dans cette main.

À cet instant, Yobar perdit toute ressemblance avec un babouin. À sa place, Nafai vit un animal ailé, avec une face à la fois plus féroce et plus intelligente que celle d'un babouin. Une de ses ailes se plia, puis s'étendit, mais l'autre resta immobile, car c'était la main que Nafai tenait. La créature qui avait pris la place de Yobar lui parla, mais Nafai ne comprit pas son langage. La créature – l'ange, comme Nafai le savait à présent – parla de nouveau, mais cette fois Nafai comprit, vaguement, qu'il l'avertissait d'un danger.

« Que dois-je faire ? » demanda-t-il.

L'ange se mit à jeter des regards autour de lui, pris d'une grande agitation, puis, apparemment, d'une puissante frayeur ; il lâcha la main de Nafai et bondit vers le ciel où il se mit à voler en cercle.

Nafai entendit un bruit, comme un fort raclement sur le rocher. Il regarda en contrebas et vit ce qui produisait ce bruit : une demi-douzaine de créatures encore plus grandes et plus féroces, les rats des rêves qu'avaient faits les autres. Ils avaient l'air plus lourds et plus forts que les babouins, et Nafai savait par les récits des voyageurs du désert que les babouins dépassaient de loin en force un homme bien bâti. Ils possédaient des crocs impressionnants, et leurs mains – car il s'agissait de mains, pas de pattes – avaient une apparence terrifiante, surtout parce que beaucoup tenaient des pierres toutes prêtes à jaillir.

Nafai se rappela son pulsant. Combien puis-je en tuer avant qu'une pierre ne me fauche ? Deux ? Trois ? Mieux vaut mourir en combattant plutôt que les laisser m'attraper sans qu'ils le payent.

Mieux ? En quoi serait-ce mieux ? Il est déjà triste qu'un seul doive mourir. Que gagnerait-il à tuer encore, sinon que les créatures se sentiraient justifiées de l'avoir abattu ?

Il posa donc son pulsant par terre devant lui, croisa ses mains sur ses genoux et attendit.

Les bêtes attendirent aussi. Leurs bras restaient en position de jet. L'ange volait en rond au-dessus de la scène, témoin silencieux en dehors de quelques cris haut perchés.

Soudain, Nafai sentit qu'il tenait quelque chose dans la main. Il l'ouvrit et vit qu'il s'agissait d'un fruit. Il reconnut aussitôt un des fruits de l'arbre de vie. Il le porta à sa bouche, le mordit et, ah ! c'était comme l'avait dit Père, comme ce que Nafai avait éprouvé quelques instants plus tôt, la sensation la plus exquise qu'on pût imaginer ! Mais cette fois, il n'y eut pas de confusion, pas de trouble, pas de dissonance ; il était en paix au fond de lui-même, il était guéri.

Sans réfléchir, il écarta le fruit de sa bouche et l'offrit au rat qui se trouvait devant lui.

L'animal regarda la main, puis le visage de Nafai, et enfin revint au fruit.

L'idée traversa Nafai de poser le fruit à terre pour permettre au rat de le ramasser lui-même, mais il sentit qu'il serait mal de laisser le fruit toucher le sol, comme une vulgaire pomme pourrie tombée de l'arbre. Il devait passer d'une main à l'autre. C'était un fruit à cueillir sur l'arbre lui-même ou à prendre dans la main de quelqu'un.

Le rat renifla, s'avança, renifla encore. Puis il saisit le fruit dans la main de Nafai, le porta à sa gueule et le mordit. Du jus gicla qui éclaboussa le visage de Nafai, mais il n'y prit pas garde, sauf pour se lécher les lèvres : il n'arrivait pas à détacher ses yeux du rat. L'animal était immobile, pétrifié, du jus dégoulinait des commissures de sa gueule. L'ai-je empoisonné ? se demanda Nafai. L'ai-je tué, je ne sais comment, avec ce fruit ? Ce n'est pas ce que je voulais.

Mais non, le rat n'était pas empoisonné : il était simplement abasourdi. Il se mit bientôt à pousser des cris gutturaux qui exprimaient l'urgence et courut jusqu'à son plus proche compagnon, qui lui prit le fruit de la gueule entre ses dents. Et

le fruit fit tout le tour du cercle, chaque rat le saisissant directement dans la gueule d'un autre, jusqu'à ce qu'il revînt au premier. Alors celui-ci s'avança et tendit sa gueule à Nafai, avec ce qu'il restait du fruit.

Le visage de Nafai n'était pas pointu comme celui des rats ; il lui fallut donc prendre le fruit avec la main. Mais il le mit aussitôt dans sa bouche, en redoutant le goût qu'il allait lui découvrir, mais sachant qu'il devait le faire. À son grand soulagement, la saveur du fruit n'avait pas changé. Il était même peut-être encore plus suave d'avoir été partagé par les créatures.

Il le mâcha, puis l'avala. Alors seulement, les rats déglutirent à leur tour le jus et les morceaux de fruit qu'ils avaient gardé dans leur bouche.

Ils s'approchèrent de lui et déposèrent à ses pieds les pierres qui devaient leur servir d'armes. Le tas finit par former une pyramide. Quatorze pierres. Puis les rats disparurent en file indienne parmi les rochers.

Aussitôt, l'ange se laissa tomber du ciel, tournoya autour de Nafai en gazouillant éperdument, les ailes battantes, avant de se poser lourdement sur ses épaules et de l'envelopper de ses ailes.

« J'espère que ça veut dire que tu es content », dit Nafai.

Pour toute réponse, l'ange s'envola à tire d'aile.

Alors Nafai se redressa et s'aperçut qu'il ne se trouvait nullement au sommet d'une colline rocheuse, mais dans un champ, près d'un arbre, et que non loin coulait une rivière que longeait un sentier bordé d'une rambarde métallique. Il voyait tout ce que son père avait vu, y compris le bâtiment de l'autre côté du cours d'eau.

Et alors, comme il s'attendait que le rêve s'achève – car il s'agissait d'un rêve, il le savait –, la scène se modifia. Il se vit lui-même au milieu d'une foule immense de gens, d'anges et de rats, et tous regardaient une vive lumière qui tombait du ciel. Il comprit qu'ils attendaient depuis longtemps. Ils attendaient tous et il était enfin là : le Gardien de la Terre.

Nafai voulut s'approcher pour voir son visage. Mais la lumière était trop aveuglante. Il distingua quatre membres, rien que des contours, quatre membres et une tête, mais à part cela, la lumière l'éblouissait trop, comme si le Gardien était une

petite étoile, un soleil trop éclatant pour le regarder en face sans se brûler les yeux.

Enfin, Nafai se mit à loucher et dut fermer les yeux tant il souffrait à contempler ainsi le soleil. Mais quand il les rouvrit, il sut qu'il serait assez près, il sut qu'il verrait le visage du Gardien.

« Hou ! »

C'était le museau de Yobar qu'il contemplait.

« Hou toi-même, murmura Nafai.

— Hou-ou.

— Il fait presque nuit, dit Nafai. Mais tu dois avoir sacrément faim, non ? »

Yobar s'assit sur son arrière-train, l'air plein d'espoir.

« Voyons si je peux te dégoter quelque chose. »

Cela ne présenta pas de difficulté, malgré la pénombre : les lièvres sur ce versant de la vallée ne s'étaient pas encore raréfiés. À la nuit complète, Yobar continuait à déchirer le cadavre, à en dévorer chaque petit morceau, en se servant d'un caillou pour ouvrir le crâne et accéder à la cervelle moelleuse. Ses mains et son museau étaient couverts de sang.

« Si tu avais pour deux sous de jugeote, dit Nafai, tu rentrerais en vitesse chez toi avec ce qui te reste de viande et tout barbouillé de sang pour qu'une femelle se prenne d'amitié pour toi et te laisse jouer avec son bébé ; comme ça, tu deviendrais copain avec lui et ça ferait de toi un membre à part entière de la tribu. »

Il était peu probable que Yobar le comprît, mais ce n'était pas nécessaire. Il cherchait déjà à dissimuler le corps du lièvre aux yeux de Nafai, se préparant à s'enfuir avec. Nafai lui facilita d'ailleurs la tâche en se détournant légèrement pour laisser à Yobar l'occasion de se sauver. Il entendit le bruit précipité des pattes de l'animal qui détalait et lui adressa un message silencieux : Achète ce que tu peux avec le sang de ce lièvre, mon ami. J'ai vu le visage du Gardien de la Terre, et c'est le tien.

Puis, regrettant aussitôt cette pensée irrévérencieuse, il s'adressa en silence au Gardien de la Terre – ou à Surâme, ou même à personne de précis. Merci de m'avoir montré tout ça, dit-il. Merci de m'avoir fait voir ce que Père a vu, ce que les

autres ont vu. Merci de m'avoir permis de faire partie de ceux qui savent.

Maintenant, si quelqu'un pouvait m'aider à retrouver mon chemin, ça m'arrangerait.

Surâme l'aida-t-il ? Ou bien ne le dut-il qu'à sa mémoire et son talent de traqueur ? Toujours est-il qu'il rentra au camp au clair de lune. Luet était inquiète, sa mère et son père aussi, ainsi que certains autres. Ils avaient repoussé le mariage de Shedemei et de Zdorab : il n'aurait pas été convenable de le célébrer une nuit où Nafai était peut-être en danger. Maintenant qu'il était là, toutefois, le mariage pouvait avoir lieu et personne ne lui demanda où il était allé ni ce qu'il avait fait, comme si tous sentaient qu'il s'agissait d'un événement trop étrange, trop merveilleux ou trop affreux pour en parler.

Mais plus tard, cette nuit-là, au lit avec Luet, il raconta son aventure. D'abord, il lui dit qu'il avait nourri Yobar, puis il lui décrivit le rêve.

« On dirait que tout le monde a trouvé son compte, ce soir, fit Luet.

— Même toi ?

— Tu es rentré ; je suis satisfaite. »

6
Les Pulsants

Ils restèrent dans leur camp de la vallée de Mebbekew près de la rivière d'Elemak plus longtemps que prévu. D'abord, il avait fallu attendre la moisson. Puis, malgré les herbes anti-vomiques dont Shedemei avait appris l'existence par l'Index, Luet était si affaiblie par sa grossesse que Rasa refusa qu'on reprenne le voyage au risque de la tuer. Et quand les nausées matinales de Luet se furent achevées et qu'elle eut repris quelques forces, les trois femmes enceintes – Hushidh, Kokor et Luet – avaient acquis un tel tour de ventre que tout voyage eût été inconfortable. D'ailleurs, Sevet, Eiadh, Dol et dame Rasa elle-même les avaient rejointes dans la grossesse. Aucune n'était aussi malade que l'avait été Luet, mais aucune non plus n'était très disposée à monter à dos de chameau, à voyager toute la journée, puis à planter des tentes le soir venu pour les démonter au matin, tout cela en subsistant grâce à des biscuits secs, de la viande séchée et du melon déshydraté.

Ils finirent donc par passer plus d'un an dans leur camp, en attendant que les sept enfants soient nés. Deux couples seulement eurent des fils ; Volemak et Rasa prénommèrent le leur Oykib, d'après le père de Rasa, tandis qu'Elemak et Eiadh baptisaient leur premier-né Protchnu, ce qui signifiait « endurance ». Eiadh prit soin de souligner que seul son époux, Elemak, était aussi viril que Volemak pour avoir planté en elle un fils, puisque Volemak n'avait jamais engendré que des garçons. Mais dans l'ensemble, les autres passèrent outre à ses vantardises et se réjouirent de leurs filles.

Luet et Nafai nommèrent la leur Chveya parce qu'elle avait cousu leurs deux âmes en une seule. La fille d'Hushidh et d'Issib

fut la première-née de la nouvelle génération et s'appela simplement Dza, car elle était la réponse à toutes les questions de leur vie. Kokor et Obring donnèrent à leur fille le nom de Krasata, terme signifiant « beauté », et qui avait été en vogue à Basilica. Vas et Sevet baptisèrent la leur Vasnaminanya, en partie parce que ce nom voulait dire « souvenir », mais aussi parce qu'il rappelait celui de Vas ; ils la surnommèrent Vasnya. Quant à Mebbekew et Dol, ils appelèrent leur fille Basilikya, du nom de la cité qu'ils aimaient et dont ils rêvaient toujours. Tout le monde savait que Meb voulait faire de ce nom un reproche constant à ceux qui l'avaient entraîné de force loin de son foyer, si bien que chacun adopta le surnom que Volemak lui avait trouvé et l'appela Syelsika, qui signifiait « campagnarde ». Meb s'en exaspérait, naturellement, mais il apprit vite à cesser de protester, car on ne s'en moquait de lui que davantage.

Oykib, Protchnu, Chveya, Dza, Krasata, Vasnya et Syelsika… Par un matin frisquet, plus d'une année après que leurs parents furent arrivés dans la vallée de Mebbekew, on enveloppa les bébés d'amples vêtements de voyage qui gardaient la fraîcheur, puis on les plaça dans des sortes de hamacs accrochés aux épaules de leurs mères afin qu'on pût les nourrir dans la journée quand ils auraient faim. À part Shedemei qui n'avait pas d'enfant, les femmes ne participèrent pas au démontage des tentes, bien que, leurs enfants grandissant, elles dussent reprendre un jour leurs tâches habituelles. Et les hommes, forts à présent, hâlés et endurcis par une année de vie et de travail au désert, se pavanaient un peu devant leurs épouses, fiers des bébés qu'ils avaient conçus ensemble, pénétrés de la haute responsabilité d'avoir femme et enfants à nourrir et protéger.

Tous, sauf Zdorab, naturellement, toujours aussi discret et réservé, avec son épouse sans enfant ; tous deux semblaient parfois disparaître complètement. C'étaient les seuls de la compagnie sans lien de sang ni d'alliance avec Rasa et Volemak ; c'étaient les seuls à n'avoir pas d'enfant ; ils étaient nettement plus âgés que ceux de leur génération, à part Elemak ; nul n'aurait prétendu qu'ils n'étaient pas les égaux des autres, mais d'autre part, nul n'était vraiment convaincu du contraire.

Comme la troupe se rassemblait pour le départ, Luet, Chveya endormie dans son harnais, porta un melon trop mûr sur son épaule jusqu'au territoire de la tribu des babouins. Les animaux paraissaient agités et nerveux, ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné le remue-ménage qui régnait au camp. Alors que Luet franchissait le périmètre de leur zone d'alimentation, ils ne la quittèrent pas des yeux, dans l'attente de ce qu'elle allait faire. Certaines femelles s'approchèrent pour apercevoir le bébé – elle leur avait déjà permis de toucher Chveya, sans naturellement les laisser jouer avec elle comme elles jouaient avec leurs propres petits ; Chveya était bien trop fragile pour leurs brutales câlineries.

Luet cherchait un mâle et, dès qu'elle s'écarta des femelles curieuses, elle l'aperçut – Yobar, indésirable moins d'un an plus tôt et aujourd'hui dans les meilleurs termes avec la fille aînée de la matriarche de la tribu ; il jouissait d'autant de prestige que pouvait en posséder un mâle dans cette cité de femelles. Luet présenta le melon afin que Yobar vît bien ce qu'elle tenait. Puis, se tournant légèrement pour ne pas trop l'effrayer, elle jeta le fruit sur un rocher et le melon s'ouvrit en éclatant.

Comme prévu, Yobar fit un bond en arrière, alarmé. Mais voyant le calme de Luet, il se rapprocha bientôt pour se renseigner. Elle pouvait maintenant lui montrer ce qu'elle voulait qu'il voie – le secret qu'ils avaient si jalousement caché aux babouins durant leur séjour dans la vallée. Elle se baissa, ramassa un morceau d'écorce auquel tenait encore une bonne quantité de chair et se mit à manger bruyamment.

Le bruit attira les autres babouins, mais ce fut Yobar – comme elle l'avait espéré – qui suivit son exemple et se mit à manger à son tour. Il ne faisait naturellement aucune distinction entre la chair et l'écorce et semblait apprécier également les deux. Une fois rassasié, il se mit à faire des bonds folâtres en ululant, si bien que les autres – les jeunes mâles, en particulier – se risquèrent prudemment vers le fruit.

Luet recula lentement, puis se retourna et s'en alla.

Elle entendit alors des pas étouffés derrière elle et tourna la tête : Yobar la suivait. Elle ne l'avait pas prévu, mais il est vrai que Yobar l'étonnait toujours. Il était intelligent et curieux,

même parmi des animaux dont l'intelligence ne le cédait que de peu à l'esprit humain et dont la curiosité et la soif d'apprendre étaient parfois plus grandes.

« Eh bien, viens, si tu veux », dit-elle. Elle l'emmena vers le potager, où les babouins avaient toujours été interdits de séjour. La dernière récolte de melons était encore sur les tiges, certains mûrs, d'autres encore un peu verts. Il hésita à la limite du potager, car les babouins avaient depuis longtemps appris à respecter cette frontière invisible. Mais Luet lui fit signe de la suivre et il franchit avec circonspection le bord du potager. Elle le dirigea sur un melon à point. « Mange-les quand ils sont comme ça, lui expliqua-t-elle. Quand ils ont cette odeur. » Elle lui tendit le fruit toujours attaché à sa tige. Il le renifla, le secoua, puis le jeta par terre. Après plusieurs essais, il le brisa. Alors il en mangea une bouchée et poussa un ululement de bonheur à l'adresse de Luet.

« Attends, je n'ai pas encore fini. Il faut que tu sois bien attentif pendant toute la leçon. » Elle prit un nouveau melon, pas encore mûr celui-ci, et tout en laissant Yobar le renifler, elle ne le lui donna pas. « Non. Tu ne dois pas manger ceux-là. Les graines ne sont pas mûres, et si tu les manges quand elles sont ainsi, tu n'auras pas de récolte l'année prochaine. » Elle reposa le melon derrière elle et montra du doigt les morceaux du fruit qu'avait brisé Yobar. « Mange ceux qui sont mûrs. Shedemei dit que les graines traverseront sans mal votre système digestif, qu'elles germeront dans vos excréments et qu'elles pousseront très bien. Vous aurez des melons pour toujours, si tu apprends aux autres à ne manger que les mûrs. Si tu leur apprends à attendre. »

Yobar la regardait sans ciller.

« Tu ne comprends rien à ce que je raconte, dit-elle. Mais ça ne veut pas dire que tu ne comprends pas la leçon, n'est-ce pas ? Tu es intelligent. Tu comprendras. Tu apprendras aux autres avant de t'en aller dans une autre tribu, d'accord ? C'est le seul présent que nous puissions vous laisser, notre façon de payer le loyer de votre vallée que nous avons occupée cette année. Accepte-le et sers-t'en comme il faut. »

Il poussa un unique ululement.

Alors Luet se leva et s'éloigna. Les chameaux de monte étaient prêts ; tout le monde l'attendait. « Je montrais juste le potager à Yobar », expliqua-t-elle. Naturellement, Kokor leva les yeux au ciel, mais Luet le remarqua à peine ; ce qui comptait, c'était le sourire de Nafai, le hochement de tête approbateur d'Hushidh, et le « bravo ! » de Volemak.

Au signal, les chameaux se mirent debout avec force embardées, chargés de tentes, de provisions, de caissons secs et de glacières pleines de semences et d'embryons, et – par-dessus tout – non plus de seize mais de vingt-trois êtres humains. Comme Elemak l'avait dit la veille, Surâme avait intérêt à les mener à destination avant que les enfants ne deviennent trop grands pour chevaucher avec leurs mères, ou alors il faudrait qu'il se débrouille pour leur trouver des chameaux en chemin.

Les deux premiers jours de voyage les conduisirent vers le nord-est, retraçant la même route qu'ils avaient prise en venant de Basilica. Plus d'une année s'était écoulée, toutefois, et ils ne reconnaissaient rien – ou du moins, rien de notable, car au bout d'une heure, les rochers gris-brun et le sable gris-jaune avaient commencé à leur paraître familiers.

Mebbekew chevaucha un court moment en compagnie d'Elemak à la fin du second après-midi. « On a passé l'endroit où tu l'avais condamné à mort, non ? »

Elemak ne répondit pas tout de suite. Puis : « Non, nous n'y passerons pas du tout.

— Pourtant, j'ai cru le reconnaître.

— Tu t'es trompé. »

Ils avancèrent un moment sans rien dire.

« Elemak… reprit Mebbekew.

— Oui ? » Son ton indiquait qu'il n'appréciait pas la conversation.

« Qui pourrait nous empêcher de prendre nos tentes, trois jours de vivres et de repartir vers Basilica ? »

Elemak avait parfois l'impression que l'imprévoyance de Mebbekew confinait à la stupidité. « On dirait que tu oublies que nous n'avons pas d'argent. Je peux t'assurer qu'être pauvre à Basilica est un sort bien pire que l'indigence ici, parce qu'à

Basilica, Surâme se fichera comme d'un téton de lézard que tu survives ou non !

— Ah ça, il faut reconnaître qu'on est traités comme des rois, ici ! rétorqua Mebbekew, méprisant.

— Nous avons vécu dans une vallée bien arrosée pendant plus d'un an, et pas une seule fois des voyageurs, des bandits, des couples en fuite ni des familles en vacances ne se sont approchés de nous !

— Oh, je sais, on aurait aussi bien pu séjourner sur une autre planète. Une planète inhabitée ! Je te le dis, quand Dolya est devenue trop grosse pour bouger, j'ai commencé à trouver du charme aux femelles babouins ! »

Jamais l'inutilité de Mebbekew n'avait été aussi manifeste. « Ça ne m'étonne pas », dit Elemak.

Meb lui lança un regard furieux. « Je rigolais, pizdouk !

— Pas moi.

— Alors, c'est ça, tu as vendu ton âme ? Tu es le petit chouchou du paternel ? Nafai senior ? »

La rancune de Mebbekew envers Nafai était bien naturelle : Nafai l'avait démasqué à plusieurs reprises. Mais Elemak avait pour sa part décidé de supporter son petit frère, du moins tant qu'il restait à sa place, tant qu'il était utile. C'était tout ce qui l'intéressait, à présent : que l'on contribue à la survie du groupe. De l'épouse et de l'enfant d'Elemak. Et cela ne ferait pas de mal à Mebbekew de savoir exactement à quel point Nafai se montrait plus utile que lui. « Nous avons vécu toute une année ensemble, dit Elemak. Tu as mangé la viande que Nafai tuait chaque semaine de cette année, et tu crois toujours qu'il n'est rien d'autre que le chouchou de Père ?

— Oh, je sais bien qu'il vaut mieux que ça, répondit Mebbekew. Tout le monde le sait ; et même, la plupart ont compris qu'il avait plus de valeur que toi ! »

Mebbekew dut alors remarquer un changement dans l'expression d'Elemak, car il ralentit sa monture et demeura un bon moment derrière son frère.

La petite insulte de Meb ne cherchait qu'à le faire enrager, Elemak le savait bien, mais il n'avait pas l'intention de le suivre sur ce terrain. Ce que voulait Mebbekew était clair : échapper à

son mariage, fuir les cris des bébés, retourner à la cité, avec ses baignoires et ses commodes, sa cuisine et ses arts, et, surtout, son inépuisable cheptel de femmes faciles à flatter et qui ne cherchaient pas de complications. Et à la vérité, s'il rentrait à Basilica, il se débrouillerait sans doute parfaitement, avec ou sans argent ; quant à Dol, elle s'y ferait sûrement une vie aisée, en sa qualité d'ex-enfant prodige du théâtre. Pour tous les deux, Basilica valait bien mieux que tout ce qui les attendait dans un avenir prévisible.

Mais cette issue est condamnée, songea Elemak. Depuis le jour où Surâme m'a ridiculisé. Le message était sans ambiguïté : Tente de tuer Nafai et tu ne seras plus qu'un lourdaud décervelé, incapable même de faire un nœud correctement. De plus, ce ne serait pas Nafai qu'il lui faudrait vaincre pour modifier leur destination, mais Père. Non, Elemak était pieds et poings liés. Et d'ailleurs, rien ne l'attirait à Basilica. Au contraire de Meb, il ne se satisfaisait pas de passer de lit en lit et de se laisser entretenir par les femmes qu'il séduirait. Non, il avait besoin d'occuper une position dominante dans la cité, de savoir que lorsqu'il parlait, les hommes l'écoutaient. Sans argent, l'espoir d'y parvenir était bien mince.

Et puis il aimait Eiadh, il s'enorgueillissait de sa petite Proya, et il adorait la vie du désert d'une façon que personne, même Volemak, ne pourrait jamais comprendre. Et s'il revenait à Basilica, Eiadh finirait par ne pas renouveler son contrat. Il se retrouverait dans la position indigne d'un homme qui doit chercher une épouse dans le seul but de rester dans la cité. Ce serait intolérable ; la vraie vie d'un homme, c'était celle qu'il menait aujourd'hui, en sécurité avec son épouse, avec leurs enfants. Il n'avait aucune envie de briser sa famille, en tout cas pour le moment. Il avait cessé de rêver de Basilica, ou du moins de la regretter, car la seule existence digne de ce nom dans cette cité était hors de sa portée.

Seuls Meb et Dolya nourrissaient encore des fantasmes de retour. Et, vu leur inutilité à tous les deux, la troupe ne souffrirait nullement de leur départ.

Aussi, tandis qu'avec son père il choisissait le site du camp prochain, il aborda la question. « Vous savez que Meb et Dolya

ont toujours envie de revenir à Basilica.

— Ils ont si peu d'imagination que je ne m'en étonne pas, répondit Volemak. Certains n'ont qu'une seule idée dans toute leur vie et donc beaucoup de mal à s'en défaire.

— Vous savez aussi qu'ils ne nous sont pratiquement d'aucune utilité.

— Pas autant que Kokor, fit Père.

— Oui, ça, elle est presque hors concours.

— Aucune de ces personnes n'est complètement sans valeur, dit Père. Elles ne font peut-être pas leur part de travail, mais leurs gènes nous sont utiles. Nous avons besoin de leurs enfants dans notre communauté.

— Cela nous faciliterait bien la vie… moins de conflits et d'énervement… si…

— Non », coupa Volemak.

Elemak sentit la colère bouillir en lui. Comment son père osait-il l'empêcher de seulement finir ses phrases ?

« Ce n'est pas de mon choix, poursuivit Volemak. Je laisserais n'importe qui s'en retourner, si cela ne tenait qu'à moi. Mais c'est Surâme qui a élu notre troupe. »

Elemak cessa d'écouter presque aussitôt que son père mentionna Surâme. Cela indiquait toujours que la partie raisonnable de la discussion était terminée.

Quand ils campèrent pour la nuit, Elemak décida que durant son tour de garde, si Meb et Dolya s'avisaient de s'éclipser, il ne s'apercevrait de rien. Ils n'auraient pas grand mal à trouver leur chemin ; le désert n'était pas très dangereux par ici, et ils disposeraient de la meilleure occasion de tout le voyage pour regagner la civilisation. Leurs chances étaient quand même minces, il fallait le reconnaître – le risque de tomber sur des bandits restait le même qu'ailleurs. Peut-être était-il même aggravé par le fait que Mouj, maître de Basilica, aurait chassé de la cité les éléments violents et indisciplinés. Mais Surâme veillerait peut-être sur les deux jeunes gens et les aiderait à retourner à Basilica – ou peut-être pas. Quoi qu'il en fût, Elemak n'empêcherait pas leur tentative, s'ils en faisaient une.

Mais rien ne se produisit. Elemak monta la garde plus longtemps que d'habitude, mais ils ne se faufilèrent pas hors de

leur tente, n'essayèrent pas de voler un ou deux chameaux. Elemak finit par éveiller Vas et alla se coucher, plein d'un nouveau mépris pour Meb. Si c'était moi qui avais voulu quitter le groupe et m'en aller vivre ailleurs, j'aurais emmené ma femme, mon enfant et je serais parti. Mais pas Mebbekew. Il plie beaucoup trop facilement l'échine quand on lui oppose un refus.

Au milieu de la matinée du troisième jour, ils atteignirent le point où, pour regagner Basilica, ils auraient continué au nord. Elemak reconnut le lieu ; Volemak aussi, naturellement. Mais personne d'autre ; aucun ne se rendit compte qu'en marchant vers l'est au lieu de poursuivre vers le nord, il voyait disparaître le dernier espoir de restaurer une partie de son existence passée.

Elemak ne s'en attrista pas. Il n'était pas comme Mebbekew ; toute sa vie avait été centrée sur le désert. Il ne revenait à Basilica que pour y vendre ses marchandises et trouver une femme, même si, naturellement, il avait toujours apprécié la cité et s'y était considéré comme chez lui. Mais cette notion de foyer n'avait jamais eu beaucoup de sens pour lui ; quand il s'en éloignait, il n'avait pas le mal du pays, pas de nostalgie, pas de larmes aux yeux. Ce défaut d'ancrage avait disparu quand Eiadh avait accouché, qu'il avait tenu Proya dans ses bras, entendu le cri puissant du garçon et vu son sourire. Alors, le foyer, pour lui, c'était devenu la tente où dormaient Eiadh et Proya. Il n'avait plus besoin de Basilica. Il était intérieurement trop solide pour désirer comme Meb une cité quelconque.

Mais si cette caravane devait constituer tout son monde pour les quelques années à venir, il était bien résolu à ce que sa position dans cet État miniature soit la plus haute et la plus dominante possible. Dans la vallée, où le potager de Zdorab fournissait la moitié de la nourriture du groupe et où Nafai était aussi bon chasseur qu'Elemak lui-même, il n'avait pas eu l'occasion de se révéler totalement et d'assurer sa position de chef. Mais maintenant, de nouveau à dos de chameau, même Père s'en remettait au jugement d'Elemak sur d'innombrables questions, et si Surâme choisissait leur direction générale, c'était Elemak qui décidait de leur chemin exact. Chaque fois

qu'il se retournait sur le groupe, il voyait les yeux d'Eiadh posés sur lui quand elle n'était pas occupée à nourrir le bébé. Ce voyage lui rappelait à quel point son époux était essentiel à la survie de toute l'entreprise, et il jouissait de la fierté qu'elle en tirait.

Surâme avait annoncé à Père que sur une route sans obstacles et sans danger, avec des vivres en quantité, soixante jours de marche régulière les amèneraient à leur destination. Mais évidemment, il était hors de question de voyager soixante journées de suite. Jamais les bébés ne supporteraient une si longue exposition à la chaleur, à la sécheresse et à une existence instable. Non, il leur faudrait dénicher un autre abri sûr et s'y reposer, peut-être encore un autre après cela. Et à chaque fois, ils devraient sans doute s'installer assez longtemps pour semer et moissonner dans l'optique de la suite du voyage. Une année. Une année par campement, peut-être trois ans pour accomplir un voyage de soixante jours. Mais durant ce temps, ce serait Elemak qui les mènerait tous, et à la fin, tous se tourneraient vers lui pour en faire leur chef et Père ne tiendrait plus que son rôle naturel : celui d'un vieux et sage conseiller. Mais il ne serait plus le véritable chef, plus jamais.

Ce sera moi, de plein droit. Si je décide que la destination de Surâme est celle où je veux emmener le groupe, c'est là que je l'emmènerai, en sécurité et à l'heure dite. Si j'en décide autrement, que Surâme aille se faire voir.

La Nividimu n'était pas un oued saisonnier ; elle prenait naissance à partir de sources naturelles dans les chaotiques monts Lyudy, d'une altitude suffisante pour se couvrir de neige en hiver. Mais son débit n'était jamais important et quand, après avoir impétueusement descendu la vallée de Krutohn, elle débouchait dans le désert bas et aride, elle s'enfonçait dans le sable et disparaissait plusieurs kilomètres avant d'atteindre la mer de Récur.

C'est à cause de la Nividimu que la grande piste nord-sud des caravanes suivait les pentes abruptes des monts Lyudy, puis redescendait le long de la rivière presque jusqu'au point où elle s'évanouissait : elle constituait la source la plus fiable d'eau

potable entre Basilica au nord et les cités de Feu au sud. Une dizaine de caravanes passaient chaque année le long des rives de la Nividimu et il était presque évident que l'Index indiquerait au groupe de monter un camp pour une semaine sur les contreforts des Lyudy, alors qu'une caravane accompagnée d'une lourde escorte militaire remontait la vallée avant de redescendre la route sinueuse qui permettait de quitter les monts.

Le pire de l'attente fut de ne pouvoir faire du feu. L'escorte militaire, avait signalé l'Index, était sur les dents et espérait en découdre. Une fumée serait considérée comme l'indication de la présence de bandits et les soldats n'attendraient pas d'en savoir davantage pour massacrer l'expédition. Aussi ses membres se nourrirent-il de méchantes rations de voyage, sans rien faire que s'exaspérer les uns les autres en espérant le jour où Volemak leur annoncerait que l'Index les laissait repartir.

Ce fut le deuxième jour, tandis qu'Elemak et Vas chassaient ensemble – car Vas avait un petit talent de traqueur –, qu'ils perdirent le premier pulsant. On n'aurait sans doute pas dû en confier un à Vas, mais il l'avait demandé et il aurait été trop humiliant pour lui de le lui refuser. D'ailleurs, il y avait toujours un risque qu'il tombe sur un prédateur dangereux et il aurait besoin du pulsant pour se défendre.

D'habitude, Vas n'était pas maladroit. Mais alors qu'il marchait en crabe le long d'une étroite corniche qui surplombait une gorge, il trébucha et, comme il se rattrapait, le pulsant lui glissa de la main. L'arme rebondit sur un affleurement rocheux, puis se perdit dans les profondeurs du défilé. Ni Vas ni Elemak ne l'entendirent toucher le fond. « Ça aurait pu être moi », ne cessa-t-il de répéter en racontant son histoire ce soir-là.

Elemak n'eut pas le cœur de lui dire qu'il aurait peut-être mieux valu pour tout le monde que ce soit lui qui y passe. Ils ne possédaient que quatre pulsants, après tout, et aucun moyen de s'en procurer de nouveaux ; de plus, ils finiraient par perdre leur capacité à se recharger à la lumière solaire, ce pourquoi Elemak prenait grand soin d'en conserver deux enfermés dans un récipient opaque. Maintenant qu'un des pulsants manquait, l'un de ceux qui restaient en réserve devrait sortir pour servir à

la chasse.

« Pourquoi chassiez-vous, à propos ? » demanda Volemak, qui comprenait les conséquences possibles de la perte du pulsant pour l'avenir. Il s'adressait à Elemak, comme il se devait, puisque c'était Elemak qui avait décidé d'emporter deux pulsants ce jour-là.

Elemak répondit d'un ton froid, comme s'il déniait à son père le droit de remettre en cause sa décision. « Pour nous procurer de la viande. Nos épouses ne peuvent allaiter convenablement en ne mangeant que des biscuits de voyage et du bœuf séché.

— Mais nous ne pouvons faire cuire la viande. Que voulais-tu qu'elles en fassent ? Qu'elles la mangent crue ?

— Je pensais pouvoir la cuire au pulsant. Elle aurait été bleue, mais…

— Ç'aurait été aussi un gaspillage d'énergie que nous pouvons difficilement nous permettre, répliqua Volemak.

— Nous avons besoin de viande, insista Elemak.

— Aurait-il fallu que je saute après le pulsant ? demanda Vas d'un ton hargneux.

— Personne ne te le demande, répondit dédaigneusement Elemak. La question n'est plus là, maintenant. »

Comme toujours lorsque des conflits naissaient, Hushidh assistait à la conversation sans rien dire, en observant comment les fils qui reliaient les gens semblaient se modifier. Ces lignes qu'elle voyait n'avaient pas de réalité, elle le savait, c'était une métaphore visuelle que son esprit concevait, une espèce de diagramme hallucinatoire. Mais le message qu'elles dessinaient des relations, des loyautés, des haines et des affections était bien réel, lui, aussi réel que les rochers, le sable et les buissons qui les entouraient.

Vas constituait l'anomalie du groupe, depuis le début. Personne ne le haïssait, personne n'avait de reproche à lui faire. Mais personne ne l'aimait non plus. Nulle véritable fidélité ne le liait à personne – ni personne à lui, non plus, à part son lien étrange avec Sevet, et celui, plus bizarre encore, avec Obring. Sevet éprouvait peu d'amour et de respect pour son époux ; leur union avait été nominale, sans plus, un mariage de convenance, sans lien particulier de loyauté entre eux, ni de grande affection

ou d'amitié, d'ailleurs. Mais il semblait éprouver un sentiment très puissant pour elle, un sentiment qu'Hushidh ne comprenait pas, qu'elle n'avait jamais observé ailleurs. Et son lien avec Obring était presque semblable, un peu plus faible seulement, ce qui n'aurait pas dû être le cas, Vas n'ayant aucune raison d'être étroitement lié à Obring. Après tout, Obring n'avait-il pas été surpris au lit avec Sevet la nuit où Kokor les avait découverts ensemble et avait failli tuer sa sœur ? Pourquoi Vas vivrait-il une si puissante relation à Obring ? Sa vigueur – qu'Hushidh reconnaissait à l'épaisseur du cordon qui les reliait – rivalisait en force avec les unions les plus solides de la compagnie, comme celle de Volemak et de Rasa, ou ce que ressentait Elemak envers Eiadh, ou encore le lien grandissant qui s'établissait entre elle-même et son Issib adoré, son dévoué, son tendre, son brillant, son affectueux Issib, dont la voix était la musique qui sous-tendait toute sa joie…

En tout cas, ce n'était pas cela que Vas ressentait pour Sevet ni Obring – et pour les autres, il ne ressentait presque rien. Mais pourquoi Sevet et Obring, personne d'autre ? Rien ne les rapprochait sinon leur adultère de jadis…

Était-ce cela, le lien ? L'adultère lui-même ? La puissante liaison de Vas avec les deux intéressés était-elle l'expression de son sentiment de trahison ? Mais non, c'était absurde. Il était depuis toujours au courant des passades de Sevet ; leur mariage était très souple de ce côté-là. Et Hushidh aurait reconnu un lien de haine ou de fureur – elle en avait souvent vu.

En ce moment même où Vas aurait dû se raccorder à tous les membres du groupe par un fil de honte, de désir de faire amende honorable, de s'attirer l'approbation générale, il n'y avait presque rien. Tout lui était égal. En fait, on l'aurait dit presque satisfait.

« Nous aurions plus facilement pu nous payer le luxe de cuire notre viande au pulsant, intervint Sevet, quand nous en avions quatre. »

Hushidh fut stupéfaite : c'était la propre épouse de Vas qui soulevait la responsabilité de son époux !

Par contre, elle ne s'étonna pas que Kokor emboîte le pas à sa sœur pour attaquer encore plus directement : « D'abord, tu

aurais pu regarder où tu mettais les pieds, Vas ! »

Vas se tourna vers Kokor et la dévisagea avec un air de vague dédain. « C'est vrai que tu es bien placée pour parler de soin et d'efficacité dans le travail, ça te va bien ! »

Pareilles chamailleries s'amorçaient beaucoup trop aisément et duraient d'habitude beaucoup trop longtemps. Inutile d'être une déchiffreuse comme Hushidh pour savoir où allait mener cette dispute si on n'y mettait pas un terme. « Assez ! s'écria Volemak.

— Je refuse qu'on me fasse porter le chapeau parce que nous n'avons pas de viande cuite, dit Vas d'un ton modéré. Il nous reste encore trois pulsants et ce n'est pas ma faute si nous ne pouvons pas faire de feu. »

Elemak lui posa la main sur l'épaule. « C'est moi que Père rend responsable et il a raison. C'est moi qui ai commis une erreur de jugement. Nous n'aurions jamais dû emporter deux pulsants lors d'une partie de chasse. Quand nous te reprocherons le manque de viande, tu seras au courant.

— Oui : c'est toi que nous mangerons le premier ! » lança Obring.

La repartie était suffisamment drôle pour déclencher des rires, ne fût-ce que pour détendre l'atmosphère ; mais Vas n'apprécia pas que la plaisanterie fût venue d'Obring.

Hushidh vit ce lien étrange entre eux flamboyer puis s'épaissir, comme une noire aussière amarrant Vas à Obring.

Hushidh continua ses observations, espérant qu'ils se querelleraient assez longtemps pour qu'elle comprenne ce qui se passait entre eux, mais à cet instant Shedemei prit la parole. « Il n'y a pas de raison de ne pas manger de la viande crue, si elle vient d'être abattue et que l'animal était en bonne santé. En cautérisant les tissus externes avant de la manger, nous tuerions toute contamination de surface sans grande dépense d'énergie. Nous avons une bonne réserve d'antibiotiques au cas où quelqu'un tomberait quand même malade, et quand nous en manquerons, nous pouvons en fabriquer de très valables à partir des plantes disponibles, si besoin est.

— De la viande crue ! laissa tomber Kokor d'un ton dégoûté.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir avaler ça, ajouta Eiadh.

— Il suffit de bien mâcher, dit Shedemei. Ou de la découper en morceaux fins.

— Mais c'est le goût ! s'écria Eiadh.

— Et l'idée ! renchérit Kokor en frissonnant d'horreur.

— Il s'agit d'une barrière purement psychologique, expliqua Shedemei, que vous surmonterez aisément pour le bien de vos bébés.

— J'aimerais bien savoir comment quelqu'un qui n'a pas d'enfant pourrait nous dire ce qui est bon pour nous ! » cracha Kokor.

Hushidh vit les paroles de Kokor piquer Shedemei au vif. C'était là une des grandes inquiétudes d'Hushidh pour leur groupe : l'écart qui se creusait de plus en plus entre Shedemei et les autres femmes. La déchiffreuse s'en ouvrait souvent à Luet et elles avaient fait de leur mieux pour y remédier, mais ce n'était pas tâche facile ; la plus grande résistance provenait de Shedemei elle-même : elle s'était persuadée de ne pas vouloir d'enfants, mais à la voir s'intéresser de si près à tous les bébés du groupe, Hushidh savait qu'inconsciemment elle mesurait sa propre valeur à l'aune de son infécondité. Et quand une petite cervelle d'oiseau, inconséquente et sans compassion comme Kokor lui jetait au visage son absence de descendance, Shedemei perdait presque tous ses liens avec le groupe, Hushidh le voyait bien.

Et le silence qui suivit la sortie de Kokor n'arrangea rien. La plupart se turent parce que c'est ainsi qu'on réagit à une inqualifiable maladresse sociale – on observe un silence assez long pour servir de réprimande au grossier personnage, et puis on reprend la conversation comme si de rien n'était. Mais ce n'est pas ainsi que la victime interpréta ce silence, Hushidh en avait la certitude ; Shedya n'était pas très versée dans les bonnes manières et, de plus, elle était maladivement consciente de son manque d'enfant ; pour elle, donc, ce silence devait traduire l'unanimité derrière Kokor, sous une façade d'abstention polie. Encore une blessure, une cicatrice de plus dans l'âme de Shedemei.

Sans l'intense amitié qui existait entre Shedemei et Zdorab, celle, moindre, que Luet et Hushidh avaient créée avec Shedya

et l'affection et le respect immense que portait Shedya à Rasa, elle n'aurait eu aucune attache positive dans la communauté. Ses liens ne seraient que jalousie et rancœur.

Ce fut Luet qui brisa enfin le silence. « Si nos bébés ont besoin de viande, eh bien naturellement nous la mangerons cautérisée, ou même crue. Mais je me pose une question : sommes-nous si près du bout du rouleau, nutritionnellement parlant, que nous ne puissions nous passer de viande une seule semaine ? »

Elemak lui jeta un regard glacial. « Tu traites ton bébé comme tu l'entends ; mais le nôtre tétera toujours du lait enrichi en protéines dans les trois jours.

— Oh, Elemak, suis-je obligée d'en manger ? gémit Eiadh.

— Oui, répondit-il.

— Ça n'est pas grave, intervint Nafai. Vous ne sentirez même pas la différence ! »

Tous se tournèrent vers lui. Sa remarque dépassait les bornes. « Je pense pouvoir encore distinguer si une viande est crue ou cuite, je te remercie ! grinça Eiadh.

— Nous sommes tous ici parce que nous sommes plus ou moins sensibles à Surâme, expliqua Nafai. Je lui ai donc demandé s'il pouvait nous rendre acceptable le goût de la viande, nous faire croire qu'elle est normale. Et il a répondu que c'était possible, à condition de ne pas essayer de lui résister. Par conséquent, si nous ne nous arrêtons pas au fait que nous mangeons de la viande crue, Surâme peut agir en sorte que nous ne sentions en réalité aucune différence. »

Tous restèrent muets pendant un instant. Hushidh perçut que la relation presque banale de Nafai avec Surâme était tout à fait déroutante pour certains – dont le moindre n'était pas Volemak lui-même, qui ne communiquait avec Surâme que dans la solitude ou par le biais de l'Index.

« Tu as prié Surâme d'assaisonner notre nourriture, c'est ça ? demanda Issib.

— Par expérience, nous savons Surâme capable d'abêtir les gens, répondit Nafai. Tu y es passé comme moi, Issya. Alors, pourquoi ne pas nous rendre un peu stupides quant au goût de la viande ?

— Je n'aime pas l'idée que Surâme vienne tripatouiller dans ma tête », grogna Obring.

Meb lui adressa un sourire radieux. « Ne t'inquiète pas. Je suis sûr que tu peux être aussi stupide que nécessaire sans aide extérieure. »

Le lendemain, quand Nafai rapporta un nolyen – genre de petit daim d'à peine un mètre au garrot –, on le découpa, on cautérisa la viande au pulsant puis on la mangea, avec précaution d'abord, jusqu'à ce que les convives s'aperçoivent que la viande crue, ce n'était pas si mauvais, ou bien que Surâme avait bien réussi à les rendre insensibles à la différence. Ils pouvaient maintenant se passer de feu quand le besoin s'en faisait sentir.

Mais Surâme ne pouvait leur donner un nouveau pulsant pour remplacer celui qui avait été perdu.

Ils en perdirent deux autres en traversant la Nividimu. Stupidement et vainement. Bien que le gué fût large et peu profond, les chameaux renâclaient à franchir le cours d'eau et il y eut une bousculade alors qu'on les poussait en avant. Cependant, si tous les paquetages avaient été bien faits et soigneusement attachés, aucun ne se serait décroché, aucun n'aurait répandu son contenu dans l'eau glacée.

Il fallut quelques minutes à Elemak pour prendre conscience qu'il s'agissait du chameau transportant deux des pulsants ; il s'était jusque-là efforcé de faire traverser toutes les bêtes avant d'essayer de récupérer le chargement. Quand il remit enfin la main sur les armes enfermées dans un sac et enveloppées de tissu, elles avaient séjourné un quart d'heure dans l'eau. Les pulsants étaient résistants, mais ils n'avaient pas été conçus pour servir sous l'eau. Leurs joints avaient perdu leur étanchéité et le mécanisme à l'intérieur ne tarderait pas à se corroder. Elemak récupéra quand même les armes, naturellement, dans l'espoir qu'elles ne rouilleraient peut-être pas, tout en sachant bien que les chances en étaient fort minces.

« Qui a chargé ce chameau ? » demanda-t-il d'un ton dur.

Personne ne parut s'en souvenir.

Voilà bien le problème, intervint Volemak. À l'évidence, ce

chameau s'est chargé tout seul et il n'était pas très doué pour faire les nœuds. »

Le groupe éclata d'un rire inquiet. Elemak se tourna d'un bloc vers son père, prêt à le critiquer de plaisanter d'une situation grave. Mais quand il croisa son regard, il se ravisa, car il vit que Volemak prenait l'événement très au sérieux. Alors, il lui adressa un signe de tête, puis s'assit pour indiquer qu'il laissait son père s'occuper de l'affaire.

« Celui qui a chargé ce chameau sait quelle responsabilité il porte, dit celui-ci. Et pour le connaître, il existe un moyen très simple : il me suffit de poser la question à l'Index. Mais il n'y aura pas de sanction, car personne n'aurait rien à y gagner. Si j'en éprouve jamais le besoin, je révélerai publiquement le nom de celui qui, par son incurie, a mis en péril notre sécurité ; mais en attendant, le coupable est protégé par son lâche refus de se dénoncer. »

Personne ne pipa mot.

Volemak n'ajouta rien, mais hocha la tête à l'adresse d'Elemak, qui se leva et présenta devant lui le dernier pulsant. « Il s'agit de celui dont nous nous sommes le plus servi, dit-il. C'est donc celui dont la charge durera le moins, mais c'est le seul dont nous disposions pour rapporter de la viande. Il est possible qu'il tienne quelques années – on a déjà vu des pulsants le faire – mais quand celui-ci cessera de fonctionner, nous n'en aurons pas d'autre. »

Il s'approcha de Nafai et le lui tendit. Nafai le prit avec précaution. « C'est toi le chasseur, dit Elemak. C'est toi qui en feras le meilleur usage. Mais veille à en prendre bien soin. Nos existences et celles de nos enfants dépendent de la façon dont tu t'acquitteras de ce devoir. »

Nafai acquiesça.

Elemak se tourna ensuite vers les autres. « Si quelqu'un voit qu'un danger menace le pulsant, qu'il parle ou agisse aussitôt pour le protéger. Mais hornis ce cas, nul autre que Nafai ne doit toucher cette arme pour quelque motif que ce soit. Nous ne nous en servirons même plus pour griller la viande – pendant les étapes dangereuses, nous la consommerons crue. Et maintenant, sortons de cette vallée avant qu'on nous

découvre. »

En fin d'après-midi, ils parvinrent à l'embranchement où les caravanes poursuivaient vers le sud par les vallées inhabitées où les cités de Dovoda et de Neeshtchy s'accrochaient à la vie entre le désert et la mer ou bifurquaient vers le sud-est, par les monts Razoryat, puis redescendaient vers la partie septentrionale de la vallée des Feux. Volemak les entraîna vers les Razoryat. Mais l'idée vint à plus d'un qu'en continuant vers le sud jusqu'à Dovoda ou Neeshtchy, ils auraient pu acheter d'autres pulsants et de quoi s'alimenter convenablement, par-dessus le marché. Et plus que tout, ils auraient rencontré de nouveaux visages, entendu de nouvelles voix. Pas un ou presque qui ne regrettât de ne pouvoir y passer ne fût-ce qu'un peu de temps.

Mais Volemak les emmena dans les collines, où ils campèrent ce soir-là sans faire de feu, de crainte qu'un habitant des lointaines cités ne l'aperçût.

De ce jour, le déplacement se ralentit, car l'Index avertit Volemak de la présence de trois caravanes arrivant du nord par la vallée des Feux, de deux en provenance des cités de Feu et d'une dernière des cités des Étoiles, encore plus au sud. Pour la plupart des voyageurs, c'étaient là des noms de légende, de cités encore plus anciennes et plus chargées d'histoire que Basilica. Les épopées des héros antiques semblaient toujours commencer ainsi : « Il était une fois dans les cités des Étoiles », ou bien : « Voici comment se passaient les choses jadis dans les cités de Feu. » Beaucoup dans l'expédition nourrissaient un espoir secret : Peut-être est-ce là que nous emmène Surâme, dans les grandes et antiques cités des légendes.

Cependant, pour éviter de rencontrer les caravanes, ils devaient voyager en dehors des routes. Cela n'avait pas posé de grosses difficultés dans le désert, où la piste était presque indiscernable du reste du paysage : la précision du chemin suivi n'avait donc pas grande importance. Mais ici, cela faisait une différence capitale, car on avançait en terrain inconnu, plus difficile et tourmenté qu'ailleurs sur Harmonie. Ils sortirent des montagnes et se trouvèrent aussitôt devant un paysage verdoyant, presque entièrement couvert d'herbe, de vignes, de

buissons et même d'arbres disséminés. Le sol était rocheux et creusé d'anfractuosités, étrangement étagé, comme si on avait poussé les unes contre les autres des tables de dimensions différentes ; chaque surface était plane, mais aucune ne se rencontrait à fleur. Entre les tables herbeuses, le terrain s'élevait, parfois en simples buttes basses, parfois en collines de cent, voire cinq cents mètres d'altitude.

La bizarrerie du terrain s'accrut encore quand ils s'enfoncèrent dans la vallée des Feux, car en certains endroits, des crevasses dans la terre ou des fissures dans les falaises émettaient de remarquables puanteurs. La plupart des voyageurs faisaient la grimace en s'efforçant de respirer par la bouche, mais Elemak et Volemak prenaient ces émanations très au sérieux et cherchaient des chemins qui les écartent des sources. Ce n'est qu'au moment où Zdorab découvrit la capacité de l'Index à fournir une analyse spectroscopique immédiate du gaz, du moins durant le jour, qu'ils surent avec certitude quels gaz – et donc quelles odeurs – étaient inoffensifs.

Plus effrayants – bien qu'Elemak les assurât sans danger – étaient les fumerolles et les gueulards. On les voyait à des kilomètres sous forme d'épaisses colonnes de fumée ou de flammes éclatantes, et la troupe prit l'habitude d'y diriger ses pas, surtout une fois que Shedemei l'eût convaincue qu'ils n'exploseraient en aucun cas. Installés près des flammes à l'air libre, ils y cuisaient leur viande et même du pain, bien que seuls Zdorab, Nafai et Elemak acceptent de s'approcher en courant des flammes pour déposer la viande et les miches là où la chaleur suffisait à brûler la peau – ce qui, naturellement, signifiait qu'elle pouvait cuire les cuisiniers s'ils ne s'écartaient pas assez vite. Tous mettaient la main à la pâte pour accommoder la viande qu'avait tuée Nafai, la plaçaient sur des grilles, puis acclamaient follement les trois volontaires qui, chacun son tour, se précipitaient vers le feu, déposaient une grille chargée de viande, puis regagnaient en vitesse une atmosphère plus vivable. Aller rechercher la viande était encore plus pénible, évidemment, car il fallait plus de temps pour ramasser les grilles brûlantes que pour déposer les fraîches, et à leur retour, les vêtements des cuisiniers fumaient parfois.

« Ce n'est que notre sueur qui s'évapore », répétait Nafai à Luet qui avait annoncé qu'elle préférait manger sa viande crue et conserver son époux en vie.

Malheureusement, rares étaient les feux utilisables, car souvent situés loin des sources d'eau, si bien que les voyageurs mangeaient froid plus souvent qu'à leur tour.

Cette vallée des Feux formait certes un paysage d'une sublime grandeur, mais il était redoutable de voyager ainsi confronté sans répit aux manifestations des forces terribles qui agitaient la planète, forces assez puissantes pour soulever le roc massif à des centaines de mètres dans les airs.

Paysage sublime, effrayant, mais aussi malcommode, ils s'en avisèrent en parvenant au bout de la route qu'ils avaient choisie et qui finissait en cul-de-sac – un profond lac bouillant entouré de toutes parts de falaises hautes de cinq cents mètres. Impossible de traverser le lac ni de le contourner. Ils allaient devoir refaire en sens inverse un voyage de plusieurs jours, selon l'estimation de Volemak et d'Elemak, puis choisir un autre trajet encore plus écarté des routes régulières des caravanes et beaucoup plus proche de la mer.

« Surâme n'aurait pas pu le prévoir ? demanda Mebbekew d'un ton mordant.

— L'Index nous a indiqué le lac, répondit Volemak. C'est pourquoi nous sommes venus jusqu'ici. Mais Surâme ne pouvait pas savoir qu'il n'existait pas de moyen de le contourner.

— Alors, on a voyagé ces trois derniers jours pour rien ? gémit Kokor.

— Mais nous avons vu des spectacles qu'on n'imaginerait même pas à Basilica ! répliqua dame Rasa.

— Sauf en cauchemar, dit Kokor.

— Il y a des artistes qui, devant de telles visions, en ont fait des chansons, reprit Rasa. À propos : nous ne vous avons pas entendues chanter de toute cette année, Sevet et toi, sauf des berceuses à vos bébés. Ni Eiadh, d'ailleurs ; elle n'a jamais eu l'occasion de tenter une carrière comme mes filles, mais elle a une très jolie voix. »

Hushidh aurait pu lui dire d'économiser sa salive : personne ne chanterait tant que rien n'aurait changé entre les femmes. Il

s'agissait naturellement de la vieille querelle entre Sevet et Kokor. Sevet ne pouvait plus chanter, ou bien préférait s'en abstenir, à cause des dommages infligés par Kokor à son larynx lorsqu'elle l'avait surprise au lit avec Obring. Et tant que Sevet ne chanterait pas, Kokor ne s'y risquerait pas – elle craignait trop la vengeance de sa sœur. Quant à Eiadh, elle s'aplatissait maladivement devant ses deux aînées, qui avaient été fort célèbres à Basilica, surtout Sevet. Kokor s'était montrée on ne peut plus claire : si elle ne pouvait pas chanter, elle n'avait pas envie d'entendre la misérable petite voix d'Eiadh s'élever en une parodie de musique. Ce qui était injuste, car Eiadh avait du talent et le timbre fluet de sa voix se serait vu qualifié de pureté cristalline par tout autre critique que Kokor. Mais chaque fois qu'Eiadh avait fait mine de chanter, Kokor avait crispé le visage en un tel masque de souffrance qu'Eiadh avait perdu courage et n'avait jamais recommencé. Il n'y aurait donc pas de chant dans leur groupe pour louer la grandeur et la majesté de la vallée des Feux.

Il existait cependant une autre sorte de poésie et une autre espèce d'artiste, et Hushidh et Luet s'en faisaient le public tandis que Shedemei entonnait les louanges des forces de la nature. « Deux vastes masses de terre, qui formaient autrefois un continent unique aujourd'hui divisé, disait-elle. Elles s'appuyaient l'une contre l'autre comme vos deux mains posées côte à côte sur une table. Mais un jour, elles se sont mises à pivoter dans des directions opposées, avec leur centre de giration au point précis où vos pouces se touchent. Aujourd'hui elles se rentrent dedans au niveau du bout des doigts, tandis qu'elles s'écartent par la base des mains. »

Shedemei expliquait tout cela assise sur le tapis de la tente de Luet, les bébés des deux sœurs installés sur ses genoux, les bras autour d'eux, ses mains s'agitant devant elle pour souligner ses paroles. Les enfants semblaient absolument fascinés – il y avait dans la tessiture ou dans l'intensité de la voix de Shedemei un je ne sais quoi qui séduisait tous les enfants de la compagnie, car Hushidh constatait comme ils devenaient alertes quand elle parlait. Souvent Shedemei parvenait à calmer un enfant capricieux après les vains efforts de sa mère – ni Kokor ni Sevet

ne laissaient jamais Shedemei s'approcher de leurs bébés par crainte de s'en faire remontrer et Dol abandonnait toujours sa petite Selkya à ses bons soins, souvent jusqu'au moment où sa poitrine lui faisait si mal qu'elle ne pouvait faire autrement que de récupérer son bébé et de l'allaiter.

Seules, apparemment, Luet et Hushidh recherchaient la compagnie de Shedemei, et même elles devaient prendre leurs bébés comme excuse : « Tu pourrais t'occuper des petits pendant que nous nous baignons ? » Aussi Shedya s'installait-elle sur le tapis de la tente de Luet cependant que les deux sœurs se nettoyaient mutuellement le dos de la poussière de plusieurs jours de voyage à coups d'éponge et se lavaient l'une l'autre les cheveux.

« L'écrasement du bout des doigts fait surgir les grandes montagnes du nord, poursuivait Shedemei. Tandis que la séparation des bases a creusé la mer de Récur, puis la mer de Feu. La vallée des Feux constitue la résurgence centrale. Un jour, une fois la séparation achevée, Potokgavan sombrera dans la mer et la vallée des Feux ne sera plus qu'une île au milieu d'un océan de plus en plus vaste. Ce sera le point le plus sublime et le plus isolé de toute Harmonie, le site où la planète sera la plus vivante, la plus dangereuse et la plus magnifique ! »

Chveya, la fille de Luet, émit un gargouillis du fond de la gorge, comme un grondement.

« Exact, Veyevniya, fit Shedemei en lui donnant le petit nom idiot qu'elle lui avait inventé. Ce sera un endroit pour des animaux sauvages comme toi !

— Et les pouces ? demanda Hushidh. Qu'est-ce qui se passe, là ?

— Les pouces, l'axe, le centre… c'est Basilica. Le cœur stable du monde. Il existe d'autres continents, mais aucun où l'eau soit aussi chaude, aussi froide et aussi profonde en un même lieu, ni où la terre soit aussi ancienne et immuable. Basilica est le site où Harmonie demeure le plus en paix.

— Géologiquement parlant, dit Hushidh.

— Les petites perturbations de l'humanité… bah ! qu'est-ce donc ? La plus petite unité de temps qui compte, c'est la génération, pas la minute, ni l'heure, ni la journée, ni même

l'année. Toutes ces unités vont, viennent et disparaissent en un instant. Mais la génération – voilà où se produisent les vrais changements, quand un monde vit véritablement !

— Alors, l'humanité est morte, si nous avons passé quarante millions d'années sans évoluer ? demanda Luet.

— Ne crois-tu pas que ces enfants devant nous sont l'évolution en marche ? La spéciation intervient aux périodes de troubles génétiques, quand une espèce – pas un simple individu ni même une tribu – est en danger de disparition. Alors l'immense éventail de potentialités que possède l'espèce se réduit par sélection aux rares variations qui offrent des avantages particuliers de survie. Une espèce peut donc donner une impression de stabilité un million d'années durant, pour changer brutalement quand le besoin s'en fait sentir. La vérité, c'est que l'évolution n'a jamais cessé ; simplement, on ne l'avait pas isolée ni mise à nu.

— À t'entendre, on a l'impression d'un plan prodigieux, dit Luet.

— Je sais – c'est ainsi qu'on se l'explique entre femmes, non ? C'est le plan de Surâme. Les schémas des générations : accouplement, conception, gestation, naissance, alimentation, maturation, et à nouveau accouplement – le plan de Surâme dans son entier. Mais nous ne nous en laissons plus si facilement conter, n'est-ce pas ? La machine qui tourne dans le ciel est tout bonnement l'expression de la volonté de l'humanité – et c'est en partie la raison pour laquelle nous n'avons été soumis à aucune contrainte de spéciation depuis quarante millions d'années. C'est un instrument destiné à nous maintenir aussi largement diversifiés que possible sans que nous acquérions jamais assez de puissance pour nous détruire, nous et notre monde, comme nous l'avons déjà fait sur Terre. N'est-ce pas ce que Nafai et Issib ont appris ? Ce pour quoi nous sommes ici ? Parce que ça ne fait pas partie du plan de Surâme, parce que Surâme est en train de perdre son contrôle sur l'humanité. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il serait peut-être bon de laisser Surâme dépérir complètement. Durant les générations qui s'ensuivraient, sous les contraintes terribles qui en découleraient, peut-être que l'humanité se

spécierait à nouveau pour créer quelque chose d'inconnu. » Elle se pencha sur la petite Dza et lui fit « bouf ! » sous le nez, ce qui avait le don de faire rire la gamine aux éclats. « C'est peut-être toi, la nouvelle humanité à venir, dit Shedemei. Tu ne crois pas, Dazyitnikiya ?

— C'est fou ce que tu aimes les enfants ! s'exclama Luet d'un air un peu triste.

— J'aime les enfants des autres, précisa Shedemei. Il me suffit de les rendre quand j'ai besoin de temps pour mon travail. Par contre, pour vous, mes pauvres, c'est une tâche sans fin ! »

Mais Hushidh ne la crut pas un instant. Certes, il ne faisait pas de doute que Shedemei pensait ce qu'elle disait. Shedya était parfaitement sincère en affirmant qu'elle vivait bien son infécondité, que la vie lui convenait mieux ainsi. Elle le pensait, ou du moins, elle voulait le penser.

Cependant, le lien puissant qui l'unissait à chaque enfant du camp traduisait, Hushidh en avait la conviction, la réponse inconsciente des bébés à la faim irrésistible de Shedemei. Elle voulait des enfants. Elle désirait participer à la grande succession des générations à travers le monde. Et plus encore : en voyant l'amour de Shedemei et de Zdorab se développer en une des amitiés les plus puissantes qu'elle eût jamais observées, elle se persuadait de plus en plus que c'était l'enfant de Zdorab que Shedya souhaitait porter, et elle n'en était que plus impatiente de voir cette envie se réaliser enfin.

Elle avait même demandé à Surâme comment il se faisait que Shedemei ne conçût pas, mais Surâme n'avait rien répondu – et Luet le confirmait : quand elle avait posé la question à son tour, la réponse avait été on ne peut plus claire : ce qui se passait entre Zdorab et Shedemei ne la regardait pas.

Ça ne nous regarde peut-être pas, songeait Hushidh, mais ce n'est pas une raison pour ne pas souhaiter à Shedemei tout ce qui la rendrait heureuse. Surâme n'a-t-elle pas entraîné tout ce monde dans cette expédition parce que tous les gènes sans exception y étaient nécessaires ? Se peut-il que Surâme se soit trompée et que Zdorab ou Shedemei soit stérile ? Grossière erreur, dans ce cas !

Au même instant, Shedemei expliquait que c'était Zdorab qui

avait fini par découvrir l'histoire géologique de la vallée des Feux. « Il joue de l'Index comme d'un instrument de musique. Il a découvert dans le passé des éléments dont Surâme elle-même ignorait qu'elle les connaissait. Des choses que seuls les premiers colons de la planète comprenaient. Ils ont fourni la mémoire à Surâme, mais l'ont ensuite programmée pour qu'elle soit incapable de retrouver seule certaines données. Or Zdorab a mis la main sur des portes dérobées, des passages dissimulés, d'étranges connexions qui l'ont mené à d'incroyables quantités de secrets.

— Je sais, dit Hushidh. Parfois, Issib en reste pantois, et pourtant, Issya lui-même ne se débrouille pas mal pour extraire des connaissances de l'Index.

— Oh, c'est exact, je suis au courant ! s'exclama Shedemei. Zdorab dit toujours que c'est Issib le véritable explorateur.

— Et Issib répond que c'est parce qu'il dispose de plus de temps, puisqu'il ne peut servir à rien d'autre, reprit Hushidh. On dirait que chacun veut absolument prouver que l'autre vaut mieux que lui. J'ai l'impression qu'ils sont devenus bons amis.

— Je sais, dit Shedemei. Issib est capable de percevoir la profondeur de Zdorab.

— Nous la percevons tous, répondit Luet.

— Vraiment ? J'ai quelquefois le sentiment que tout le monde le considère comme une espèce de serviteur universel.

— Nous le considérons comme notre cuisinier parce que c'est le meilleur dans cet art, intervint Hushidh. Et comme notre archiviste parce que c'est le meilleur dans ce domaine.

— Ah, mais rares sont ceux qui s'intéressent à ses talents d'archiviste ; la plupart ne remarquent que ses dons culinaires, un point, c'est tout !

— Et de maraîcher », ajouta Luet.

Shedemei sourit. « Vous voyez ? Mais on ne le respecte pas davantage pour cela.

— Certains, peut-être, dit Hushidh. Mais d'autres le respectent profondément.

— Nafai, pour commencer, appuya Luet. Et moi aussi.

— Et moi, et Issib… et Volemak également, j'en suis sûre, renchérit Hushidh.

— Ne sont-ce pas là tous les gens qui comptent ? demanda Luet.

— Je ne cesse de le lui répéter, dit Shedemei, mais il persiste à jouer les serviteurs. »

Hushidh perçut qu'en cet instant du moins, Shedemei était plus près d'épancher son cœur que jamais depuis le début du voyage. Mais elle ignorait comment l'encourager : fallait-il la stimuler d'une question ou bien se taire pour ne pas l'intimider ?

Elle garda le silence.

Et Shedemei aussi.

Pour finir, Shedya renifla longuement et approcha le nez de la couche de Chveya. « Notre petite usine à caca aurait-elle produit une nouvelle cargaison ? C'est là que mon état de tante permanente trouve son avantage. Maman Luet, ton bébé a besoin de toi ! »

Elles éclatèrent de rire : elles savaient naturellement que Shedemei était parfaitement capable de changer une couche. Cette façon de rendre l'enfant à sa mère quand s'en occuper devenait une corvée n'était qu'une plaisanterie.

Mais non, pas seulement une plaisanterie. C'était aussi un regret : une façon de se rappeler que, comme son mari Zdorab, elle ne faisait pas vraiment partie de la bande. Elle avait failli, Hushidh l'avait senti, livrer un message important… et puis l'instant avait fui.

Luet faisait la toilette de son bébé, Shedemei observait la scène et Hushidh observai Shedemei. La fin du bain approchant, Luet ne portait plus qu'une jupe légère, et la forme de son corps de mère – seins lourds, ventre encore distendu et gonflé d'une naissance qui ne datait que de quelques mois – était doucement modelé, agenouillée qu'elle était au-dessus de son enfant. Que voit donc Shedemei quand elle regarde Luet à la silhouette jadis maigre et garçonnière comme la sienne aujourd'hui encore ? Cette transformation lui fait-elle envie ?

Mais apparemment, les pensées de Shedemei avaient suivi un tour différent. « Luet, dit-elle, quand nous étions au lac, hier, ça ne t'a pas rappelé le lac des Femmes de Basilica ?

— Oh, si !

— Tu étais la sibylle de l'eau, là-bas. N'as-tu pas eu envie de flotter jusqu'au milieu pour y rêver ? »

Luet hésita un instant. « Il n'y avait pas de barque. Et rien pour en fabriquer une. Et puis l'eau était trop chaude pour y nager.

— Tiens ?

— Oui, répondit Luet. Nafai a vérifié à ma demande. Il a traversé le lac des Femmes, lui aussi, tu sais.

— Mais n'aurais-tu pas eu envie de redevenir – juste un moment – celle que tu étais avant ? »

Le regret qui perçait dans le ton de Shedemei était si fort qu'Hushidh comprit aussitôt. « Mais Luet est la même qu'avant, dit-elle. C'est toujours la sibylle de l'eau, même si elle passe ses journées à dos de chameau, ses nuits sous une tente et toutes ses heures avec un bébé accroché au sein.

— Oui. Mais est-elle vraiment toujours la sibylle de l'eau ? demanda Shedemei. Elle l'était ; mais l'est-elle toujours ? Ou bien ne sommes-nous rien de plus que ce que nous faisons maintenant ? Ne sommes-nous pas en réalité ce que nous croient les gens qui vivent avec nous ?

— Non ! répondit Hushidh. Ou alors, ça voudrait dire qu'à Basilica, j'étais la déchiffreuse et rien d'autre, Luet la sibylle et rien d'autre, et toi une généticienne et rien d'autre ; et ça, ça n'a jamais été vrai ! Il existe toujours quelque chose au-dessus, en arrière et en dessous du rôle que les gens nous voient jouer, ils peuvent s'imaginer que nous nous confondons avec notre fonction, mais nous, nous ne sommes pas obligées de le croire.

— Qui sommes-nous, alors ? demanda Shedemei. Qui suis-je, moi ?

— Tu restes une savante, dit Luet, parce que tu continues à faire de la science dans ta tête toute la journée.

— Et tu es notre amie, ajouta Hushidh.

— Et celle de notre expédition qui comprend le mieux comment tout marche, renchérit Luet.

— Et l'épouse de Zdorab, dit Hushidh. C'est ça qui compte le plus pour toi, je pense. »

À leur grande surprise et à leur consternation, pour toute réponse, Shedemei posa Dza sur le tapis et s'enfuit sans bruit de

la tente. Hushidh n'eut le temps que d'apercevoir son visage, et elle pleurait. Il n'y avait pas à s'y tromper. Elle pleurait à cause des paroles d'Hushidh : Pour toi, être l'épouse de Zdorab compte plus que tout. Une femme peut avoir ce genre de réaction quand elle doute de l'amour de son mari ; mais comment pouvait-elle en douter ? La vie entière de Zdorab était centrée sur elle, c'était évident. Il n'y avait pas meilleurs amis dans l'expédition que Zodya et Shedya, tout le monde le savait – sauf à considérer Luet et Hushidh, mais elles étaient sœurs, donc ça ne comptait pas vraiment.

Qu'est-ce qui pouvait aller si mal entre Zdorab et Shedemei pour qu'une femme aussi solide devienne si fragile quand on abordait ce sujet ? Mystère. Hushidh eut envie d'interroger Surâme, mais elle savait qu'elle obtiendrait la même sempiternelle réponse : le silence. Ou bien celle qu'avait déjà reçue Luet : Occupez-vous de ce qui vous regarde.

Le plus agréable et le pire à la fois pour la caravane quand elle fit demi-tour et prit une nouvelle route vers le sud, ce fut que la mer apparut. Surtout, on voyait la baie de Dorova, un bras oriental de la mer de Récur. Et par nuit claire – toutes les nuits – on distinguait, tout au fond de la baie, les lumières de la cité de Dorova.

Elle ne ressemblait en rien à Basilica, chacun le savait bien. Ville minable de la lisière du désert, elle regorgeait de rebuts de la société, affairistes, ratés et voleurs, hommes et femmes violents et stupides. Ceux de la troupe se le répétaient sans cesse, en évoquant des récits de cités du désert qui ne valaient pas la visite, eussent-elles été la dernière ville du monde.

Oui, mais Dorova était bien la dernière ville du monde – de leur monde, en tout cas. La dernière qu'ils verraient jamais. C'était la ville qu'ils auraient pu visiter un peu plus d'une semaine auparavant, quand Volemak, quittant la Nividimu, les avait entraînés dans les montagnes et qu'ils avaient laissé derrière eux tout espoir de civilisation – ou ses ultimes périls, selon les opinions.

Nafai voyait à présent la façon dont les autres regardaient ces lumières le soir, alors qu'ils se réunissaient sans feu pour se

réchauffer, leurs nourrissons emmaillotés tétant en claquant des lèvres tandis que les parents buvaient de l'eau froide et mâchonnaient de la viande boucanée, des biscuits de voyage et du melon séché. Obring en avait les larmes aux yeux – des larmes ! Et pourtant, qu'était-ce qu'une cité pour lui, sinon quelque part où se faire astiquer le houÿ ! Des larmes ! Et Sevet ne valait pas mieux, avec son regard vide et fixe dans un visage de pierre. Elle tenait un bébé au sein et elle n'avait d'autre obsession qu'une ville si petite et si crasseuse qu'elle n'aurait pas voulu y mettre un pied deux ans plus tôt. On lui aurait alors proposé vingt fois son cachet normal pour s'y produire qu'elle aurait refusé d'un air de souverain mépris – et voilà qu'elle ne pouvait plus en détacher les yeux !

Mais heureusement, ils ne pouvaient que regarder, ils voyaient la ville, mais n'avaient aucune embarcation pour traverser la baie et aucun d'entre eux n'était assez bon nageur pour franchir une pareille distance sans barque. D'ailleurs, ils ne se trouvaient pas sur la plage, mais un bon kilomètre au-dessus, au bord d'un versant raboteux creusé d'anfractuosités, qui hésitait entre la pente raide et la falaise. Peut-être existait-il un chemin pour faire descendre les chameaux, mais c'était peu probable, et quand bien même, il faudrait plusieurs jours de voyage le long de la plage pour atteindre la ville, avec les chameaux – car sans eux, il n'y aurait pas d'eau à boire et l'expédition s'arrêterait vite. Non, personne n'allait fausser compagnie au groupe pour se rendre à Dorova. Le seul moyen serait que tout le monde y aille, et encore, il faudrait sans doute faire demi-tour, c'est-à-dire perdre au moins une semaine et demie, et probablement combattre en cours de route une des caravanes du sud. Et puis tout ça n'avait aucun sens, puisque Père n'accepterait jamais de rebrousser chemin.

Pourtant, Nafai ne pouvait s'empêcher de penser à quel point ces gens désiraient cette cité.

À quel point il la désirait, lui.

Oui, c'était bien là le hic. C'était ce qui le tourmentait. Lui aussi désirait la cité. Pas pour les mêmes raisons que les autres ni pour rien qu'ils croyaient vouloir. Nafai n'avait de désir pour aucune femme que Luet ; ils formaient une famille et cela ne

changerait pas où qu'ils vivent, il l'avait décidé de longue date. Non, ce que Nafai désirait, c'était un lit moelleux pour y coucher Chveya. Une école où la conduire. Une maison pour Luet, Chveya et les autres enfants qui viendraient plus tard. Des voisins et des amis – des amis qu'il pourrait se choisir lui-même, pas cet assemblage accidentel de personnes dont il n'aimait guère la plupart. Voilà ce que signifiaient pour lui ces lumières – et pourtant non, il était là, assis sur une prairie herbue qui descendait en une pente traîtresse vers la mer, si bien qu'en louchant à peine, on ne se voyait plus à un kilomètre au-dessus du niveau de la mer, on pouvait croire un instant qu'il suffirait d'une petite marche dans la prairie suivie d'un petit tour en bateau, et hop, on est arrivé, le voyage est fini, on peut prendre un bain, dormir dans un lit, se réveiller pour s'apercevoir que le petit-déjeuner se prépare, et on découvre dans ses bras son épouse collée contre soi, alors on entend les petits bruits du bébé qui se réveille, on se glisse hors du lit, on va le prendre dans son berceau et on l'apporte à son épouse, qui d'un air ensommeillé tire son sein de sa chemise de nuit, le tend à la bouche de l'enfant à présent niché au creux de son bras, sur le lit, et alors on se rallonge à côté d'elle en écoutant les bruits de la tétée qui se mêlent aux chants des oiseaux devant la fenêtre et aux sons matinaux qui montent de la rue proche, les échoppiers qui se mettent à vanter leurs produits. Œufs ! Baies ! Crème ! Pains et gâteaux sucrés !

Surâme, tu ne pouvais pas nous laisser tranquilles ? Tu ne pouvais pas attendre encore une génération ? Quarante millions d'années, et tu ne pouvais pas attendre mes arrière-petits-enfants et ceux de Luet pour lancer ta grande aventure ? Tu ne pouvais pas nous laisser, Issib et moi, comprendre comment construire une de ces prodigieuses machines volantes de l'antiquité pour que nous puissions filer en quelques heures là où tu nous mènes ? On n'avait besoin que d'un peu de temps, c'est tout. De temps pour vivre avant de perdre notre monde !

Arrête de pleurnicher, dit Surâme dans la tête de Nafai. À moins que ce ne fût pas Surâme ; c'était peut-être simplement le bon sens de Nafai lui disant qu'il s'était déjà trop laissé aller.

L'aube allait se lever à la source dont l'Index leur avait dit

qu'elle se nommait Shazer ; pourquoi quelqu'un s'était donné la peine de baptiser un coin aussi obscur et pourquoi Surâme s'était fatigué à en retenir le nom, cela dépassait Nafai. Vas avait pris le dernier tour de garde, puis avait éveillé Nafai afin de chasser avec lui. Ils n'avaient plus mangé de viande depuis trois jours et, comme le campement était bien placé, ils pouvaient prendre deux hommes pour chasser, s'il le fallait. Vas devait repérer une proie ou découvrir une trace fraîche ; Nafai le suivrait et, une fois le gibier tout proche, il ramperait sans bruit jusqu'à ce que l'animal lui apparaisse. Il saisirait alors le pulsant sacré, viserait avec une extrême minutie en tâchant de deviner de quel côté allait partir l'animal, jusqu'où et à quelle vitesse ; alors il presserait la détente et le rayon percerait un trou dans le cœur de la bête tout en le cautérisant si bien que la blessure ne saignerait pas, en dehors d'une vapeur brûlante qui maculerait de rouge et de noir le sable et les rochers sur lesquels elle tomberait.

Nafai en avait assez. Mais c'était son devoir et quand Vas gratta légèrement l'étoffe de sa tente, près de sa tête, il s'éveilla aussitôt – peut-être était-il déjà éveillé, planant dans les franges d'un rêve –, se leva, se vêtit sans déranger Luet ni Chveya, prit le pulsant dans son étui et rejoignit Vas dans la froide obscurité de la nuit.

Vas le salua d'un hochement de tête – ils s'efforçaient d'éviter de parler afin de ne pas éveiller inutilement des bébés – puis pivota lentement, pour indiquer finalement la pente. Non la cité, mais la mer quand même. En bas. Normalement, Nafai aurait trouvé stupide de descendre pour chasser, puisqu'il faudrait ensuite remonter jusqu'au camp avec le gibier sur le dos. Mais cette fois, il avait envie de descendre. Même s'il ne devait jamais abandonner leur quête, même s'il n'avait aucune idée de trahison envers Père ni Surâme, une partie de lui-même désirait la mer et ce qui s'étendait au-delà ; aussi acquiesça-t-il lorsque Vas indiqua la prairie qui plongeait vers la plage.

Une fois à bonne distance du camp et bien engagés dans la pente, ils firent une pause pour se soulager, puis entamèrent la laborieuse descente parmi le chaos de rochers qui menait à la mer. Le terrain qu'ils suivaient gisait dans l'ombre, car l'aube

naissait par-derrière eux. Mais c'était Vas le traqueur et Nafai savait depuis longtemps qu'il excellait dans cet art et tirait grande fierté de ses prouesses, et que tout irait mieux s'il ne cherchait pas à le doubler dans sa tâche.

Le chemin était ardu, même si l'obscurité pâlissait un peu plus à chaque instant, car l'aube semblait envahir le ciel d'un horizon à l'autre beaucoup plus vite qu'à Basilica. Était-ce dû à la latitude ? À l'air sec du désert ? Quoi qu'il en fût, Nafai y voyait mieux, mais il ne distinguait qu'un mélange confus de falaises, de ravins, de corniches et d'affleurements rocheux, véritables défis même aux animaux les plus agiles. Quel genre de bête espères-tu dénicher, Vas ? Quelle espèce d'animal pourrait vivre par ici ?

Mais il ne s'agissait là que des doutes habituels de Nafai – toujours à redouter le pire alors que la végétation abondante devait receler du gibier à profusion. Ils auraient simplement du mal à le rapporter au camp. C'était l'autre raison, d'ailleurs, pour laquelle Elemak envoyait toujours un chasseur et un traqueur ensemble, que ce soit Nafai et Vas ou, à l'époque où ils avaient d'autres pulsants, Elemak comme chasseur et Obring comme traqueur. Si la chasse était bonne, l'équipe revenait, chacun portant une demi-carcasse sur les épaules. Celle de Vas et de Nafai fonctionnait mieux, en général, d'abord parce que Nafai était le meilleur tireur, ensuite parce qu'Obring était trop incapable de garder l'esprit fixé sur la traque pour faire correctement son travail, si bien qu'Elemak finissait par devoir effectuer les deux tâches tout seul.

Vas, par contre, savait très bien se concentrer et distinguait des détails qui avaient échappé à tout le monde. Il pouvait suivre une proie des heures durant, sans relâche, comme un chien de combat qui plante ses crocs et ne desserre plus les mâchoires. C'était un élément des fréquents succès de Nafai : Vas savait l'amener à la proie. Le reste du crédit revenait cependant à Nafai seul. Nul ne s'approchait du gibier aussi discrètement ; nul ne visait avec autant de calme et d'efficacité. Ils formaient une bonne équipe, et pourtant, de toute leur vie ils n'avaient jamais imaginé qu'ils seraient doués pour la chasse. Cela ne leur serait même jamais venu à l'esprit.

Bientôt, Vas découvrit quelque chose : une petite empreinte. Il y avait longtemps que Nafai n'essayait plus de vérifier tout ce que Vas remarquait – pour lui, ça ne ressemblait pas à la marque d'un animal ; il faut dire que ça n'y ressemblait pas souvent. Il se contenta donc de fermer la marche, en gardant l'œil ouvert au cas où des prédateurs prendraient les deux hommes pour une menace ou pour un repas. La trace de l'animal suivait la pente, si loin qu'en milieu de matinée Nafai aperçut un trajet simple et net qui menait à la plage. Pour des raisons dont il ne s'enorgueillit pas, il eut envie de suivre ce chemin et de tremper au moins les pieds dans les eaux de la baie de Dorova. Mais Vas n'allait pas dans cette direction – il l'emmenait le long d'un versant de plus en plus raide et dangereux.

Qu'est-ce qu'un animal serait venu faire par là ? se demanda Nafai. Et de quel animal s'agit-il ? Mais il se tut, naturellement ; garder un silence absolu durant la chasse était une question de fierté.

À l'instant de leur progression où ils parvenaient au secteur le plus périlleux, où ils allaient devoir franchir une plaque de rocher sans aspérités et sans corniche pour se retenir, avec la seule friction pour les empêcher de faire une chute de cinquante mètres ou davantage, Vas fit halte et tendit le doigt, indiquant que la proie se trouvait de l'autre côté de la surface lisse. Cela n'arrangeait pas Nafai : il allait devoir s'avancer sur l'affleurement de rocher le pulsant à la main et prêt à tirer – non, en réalité, il allait devoir viser et tirer depuis le rocher même !

Mais après cette longue traque, ils n'allaient quand même pas renoncer et tout reprendre à zéro à cause d'une difficulté passagère !

Vas se colla contre la paroi, Nafai passa derrière lui, puis dégaina le pulsant et prit pied sur la plaque escarpée. Une pensée lui vint alors : N'y va pas. Vas a l'intention de te tuer.

C'est ridicule, se dit Nafai. C'est une chose d'avoir peur de ce passage – je ne suis qu'un homme, après tout ; mais si Vas voulait me tuer, il n'avait qu'à me pousser quand je suis passé derrière lui, il y a une seconde.

Ne fais pas un pas de plus.

Et alors, je laisse ma famille sans viande à manger parce que j'ai eu un accès de trouille ? Cause toujours !

Nafai ravala sa frayeur et s'avança sur le rocher. Il arqua légèrement son corps vers le vide afin d'imposer le maximum de pression et donc la plus grande adhérence possible sur la semelle de ses chaussures de marche. Malgré tout, c'était insuffisant, il le sentait ; le danger était énorme et tirer de cette position serait presque impossible.

Il s'avança jusqu'à s'octroyer au moins une vue sur toute la zone ; il fit halte et chercha l'animal des yeux. Il ne distingua rien. Cela arrivait parfois, surtout parce qu'ils chassaient en silence. Vas le menait à une proie pourvue d'un bon camouflage naturel et quand Nafai arrivait à portée, la bête le voyait ou sentait son odeur et se figeait, alors presque invisible. Il fallait quelquefois du temps avant qu'elle remue et qu'il l'aperçoive enfin. Eh bien, on était bon pour un jeu de patience, cette fois encore. L'idée d'attendre sur cette plaque lisse faisait horreur à Nafai, mais il était maintenant parfaitement découvert : s'il s'approchait un tant soit plus, l'animal détalerait et tout serait à recommencer.

Il déplaça prudemment les mains pour faire reposer tout son poids sur ses pieds et sur la main qui ne tenait pas le pulsant, puis plaça l'arme de façon à pouvoir la diriger aisément partout sur la paroi de la montagne en face de lui. La bête était-elle dans ces buissons ? Peut-être derrière un rocher, prête à jaillir ?

Garder la même pose sur un terrain aussi précaire n'allait pas sans difficulté. Nafai était solide et habitué aux longues stations immobiles – mais il n'avait jamais eu à conserver une telle posture. La sueur lui coulait sur le front. Mêlée de poussière, s'il lui en tombait dans l'œil, la piqûre serait un vrai supplice. Mais il ne pouvait l'essuyer sans effrayer l'animal.

Un animal que je n'ai même pas vu.

Laisse-le tomber. Fiche le camp de ce rocher !

Non, je suis plus fort que ça ! Je dois rapporter de quoi manger à la famille ! Je refuse de revenir en disant que nous serons privés de viande aujourd'hui parce que j'ai eu peur d'attendre immobile sur un rocher !

Il entendit Vas bouger derrière lui, s'avancer sur le rocher. C'était idiot ! Pourquoi faisait-il ça ?

Pour me tuer.

Pourquoi n'arrivait-il pas à se défaire de cette idée ? Non, Vas s'approchait parce qu'il avait compris que Nafai n'avait pas encore vu l'animal et qu'il voulait le lui indiquer. Mais comment allait-il s'y prendre ? Nafai était dans l'incapacité de se tourner vers lui et Vas de le dépasser pour entrer dans son champ de vision.

Ah, non. Vas allait lui parler.

« C'est trop dangereux, lui dit-il. Tu vas glisser. »

Et au même instant, l'adhérence qui maintenait en place le pied droit de Nafai lui fit brusquement défaut. Son pied partit vers l'intérieur et sur ce mouvement violent le gauche perdit prise et se mit à déraper. Tout dut se passer très vite mais Nafai eut une impression d'éternité ; il tenta de se raccrocher par les mains, avec la crosse du pulsant, mais elles ne faisaient que racler le roc sans presque ralentir sa glissade. Soudain la pente fut à pic et il ne glissa plus, il tomba, tomba, et il sut qu'il allait mourir.

« Nafai ! hurla Vas. Nafai ! »

Luet faisait la lessive à la rivière quand une pensée éclata soudain dans son esprit : *Il n'est pas mort.*

Pas mort ? Qui n'est pas mort ? Pourquoi quelqu'un devrait-il être mort ?

Nafai n'est pas mort. Il va revenir.

Elle comprit aussitôt que c'était Surâme qui lui parlait, qui la rassurait. Mais elle ne se sentait pas rassurée. Ou plutôt, si, elle était rassurée de savoir que Nafai allait bien. Mais maintenant elle voulait savoir, elle exigeait de savoir ce qui s'était passé.

Il est tombé.

Comment ?

Son pied a dérapé sur la paroi d'un rocher.

Nafai a le pied parfaitement sûr. Pourquoi a-t-il glissé ? Que me caches-tu ?

Je surveillais Vas de très près, ainsi que Sevet et Obring. Je ne le lâchais pas un instant. Il a le meurtre au cœur.

Vas a-t-il un rapport avec la chute de Nafai ?

Ce n'est que lorsqu'ils ont entrepris de s'avancer sur la plaque de roche que j'ai lu le plan qu'il avait à l'esprit. Il avait déjà détruit les trois premiers pulsants. Je savais qu'il voulait détruire le dernier, mais je ne m'inquiétais pas parce qu'il existe des alternatives pour trouver à se nourrir. Je n'ai pas vu dans son esprit, jusqu'au tout dernier moment, que le moyen le plus simple de supprimer le dernier pulsant était de conduire Nafai vers le danger puis de lui pousser le pied afin qu'il tombe.

Tu n'as pas vu à l'avance le plan qu'il avait en tête ?

Tout le temps qu'il a descendu la montagne, il a pensé à un trajet pour arriver à la mer, à la façon d'atteindre la baie pour gagner Dorova. C'est tout ce qu'il y avait dans son esprit tandis qu'il menait Nafai à la poursuite d'un gibier imaginaire. Vas a de remarquables capacités de concentration. Jusqu'au tout dernier instant, il n'a pensé qu'au chemin qui lui permettrait d'aboutir à la mer.

Tu n'as pas averti Nafai ?

Il m'a entendu, mais il n'a pas compris que c'était ma voix. Il a crut qu'il s'agissait de sa propre peur, et il m'a combattue.

Donc Vas est un meurtrier.

Vas est ce qu'il est. Il fera tout pour tirer vengeance de la trahison qu'Obring et Sevet lui ont infligée à Basilica.

Pourtant, il avait l'air de prendre ça très calmement.

Il sait garder son sang-froid.

Et maintenant ? Et maintenant, Surâme ?

Je surveille.

C'est ce que tu fais depuis le début, mais tu n'as jamais donné à l'un de nous un aperçu de ce que tu voyais. Tu savais ce que manigançait Vas. Hushidh a même vu les liens extraordinaires entre Sevet, Obring et lui, et tu ne nous en as pas expliqué la nature.

On m'a programmée ainsi : pour surveiller, pas pour m'immiscer, à moins qu'un danger ne menace mon but. Si j'empêchais toutes les mauvaises gens de mal agir, qui serait libre ? Je les laisse donc mûrir leurs plans, et je surveille. Souvent, ils changent d'avis, librement, sans que j'aie à intervenir.

N’aurais-tu pas pu rendre Vas stupide et amnésique assez longtemps pour l’empêcher ?

Je te l’ai dit : Vas possède une puissante capacité de concentration.

Et maintenant ? Que vas-tu faire ?

Je vais veiller.

As-tu averti Volemak ?

Je t’ai avertie, toi.

Dois-je en parler à quelqu’un ?

Vas niera tout. Nafai ne se rend même pas compte qu’il a été victime d’un meurtrier en puissance. Je t’ai prévenue parce que je ne me fie plus à ma propre capacité à prédire les actes de Vas.

Et que puis-je faire, moi ?

De nous deux, c’est toi l’humaine. C’est toi qui es capable de réflexions qui dépassent ta programmation.

Non, je ne te crois pas. Tu as sûrement un plan !

Si j’ai un plan, il inclut que tu prennes tes propres décisions sur ce qu’il convient de faire.

Hushidh ! Il faut que j’en parle à ma sœur.

Si j’ai un plan, il inclut que tu prennes tes propres décisions.

Est-ce que ça veut dire que je ne dois pas consulter Hushidh parce qu’alors la décision ne serait plus mienne ? Ou que consulter Hushidh est une des décisions que je dois prendre seule ?

Si j’ai un plan, il consiste en ce que tu prennes tes propres décisions quant à tes propres décisions quant à tes propres décisions.

Soudain, Luet se sentit de nouveau seule ; Surâme avait rompu le contact.

La lessive était étendue sur l’herbe à côté du cours d’eau, à part la robe de Chveya qu’elle était en train de laver quand Surâme lui avait parlé ; elle la tenait toujours sous l’eau, les mains à présent glacées, car elle n’avait pas bougé de toute la conversation.

Je dois parler à Hushidh ; ce sera ma première décision. Je parlerai à Hushidh et Issib.

Mais d’abord, je vais finir cette lessive. Ainsi, personne ne se

doutera de rien ; cela vaut mieux, je crois, du moins pour le moment.

Après tout, Nafai est sauf. Ou en tout cas, il n'est pas mort. Mais Vas est un meurtrier potentiel et il représente un danger pour Obring et Sevet. Sans parler de Nafai, si jamais Vas le croit conscient de ce qu'il a voulu lui faire. Et sans parler de moi, si Vas s'aperçoit que je suis au courant de son coup fourré.

Comment Surâme avait-elle pu laisser la situation en arriver là ? N'en est-elle pas entièrement responsable ? Ne sait-elle pas qu'elle a entraîné des gens effrayants avec nous dans ce périple ? Comment a-t-elle pu nous faire voyager et camper tant de mois, plus d'une année, en fait, et pour de nombreuses années à venir, en compagnie d'un meurtrier ?

Parce qu'elle espérait qu'il renoncerait au meurtre, évidemment. Parce qu'elle doit laisser le droit aux humains d'être humains, même maintenant. Surtout maintenant.

Mais pas quand il s'agit de tuer mon mari. Ça va trop loin, Surâme. Tu as pris un trop grand risque. S'il était mort, je ne te l'aurais jamais pardonné. Je refuserais de te servir, désormais.

Nulle réponse ne vint de Surâme. Mais il en monta une du fond du cœur de Luet : La mort d'un individu peut advenir à tout moment. Ce n'est pas la mission de Surâme de l'empêcher. Sa mission, c'est d'empêcher la mort d'un monde.

Étourdi, Nafai resta étendu dans l'herbe. Il se trouvait sur une corniche invisible d'en haut à cause de la courbure de la paroi. Il n'avait fait qu'une chute de cinq ou six mètres après avoir glissé le long du rocher pendant un moment. Le choc avait suffi à lui couper le souffle et à lui faire perdre connaissance. Mais il était indemne, en dehors d'une hanche douloureuse à cause de l'atterrissage.

S'il n'avait pas abouti sur cette corniche, il serait tombé d'une centaine de mètres, voire plus, et il ne s'en serait pas tiré.

Je n'arrive pas à croire que j'ai survécu ! Jamais je n'aurais dû essayer de tirer l'animal depuis cette position. J'avais bien raison d'avoir peur ; j'aurais dû écouter mes craintes et si on avait perdu le gibier, tant pis : ç'aurait été partie remise. Par contre, ce qu'on ne peut pas remplacer, c'est un père pour

Chveya, un mari pour Luet, un chasseur qui n'est pas pris par d'autres tâches.

Ou un pulsant.

Il regarda autour de lui et s'aperçut que l'arme ne se trouvait pas sur la corniche. Il ne la voyait nulle part. Il avait dû la lâcher en tombant et elle avait sûrement rebondi. Mais où était-elle ?

Il s'approcha en rampant du bord de la corniche et regarda en bas. Ah, oui, la paroi était à pic, à part quelques petits affleurements ; si le pulsant les avait heurtés, il devait avoir ricoché et poursuivi sa chute. L'arme ne pouvait avoir atterri qu'au pied de la falaise. Si elle y était, Nafai ne la voyait pas : elle peut être quelque part dans les buissons. À moins que ce ne soient des arbres dont il apercevait le sommet.

« Nafai ! » C'était Vas qui l'appelait.

« Je suis là ! répondit Nafai.

— Dieu merci ! Tu es blessé ?

— Non ; mais je suis sur une corniche. Je dois pouvoir me déplacer vers le sud. Je suis à peu près dix mètres en-dessous de toi. Tu peux aller vers le sud, toi aussi ? Ici, c'est un à-pic et je ne vois pas de moyen de te rejoindre.

— As-tu le pulsant ? »

La question était inévitable. Nafai rougit de honte. « Non, j'ai dû le lâcher en tombant. Il doit être en bas de la falaise, à moins que tu ne le voies quelque part près de toi.

— Non, il n'est pas ici – tu l'avais en tombant.

— Alors, il est en bas. Déplace-toi vers le sud en même temps que moi. »

Parler de longer la paroi de la falaise était plus facile que de le faire, il s'en aperçut. Sa chute ne l'avait peut-être pas blessé gravement, mais la terreur l'avait marqué, ô combien ! C'est tout juste s'il parvint à s'obliger à se redresser, par crainte du bord, par crainte de la chute.

Je ne suis pas tombé parce que j'ai perdu l'équilibre, se dit-il, mais parce que l'adhérence était totalement insuffisante pour me maintenir sur ce rocher dangereux. Les conditions sont différentes sur cette corniche ; je peux m'y tenir debout en sécurité.

Aussi se redressa-t-il, dos à la paroi, respirant profondément,

et il se donna l'ordre de bouger, de se déplacer de côté vers le sud le long de la corniche, pour aller voir au-delà de l'angle s'il n'y aurait pas un chemin de remontée. Mais plus il se parlait, plus ses yeux se fixaient sur le vide au-delà du bord de la corniche à moins d'un mètre de ses pieds. Si je me penche juste un peu en avant, je tombe. Et si je tombe en avant, je passe par-dessus le bord.

Non ! se dit-il. Je ne dois pas raisonner comme ça, ou je ne serai plus jamais bon à rien. J'ai suivi des corniches comme celle-ci des centaines de fois. Ce n'est rien du tout ! C'est de la rigolade ! Et ça irait mieux si je me mettais face à la paroi plutôt que de regarder ce vide qui tombe dans la mer.

Il se retourna donc et avança prudemment le long de la corniche, en se collant plus étroitement à la paroi qu'il ne l'aurait fait autrefois. Mais sa confiance grandissait à chaque pas.

Une fois qu'il eut passé l'angle de la falaise, il vit que la corniche s'interrompait – mais deux mètres seulement la séparaient de la suivante, au-dessus, d'où il serait ensuite facile de remonter à l'endroit où ils étaient arrivés moins d'une heure plus tôt. « Vas ! » cria-t-il. Il continua d'avancer jusqu'au plus près de la corniche supérieure. Il disposait d'une portée suffisante pour se hisser à la force des bras, mais il n'avait rien à quoi s'accrocher et le bord était friable et peu sûr. Le risque serait moindre si Vas l'aidait. « Vas, je suis là ! Aide-moi ! »

Mais il ne reçut aucune réponse. Alors il se remémora la pensée qu'il avait eue en s'avançant sur la plaque rocheuse : N'y va pas. Vas a l'intention de te tuer.

Se pouvait-il que ce fût un avertissement de Surâme ?

Ridicule !

Mais Nafai n'attendit pas la réponse de Vas. Il leva les bras aussi haut que possible par-dessus la corniche supérieure, puis planta les doigts dans la terre meuble et herbue. Elle glissait et s'arrachait, mais à force de gratter, il finit par trouver une prise qui lui permit de passer les épaules au-dessus du rebord ; il lui fut ensuite relativement simple de jeter une jambe sur la corniche et de se hisser vers la sécurité. Il roula sur le dos et resta étendu, haletant de soulagement. Il avait du mal à se

convaincre qu'il venait d'accomplir quelque chose d'aussi dangereux si peu de temps après sa chute ; s'il avait glissé en grimpant sur cette corniche, il aurait eu bien du mal à se rattraper à celle d'en dessous. Il avait risqué la mort – mais il avait réussi.

À cet instant, Vas arriva. « Ah ! dit-il. Tu es déjà monté. Regarde, prends par là. Tu te retrouveras où nous étions.

— Il faut que je récupère le pulsant.

— Il est sûrement en miettes et inutilisable. Ces engins ne sont pas faits pour résister à de telles chutes.

— Je ne peux pas rentrer au camp pour dire à tout le monde que je n'ai plus le pulsant, insista Nafai. Que je l'ai perdu ! Il est là, en bas, et même s'il est en quarante morceaux, je rapporterai ces morceaux au camp.

— Il vaut mieux leur dire que tu l'as cassé plutôt que perdu ?

— Oui. Mieux vaut leur montrer les morceaux ; sinon, ils se demanderaient toujours si je n'aurais pas pu le retrouver en cherchant mieux. Tu ne comprends donc pas qu'il s'agit de l'approvisionnement en viande de toutes nos familles ?

— Oh, si, je comprends, répondit Vas. Vu comme ça, évidemment, il faut le chercher. Tiens, on peut descendre par là – le chemin est assez facile.

— Je sais, dit Nafai. Il va jusqu'à la mer.

— Tu crois ?

— Par là, et ensuite sur la gauche… tu vois ?

— Ah oui, on doit sans doute pouvoir y accéder. »

Nafai se sentit vaguement honteux d'avoir remarqué ce trajet jusqu'à la mer, alors que Vas n'y avait même pas songé.

Mais au lieu d'aller au bord de l'eau, ils descendirent jusqu'aux broussailles où le pulsant avait dû choir. Ils n'eurent pas à chercher longtemps ; il était là, cassé en deux moitiés. Ils retrouvèrent plusieurs petits composants internes éparpillés dans les buissons et d'autres leur échappèrent sûrement. On ne réparerait pas ce pulsant.

Nafai fourra néanmoins les morceaux gros et petits dans le harnais qu'il avait fabriqué pour transporter l'arme et qu'il referma d'un nœud. Puis Vas et lui entamèrent la longue remontée. Nafai suggéra que son compagnon marche en tête,

car il se rappellerait sans doute mieux le chemin, et Vas acquiesça sans hésiter. Nafai ne lui donna pas le moindre soupçon qu'il n'osait pas le laisser marcher derrière lui, parce qu'il ne pourrait pas voir ce qu'il faisait.

Surâme, cet avertissement venait-il de toi ?

Il n'obtint aucune réponse de Surâme, du moins aucune réponse directe à sa question. Il lui vint par contre la pensée nette qu'il devait parler à Luet en rentrant au camp. Comme c'était ce qu'il avait l'intention de faire de toute façon, surtout après l'expérience qu'il venait de vivre où il avait frôlé la mort, il supposa qu'il s'agissait d'une pensée personnelle et que Surâme ne lui avait rien dit.

7
L’arc

La perte du pulsant fut un tel coup pour le groupe que ni Volemak ni Elemak ne firent le moindre effort pour maintenir le calme – jusqu’au moment où la situation faillit leur échapper. Les morceaux de l’arme gisaient sur un bout de tissu ; non loin se trouvaient les deux pulsants abîmés par leur séjour dans l’eau, qu’Elemak avait récupérés. Zdorab était assis à côté, l’Index sur les genoux, et il lisait à voix haute les numéros des éléments brisés. Presque tous les autres restaient debout – bien rares ceux qui étaient assez équanimes pour s’asseoir –, ils attendaient, regardaient autour d’eux, faisaient les cent pas en marmonnant pendant que l’archiviste s’efforçait de savoir si l’on pouvait reconstituer un pulsant avec les pièces en état.

« Rien à faire, dit-il enfin. Même si nous possédions les pièces nécessaires, nous n’avons pas les instruments qu’il faut, d’après l’Index, et rien pour les fabriquer sans passer cinquante ans à maîtriser le niveau requis de technologie.

— Ça, c’était un plan génial de la part de Surâme ! s’écria Elemak. Maintenir l’humanité au plus bas niveau de technologie ! Il a si bien réussi que même si nous savons fabriquer des pulsants, nous ne comprenons rien à leur fonctionnement et nous sommes incapables de les réparer !

— L’idée ne venait pas de Surâme, intervint Issib.

— Et alors, quelle importance ? lança Mebbekew. On va tous crever, maintenant ! »

Dol éclata en sanglots qui, pour une fois, avaient l’air sincères.

« Je regrette, dit Nafai.

— Ah merci ! Quel soulagement de savoir que tu as des

remords ! cracha Elemak. Et puis qu'est-ce que tu allais foutre dans un coin dangereux comme ça ? On te confie le seul pulsant encore en état, et c'est ça que tu fais avec ?

— C'est là qu'était le gibier, expliqua Nafai.

— S'il avait sauté de la falaise, tu l'aurais suivi ? » fit Volemak.

Nafai fut anéanti : son père se joignait aux reproches cinglants d'Elemak ! Lequel était loin d'en avoir fini :

« Je vais te parler en toute franchise, mon cher petit frère : si tu avais pu choisir, du pulsant ou de toi-même, qui allait atterrir sur la corniche au lieu de dégringoler jusqu'en bas, ça aurait bien arrangé tout le monde que tu choisisses le pulsant ! »

L'injustice de ces propos était presque insupportable. « Ce n'est pas moi qui ai perdu les trois premiers !

— Mais quand c'est arrivé, il nous restait encore un pulsant ; ce n'était donc pas aussi grave, dit Père. Cette fois, c'était le dernier, tu le savais, et tu as quand même pris ce risque.

— Il suffit ! intervint Rasa. Nous convenons tous, Nafai compris, de la terrible erreur que c'était d'exposer le pulsant. Mais le pulsant n'existe plus, il est irréparable, et nous nous retrouvons dans cette région inconnue sans moyen de tuer du gibier. Peut-être l'un de vous aurait-il quelque idée sur ce que nous allons faire, à part accabler Nafai de reproches ? »

Merci, Mère, pensa Nafai.

« N'est-ce pas évident ? demanda Vas. L'expédition est finie !

— Non, ce n'est pas évident, répliqua Volemak d'un ton tranchant. Surâme a pour but de sauver Harmonie de la destruction dont fut victime la Terre il y a quarante millions d'années, rien de moins. Allons-nous y renoncer parce que nous avons perdu une arme ?

— Mais il ne s'agit pas de l'arme, dit Eiadh. Il s'agit de la viande. Nous avons besoin de viande.

— Et la question n'est pas seulement de nous préserver un régime équilibré, ajouta Shedemei. Même si nous nous installions ici et semions tout de suite – et comme ce n'est pas la saison, nous ne le ferions pas –, mais même dans ce cas, nous ne moissonnerions les cultures riches en protéines de base que bien après avoir souffert de grave malnutrition.

— Qu'entends-tu par "grave malnutrition" ? demanda Volemak.

— J'entends quelques morts par la faim, surtout chez les enfants.

— Mais c'est affreux ! hurla Kokor. Tu as pratiquement tué mon bébé ! »

Son cri déclencha un chœur de gémissements. Au milieu du vacarme, Nafai s'adressa en silence à Surâme : Existe-t-il un moyen de nous en sortir ?

As-tu une suggestion à faire ?

Nafai tenta d'imaginer une arme qu'on pût fabriquer avec les matériaux immédiatement accessibles. Il se souvint que les soldats gorayni étaient munis de lances, d'arcs et de flèches. Ces instruments pouvaient-ils servir pour la chasse ou bien étaient-ils réservés à la guerre ?

La pensée éclata dans son esprit : *Ce qui peut tuer un homme peut sans aucun doute tuer un animal. Chasser à la lance exige un groupe de rabatteurs, sinon on s'approche rarement assez de la proie pour pouvoir la tuer, même avec un atlatl pour étendre la portée du jet.*

L'arc et la flèche, alors ?

Un bon arc porte quatre fois plus loin qu'un pulsant. Mais c'est très difficile à fabriquer.

Et un arc de second ordre avec une portée à peu près similaire à celle d'un pulsant ? Tu pourrais m'apprendre à en faire un ?

Oui.

Et crois-tu que je pourrais abattre du gibier avec, ou bien faut-il beaucoup de temps pour apprendre ?

Cela prend le temps qu'il faut.

C'était sans doute la meilleure réponse qu'il pouvait attendre de Surâme, et elle n'était pas si inquiétante que ça. Il y avait de l'espoir, au moins.

Quand son attention revint au groupe, la plupart avaient manifestement poussé Volemak à bout de patience. « Croyez-vous donc que c'est moi qui ai manigancé tout ceci ? Que c'est moi qui ai supplié Surâme de nous entraîner dans cette région affreuse, de faire naître nos bébés en plein désert et de nous

laisser errer sans but dans la nature sans les vivres nécessaires ? Ne croyez-vous donc pas que je préférerais me trouver dans une maison, moi aussi ? Avec un lit ? »

Nafai vit que Volemak avait surpris tout le monde en joignant ses plaintes aux leurs. Mais cela ne les rassurait nullement – certains eurent même l'air franchement terrifiés de voir le pilier qui les soutenait montrer ainsi une fissure. Et le masque d'Elemak dissimulait à peine son mépris pour son père. Ce n'était pas un épisode dont Volemak allait tirer gloire, Nafai s'en rendit bien compte – et il était surtout inutile. S'il avait seulement posé à Surâme les mêmes questions que Nafai, il aurait été rassuré. Il existait bel et bien un moyen de s'en sortir.

Vas reprit la parole. « Je vous le dis, rien de tout ça n'est nécessaire. Nafai et moi avons trouvé un chemin assez facile pour descendre de la montagne ; on ne pourra peut-être pas y faire passer les chameaux, mais s'il ne s'agit que de contourner la baie pour atteindre Dorova, il suffit d'emporter de l'eau et des vivres pour une journée.

— Abandonner les chameaux ? dit Elemak. Les tentes ?

— Les glacières et les caissons secs ? protesta Shedemei.

— Eh bien, que certains d'entre vous restent, déclara Mebbekew, pour emmener les chameaux par le chemin le plus long. Sans les femmes ni les enfants, ça ne prendra pas plus d'une semaine, et pendant ce temps, nous autres, nous irons en ville. Dans quelques mois, nous serons de retour à Basilica. Ou bien là où vous déciderez d'aller. »

Il y eut un murmure général d'assentiment.

« Non, lança Nafai. Il ne s'agit pas de nous, mais d'Harmonie, de Surâme !

— Personne ne m'a demandé si j'étais volontaire pour cette noble cause, rétorqua Obring, et pour ma part, j'en ai ma claque !

— La cité est juste à côté, dit Sevet. Nous y arriverions très vite !

— Imbéciles ! cracha Elemak. Ce n'est pas parce que vous pouvez voir la cité, la plage à longer pour l'atteindre, que le trajet sera facile à pied ! En une journée ? Laissez-moi rire ! Vous avez acquis de la force au cours de l'année passée, c'est

vrai, mais personne d'entre vous n'est assez en forme pour marcher sur une telle distance en portant un bébé, encore moins les litres d'eau nécessaires, ni les vivres. Marcher dans le sable, c'est épuisant, et plus on est chargé, plus on avance lentement, ce qui veut dire qu'il vous faudrait emporter davantage de vivres pour un trajet plus long, ce qui signifie que vous seriez encore plus chargés et voyageriez encore moins vite !

— Alors, nous sommes coincés ici jusqu'à notre mort ? pleurnicha Kokor.

— Ah, ferme-la ! cria Sevet.

— Nous ne sommes pas coincés, dit Nafai, et nous ne sommes pas obligés de laisser tomber l'expédition. Avant l'invention des pulsants, l'homme savait tuer du gibier. D'autres armes existent.

— Quoi, tu as l'intention d'étrangler tes proies ? ricana Mebbekew. Ou de les décapiter avec le fameux fil-à-couper-le-Gaballufix ? »

Nafai se raidit pour résister à la colère que déclenchait en lui les railleries de son frère. « Un arc et des flèches. Surâme sait comment les fabriquer.

— Eh bien, qu'il les fabrique ! rétorqua Obring. Ce n'est pas pour ça que l'un de nous saura s'en servir !

— Pour une fois, je suis d'accord avec Obring, dit Elemak. Il faut des années de pratique pour faire un bon archer. Pourquoi avais-je emporté des pulsants, à ton avis ? Les arcs sont plus efficaces, ils ont une plus grande portée, ils ne tombent jamais à court d'énergie et ils abîment moins la viande. Mais je ne sais pas m'en servir, encore moins les fabriquer.

— Moi non plus, répondit Nafai. Mais Surâme peut m'apprendre.

— D'ici un mois, peut-être. Mais nous ne disposons pas d'un mois.

— D'ici un jour. Donnez-moi jusqu'à demain, au coucher du soleil. Si je n'ai pas rapporté de gibier à ce moment-là, alors, comme Vas et Meb, je serai d'accord pour aller à Dorova, du moins pour quelque temps.

— Si nous allons à Dorova, c'est la fin de cette expédition grotesque, dit Meb. Je ne remonterai jamais sur un chameau

sauf pour rentrer chez moi ! »

Plusieurs autres acquiescèrent.

« Donnez-moi une journée et je me rangerai à votre avis, reprit Nafai. Nous ne sommes pas encore à bout de vivres et l'endroit n'est pas mal choisi pour attendre. Une journée.

— Tu perds ton temps, dit Elemak. Tu ne peux pas y arriver.

— Alors, quel mal y aura-t-il à me laisser en faire la preuve ? Mais je prétends réussir, avec l'aide de Surâme. Il possède tout le savoir nécessaire dans sa mémoire, et le gibier n'est pas difficile à trouver par ici.

— Je traquerai pour toi, proposa Vas.

— Non ! » s'écria Luet. Nafai se tourna vers elle, surpris – elle n'était pas intervenue jusque-là. « Nafai doit y arriver seul avec Surâme. C'est ainsi que cela doit être. » Puis elle leva vers son époux un regard intense qui ne cillait pas.

Elle sait quelque chose, pensa Nafai. Alors il se rappela les idées qui lui étaient venues dans la montagne le matin même, que Vas avait tenté de le tuer et provoqué sa chute. Surâme aurait-il parlé clairement à Luet ? Mes craintes étaient-elles fondées ? Est-ce pour cela qu'elle préfère me voir partir seul ?

« Tu te mettrais donc en route demain matin ? demanda Volemak.

— Non : aujourd'hui. J'espère fabriquer l'arc ce jour même, afin de disposer de la journée de demain pour chasser. Après tout, je risque de rater mes premières cibles.

— C'est grotesque ! s'exclama Meb. Mais pour qui se prend-il, à la fin ? Pour un des héros de Pyiretsiss ?

— Je refuse de permettre l'échec de cette expédition ! cria Nafai. Voilà qui je suis ! Et si je ne laisse pas la destruction d'un pulsant nous arrêter, tu peux parier toute la morve dans ton nez que je ne te laisserai pas m'en empêcher ! »

Meb le dévisagea, puis éclata de rire. « Pari tenu, Nyef, cher petit frère ! Toute la morve dans mon nez que tu échoueras !

— Tenu !

— Sauf qu'on n'a pas précisé ce que tu me devras, toi, quand tu auras échoué.

— Aucune importance. Je n'échouerai pas.

— Mais au cas où… eh bien, tu seras mon serviteur

personnel ! »

Un murmure de dérision accueillit les paroles de Meb. « La morve contre la servitude, dit Eiadh avec mépris. C'est bien de toi, Meb !

— Il n'est pas obligé d'accepter, répliqua Meb.

— Fixe une limite de temps, demanda Nafai. Disons… un mois.

— Un an. Un an pendant lequel tu feras tout ce que je t'ordonnerai.

— C'est répugnant ! s'exclama Volemak. Je m'y oppose formellement !

— Tu as déjà accepté, Nafai, dit Mebbekew. Si tu te défiles maintenant, tout le monde saura que tu es un parjure !

— Quand je déposerai la viande à tes pieds, Meb, alors tu décideras de ce que je suis, et ce ne sera pas un parjure, sois-en certain ! »

Et ainsi fut-il convenu. Ils attendraient le retour de Nafai le lendemain au coucher du soleil.

Il s'en alla dans la tente-cuisine, réunit rapidement ce dont il aurait besoin, biscuits, melon déshydraté et viande séchée ; puis il se dirigea vers la source pour y remplir sa gourde. Son poignard au côté, il ne lui faudrait rien d'autre.

Luet le rejoignit là, agenouillé au bord de la mare, immergeant sa gourde pour la remplir.

« Où est Chveya ? demanda-t-il.

— Avec Shuya. Il fallait que je te parle ; mais au lieu de ça, il y a eu cette… cette assemblée.

— Et moi aussi, je devais te parler. Mais la situation nous a échappé, et maintenant nous n'avons plus de temps.

— J'espère que tu as au moins le temps de prendre ça. »

Dans sa main, il y avait une bobine de fil.

« Il paraît que les arcs ne marchent pas sans corde, dit-elle. Et Surâme prétend que ce fil-ci serait le meilleur.

— Tu lui as posé la question ?

— Elle avait l'air de croire que tu allais te sauver sans en emporter et que ça te manquerait bientôt.

— Pour ça, oui ! » Il s'empara de la bobine et la fourra dans sa besace. Puis il se pencha vers Luet et l'embrassa. « Tu fais

toujours attention à moi.

— Quand je le peux. Nafai, pendant ton absence ce matin, Surâme s'est adressée à moi, très clairement.

— Eh bien ?

— Vas était-il près de toi lorsque tu es tombé ?

— Oui.

— Assez pour avoir provoqué ta chute ? En te poussant le pied, par exemple ? »

Nafai revit instantanément ce terrifiant instant sur la paroi où son pied droit avait dérapé. Il avait glissé vers l'intérieur, vers son pied gauche. Si le manque soudain d'adhérence avait été seul en cause, n'aurait-il pas glissé tout droit ?

« Oui, dit-il enfin. Surâme a voulu me prévenir, mais…

— Mais tu as cru qu'il s'agissait de ta propre peur et tu ne l'as pas écoutée. »

Nafai acquiesça. Luet savait à quoi ressemblait la voix de Surâme – à ses propres pensées, à ses propres craintes.

« Ah, vous les hommes ! soupira-t-elle. Toujours à redouter d'avoir peur ! Vous ne savez donc pas que la peur, c'est l'outil de base de l'évolution pour maintenir une espèce en vie ? Vous agissez pourtant comme si vous vouliez mourir !

— Ma foi, je ne peux rien à l'action de la testostérone sur moi. Tu apprécierais beaucoup moins de m'avoir épousé si je n'en avais pas du tout ! »

Elle sourit, mais son sourire ne dura pas. « Surâme m'a dit autre chose. Vas a l'intention…»

Mais à cet instant, Obring et Kokor arrivèrent en flânant. « Alors, on réfléchit à deux fois à sa décision, petit frère ? demanda Kokor.

— Je réfléchis souvent trois ou quatre fois à mes actes, répondit Nafai. Je ne me contente pas d'une seule, comme toi.

— Je voulais simplement te souhaiter bonne chance, reprit Kokor. J'espère sincèrement que tu nous rapporteras un petit lièvre minable à manger. Sinon, nous devrons aller dans une cité et manger des aliments cuisinés ! Ce serait horrible, ce n'est pas ton avis ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que tu ne crois pas à tes bonnes paroles, rétorqua Nafai.

— Si je te donnais une seule chance de réussir, dit Obring, je te casserais le bras.

— Si un homme tel que toi pouvait me casser le bras, c'est pour le coup que je n'aurais pas une chance de réussir.

— Je vous en prie ! intervint Luet. N'avons-nous pas assez d'ennuis ?

— Oh, la gentille petite pacifiste ! grinça Kokor. Tu n'es pas terrible à regarder, mais tu deviendras peut-être une jolie petite vieille, avec le temps ! »

Nafai ne put se retenir. Les insultes de Kokor étaient si puériles, elles lui rappelaient tant ce qui passait pour de l'esprit chez les enfants qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Kokor n'apprécia pas. « Ris tant que tu voudras ; mais moi, je peux faire fortune grâce à ma voix et Mère possède toujours une résidence à Basilica dont je peux hériter ! Toi, qu'est-ce que ton père peut te léguer ? Et quel genre de résidence pourra bien établir pour toi à Basilica ta petite orpheline d'épouse ? »

Luet s'avança face à Kokor ; Nafai remarqua pour la première fois qu'elles étaient presque de la même taille : Luet avait grandi au cours de l'année. C'est vraiment encore une enfant, se dit-il.

« Koya, déclara-t-elle, tu oublies à qui tu t'adresses. Tu peux regarder Nafai comme ton petit frère. À l'avenir, cependant, j'espère que tu te rappelleras qu'il est l'époux de la sibylle de l'eau. »

Kokor répondit d'un air de défi : « Et quelle importance ici ?

— Ici… aucune. Mais si nous devions retourner à Basilica, chère Koya, je me demande jusqu'où irait ta carrière si l'on te savait l'ennemie de la sibylle. »

Kokor blêmit. « Tu ne ferais pas ça !

— Non, dit Luet, en effet. Je n'ai jamais usé de mon influence de cette façon. Et d'ailleurs, nous ne retournerons pas à Basilica. »

Jamais Nafai n'avait vu Luet agir d'une manière aussi impérieuse. Il était assez basilicain pour se sentir terrassé de révérence à la seule mention du titre de sibylle de l'eau ; il oubliait parfois, et sans mal, que la femme qui partageait son lit chaque soir était la même dont les rêves et les paroles se

murmuraient de maison en maison à Basilica. Une fois, elle était venue à lui à grand risque en quittant la cité nuitamment pour l'avertir d'un danger qui menaçait son père – et cette nuit-là, elle n'avait en rien manifesté qu'elle eût conscience de son rôle éminent dans la cité. Une autre fois, alors que les hommes de Gaballufix le pourchassaient, elle l'avait emmené traverser les eaux du lac des Femmes, où nul homme n'avait le droit de se rendre sous peine de mort, et même là, devant celles qui voulaient le tuer, elle n'avait pas pris ce ton altier ; elle avait parlé calmement, sans éclat.

À cet instant, Nafai comprit : Luet ne prenait pas cet air de majesté hautaine parce qu'il faisait partie de sa personnalité ; elle agissait ainsi parce que c'est ainsi que Kokor aurait fait si elle avait eu la moindre parcelle de pouvoir. Luet s'adressait à la demi-sœur de Nafai dans un langage qu'elle pouvait comprendre. Et le message avait été reçu. Kokor tira Obring par la manche et tous deux s'en allèrent.

« Tu es vraiment douée, dit Nafai. Je suis impatient de te voir utiliser cette voix sur Chveya, à sa première insolence.

— J'ai l'intention de faire de Chveya une femme avec laquelle on n'a pas besoin de se servir de cette voix-là.

— Je ne te la connaissais même pas. »

Luet sourit. « Moi non plus. » Elle l'embrassa de nouveau.

« Tu étais en train de me parler de Vas.

— Oui ; il s'agit d'un élément qu'Hushidh a vu mais n'a pas compris, et Surâme me l'a expliqué. Vas n'a pas oublié que Sevet l'a trompé avec Obring et l'a soumis à une humiliation publique.

— Non ?

— Surâme dit qu'il projette de les tuer. »

Nafai éclata d'un rire de dérision. « Vas ? Mais c'était l'image même du calme, à l'époque de cet épisode ! Mère disait qu'elle n'avait jamais vu personne prendre si bien une situation aussi désagréable !

— Il garde sa vengeance pour plus tard, je suppose. Nous avons tout un faisceau de preuves qui indiquent que Vas ne serait pas aussi coopératif et serein qu'il le paraît.

— Oui, c'est vrai. Meb et Dol, de même qu'Obring et Kokor, se lamentent parce qu'ils veulent rentrer à la cité ; mais pas Vas.

Il ne dit rien, il a l'air d'accord pour continuer, et puis il s'arrange pour détruire les pulsants afin de nous obliger à revenir.

— Il faut reconnaître que c'était un plan astucieux.

— Et s'il me tue en cours de route, eh bien, tant pis. J'y pense maintenant… si Gaballufix avait été aussi subtil que Vas, il serait roi de Basilica, aujourd'hui.

— Non, Nafai. Il serait mort.

— Et pourquoi ?

— Parce que Surâme t'aurait ordonné de le tuer pour t'emparer de l'Index. »

Nafai la dévisagea, abasourdi. « C'est toi qui me jettes ça à la figure ? »

Elle secoua fermement la tête en signe de dénégation. « Je te rappelle cet événement pour que tu n'oublies pas à quel point tu es fort. Tu peux te montrer plus impitoyable et plus rusé que Vas quand tu sais que tu sers le plan de Surâme. Va, maintenant, Nafai. Il te reste quelques heures de jour. Tu réussiras, je le sais. »

La caresse de la main de Luet sur sa joue encore présente dans la mémoire de sa peau, sa voix encore à l'oreille, sa confiance et son honneur brûlant toujours dans son cœur, il avait vraiment l'impression d'incarner un héros de Pyiretsiss. Notamment Velikodushnu, qui dévora vif le cœur du dieu Zaveest afin que les habitants de Pyiretsiss vivent en paix plutôt que de conspirer sans cesse pour prendre l'avantage les uns sur les autres et abattre ceux qui réussissaient. L'illustration de la version qu'avait lue Nafai montrait Velikodushnu la tête plongée dans le thorax béant du dieu, pendant que les longs ongles de Zaveest lui lacéraient le dos. C'était resté une des images les plus fortes de son enfance, celle de cet homme qui refusait d'écouter son inextinguible souffrance pour détruire le mal qui anéantissait son peuple.

C'était cela, un héros, pour Nafai, quelqu'un de bien, et s'il imaginait Gaballufix sous les traits de Zaveest, alors il était juste et bon de l'avoir tué.

Mais cette idée ne le soutint qu'un instant ; il fut aussitôt repris par l'horreur de l'avoir assassiné gisant ivre-mort et sans

défense dans la rue. Et il comprit alors que peut-être ce souvenir, cette culpabilité, cette honte, cette horreur – peut-être était-ce sa façon à lui de se faire lacérer le dos par Zaveest tandis qu'il dévorait le cœur du plus maléfique des dieux.

Peu importe. Je dois remettre ça à sa place, dans mes souvenirs et non au premier plan de mes pensées. Je suis celui qui a tué Gaballufix, c'est vrai, mais aussi celui qui doit fabriquer un arc, abattre un animal et le rapporter au camp demain au coucher du soleil, sinon Surâme n'aura plus qu'à recommencer à zéro.

Obring se baissa pour entrer dans la tente de Vas et de Sevet. C'était la première fois qu'il se retrouvait seul avec Sevet depuis que Kokor les avait surpris à faire des galipettes, à Basilica. Ils n'étaient pas vraiment seuls, avec Vas présent ; mais d'une certaine façon, le fait qu'il sanctionne cette réunion signifiait peut-être la fin de leurs relations glaciales.

« Merci de passer chez nous », dit Vas.

Ces mots étaient d'un ton assez ironique pour qu'Obring comprenne qu'il avait fait une erreur et que Vas le réprouvait. Ah ! il avait peut-être mis trop longtemps à venir. « Tu m'as dit sans Kokor, et je ne peux pas si facilement m'éclipser sans l'avertir. Elle me demande toujours où je vais, tu sais, et ensuite elle me surveille pour vérifier que j'y vais bien. »

Au retroussis des lèvres de Sevet, Obring sut qu'elle jouissait de l'imaginer sous la coupe de Kokor. Et pourtant, si quelqu'un devait compatir à sa situation, c'était bien Sevet : ne se trouvait-elle pas elle aussi sous la surveillance inflexible de Vas ? Peut-être pas, après tout ; Vas n'était pas aussi vindicatif que Kokor. Il ne s'était même pas mis en colère cette fameuse nuit d'il y avait plus d'un an. Sevet n'avait donc peut-être pas souffert comme Obring.

Mais en la regardant, il avait du mal à se rappeler pourquoi il avait mis tant d'ardeur à la posséder. Son corps s'était défait depuis lors ; la naissance d'un bébé n'y était certainement pas pour rien – l'abdomen lourd, les seins trop pleins – mais son visage avait pâti lui aussi ; on y voyait s'amorcer des bajoues, une dureté se dessiner dans les yeux. Ce n'était pas une belle

femme. Mais il faut dire que ce n'était pas vraiment son corps qu'Obring avait désiré ; il y avait eu en partie sa renommée de grande chanteuse basilicaine, et aussi – tu peux bien te l'avouer, mon vieil Obring – sa parenté avec Koya, sa sœur. Il avait voulu faire la nique à sa jolie épouse si attirante et si méprisante en lui prouvant qu'il pouvait se trouver une femme mieux qu'elle s'il le désirait. Il n'avait cependant rien prouvé du tout car Sevet avait presque certainement couché avec lui pour des raisons similaires – s'il n'avait été l'époux de Kokor, elle n'aurait même pas gaspillé sa salive à lui cracher dessus. Ils souhaitaient tous deux faire du mal à Kokor, ils avaient réussi et ils le payaient depuis.

Mais voilà qu'ils étaient réunis à l'invitation de Vas et la situation allait peut-être s'améliorer ; Obring allait peut-être se retrouver intégré dans une petite société au milieu de cette pitoyable communauté dominée de si haut par les enfants de Volemak et de Rasa.

« Il est temps de mettre fin à cette expédition grotesque, tu ne crois pas ? » demanda Vas.

Obring éclata d'un rire amer. « On a déjà essayé et Nafai nous a sorti un de ses tours de passe-passe !

— Certains d'entre nous ne faisaient qu'attendre le bon moment, répliqua Vas. Mais c'est notre dernière chance – la dernière raisonnable, en tout cas. Dorova est visible d'ici, et nous n'avons pas besoin d'Elemak pour nous y conduire : hier, j'ai découvert un trajet pour descendre de la montagne. Ce ne sera pas facile, mais nous pouvons y arriver.

— Nous ?

— Toi, Sevet et moi. »

Obring tourna les yeux vers le lit où dormait leur enfant, Vasnya. « Avec un bébé ? Au milieu de la nuit ?

— La lune brille et je connais le chemin, répondit Vas. Et nous n'emmènerons pas la petite.

— Vous n'emmènerez pas la…

— Ne joue pas les imbéciles, Obring ; réfléchis un peu. Notre but n'est pas de quitter le groupe, mais de l'obliger à laisser tomber l'expédition. Ce n'est pas pour nous que nous agissons, c'est pour eux, pour les sauver d'eux-mêmes – des plans

ridicules de Surâme. Nous allons à Dorova pour les forcer à nous suivre. Nous n'emporterons pas les bébés parce qu'ils nous ralentiraient et qu'ils risqueraient de souffrir du voyage. Donc nous les laisserons ici. Les autres devront nous rapporter Vasnya, à Sevet et moi, et Kokor et Krassya à toi. Seulement ils prendront le chemin le plus long, où les bébés seront en sécurité.

— Il y a de l'idée, dit Obring d'un ton hésitant.

— Tu es trop bon.

— Donc, si Nafai revient bredouille, nous partons ce soir ?

— Es-tu idiot au point de croire qu'ils tiendront parole ? Non, ils trouveront un autre prétexte pour continuer – en risquant la vie de nos enfants, en nous entraînant toujours plus loin de notre dernier espoir d'une existence convenable. Non, Bryia, mon ami, nous n'attendrons rien du tout ; nous leur forcerons la main avant que Nafai et Surâme aient le temps de nous jouer un de leurs tours !

— Alors… quand est-ce qu'on part ? après le dîner ?

— Non, ils nous repéreraient ; ils nous suivraient et nous arrêteraient sur-le-champ. Ce soir, je me porterai volontaire pour l'avant-dernière garde et toi pour la dernière. Au bout d'un moment, je réveillerai Sevet, puis j'irai gratter à ta tente. Kokor croira que tu te lèves pour prendre ton tour de garde et elle se rendormira aussitôt. La lune brille bien ce soir – nous aurons des heures d'avance avant que l'un d'eux se réveille. »

Obring hocha la tête. « Ça m'a l'air valable. » Puis il regarda Sevet. Son expression était impénétrable, comme toujours. Il eut envie d'aller voir derrière ce masque, rien qu'un peu, aussi dit-il : « Mais tes seins ne vont pas te faire mal, à laisser ta petite alors que tu l'allaites ?

— Hushidh produit assez de lait pour quatre bébés à la fois, répondit-elle. Elle est née pour ça. »

Ses paroles n'avaient rien de tendre, mais au moins elle avait ouvert la bouche. « D'accord, je marche », dit Obring.

Puis une pensée lui vint. Un doute quant aux motivations de Vas. « Mais pourquoi moi ?

— Parce que tu ne fais pas partie de leur clan. Tu te fiches de Surâme, tu détestes la vie que nous menons et tu n'es pas lié par

des notions ridicules de loyauté familiale. Qui d'autre aurais-je pu choisir ? Si Sevet et moi agissions seuls, ils risqueraient de décider de garder notre enfant et de continuer sans nous. Nous avions besoin de quelqu'un d'autre, pour briser une deuxième famille, et qui y avait-il à part toi ? Les seuls qui ne soient pas rattachés par des liens familiaux à Volemak et Rasa sont Zdorab et Shedemei, qui n'ont pas d'enfant et ne nous servent donc à rien, et Hushidh et Luet, et elles sont en relation avec Surâme plus que n'importe qui d'autre. Ah, et puis Dol, naturellement, mais elle est tellement hypnotisée par Mebbekew, Dieu sait pourquoi, tellement paresseuse et poltronne, de toute manière, qu'elle n'accepterait pas de nous accompagner et que nous la refuserions de toute façon. Ça ne laisse que toi, Obring. Et crois-moi, je ne m'adresse à toi que parce que tu me répugnes un petit peu moins que Dolya. »

Ça, c'était une motivation crédible pour Obring. « Alors, je marche », dit-il.

Shedemei attendit que Zdorab se dirigeât vers la tente de Volemak. Il devait aller emprunter l'Index : la cuisine étant interdite, il disposait de plus de temps libre pour étudier. Aussi s'excusa-t-elle auprès du groupe qui faisait la lessive en priant Hushidh de retirer son linge et celui de Zdorab des buissons une fois qu'il serait sec. Quand Zdorab entra dans la tente, l'Index soigneusement coincé sous le bras, Shedemei s'y trouvait déjà.

« Veux-tu rester seule ? demanda Zdorab.

— Non ; je veux te parler. »

Zdorab s'assit et posa l'Index un peu à l'écart afin qu'elle ne le croie pas impatient de l'utiliser – mais c'était faux, elle le savait bien.

« Dorova constitue notre dernière chance de retourner à la civilisation », déclara Shedemei.

Zdorab hocha la tête ; il n'acquiesçait pas : il faisait signe qu'il avait compris.

« Zodya, nous n'avons rien à faire ici, reprit-elle. Ce n'est pas notre place. Toi, tu mènes une existence de servitude sans fin, et moi, tout mon travail est perdu. Cela fait un an que ça dure – nous avons bien servi. Ton serment à Nafai n'avait d'autre

raison que de t'empêcher de donner l'alerte à Basilica : les soldats l'auraient capturé si tu étais rentré en ville. Il y a peu de chances que cela se produise aujourd'hui, tu ne crois pas ?

— Ce n'est pas à cause de ce serment que je reste, Shedya.

— Je sais, dit-elle et des larmes involontaires lui montèrent aux yeux.

— Crois-tu que je ne voie pas à quel point tu souffres ? demanda-t-il. Nous pensions que l'apparence du mariage te suffirait, mais c'est faux. Tu souhaites avoir ta place dans le groupe et c'est impossible tant que tu n'as pas d'enfant. »

La fureur saisit Shedemei en entendant Zdorab l'analyser ainsi – il l'avait manifestement observée, puis il avait décidé quel était son « problème », et il se trompait. Du moins, il n'avait raison qu'à demi. « La question n'est pas d'avoir une place, répondit-elle avec colère. C'est de vivre ! Je ne suis personne, dans ce camp : ni savante, ni mère, ni même une bonne servante comme toi ; je ne peux pas sonder les profondeurs de l'Index parce que je n'entends pas sa voix aussi clairement que toi – je me surprends à répéter devant les autres les connaissances que tu as accumulées, toi, parce que personne ne peut seulement comprendre ce que je sais, moi – et quand je les vois toutes avec leurs bébés, j'en veux un à moi, j'en ai faim, pas tant pour devenir comme les autres femmes que pour faire partie du réseau de la vie, pour transmettre mes gènes, pour voir un enfant grandir avec la moitié de mes traits. Tu ne comprends donc pas ? Mes capacités reproductives ne sont pas handicapées comme les tiennes, je suis coupée de ma propre identité biologique parce que je suis coincée dans ce groupe ; si je ne me sors pas de ce piège, je vais mourir sans avoir rien changé au monde ! »

Un silence pesant s'abattit sur la tente quand elle eut achevé son discours passionné. À quoi pense-t-il ? Que pense-t-il de moi ? Je l'ai blessé, je le sais bien – je viens de lui dire que notre mariage me fait horreur, ce qui est faux, en réalité, parce que c'est mon meilleur ami, le plus loyal : devant qui d'autre ai-je jamais pu ainsi ouvrir mon cœur, jusqu'à maintenant ?

« J'aurais dû me taire, murmura-t-elle enfin. Mais j'ai vu les lumières de la cité et j'ai songé… que nous pourrions tous deux

retourner dans un monde qui nous estime.

— Ce monde-là ne m'estimait pas plus que celui-ci, répondit Zdorab. Et puis tu oublies une chose : comment pourrais-je abandonner l'Index ? »

Ne comprenait-il donc pas ce qu'elle lui proposait ? « Emporte-le, dit-elle. Nous pouvons l'emporter et contourner rapidement la baie. Nous n'avons pas d'enfant pour nous ralentir ; ils ne nous rattraperont pas. Avec l'Index, tu disposeras comme moi d'un savoir que tu pourras marchander – nous pourrons nous payer de quoi quitter Dorova pour retrouver le vaste monde du Nord avant qu'ils n'aient le temps de nous rattraper avec leur caravane. Ils n'ont pas besoin de l'Index, eux ; n'as-tu pas vu Luet, Nafai, Volemak et Hushidh parler sans son aide à Surâme ?

— Ils n'en ont pas vraiment besoin, donc ce ne serait pas vraiment un vol de l'emporter ? demanda Zdorab.

— Si, bien sûr, ce serait vraiment un vol. Mais voler quelque chose chez ceux qui n'en ont pas besoin permet de supporter plus aisément la conscience de son méfait qu'enlever le pain de la bouche des pauvres.

— À ma connaissance, ce n'est pas la gravité du méfait qui décide si le malfaiteur peut ou non le supporter, répondit Zdorab. À mon avis, c'est l'intégrité naturelle de la personne qui le commet. Les assassins supportent souvent mieux leurs meurtres que les honnêtes gens un petit mensonge.

— Et tu es honnête…

— Oui, en effet. Et toi aussi.

— Nous vivons un mensonge à chaque jour que nous passons dans ce groupe. » C'étaient là des paroles terribles, mais si violent était son besoin de changement, de voir quelque chose bouger, qu'elle lui jetait à la figure tout ce qui lui passait par la tête.

« Vraiment ? Est-ce un si gros mensonge ? » Zdorab n'avait pas l'air blessé, plutôt… pensif, comme s'il réfléchissait. « Hushidh m'a dit l'autre jour qu'un des liens les plus étroits de la caravane nous unissait toi et moi. Nous parlons de tout, nous avons un respect immense l'un pour l'autre. Nous nous aimons – c'est du moins ce qu'elle a vu, et je la crois. C'est bien

exact, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Shedemei dans un souffle.

— Alors, où est le mensonge ? Le mensonge, c'est que je suis ton partenaire de reproduction. C'est tout. Et si ce mensonge devenait vérité, s'il se trouvait un enfant dans ton ventre, tu atteindrais ta plénitude, n'est-ce pas ? Le mensonge ne te déchirerait plus le cœur parce que tu serais alors ce que tu ne fais que paraître aujourd'hui – une épouse – et tu entrerais dans ce que tu nommes le réseau de la vie. »

Elle le dévisagea en cherchant une trace d'ironie sur ses traits, mais elle n'en vit pas. « Tu pourrais ?

— Je l'ignore. Le sujet ne m'a jamais assez intéressé pour tenter l'expérience et, même dans le cas contraire, je n'aurais pas trouvé de partenaire consentante. Mais… si je puis tirer quelques petites satisfactions de mes propres fantasmes, pourquoi ne pourrais-je pas… faire un cadeau d'amour à ma meilleure amie ? Non parce que je le désire, mais parce qu'elle le désire de tout son cœur ?

— Par pitié, dit-elle.

— Par amour, corrigea-t-il. Un amour supérieur à celui de ces hommes qui sautent sur leurs épouses chaque soir sous l'emprise d'un désir qui ne dépasse pas l'envie de se gratter là où ça démange ou de se vider la vessie. »

Elle n'avait jamais considéré comme possible ce qu'il proposait : lui faire un enfant. La condition de Zdorab n'était-elle pas aussi son destin ?

« L'amour ne montre-t-il pas son vrai visage, poursuivit-il, lorsqu'il satisfait le besoin de l'être aimé, pour le bien seul de cet être ? Lequel de ces époux peut-il en revendiquer autant ?

— Mais le corps d'une femme ne te… répugne-t-il pas ?

— C'est l'avis de certains, peut-être. Mais pour la plupart, cela nous laisse simplement… indifférents. Comme les hommes ordinaires envers les autres hommes. Mais je puis t'expliquer certaines pratiques qui éveilleront mon désir ; je peux éventuellement évoquer des partenaires de mon passé, si tu veux bien me pardonner une telle… infidélité, pour te donner un enfant.

— Mais Zdorab, je ne veux pas que tu me donnes un

enfant ! » Elle ne savait pas comment s'y prendre pour s'expliquer, car cette idée venait de la frapper, mais les mots prirent forme assez clairement. « Je veux que nous ayons un enfant tous les deux, ensemble.

— D'accord. C'est aussi ce que je voulais dire. Je serai le père de notre enfant ; là, au moins, je n'aurai pas à jouer la comédie. Mon état n'est pas à proprement parler héréditaire. Si nous avons un fils, il ne sera pas obligatoirement… comme moi.

— Ah, Zodya ! s'exclama-t-elle, si tu savais comme j'aimerais que nos fils soient comme toi, dans bien des domaines !

— Nos fils ? Ne pêche pas tes poissons avant d'être à la mer, ma chère Shedya. Nous ignorons si nous y arriverons une seule fois, et encore moins si nous pourrons le faire assez souvent pour concevoir un enfant. Ce sera peut-être si épouvantable pour tous les deux que nous ne nous y risquerons plus jamais !

— Mais tu essaieras une première fois ?

— J'essaierai jusqu'à ce que nous réussissions, ou que tu me dises d'arrêter. » Il se pencha et lui baisa la joue. « Voici ce qui sera peut-être le plus difficile pour moi : c'est qu'au fond de mon cœur, je te considère comme ma sœur chérie. Je risque d'avoir l'impression de commettre un inceste.

— Oh, je t'en prie, combats cette impression ! Les seuls problèmes de ce genre que nous aurons, c'est quand un des enfants de Luet tombera amoureux d'un de ceux d'Hushidh : ils seront cousins germains. Mais toi et moi sommes éloignés, génétiquement parlant.

— Et pourtant si proches ! Aide-moi à le faire pour toi ; si j'y arrive, quelle joie pour nous ! Mais nous enfuir, voler nos amis, nous séparer l'un de l'autre, défier Surâme… quel bonheur cela pourrait-il nous apporter ? Non, c'est la meilleure solution, Shedya. Reste avec moi. »

Nafai trouva le bois assez facilement – Surâme avait une idée très exacte de ce qui poussait dans le secteur et savait naturellement quelles essences choisissaient les fabricants d'arcs des différentes cités et cultures. Ce qu'il ne pouvait fournir à Nafai, c'était le talent de travailler ce bois. Dans l'ensemble, Nafai n'était pas maladroit ; mais à la vérité, il

n'avait jamais œuvré avec du bois ni avec des couteaux, sauf pour écorcher et vider le gibier. Il rata deux arcs ; le soir tombait et il n'avait même pas commencé à façonner des flèches, tant l'arc lui causait de soucis.

Je ne peux pas acquérir en une heure un talent que d'autres mettent toute une vie à développer.

Était-ce la voix de Surâme dans son esprit, cette pensée qui lui était venue ? Ou bien la voix du désespoir ?

Nafai était assis sur un rocher plat, découragé. Il tenait son troisième morceau de bois couché en travers des genoux, son couteau à la main, aiguisé de frais et tranchant. Mais il en savait à peine plus sur le travail du bois qu'au début – tout ce qu'il possédait, c'était une liste des différentes façons dont un couteau pouvait glisser en abîmant l'arc en formation, ou dont le bois pouvait se rompre au mauvais endroit ou selon le mauvais angle. Il ne s'était jamais senti aussi frustré depuis le jour où Surâme lui avait montré le rêve de son père, le conduisant au bord de la folie.

À ce souvenir, un frisson d'horreur le traversa. Mais en y réfléchissant, il se dit qu'il y aurait peut-être un moyen…

« Surâme, murmura-t-il, il existe des maîtres fabricants d'arcs de par le monde. En ce moment même, l'un d'eux est en train de tailler une pièce de bois pour lui donner la forme idéale.

Pas avec des outils aussi primitifs que les tiens, répondit Surâme dans sa tête.

Eh bien, trouves-en un et persuade-le d'amenuiser un arc avec un simple couteau. Ensuite, instille ses pensées, ses gestes dans mon esprit, que je ressente ce qu'il ressent.

Cela va te rendre fou.

Alors, trouve un fabricant d'arcs dans ta mémoire, un qui ait toujours travaillé de cette façon – en quarante millions d'années, il a bien dû en exister un, qui aimait le contact du couteau, capable de façonner un arc sans réfléchir.

Ah… sans réfléchir… pure habitude, pur réflexe…

Père se concentrait trop sur tout ce qui se passait dans son rêve ; c'est pour ça que je n'ai pas supporté ses souvenirs. Mais un fabricant d'arcs dont les mains travaillent sans qu'il y pense. Donne-moi ce genre de talent. Fais-moi sentir ce qu'il ressent,

que j'acquière moi aussi ces réflexes.

Je n'ai jamais rien fait de tel. Je n'ai pas été conçu pour cela. Tu risques quand même la folie.

Je risque aussi de fabriquer un arc. Et si j'échoue, l'expédition est terminée.

Je vais essayer. Donne-moi un peu de temps. Il en faut pour retrouver un seul individu dans toutes ces générations humaines sur Harmonie, un homme qui ait travaillé en réfléchissant si peu…

Et Nafai attendit. Une minute, deux. Puis une étrange sensation l'envahit. Un picotement, pas vraiment dans ses bras, plutôt dans l'idée de ses bras qui ne quittait pas son esprit. Un besoin de faire bouger ses muscles, de travailler. Ça marche, songea-t-il ; c'est la mémoire musculaire, nerveuse, et il faut que j'apprenne à la recevoir, à laisser mon corps se faire guider par les mains, les doigts, les poignets et les bras d'un autre.

Il déplaça le couteau au creux de sa main jusqu'à le sentir bien. Alors, il se mit à le passer à la surface du bois, sans même laisser la lame mordre, rien que pour sentir la face du baliveau. Enfin, il sut – il sentit, plutôt – que le bois invitait la lame à l'effleurer, à peler sa fine écorce. Il enfonça le couteau dans le bois comme un poisson qui trace son chemin dans la mer ; il sentit la résistance du matériau et s'en inspira pour découvrir les points durs, les points faibles et les contourner en diminuant la pression là où elle risquait de casser le bois, en mordant férocement là où le bois implorait la discipline de la lame.

Le soleil était couché et la lune se levait quand il en eut fini. Mais l'arc était lisse et magnifique.

C'est du bois vert : il ne restera pas élastique longtemps.

Comment le sais-je ? se demanda Nafai, puis il éclata d'un rire d'autodérision. Comment avait-il su tout le reste ?

Nous pouvons choisir les baliveaux qu'il nous faut et fabriquer des arcs de bois vert pour commencer, mais aussi en garder d'autres pour les faire sécher : les arcs que nous en tirerons seront plus durables. Les forêts ne manquent pas sur notre route vers le sud, elles conviendront à nos besoins. Nous ne serons même pas obligés d'attendre ici d'avoir rassemblé le bois nécessaire.

Avec précaution, il fit une boucle à une extrémité de la ficelle que Luet lui avait donnée et la serra dans l'encoche qu'il avait pratiquée au bout de l'arc. Puis il tira le fil sur toute la longueur de l'arme jusqu'à l'autre encoche où il fit une nouvelle boucle qu'il serra. Il tendit l'arc afin d'obtenir une tension constante : ainsi, lorsqu'il décocherait une flèche, la corde, au lieu de flotter, retrouverait une parfaite rectitude et la flèche volerait droit. Tout avait l'air en place, comme s'il avait répété ces gestes mille fois ; il serra le nœud avec aisance et adresse, coupa l'excès de fil et le remit dans son sac.

« Quand je réfléchis, murmura-t-il à Surâme, je n'arrive à rien.

Parce que c'est un réflexe, lui fut-il répondu. *Cela se situe à un niveau plus profond que la pensée.*

— Mais est-ce que je m'en souviendrai ? Pourrai-je l'enseigner aux autres ?

Tu t'en souviendras en partie. Tu feras des erreurs mais cela te reviendra, parce que c'est à présent profondément ancré dans ton esprit. Tu ne seras peut-être pas capable de bien expliquer ce que tu fais, mais tes élèves te verront faire et pourront apprendre par l'exemple.

L'arc était prêt. Il le détendit et se mit au travail sur les flèches. Surâme l'avait mené en un lieu où nichaient de nombreux oiseaux ; il y découvrit des plumes en quantité.

Quant aux hampes courtes et droites, elles provenaient des joncs durs et ligneux qui poussaient autour d'un étang ; les têtes sortaient d'un éboulement d'obsidienne sur le flanc d'une colline. Il réunit le tout sans savoir qu'en faire ; et soudain le savoir se déversa de ses doigts sans même passer par son esprit conscient. À l'aube, il aurait ses flèches, son arc, et peut-être encore un peu de temps pour dormir quelques heures. Après, ce serait le plein jour et le moment de vérité : il lui faudrait traquer une proie, la tuer et la rapporter au camp.

Et si j'y arrive, que se passera-t-il ? Je serai le héros qui rentre d'un pas triomphant, le sang de la chasse sur les mains, sur les vêtements. Je serai celui qui aura rapporté de la viande quand personne d'autre n'en était capable, celui qui aura rendu possible la poursuite de l'expédition. Tel Velikodushnu, je serai

le sauveur de ma famille et de mes amis, tout le monde saura ceci : lorsque mon père lui-même hésitait à continuer le voyage, moi, j'ai trouvé le moyen d'aller de l'avant, si bien que quand nous partirons dans les étoiles et que le pied de l'homme foulera de nouveau le sol de la Terre, ce sera ma victoire, parce que j'aurai fabriqué cet arc, ces flèches et rapporté de la viande aux épouses…

Soudain, une pensée traversa sa rêverie triomphale : désormais, c'est moi qu'on rendra responsable si quelque chose va de travers. C'est à moi qu'on reprochera tous les malheurs du voyage. L'expédition sera la mienne et même Père se tournera vers moi pour la commander. Ce jour-là, Père s'affaiblira irrémédiablement. Qui aura l'autorité, alors ? Jusque-là, la réponse aurait été claire et nette : Elemak : qui pourrait rivaliser avec lui ? Qui suivrait quelqu'un d'autre, en dehors de la poignée de personnes prêtes à obéir à Surâme au doigt et à l'œil ? Mais dorénavant, si je reviens en héros, je serai en position de l'égaler ; pas de le dominer, seulement de l'égaler. J'aurai simplement assez d'autorité pour mettre le groupe en pièces. Il n'en sortira qu'amertume, quel que soit le vainqueur, voire des effusions de sang, et il ne faut pas que ça arrive en ce moment, si l'on veut que l'expédition réussisse.

Donc je ne peux pas revenir en héros. Je dois trouver le moyen de rapporter la viande dont nous avons besoin pour vivre, pour nourrir les enfants – sans pour autant affaiblir l'autorité de Père.

Tandis qu'il se creusait la cervelle, ses doigts et ses mains poursuivaient leur travail, découvraient sans erreur les joncs les plus droits, y pratiquaient l'encoche pour la corde, les spirales pour les plumes et en ouvraient l'autre extrémité avant de la brider pour maintenir en place la mince tête d'obsidienne.

Zdorab était étendu aux côtés de Shedemei, en nage, épuisé. Le simple effort physique l'avait presque vaincu. Comment un acte qui leur procurait si peu de plaisir à tous les deux pouvait-il être si important pour elle – et pour lui aussi, quoique d'une autre façon ? Pourtant, ils l'avaient accompli, malgré le manque d'intérêt initial de Zdorab. Il lui revint une phrase qu'avait

prononcée un de ses anciens amants : « Au bout du compte, les mâles humains sont capables de s'accoupler avec n'importe quelle créature qui reste assez longtemps immobile et ne mord pas trop fort. » Peut-être bien…

Il avait pourtant espéré, tout au fond de lui-même, que lorsqu'il s'apparierait enfin avec une femme, une région de son cerveau, une glande quelconque de son organisme s'éveillerait en disant : « Ah, c'est donc comme ça que ça marche ! » Alors ce serait la fin de sa solitude et son corps connaîtrait la place qui lui revenait dans le grand plan de la nature. Mais la vérité, c'est que la nature ne nourrissait aucun plan ; tout n'était qu'une suite d'accidents. Une espèce « fonctionnait » si un nombre suffisant de ses membres se reproduisaient fidèlement et assez souvent pour la maintenir en vie ; quelle importance si un pourcentage insignifiant – le mien, songea Zdorab avec amertume – se retrouvait hors jeu, sur le plan de la reproduction ? Dans la nature, rien ne se passait comme dans une fête d'anniversaire : elle ne se souciait pas d'inclure tout un chacun. Le corps de Zdorab passerait dans les engrenages de la vie, que ses gènes se reproduisent ou non en cours de route.

Et pourtant… Et pourtant ! Même si son corps n'avait tiré aucun plaisir de celui de Shedemei (qui s'était finalement épuisé à satisfaire le sien !) il y avait trouvé de la joie à un autre niveau, parce que le don avait été fait. La friction et la stimulation pures et simples des nerfs l'avaient finalement emporté et avaient déclenché le réflexe qui avait déposé un million d'humains potentiels dans la matrice, laquelle les garderait en vie pendant les vingt-quatre ou quarante-huit heures de leur course vers leur autre moitié, le tout-mère, l'Œuf Infini. Eux, se souciaient-ils de savoir si Zdorab avait eu envie de Shedemei ou s'il avait seulement agi par devoir, en s'acharnant à fantasmer sur un ex-amant ? Leur existence se déroulait sur un autre plan – et c'est précisément dans ce plan que se tissait la grande trame de la vie tant révérée par Shedemei.

Moi aussi, j'ai fini par me laisser prendre dans cette trame, pour des raisons qu'aucun gène n'aurait pu prévoir ; j'étais huilé dès la naissance pour échapper à jamais à ce filet, mais il m'a quand même capturé, j'ai décidé de me laisser capturer, et qui

pourrait prétendre que ma paternité n'est pas la meilleure ? J'ai agi purement par amour et non par un instinct inné qui m'aurait piégé. J'ai en fait agi à l'encontre de mon instinct ; c'est quelque chose ! Si les autres étaient au courant, je serais considéré comme un héros de la copulation, comme une vraie bête de sexe ! N'importe qui peut gouverner un bateau jusqu'au rivage par vent favorable ; moi, j'ai atteint la terre en louvoyant au milieu de vents contraires, en ramant contre la marée.

Il n'y a plus qu'à laisser les petits camarades arriver jusqu'à l'ovule. D'après Shedemei, c'était la bonne époque pour les faire participer à la compétition pour la survie.

Pourvu que l'un d'entre eux, un costaud, atteigne son but microscopique, transperce la paroi cellulaire, mélange son hélice d'A.D.N. à celle de l'ovule et nous donne un enfant dès notre premier essai, afin que je ne sois plus obligé d'en passer par là !

Mais je recommencerai, s'il le faut. Pour Shedemei. Il tâtonna, trouva la main de son épouse et la serra. Shedemei ne s'éveilla pas, mais sa main se referma légèrement sur la sienne.

Luet avait du mal à dormir. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Nafai, de s'inquiéter pour lui. En vain Surâme la rassurait-elle : *Il s'en sort bien, tout ira parfaitement.* La nuit était tombée depuis longtemps et Chveya dormait à poings fermés quand Luet sombra enfin dans le sommeil.

Ce ne fut pas un sommeil réparateur. Elle ne cessa de rêver de Nafai en train d'avancer en crabe le long de corniches, d'escalader des falaises à pic avec parfois un arc à la main, parfois un pulsant, mais la falaise devenait de plus en plus raide jusqu'à basculer en arrière ; Nafai s'accrochait comme un insecte au rocher en surplomb, puis il lâchait prise et tombait…

Et elle s'éveillait à demi, comprenait qu'il s'agissait d'un rêve, retournait d'un geste impatient son oreiller couvert de sueur et tentait de se rendormir.

Enfin elle eut un rêve où elle ne voyait pas Nafai mourir. Non, cette fois, il se trouvait dans une salle où brillaient l'argent, le chrome, le platine et la glace. Il était couché sur un bloc de glace que la chaleur de son corps creusait peu à peu sous lui ; il

s'enfonça ainsi jusqu'à ce qu'il fût entièrement entré dans la glace ; alors, elle se referma sur lui en gelant. Qu'est-ce que ce rêve ? se demanda-t-elle. Puis : Si je sais que c'est un rêve, cela veut-il dire que je suis éveillée ? Et si oui, pourquoi ne s'arrête-t-il pas ?

Il ne s'arrêta pas. Elle vit que loin d'être immobilisé dans la glace, Nafai continuait à la traverser. Son dos, ses fesses, ses mollets, ses talons, ses coudes, le bout de ses doigts et sa tête commencèrent à s'arquer en dessous du bloc, et elle se demanda : Qu'est-ce qui maintient cette glace en l'air ? Pourquoi Nafai n'est-il pas retenu, lui aussi ? Son corps saillait de plus en plus, et soudain il tomba ; il heurta le sol scintillant après une chute d'un mètre. Ses yeux s'ouvrirent, comme s'il avait dormi durant sa traversée de la glace. Il roula sur le côté pour sortir de l'ombre du bloc et dès qu'il se redressa dans la lumière, elle s'aperçut que son corps s'était transformé. Là où les lumières le frappaient, la peau brillait comme si elle était revêtue d'une couche extrêmement fine du même métal que les murs. C'était comme une armure, comme une nouvelle peau. Comme elle étincelait !... Et soudain, Luet comprit qu'elle ne réfléchissait nullement la lumière : on eût dit qu'elle diffusait son propre éclat. Ce que Nafai portait – et elle ignorait ce que c'était – tirait son énergie de son corps et quand il pensait à une partie de lui-même, à un membre qu'il voulait déplacer ou seulement regarder, il se mettait à scintiller de cet endroit.

Regarde-le, se dit Luet. C'est devenu un dieu, pas seulement un héros. Il brille comme Surâme. Il est le corps de Surâme.

Mais c'est absurde ! Surâme est un ordinateur et n'a nul besoin d'un corps de chair et de sang. Au contraire : coincée dans un corps humain, elle perdrait son immense mémoire, sa vitesse luminique de réaction.

Néanmoins, le corps de Nafai étincelait et Luet savait que ce n'était pas celui de Surâme, bien qu'elle n'y comprit rien.

Elle vit Nafai s'approcher d'elle, la prendre dans ses bras, et quand elle fut contre lui, elle sentit l'armure scintillante s'élargir pour l'inclure, si bien qu'elle aussi se mit à briller. Sa peau fourmillait de vie, comme si chacun de ses nerfs s'était branché sur le revêtement de métal d'une molécule d'épaisseur qui la

recouvrait comme une transpiration. Et soudain, elle comprit : chaque scintillement indiquait l'emplacement où un nerf se connectait à cette couche de lumière. Elle s'écarta de Nafai et la nouvelle peau resta sur elle, alors qu'elle n'avait pas comme lui traversé la glace qui la lui avait donnée. C'est sa peau que je porte, se dit-elle ; mais elle songea en même temps : Moi aussi j'ai endossé le corps de Surâme et me voici vivante pour la première fois de ma vie.

Que signifie ce rêve ?

Mais comme elle posa cette question en rêve, elle n'obtint de réponse qu'en rêve : elle vit le Nafai et la Luet oniriques faire l'amour, avec une telle passion qu'elle en oublia qu'il s'agissait d'un songe et s'abîma dans l'extase de l'acte. Quand ils eurent fini, elle vit le ventre de son double onirique gonfler, puis un bébé lui sortir de l'aine et se glisser, lumineux, dans les bras de Nafai, car l'enfant lui aussi était recouvert de la nouvelle peau toute vivante de lumière. Ah, que cet enfant était beau ! Il était magnifique !

Réveille-toi.

Elle eut l'impression d'entendre une voix, tant les mots étaient clairs et forts.

Réveille-toi.

Elle se redressa soudain en cherchant à discerner qui lui avait parlé, à reconnaître la voix qui flottait dans sa mémoire.

Lève-toi.

Ce n'était pas une voix : c'était Surâme. Mais pourquoi Surâme interrompait-elle son rêve, alors qu'il provenait sûrement d'elle ?

Debout, Sibylle de l'Eau, lève-toi sans bruit et marche sous la lune jusqu'à l'endroit où Vas projette de tuer son épouse et son rival. Attends-les sur la corniche qui a sauvé la vie de Nafai.

Mais je ne suis pas assez forte pour m'opposer à lui, s'il a le meurtre au cœur !

Il suffira de ta présence. Mais tu dois absolument être là et tu dois t'y rendre tout de suite, car il est de garde et se croit le seul, avec Sevet, qui ne dorme pas… Il va bientôt gratter à la tente d'Obring et alors il sera trop tard ; tu n'arriveras pas à la

montagne sans te faire voir.

Luet sortit de la tente, si ensommeillée qu'elle avait encore l'impression de rêver.

Pourquoi faut-il que je descende la montagne ? demanda-t-elle, hébétée. Pourquoi ne pas simplement prévenir Obring et Sevet de ce que leur réserve Vas ?

Parce que s'ils te croient, Vas n'existera plus dans votre collectivité. Et s'ils ne te croient pas, Vas deviendra ton ennemi et tu ne connaîtras plus la sécurité. Fais-moi confiance. Fais ce que je te dis et tous vivront, tous vivront.

Tu en es sûre ?

Naturellement.

Tu n'as pas plus le don de prévoir l'avenir que n'importe qui. Jusqu'où va ta certitude ?

Les chances de réussite sont d'environ soixante pour cent.

Ah, merveilleux ! Et les quarante pour cent de risque d'échec, tu en fais quoi ?

Tu es très intelligente ; tu improviseras, tu y arriveras.

J'aimerais avoir autant confiance en toi que toi en moi.

La seule raison qui t'en empêche, c'est que tu ne me connais pas aussi bien que je te connais.

Tu peux lire mes pensées, chère Surâme, mais tu ne pourras jamais me connaître, parce que rien en toi ne peut ressentir ce que je ressens ni penser comme je pense.

Crois-tu que je l'ignore, orgueilleuse que tu es ? Faut-il que tu t'en moques ? Descends la montagne. Doucement, prudemment ; le chemin se dessine à la lumière de la lune, mais il est traître. Obring est éveillé à présent ; tu es juste dans les temps. Maintiens ton avance sur eux, assez loin pour qu'ils ne t'entendent pas, pour qu'ils ne te voient pas.

Elemak avait remarqué que Sevet et Obring prenaient des gourdes supplémentaires dans le magasin. Aussitôt, il avait compris ce que cela signifiait : un plan pour essayer d'atteindre Dorova. En même temps, il n'arrivait pas à croire que ces deux-là aient mijoté un projet ensemble : ils ne se parlaient jamais, ne fût-ce qu'à cause de Kokor qui veillait à ce qu'ils n'en aient pas l'occasion. Non, il y avait un troisième larron derrière tout ça,

quelqu'un de tellement plus doué qu'eux pour ce genre de supercherie qu'Elemak n'avait rien vu quand il ou elle avait volé une gourde supplémentaire.

Et puis, juste avant la nuit, Vas s'était porté volontaire pour l'avant-dernière garde, exécrée de tous. Obring avait choisi la dernière ; pas besoin d'être génial pour comprendre qu'ils projetaient de fuir durant la garde de Vas. Les crétins ! Croyaient-ils parvenir à descendre la montagne, puis à contourner la baie par la plage avec seulement deux gourdes d'eau douce ? C'était impossible avec des bébés.

Ils ne vont pas emmener leurs enfants !

Cette idée était tellement ignoble qu'Elemak faillit ne pas y croire. Mais il prit conscience que ce devait pourtant être vrai. Le dégoût que lui inspirait Obring redoubla ; mais Vas… difficile d'imaginer Vas capable d'un geste pareil : il raffolait de sa fille ; il l'avait même baptisée d'après son propre nom – allait-il l'abandonner d'une manière aussi cruelle ?

Non. Non, il n'a nulle intention de l'abandonner. Obring n'hésiterait pas, lui. Il quitterait aussi Kokor, dans la foulée : il rongeait sans cesse son frein sous les chaînes du mariage. Mais Vas ne partirait pas sans sa fille ; donc il a un autre but ; pour lui, il n'est pas question de s'enfuir jusqu'à la cité en compagnie de Sevet et d'Obring. Au contraire : il projette de nous raconter que Sevet et Obring sont partis pour la cité après sa garde ; il les aura suivis le long de la montagne dans l'espoir de les arrêter, mais au lieu de cela, il aura découvert leurs corps sans vie au pied d'une falaise…

Comment sais-je tout cela ? s'étonna Elemak. Pourquoi cela m'apparaît-il si clairement ? Pourtant, il ne pouvait douter de ses conclusions.

Il s'attribua la garde du milieu de la nuit et à la fin, après avoir éveillé Vas et regagné sa tente, il repoussa le sommeil, tout en restant allongé les yeux fermés, la respiration lourde, au cas où Vas viendrait vérifier qu'il dormait. Mais non, Vas ne vint pas. Et il n'alla pas non plus à la tente d'Obring. Le tour de garde s'écoulait lentement et finalement, malgré ses efforts, Elemak s'endormit. L'espace d'un instant, peut-être. Mais il dut s'endormir car il s'éveilla en sursaut, le cœur battant la

chamade. Il y avait eu quelque chose… un bruit. Il se redressa sur son lit dans l'obscurité, l'oreille tendue. À ses côtés, il entendait la respiration d'Eiadh et de Proya ; difficile de percevoir quoi que ce soit d'autre. Il se leva le plus silencieusement possible, s'approcha de l'entrée de la tente, sortit. Vas ne montait pas la garde et personne ne le remplaçait.

Doucement, sans bruit, il gagna la tente de Vas. Disparu, et Sevet avec lui – mais la petite Vasnaminanya était toujours là. Cet acte monstrueux emplit de rage le cœur d'Elemak. Quoi que Vas ait manigancé – abandonner sa fille ou tuer sa femme – c'était innommable.

Je vais le retrouver, se dit Elemak, et il va payer. Je savais qu'il y avait des fous dans cette expédition, des fous, des imbéciles et des femmelettes, mais j'ignorais qu'il s'y trouvait quelqu'un d'aussi cruel. Je n'aurais jamais cru Vas capable de ça ; je crois surtout que je ne le connaissais pas, en vérité. Et je n'en aurai jamais l'occasion, parce qu'il mourra à l'instant même où je mettrai la main sur lui.

Qu'il était donc facile de les emmener le long de la montagne ! Ils avaient une confiance aveugle en lui. C'était sa récompense pour cette année passée à leur faire croire qu'il ne leur en voulait pas de l'avoir trompé. Si, au-delà d'une certaine froideur envers Obring, il avait laissé paraître la moindre étincelle de colère, jamais son beau-frère ne lui aurait fait assez confiance pour l'accompagner comme un porc à l'abattoir. Mais Obring se fiait à lui et Sevet aussi, malgré son air renfrogné.

Le chemin recelait quelques difficultés ; il dut les aider plus d'une fois à franchir un passage délicat. Mais au clair de lune, ils ne percevaient pas le danger réel, et à chaque obstacle, il s'arrêtait pour les assister. Avec quel luxe de précautions il prenait la main de Sevet et la guidait dans une pente ou entre deux rochers ! Il murmurait : « Tu vois où tu dois t'accrocher, Obring ? » Et Obring répondait : « Oui », ou hochait la tête : Tu vois, je peux me débrouiller, Vas, parce que je suis un homme. Quelle rigolade ! Quelle bonne farce aux dépens d'Obring, si pathétique dans sa fierté de participer à ce vaste plan ! Quelles larmes amères je verserai quand nous descendrons chercher les

cadavres ! Et les autres pleureront sur moi quand je prendrai ma petite fille dans les bras en lui parlant tout bas de sa mère qui la laisse orpheline ! Orpheline – mais portant le nom de son père. Et je l'élèverai de telle façon qu'il ne reste aucune trace en elle de sa traîtresse de mère. Elle deviendra une femme d'honneur, incapable de trahir un homme de bien qui lui aurait tout pardonné, sauf de donner son corps au mari de sa propre sœur, à cet arriviste méprisable et répugnant. Tu lui as permis de vider sa petite timbale en toi, Sevet, ma chérie ; c'est pourquoi je vais en finir avec toi.

« C'est là que Nafai et moi avons essayé de passer, murmura-t-il. Vous voyez le roc lisse que nous devions traverser, qui brille sous la lune ? »

Obring acquiesça.

« Mais le vrai chemin, c'est la corniche qui lui a sauvé la vie. Il n'y a qu'un passage difficile – un saut d'une hauteur de deux mètres – mais après la voie est dégagée le long de la falaise, et ensuite on arrive au parcours le plus facile qui mène à la plage. »

Ils le suivirent au-delà de l'endroit d'où il avait observé les efforts de Nafai pour atteindre la corniche. Quand il était devenu manifeste qu'il allait réussir, il l'avait appelé et s'était porté à son secours. Il allait maintenant aider ses deux acolytes à descendre sur le ressaut ; mais il ne les y rejoindrait pas. Non, il frapperait Obring à la tête et le projetterait par-dessus bord. Alors, Sevet comprendrait ; elle saurait pourquoi il l'avait entraînée dans la montagne. Et enfin, enfin ! elle le supplierait de lui pardonner. Elle implorerait sa clémence, elle pleurerait, elle sangloterait. Et pour toute réponse, il ramasserait les pierres les plus lourdes qu'il pourrait trouver et les lui jetterait pour l'obliger à fuir sur la corniche. Il la mènerait vers le rétrécissement et continuerait à lui lancer des pierres jusqu'à ce qu'elle trébuche ou qu'un projectile lui fasse perdre l'équilibre. Alors, elle tomberait en hurlant, et lui, il entendrait son cri et le chérirait toujours.

Après, naturellement, il prendrait le vrai chemin pour descendre et trouverait leurs corps là où le pulsant était tombé. Si par extraordinaire l'un d'eux vivait encore, il n'aurait pas de

mal à lui briser le cou – personne ne s'étonnerait qu'ils se soient rompu la nuque dans leur chute. Mais ils avaient peu de chance d'y survivre : cela faisait une sacrée hauteur ; le pulsant lui-même s'était éparpillé en arrivant en bas. Cet exaspérant petit pizdoune de Nafai aurait été dans le même état s'il n'avait pas atterri sur cette corniche invisible. Enfin, Nafai ne représentait qu'une gêne ; Vas se souciait peu qu'il vive ou meure, du moment que, tous les pulsants détruits, l'expédition était obligée de regagner la civilisation. Et voici qu'avant même cette décision, l'occasion s'offrait à lui de se venger sans attirer les soupçons. « Ils ont dû m'entendre, parce qu'ils se sont mis à marcher beaucoup trop vite, surtout de nuit. Et puis je les ai vus se diriger vers la corniche ; je la savais très dangereuse, je les ai appelés, mais ils n'ont pas compris, je suppose, que je les mettais en garde. Ou bien ils s'en fichaient. Dieu me vienne en aide, pourtant je l'aimais ! La mère de mon enfant ! » Je verserai même un pleur sur eux et tout le monde me croira. Comment faire autrement ?

Chacun sait bien que j'avais pardonné et oublié leur adultère depuis longtemps !

Je ne suis pas très exigeant ; je n'attends pas la perfection chez les autres. Je suis le mouvement en faisant ma part du travail. Mais quand on me traite comme un ver de terre, comme si je n'existais pas, comme si je ne comptais pas, alors je n'oublie pas, non, je n'oublie jamais, je ne pardonne jamais ; j'attends simplement mon heure : j'ai ma valeur, quoi qu'ils en pensent, et en me méprisant ils ont commis la plus grave erreur de leur vie. C'est ce que se dira Sevet sous la pluie de pierres, en s'apercevant que la seule issue, c'est de sauter dans le vide, et elle se jettera dans la mort : Si seulement j'avais été honnête avec lui, je vivrais pour élever ma fille !

« C'est ici, dit-il. C'est ici qu'il faut descendre sur la corniche du bas. »

Sevet était visiblement terrifiée et Obring affichait un masque de bravade qui exprimait sa peur aussi clairement que s'il avait mouillé son pantalon avant de se mettre à pleurnicher. Ce qu'il ne va pas tarder à faire. « Pas de problème, déclara-t-il.

— Sevet passe en premier, ordonna Vas.

— Pourquoi moi ?

— Parce qu'à nous deux, nous pourrons te faire descendre à moindre risque », répondit Vas. Et surtout parce qu'alors, je pourrai frapper Obring à la tête en l'aidant à descendre à son tour, et toi, tu seras déjà coincée sur la corniche ; tu assisteras au spectacle sans rien pouvoir faire.

Ça allait marcher. Sevet s'accroupit au bord de la corniche en se préparant à se retourner. Alors s'éleva une autre voix, une voix inattendue, terrible.

« Surâme t'interdit de descendre, Sevet. »

Ils pivotèrent sur leurs talons et voici qu'elle était là, lumineuse sous la lune, sa robe blanche ondoyant dans le vent qui semblait plus fort à l'endroit où elle se tenait.

Comment a-t-elle su ? se demanda Vas. Comment a-t-elle su qu'il fallait venir ici ? Je pensais que Surâme consentirait à mon geste – simple justice ! Si Surâme ne voulait pas qu'il passe à l'acte, qu'il fasse payer leur crime à Obring et Sevet, pourquoi ne l'avait-il pas arrêté plus tôt ? Pourquoi maintenant, alors qu'il était tout près du but ? Non, personne ne l'arrêterait ; il était trop tard. Il y aurait trois cadavres au pied de la falaise au lieu de deux. Et plutôt que de remonter au sommet, il prendrait les trois gourdes d'eau et s'en irait à Dorova. De là, il repartirait bien avant qu'aucune accusation ait pu le rattraper. Et à Seggidugu ou à Potokgavan, peu importe, là où il se retrouverait, il nierait tout en bloc. Personne n'aurait rien vu et nul dans l'expédition n'avait plus aucun rang officiel, de toute façon, il perdrait sa fille – mais ce serait une juste sanction pour le meurtre de Luet. L'équité serait rétablie. Il n'aurait plus de dette de vengeance envers l'univers et l'univers n'en aurait aucune non plus envers lui. Tout serait réglé, équilibré, comme il faut.

« Tu me connais, Sevet, dit Luet. Je te parle en tant que sibylle de l'eau. Si tu poses le pied sur cette corniche, tu ne reverras jamais ton enfant, et il n'est pas de crime plus grand aux yeux de Surâme que celui d'une mère qui abandonne son enfant.

— Comme la tienne l'a fait avec Hushidh et toi ? répliqua Vas. Épargne-nous tes mensonges quant à ce que Surâme tient

ou non pour un crime. Ce n'est qu'un ordinateur, mis en place par un de nos lointains ancêtres pour nous surveiller, rien de plus – c'est bien ce que dit ton propre époux, non ? Ma femme n'est pas assez superstitieuse pour te croire ! »

Non, non, il n'aurait pas dû tant parler. Il aurait dû agir ! Il n'avait que trois pas à faire pour pousser la frêle jeune fille par-dessus le bord de la falaise. Elle ne pouvait pas lui résister. Alors, l'ayant vu commettre un meurtre, les deux autres n'en seraient que plus prompts à lui obéir et à reprendre leur route – vers la sécurité, la cité, croient-ils ! Il avait été stupide de discuter avec elle. Il était encore stupide de ne pas agir.

« Surâme vous a choisis tous les trois pour faire partie de son groupe, reprit Luet. Je vous préviens à présent que si vous passez ce rebord, aucun de vous ne reverra la lumière du jour.

— C'est une prophétie ? demanda Vas. J'ignorais que ça faisait partie de tes nombreux talents. » Tue-la sans attendre ! hurlait-il intérieurement, mais son propre corps ne l'écoutait pas.

« Surâme m'en a informée : Nafai a fabriqué son arc et ses flèches, et elles volent droit. L'expédition va continuer et vous l'accompagnerez. Si vous renoncez à votre projet, vos filles ne sauront jamais que vous les avez abandonnées. Surâme tiendra les promesses qu'elle vous a faites : vous hériterez d'une terre d'abondance et vos enfants formeront une grande nation.

— Elles ne m'ont jamais concerné, ces promesses, intervint Obring. Les fils de Volemak, oui, mais pas moi. Tout ce que je vois, c'est qu'on me donne des ordres et qu'on m'engueule parce que je ne fais pas tout comme Elemak l'ordonne !

— Arrête de geindre ! cracha Vas. Tu ne vois pas qu'elle essaye de nous piéger ?

— Surâme m'a envoyée vous sauver la vie, dit Luet.

— C'est faux ! rétorqua Vas. Et tu le sais bien ! Pas un instant ma vie n'a été en danger !

— Je te dis que si tu avais exécuté ton plan, Vas, ta vie n'aurait pas duré cinq minutes de plus.

— Ah ! Et comment ce miracle se serait-il produit ? »

Ce fut en entendant la voix d'Elemak derrière lui qu'il comprit qu'il avait tout perdu.

« Je t'aurais tué personnellement, dit Elemak. De mes propres mains. »

Vas se retourna brusquement, furieux et incapable pour une fois de contenir sa rage. Et pourquoi l'aurait-il contenue ? Il était quasiment mort, maintenant qu'Elemak était là ; alors, pourquoi ne pas laisser son mépris s'épancher librement ? « Ah oui ? cria-t-il. Tu te crois plus fort que moi ? Mais tu ne m'arrives pas à la cheville ! Je t'ai mis des bâtons dans les roues à chaque instant ! Et tu n'as jamais deviné, jamais soupçonné, même ! Pauvre imbécile, toujours à te pavaner, à te vanter d'être le seul à pouvoir conduire notre caravane ! À ton avis, qui a fait ce que tu n'as jamais réussi à faire et nous a obligés à faire demi-tour ?

— Obligés à faire demi-tour ? Ce n'est tout de même pas toi qui…» Mais Elemak s'interrompit et Vas vit une lueur de compréhension apparaître dans ses yeux. Maintenant, Elya savait qui avait détruit les pulsants. « Si, c'est toi, dit-il. Espèce de lâche, faux-jeton, tu nous as tous mis en danger, tu as risqué la vie de mon épouse et celle de mon fils, et on ne t'a jamais coincé parce que personne ne pouvait croire que l'un de nous serait assez sournois et assez abject, de propos délibéré, pour…

— Assez ! l'interrompit Luet. Taisez-vous ! Sinon des accusations seront lancées, et il faudra les traiter au grand jour, alors qu'on peut encore les régler en nous taisant. »

Vas comprit aussitôt. Luet ne voulait pas qu'Elemak déclare ouvertement, devant Obring et Sevet, qu'il avait détruit les pulsants, sans quoi la sanction s'imposerait. Et elle ne désirait pas le voir puni ni tué ; Luet était la sibylle de l'eau, elle parlait au nom de Surâme et cela signifiait donc que Surâme ne souhaitait pas sa mort.

C'est exact.

La pensée avait jailli dans sa tête, claire comme une voix.

Je veux que tu vives. Je veux que Luet vive. Je veux que Sevet et Obring vivent. Ne me force pas à choisir qui de vous mourra.

« Remontez au sommet de la montagne, dit Elemak. Tous les trois.

— Je ne veux pas revenir, répondit Obring. Je n'ai rien à faire

là-haut. Ma place est dans la cité.

— Oui, dans une cité tu pourras dissimuler ta faiblesse, ta paresse, ta lâcheté et ta bêtise sous de beaux habits et quelques plaisanteries, et les gens te prendront pour un homme. Mais ne t'inquiète pas – tu auras tout le temps pour ça. Une fois que Nafai aura échoué et que nous serons rentrés à la cité…

— Mais elle, elle prétend qu'il a fabriqué un arc ! » l'interrompit Obring.

Elemak se redressa pour regarder Luet et parut lire une confirmation dans ses yeux. « Fabriquer un arc, ce n'est pas la même chose que savoir s'en servir, dit-il. S'il rapporte de la viande au camp, alors je saurai que Surâme l'accompagne et qu'il a plus de pouvoir que je ne le croyais. Mais ça n'arrivera pas, Sibylle de l'Eau. Ton époux fera son possible, mais il échouera, non parce qu'il n'est pas assez fort, mais parce que c'est irréalisable. Et quand il aura échoué, nous mettrons cap au nord et nous regagnerons la cité. Toute cette diversion n'aura servi à rien. »

Vas écoutait et il comprit le message sous-jacent. Qu'il crût ou non que Nafai allait échouer, Elemak s'exprimait de telle façon que Sevet et Obring se persuadent qu'il ne s'était rien passé d'autre qu'une tentative avortée de fuite à la cité. Il n'avait pas l'intention de leur apprendre que Vas voulait les tuer.

Ou alors, il n'en savait rien. Luet non plus, peut-être. Quand elle annonçait leur mort à tous les trois s'ils descendaient sur la corniche, elle entendait peut-être par là qu'Elemak les tuerait pour empêcher leur évasion. Le secret tenait encore, qui sait ?

« Remontez par où vous êtes venus, dit Elemak. Acceptez et il n'y aura pas de sanctions. Il reste encore assez de temps avant l'aube pour qu'en dehors de nous cinq, personne ne sache ce qui s'est passé.

— D'accord, déclara Obring, je regrette ; merci. »

Chiffe molle ! pensa Vas.

Obring passa devant Elemak et entreprit de grimper, non sans difficulté. Sevet le suivit en silence.

« Vas-y, Luet, dit Elemak. Tu as fait du bon travail cette nuit. Je ne prendrai pas la peine de demander à la sibylle comment elle a su qu'elle devait arriver ici avant eux. Je me contenterai de

dire que si tu ne les avais pas retardés, il y aurait eu des morts. »

Les autres étaient-ils hors de portée de voix ? se demanda Vas. Ou bien Elemak ne pensait-il encore qu'aux meurtres qu'il aurait perpétrés lui-même en les punissant d'avoir voulu s'enfuir ?

Luet contourna Elemak et Vas puis suivit Obring et Sevet vers le sommet. Les deux hommes se retrouvèrent seuls.

« C'était quoi, ton plan ? demanda Elemak. Tu comptais les pousser dans le vide pendant qu'ils descendaient sur la corniche ? »

Ainsi, il savait.

« Si tu leur avais fait du mal à l'un ou l'autre, je t'aurais réduit en bouillie !

— Ah oui ? » fit Vas.

La main d'Elemak jaillit, le prit à la gorge et l'accula contre le roc. Vas s'agrippa au bras de son adversaire, puis à sa main, en cherchant à écarter ses doigts. Il n'arrivait plus à respirer et il avait mal ; Elemak ne faisait pas semblant, il ne montrait pas seulement sa force : il voulait le tuer et Vas sentit la terreur l'envahir. Alors qu'il s'apprêtait à griffer les yeux d'Elemak – tout était bon pour l'obliger à lâcher prise – l'autre main le saisit à l'entrejambe et se serra. La douleur fut indescriptible, mais Vas ne pouvait pas crier ni même hoqueter : sa gorge restait bloquée. Pris de haut-le-cœur, il sentit son estomac se soulever et la bile réussit à franchir le point de constriction ; il en sentit le goût dans sa bouche. Cette fois, c'est la mort, se dit-il.

Elemak resserra une dernière fois sa prise, tant sur la gorge de Vas que sur ses testicules, comme pour prouver qu'il ne s'était pas servi de toute sa force, puis il lâcha son prisonnier.

Hoquetant, Vas se mit à geindre. S'il pouvait les différencier, la douleur à l'entrejambe était la pire, comme un élancement continu, mais sa gorge aussi lui faisait mal tandis qu'il aspirait de grandes goulées d'air.

« Je n'ai rien fait devant les autres, dit Elemak, parce que je veux que tu nous restes utile. Je n'ai pas envie de te voir brisé ni humilié devant tout le monde. Mais je veux que tu n'oublies pas ça : quand tu commenceras à mijoter ton prochain assassinat, rappelle-toi que Luet te surveille, que Surâme te surveille et, le

plus important, que moi, je te surveille. Je ne te lâche plus la bride d'un millimètre, désormais, Vasya, mon ami. S'il me vient le moindre soupçon que tu prépares un nouveau sabotage ou un autre de tes petits meurtres subtils, je n'attendrai pas de voir comment la situation tourne : je te tomberai dessus au milieu de la nuit et je te briserai la nuque. Tu sais que j'en suis capable. Tu sais que tu ne peux pas m'en empêcher. Tant que je vivrai, tu ne te vengeras pas de Sevet ni d'Obring. Ni de moi, d'ailleurs. Je ne te demande pas de m'en faire le serment, parce que ta parole, c'est comme si tu pissais par la bouche. J'espère simplement que tu m'obéiras parce que tu es un poltron sournois que la douleur physique terrifie et tu ne te dresseras jamais contre moi parce que tu n'oublieras pas la souffrance que tu ressens en ce moment ! »

Vas entendit ces mots et sut qu'Elemak avait raison, qu'il ne se dresserait jamais contre lui parce qu'il ne supporterait pas la terreur ni la douleur qu'il venait de vivre, qu'il vivait encore.

Mais je te haïrai, ça tu peux en être sûr, Elemak ! Et un jour… un jour… Quand tu seras vieux, faible et impuissant, je rétablirai l'équilibre. Je tuerai Sevet et Obring et tu n'y pourras rien. Tu ne seras même pas au courant. Et puis un jour, je viendrai te trouver en disant : « Je l'ai fait malgré toi. » Et tu te mettras en rage tandis que je me contenterai de rire, parce qu'alors tu seras impuissant, et dans ta faiblesse je te ferai sentir ce que tu m'as fait sentir à moi, la douleur, la terreur, et tu n'auras plus assez de souffle pour crier ta souffrance – oh oui, tu la goûteras ! Et quand tu seras à terre, mourant, je t'annoncerai la suite de ma vengeance – que je tuerai aussi tes enfants, ta femme, tous ceux que tu aimes, et que tu n'y peux rien ! Puis tu mourras et alors seulement je serai satisfait, car ta mort aura été la pire qu'on puisse imaginer !

Mais rien ne presse, Elemak. J'en rêverai chaque nuit. Je n'oublierai jamais. Mais toi, si. Jusqu'au jour où la mémoire te reviendra, quel que soit le nombre d'années qui nous séparent de ce jour.

Quand Vas put marcher de nouveau, Elemak le remit brutalement sur pieds et le poussa devant lui sur la piste qui ramenait au camp.

À l'aube, chacun avait retrouvé sa place et nul autre que les participants n'était au courant du drame qui s'était joué sous la lune, à mi-chemin du pied de la montagne.

Le soleil était à peine levé quand Nafai traversa la prairie à grands pas pour rejoindre le camp. Luet était éveillée – tout juste – et allaitait Chveya pendant que Zdorab distribuait des biscuits tartinés de confiture en guise de petit-déjeuner. Elle leva les yeux et il était là, qui marchait vers elle, les cheveux brillants dans le soleil matinal. Elle se rappela son image dans le songe étrange qu'elle avait fait, étincelante de la lumière qu'irradiait son armure de métal invisible. Qu'est-ce que cela signifiait ? se demanda-t-elle. Puis une autre pensée : Quelle importance, ce que cela signifie ?

« Pourquoi reviens-tu ? » s'écria Issib, assis dans son fauteuil, et qui tenait Dazya sur ses genoux pendant qu'Hushidh s'était éloignée, pour se soulager la vessie peut-être.

Pour toute réponse, Nafai leva l'arc d'une main et cinq flèches de l'autre.

Luet se dressa d'un bond et courut vers lui, le bébé dans les bras ; Chveya perdit sa prise sur le sein et se mit à protester contre tous ces cahots qu'on lui infligeait pendant qu'elle essayait de boire. L'enfant s'exprimait avec force, mais Luet n'y prit pas garde et embrassa son époux en l'étreignant de son bras libre.

« Tu as l'arc, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'un arc ? demanda-t-il. Surâme m'a enseigné à le fabriquer – ça n'exigeait aucun talent de ma part. Mais ce que toi, tu as réussi à faire…

— Tu es au courant ?

— Surâme me l'a montré en rêve ; je me suis réveillé à la fin et je suis revenu aussitôt.

— Donc, tu sais qu'ils n'en parlent pas.

— Oui. Sauf entre eux. Sauf moi, pour te dire que tu es une femme magnifique, la personne la plus forte, la plus courageuse que je connaisse ! »

Ces mots firent grand plaisir à Luet, bien qu'elle les sût erronés : loin d'être courageuse, elle n'avait eu qu'une terreur,

que Vas la tue en même temps que les autres. Son soulagement avait été si grand en voyant Elemak arriver qu'elle avait failli en pleurer. Elle raconterait tout cela bientôt à Nafai. Mais pour l'instant, elle jouissait d'entendre ses paroles d'amour et de louange, et de sentir son bras autour de sa taille, cependant qu'ils regagnaient le camp.

« Je vois que tu as l'arc, mais pas de gibier, dit Issib quand ils se furent approchés.

— Tu laisses tomber ? demanda Mebbekew d'un ton plein d'espoir.

— J'ai jusqu'au coucher du soleil, répondit Nafai.

— Alors que fais-tu ici ? » s'enquit Elemak.

Tout le monde était maintenant sorti des tentes et observait le spectacle.

« Je suis venu parce que l'arc n'est rien ; Surâme aurait pu apprendre à le faire à n'importe lequel d'entre nous. Ce dont j'ai besoin maintenant, c'est que Père m'indique où trouver du gibier. »

Volemak en resta stupéfait. « Et comment le saurais-je, Nyef ? Je ne suis pas chasseur !

— Il faut que je sache où trouver un gibier si peu farouche que je pourrai m'en approcher de très près, répondit Nafai. Et si abondant que je puisse me rabattre sur d'autres animaux si mes premiers essais échouent.

— Dans ce cas, prends Vas comme traqueur, dit Volemak.

— Non, intervint Elemak en hâte. Non, Nafai a raison. Ni Vas ni Obring ne l'accompagneront ce matin comme traqueurs. »

Luet savait parfaitement pourquoi Elemak insistait tant sur ce point, mais Volemak avait l'air confondu. « Alors, qu'Elemak te dise où trouver ce genre de gibier.

— Elemak ne connaît pas mieux le pays que moi, répondit Nafai.

— Et moi, je ne le connais pas du tout !

— Quoi qu'il en soit, je ne chasserai que là où vous m'aurez dit d'aller. C'est une affaire trop importante pour la laisser au hasard. Tout en dépend, Père. Dites-moi où chasser ou tout espoir m'abandonnera. »

Volemak resta silencieux, les yeux posés sur son fils. Luet ne

comprenait pas vraiment les mobiles de Nafai ; il n'avait jamais eu besoin de Volemak pour savoir où chercher le gibier, jusque-là. Et pourtant, elle sentait que c'était très important, que pour une raison inconnue, le succès de l'expédition reposait sur le choix de Volemak pour décider du terrain de chasse.

« Je vais interroger l'Index, dit enfin Volemak.

— Merci, Père. » Nafai le suivit sous la tente.

Luet promena son regard sur le groupe qui attendait. Qu'ont-ils compris à tout ça ? Ses yeux croisèrent ceux d'Elemak. Il lui fit un petit sourire pincé. Elle le lui rendit en se demandant ce qu'il pensait de la tournure des événements.

Ce fut Hushidh qui le lui expliqua. « Ton époux est vraiment astucieux », murmura-t-elle.

Luet se retourna, surprise ; elle n'avait pas vu Hushidh s'approcher.

« En revenant avec l'arc et les flèches, il a affaibli la position de Volemak. Comme hier déjà, quand Nafai a insisté pour trouver moyen de continuer. Tous les liens qui unissaient le groupe se sont distendus. Je l'ai vu en me levant ce matin ; la fracture était là, le chaos pointait. Et quelque chose de pire, entre Elemak et Vas ; une haine terrible que je ne comprends pas. Mais Nafai vient de rendre l'autorité à Volemak. Il aurait pu au contraire la lui arracher et déchirer la communauté, mais il ne l'a pas fait ; il la lui a rendue et je nous vois déjà reprendre nos places dans l'ancienne trame.

— Il y a des moments où je regrette de ne pas avoir ton don plutôt que le mien, Shuya.

— Un don parfois plus confortable et plus pratique ; mais tu es la sibylle de l'eau. »

Avec Chveya qui tirait sur son sein en faisant d'obscènes bruits de succion comme si elle s'empressait de boire tout son soûl avant que sa mère se remette à courir dans tous les sens, Luet eut du mal à prendre très au sérieux le noble titre dont la gratifiait sa sœur. Elle répondit par un éclat de rire que surprirent ceux du groupe qui n'avaient pas pu entendre leur conversation à mi-voix ; plusieurs se retournèrent pour la dévisager. Qu'y a-t-il donc de comique, semblaient-ils se demander, en cette matinée où tout notre avenir se décide ?

Nafai et Volemak ressortirent de la tente. L'expression perplexe du père avait disparu. Il tenait maintenant fermement la barre ; il étreignit son fils, tendit le doigt vers le sud-ouest et dit : « Tu trouveras du gibier là-bas, Nafai. Reviens vite et j'autoriserai qu'on fasse cuire la viande. Que les Dorovyets se demandent donc pourquoi une colonne de fumée s'élève de l'autre côté de la baie ! Le temps qu'ils viennent se renseigner, nous aurons repris notre route vers le sud. »

Luet savait que plus d'un entendait ces mots avec abattement plutôt qu'avec espoir – mais leur désir de regagner la cité était une faiblesse en eux, un sentiment dont il n'y avait pas à se glorifier et pour lequel on ne pouvait montrer d'indulgence. Les sabotages de Vas les auraient peut-être forcés à faire demi-tour, mais leurs vies auraient perdu tout sens, du moins à côté de ce qu'ils accompliraient quand Nafai aurait réussi l'épreuve.

S'il réussissait…

Alors, Elemak s'adressa à Nafai : « Tu tires bien avec ce truc ?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas encore essayé. Il faisait trop sombre hier soir. Mais ce que je sais, c'est que je ne peux pas tirer loin. Je n'ai pas encore les muscles nécessaires assez puissants pour tendre un arc. » Il eut un grand sourire. « Il va falloir que je dégote un animal très bête et très lent, ou bien sourd et muet, et qui soit au vent par rapport à moi ! »

Personne ne rit. Chacun resta sur place et le regarda s'en aller dans la direction exacte qu'avait indiquée son père.

De ce moment, la matinée fut tendue au camp. Ce n'était pas la tension des querelles tout juste contenues – celle-ci, l'expédition l'avait souvent connue – mais celle de l'attente ; car il n'y avait rien à faire que s'occuper des bébés en se demandant si Nafai, contre toutes probabilités, rapporterait de la viande avec son arc et ses flèches.

Luet ne se rendit compte de rien avant la fin de la matinée ; Shedemei tenait une Chveya toute nue tandis que Luet lavait la deuxième robe et la deuxième couche que sa fille s'était débrouillée pour salir depuis son réveil. Shedemei ne pouvait s'empêcher de rire avec Chveya en jouant avec elle et comme Luet s'étonnait de cette légèreté d'esprit inhabituelle chez la

généticienne, elle comprit : Shedemei devait être enceinte. À la fin des fins, alors que tout le monde avait conclu à sa stérilité, Shedya allait avoir un enfant.

Et Luet, étant ce qu'elle était, n'hésita pas à poser franchement la question – après tout, elles étaient seules et nulle femme ne pouvait dissimuler de secret à la sibylle si elle voulait le connaître.

« Non, répondit Shedemei, surprise. Enfin… peut-être, mais comment pourrais-je le savoir si tôt ? »

C'est alors que Luet comprit : si Shedemei n'était pas encore enceinte, c'était parce qu'elle et Zdorab ne s'étaient jamais accouplés. Ils avaient dû se marier par commodité, pour pouvoir partager une tente. Ils étaient amis et si timides l'un avec l'autre ! Le bonheur de Shedemei venait de ce qu'ils avaient enfin consommé leur mariage durant la nuit.

« Félicitations quand même », dit Luet.

Shedemei rougit et baissa les yeux sur le bébé en le chatouillant doucement.

« Et ça ne tardera peut-être pas. Certaines femmes conçoivent sur-le-champ. C'est ce qui m'est arrivé, je pense.

— N'en parle à personne, murmura Shedemei.

— Hushidh saura tout de suite que quelque chose a changé.

— Elle, alors, mais personne d'autre.

— C'est promis. »

Mais une nuance dans le sourire de Shedemei fit soupçonner à Luet que si elle connaissait une partie du secret, une autre lui restait cachée. Ce n'est pas grave, songea-t-elle. Je ne suis pas de celles qui veulent tout savoir. Ce qui se passe entre Zdorab et toi ne me regarde pas, sauf si tu m'en parles. Mais peu importe ce qui s'est produit, tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui, tu en es plus heureuse. Tu respires l'espoir plus que jamais depuis le début du voyage.

À moins que ce ne soit moi, parce que nous avons surmonté un danger terrible ce matin. Et surtout parce qu'Elemak s'est rangé du côté de Surâme. Quelle importance que Vas soit un hypocrite et un meurtrier au fond de son cœur ? Qu'Obring et Sevet aient été prêts à abandonner leurs enfants ? Si Elemak n'est plus l'ennemi de Surâme, tout ira bien.

Nafai rentra avant midi, et personne ne le vit arriver car nul ne l'attendait si tôt. Il apparut soudain à la lisière du camp.

« Zdorab ! » cria-t-il.

Celui-ci émergea de la tente de Volemak où il travaillait sur l'Index avec Issib. « Nafai ! J'imagine que ça veut dire que tu as fini. »

Nafai brandit d'une main la carcasse dépecée d'un lièvre et de l'autre un yoj sanglant, également écorché. « En soi, ce n'est pas grand-chose, mais comme Père a annoncé qu'on pourrait faire du ragoût si je rentrais assez tôt, je te dis : allume le feu, Zodya ! Ce soir, on se cale l'estomac avec des protéines animales pleines de graisse ! »

Tous ne se réjouirent pas outre mesure d'apprendre que l'expédition allait continuer – mais tous apprécièrent la viande cuite, le ragoût épicé et la fin des incertitudes. Volemak se montra carrément jovial en présidant le repas ce soir-là. Luet se demanda s'il n'aurait pas été plus simple pour lui de se défaire à présent du manteau de l'autorité, de le transmettre à l'un de ses fils. Mais non. Aussi lourd que fût le fardeau du pouvoir, le garder représentait une charge moins insupportable que le perdre.

Elle s'aperçut, en mangeant debout au milieu des autres, que Nafai dégageait une forte odeur à cause de ses efforts de la journée. Elle ne lui était pas inconnue – il était impossible de maintenir les normes hygiéniques de Basilica dans le désert – mais elle était désagréable. « Tu sens, lui glissa-t-elle à l'oreille pendant que les autres écoutaient Mebbekew réciter un vieux poème paillard qu'il avait appris lorsqu'il faisait du théâtre.

— J'avoue que j'ai bien besoin d'un bain, répondit-il.

— Je t'en donnerai un ce soir.

— J'espérais que tu dirais ça. Quand je te vois en donner à Veya, ça me rend férocement jaloux !

— Tu as été magnifique, aujourd'hui.

— Je me suis contenté de tailler un peu le bois pendant que Surâme me bourrait le crâne de connaissances. Ensuite, j'ai simplement tué des animaux trop stupides pour détaler.

— Oui, tout ça, c'est magnifique. Et le reste ; ce que tu as fait avec ton père.

— C'était la bonne façon de s'y prendre, dit-il. Rien de plus. Ça n'a aucune commune mesure avec ce que tu as fait, toi. En fait, c'est toi qui mériterais d'être dorlotée ce soir !

— Je sais bien. Mais d'abord, il faut que je te baigne. Ça n'a rien de drôle, de se faire dorloter par quelqu'un qui sent si mauvais qu'on s'asphyxie à côté de lui ! »

En réponse, il l'enlaça en lui fourrant le nez dans son aisselle. Elle le chatouilla pour se libérer.

Rasa, qui les regardait de l'autre côté du feu, songeait : Quels gosses ! Ils sont jeunes, ils s'amusent ! Quelle joie de les voir encore ainsi ! Un jour, quand les vraies responsabilités des adultes leur tomberont dessus, ils perdront tout cela. C'est un autre genre de jeu qu'ils joueront alors, un jeu plus calme et plus lent. Mais pour l'heure, qu'ils oublient leurs soucis et se rappellent comme il est bon d'être vivant ! Au désert comme dans la cité, dans une maison comme sous une tente, c'est cela, le bonheur.

8
L’abondance

Le lendemain, ils chargèrent les chameaux et partirent vers le sud. Personne n’en fit la remarque, mais tout le monde comprenait que ce départ était destiné à mettre de la distance entre eux et la baie de Dorova. Trouver une route pour traverser la vallée des Feux restait une rude affaire et ils durent rebrousser chemin à plusieurs reprises, bien qu’Elemak fit généralement l’éclaireur, souvent avec Vas, pour découvrir un trajet qui ne les conduise pas dans un cul-de-sac. Le matin, Volemak lui rapportait les conseils de l’Index et Elemak jalonnait alors une piste qui empruntait les montées et les descentes les plus faciles pour passer d’un plateau à l’autre.

Au bout de quelques jours, ils tombèrent sur une source d’eau potable qu’ils baptisèrent Strelay parce qu’ils profiteraient de cette halte pour fabriquer des flèches. Nafai partit le premier en excursion et découvrit des spécimens de tous les arbres dont Surâme savait qu’ils donneraient de bons arcs ; ils eurent bientôt réuni plusieurs dizaines de baliveaux. Ils transformèrent aussitôt certains d’entre eux en arcs, à la fois pour se faire la main et pour répondre aux besoins immédiats de viande fraîche ; les autres, ils devaient les emporter pour leur laisser le temps de sécher et de donner un bois qui conserverait son élasticité. Ils fabriquèrent aussi des centaines de flèches et s’exercèrent à tirer à la cible, sans distinction entre hommes et femmes, parce que, comme le fit remarquer Elemak : « Il peut venir un temps où nos vies dépendront des talents d’archer de nos épouses. »

Ceux qui étaient bons tireurs au pulsant se révélèrent avec un peu de pratique aussi doués à l’arc, mais la vraie difficulté

consistait à développer la force nécessaire pour tendre la corde suffisamment et sans trembler, afin d'atteindre des cibles éloignées. La première semaine, les douleurs dans les bras, les épaules et le dos n'épargnèrent personne ; Kokor, Dol et Rasa abandonnèrent bien vite et ne s'y essayèrent plus. Par contre, Sevet et Hushidh devinrent d'assez bons archers, à condition d'utiliser des arcs plus petits que ceux des hommes.

C'est Issib qui imagina de teindre les hampes des flèches d'une couleur vive afin de les retrouver plus facilement.

Puis ils reprirent leur route, de fontaine en volcan, tout en s'exerçant à l'arc, et ils commencèrent à s'enorgueillir de la force de leurs bras. La compétition entre les hommes devint féroce ; les femmes remarquèrent – mais elles n'en parlèrent qu'entre elles – que les hommes s'intéressaient seulement aux cibles trop lointaines pour les petits arcs de Sevet et d'Hushidh. « Qu'ils s'amusent entre eux, dit Hushidh. Ce serait trop humiliant pour eux de se faire battre par une femme. »

Sans l'avoir voulu, ils se retrouvèrent bientôt sur une piste parallèle à la route des caravanes et assez proche ; ils durent donc en revenir à la viande crue pour quelque temps. Puis un matin, Volemak sortit de sa tente, l'Index à la main, et déclara : « Surâme nous demande maintenant d'obliquer vers l'ouest et de traverser les montagnes jusqu'à la mer.

— Laissez-moi deviner, grinça Obring : de là, on ne verra aucune cité, c'est ça ? »

Personne ne lui répondit. Personne ne mentionna non plus son aventure près de la mer de Récur.

« Pourquoi vers l'ouest ? demanda Elemak. Nous avons à peine franchi la moitié de la vallée des Feux ; la route des caravanes ne se rapproche pas de la mer avant d'arriver à la mer de Feu, plein sud par rapport à nous. Nous allons nous éloigner énormément de notre piste en allant à l'ouest.

— Il n'y a pas de cours d'eau à l'ouest, dit Volemak.

— Non, en effet. Sinon, les caravaniers du coin les auraient découverts et s'en seraient servi. Des cités se seraient implantées dans la région.

— Néanmoins, reprit Volemak, nous obliquons vers l'ouest. Surâme dit que nous devrons nous arrêter et installer un camp

de longue durée, planter et moissonner.

— Mais pourquoi ? demanda Mebbekew. On avance bien, les enfants grandissent sans problème. Pourquoi encore un camp ?

— Parce que Shedemei est enceinte, évidemment, répondit Volemak, et que ses nausées s'aggraveront de jour en jour. »

Tous se tournèrent vers Shedemei, étonnés. Elle rougit – avec l'air non moins étonnée que ses compagnons. « Je ne m'interroge que depuis ce matin, dit-elle. Comment Surâme peut-elle savoir ce que je ne fais que supposer ? »

Volemak haussa les épaules. « Surâme sait ce qu'il sait.

— Très mauvais calcul, Shedya, intervint Elemak. Aucune autre femme n'est enceinte parce qu'elles allaitent, mais toi, maintenant, il va falloir t'attendre. »

Pour une fois, Zdorab prit la parole et déclara d'un ton tranchant : « Il y a des choses qui ne se calculent pas précisément, Elya, alors ne désigne pas une faute là où il n'y a pas eu d'intention de mal faire. »

Elemak le dévisagea calmement. « Ce n'est pas mon genre », dit-il. Mais il n'aborda plus le sujet et s'en alla vers l'ouest pour reconnaître le chemin qu'allait suivre la caravane.

Le trajet menait au milieu de véritables montagnes, des montagnes volcaniques couvertes de coulées de lave relativement récentes, qui n'avaient pas encore eu le temps de se décomposer en terre arable. Issib se servit de l'Index pour chercher des renseignements sur la région : il existait au moins cinquante volcans, actifs comme endormis, dans la cordillère qui longeait la mer de Récur. « La dernière éruption date de l'an passé, dit-il, mais elle a eu lieu beaucoup plus au sud.

— Ce qui explique peut-être que Surâme nous dirige vers la mer si loin au nord », répondit Volemak.

Si l'ascension fut dure, la descente de l'autre versant de la chaîne le fut davantage encore, à cause de la pente plus raide et de la végétation luxuriante. À la vérité, il s'agissait presque d'une jungle qui montait à l'assaut des montagnes.

« L'hiver, les vents viennent de la mer, expliqua Issib, et même l'été, il y a des bourrasques tous les jours. Les montagnes arrêtent les nuages, les obligent à s'élever dans des régions froides de l'atmosphère, où ils lâchent l'eau qu'ils transportent.

Par ici, cela donne une forêt humide de montagne. Il fera plus sec près de la mer. » Les membres de l'expédition s'habituaient à ce qu'Issib fût seul à explorer l'Index ; pendant les journées de voyage, il n'avait pas d'autre tâche et il transportait toujours l'Index, une main posée dessus pour le sonder. Zdorab lui avait indiqué tant de trucs et de portes dérobées pour y accéder qu'il était devenu presque aussi habile que l'archiviste. Et nul ne dénigrait la valeur des renseignements qu'en tirait Issib, parce que c'était sa seule contribution au voyage.

Ils suivaient une ravine et franchissaient un passage délicat quand il y eut un tremblement de terre, assez violent puisqu'il fit tomber deux chameaux tandis que les autres se mettaient à taper du pied et à tourner en rond, éperdus.

« Il faut sortir de la ravine ! cria aussitôt Issib.

— Sortir ? Mais comment ? répondit Volemak.

— Comme nous pourrons ! hurla Issib. L'Index dit que le tremblement de terre a libéré un lac en haut des montagnes : tout ce qui se trouve dans la ravine va être emporté ! »

Le moment était particulièrement mal choisi pour une urgence : Elemak et Vas reconnaissaient le terrain bien loin en avant, Nafai et Obring chassaient plus haut dans la montagne. Mais Volemak voyageait depuis bien plus longtemps qu'Elemak et ne manquait pas de ressources. Il examina rapidement les parois de la ravine et choisit un chemin qui traversait un chaos de rochers et débouchait dans un canyon adjacent par lequel on parviendrait peut-être à remonter sur les hauteurs. « Je passe devant, dit-il, parce que c'est moi qui sais le mieux de quoi sont capables les chameaux. Luet, tu t'occupes de diriger les femmes et les enfants ; Meb, Zdorab et toi, vous menez les animaux de bât derrière nous. Les vivres d'abord, les caissons secs et les glacières en dernier. Issib, tu te postes à portée de leurs voix et tu maintiens le contact avec l'Index. Avertis-les quand le temps nous manquera, quand ils devront abandonner les derniers chameaux et se sauver. Ils doivent se sauver, tout comme toi, Issya ; c'est plus important que tout. C'est bien compris ? »

La question s'adressait à tous, et tous acquiescèrent, les yeux écarquillés, terrifiés.

« Elemak est dans la ravine, dit Eiadh. Il faut aller le

prévenir.

— Elemak est capable d'entendre la voix de Surâme tout seul, répliqua Volemak. L'eau arrive plus vite qu'un chameau ne peut aller pour le rattraper. Sauve son enfant et son épouse, Edhya. Et maintenant, allons-y ! » Il fit tourner sa monture et entama l'ascension.

Les chameaux n'étaient pas faits pour l'escalade ; leur allure léthargique était exaspérante. Mais ils montaient régulièrement. La terre trembla encore, puis une troisième fois, mais les répliques n'avaient pas la violence du premier séisme. Volemak et les femmes parvinrent au sommet. Volemak voulut retourner aider les autres, mais Luet lui rappela qu'en plusieurs passages le chemin n'était pas assez large pour deux chameaux de front ; loin d'aider à l'évacuation, il la ralentirait.

Tous les chameaux avaient quitté le fond de la ravine quand Issib cria : « Maintenant ! Sauve qui peut ! » Voyant que Meb et Zdorab l'avaient entendu, il fit tourner sa monture et se fraya un chemin parmi les animaux de bât. Malheureusement, il ne contrôlait pas son chameau assez énergiquement pour les dépasser. Meb qui le doublait à ce moment tendit le bras, saisit les rênes des mains faibles de son frère et entreprit de tirer le chameau à une allure toujours accélérée. Mais ils atteignirent bientôt un rétrécissement où les deux chameaux ne passaient pas côte à côte. Sans hésiter – sans même attendre que sa monture se soit agenouillée – Meb sauta à terre, lâcha ses rênes et tira celles du chameau d'Issib, l'entraînant dans le goulet.

Quelques instants plus tard, Zdorab franchissait la passe et venait à leur hauteur. « L'Index ! » cria-t-il.

Issib montra le sac posé sur ses genoux, incapable de le soulever. « Il est accroché à mon pommeau ! » répondit-il.

Zdorab fit approcher son animal ; Meb maintint le chameau d'Issib à une allure régulière. Adroitement, Zdorab tendit la main, décrocha le sac puis, en le brandissant comme un trophée, s'éloigna.

« Laisse-moi, maintenant ! » cria Issib à Meb.

Sans l'écouter, Meb continua à tirer sa monture et dépassa les animaux plus lents que lui.

Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où Zdorab, Luet, Hushidh,

Shedemei, Sevet et Eiadh attendaient, pied à terre. Mebbekew comprit alors que le sommet de la berge ne devait plus être loin ; Zdorab avait dû laisser l'Index à Volemak, et Rasa et les autres femmes gardaient sans doute les enfants sur un terrain surélevé. « Occupe-toi d'Issib ! » cria Meb en tendant les rênes à Zdorab, après quoi il redescendit en courant dans le canyon chercher le plus proche animal de bât. Il jeta les rênes entre les mains de Luet. « Remonte-le ! » lui ordonna-t-il. Ainsi, chaque femme à son tour se vit confier une bête. Le rugissement de l'eau commençait à se faire entendre ; la terre tremblait. « Plus vite ! » hurla-t-il.

Ils étaient juste en nombre suffisant pour tenir les brides de tous les animaux de bât. Seule restait la monture de Meb sans personne pour s'occuper d'elle. Effrayée par le vacarme de l'eau et les ébranlements de la terre, elle se laissa distancer. Meb l'appela : « Glupost ! Viens ! Grouille-toi, Glupost ! » Mais il continuait à tirer sur les rênes du dernier animal de charge, car il savait que les glacières qu'il transportait s'avéreraient à long terme plus importantes que sa propre monture.

« Lâche tout, Meb ! cria Zdorab. L'eau est là ! »

D'où ils se trouvaient, ils voyaient la muraille liquide tant elle était haute ; elle dépassait le sommet de la ravine et tous battirent instinctivement en retraite plus haut sur la pente. Mais ceux qui se tenaient au sommet ne risquaient pas d'être emportés, car le niveau de l'eau demeura en dessous de leur position.

Cependant, le torrent se précipita avec une telle puissance dans le canyon adjacent sur les berges duquel ils s'étaient réfugiés qu'il s'éleva plus haut que le courant principal qui s'écoulait dans la ravine. Le flot s'empara des deux derniers chameaux, puis de Meb, et les emporta jusqu'au sommet de la rive. Meb entendit des hurlements de femme – était-ce Dol qui criait son nom ? – et sentit alors les eaux redescendre aussi vite qu'elles étaient montées en l'entraînant avec elles. L'espace d'un instant, il eut envie de lâcher les rênes pour se sauver ; mais il s'aperçut que le chameau de bât s'était raidi pour résister au courant et qu'il s'accrochait mieux au sol que lui-même. Il maintint donc sa prise, évitant ainsi de se faire emporter. Mais

dans le même temps, collé contre le flanc de la bête qu'il avait sauvée et qui le sauvait à présent, il vit Glupost, sa monture, soulevée de terre et aspirée dans le maelström qui faisait rage dans la ravine.

Quelques secondes plus tard, des mains le saisirent, lui enlevèrent les rênes des doigts et l'entraînèrent, ruisselant et tout tremblant, jusqu'en haut de la rive où les autres attendaient. Volemak l'étreignit en pleurant. « J'ai cru te perdre, mon fils, mon fils !

— Et Elya ? gémit Eiadh. Comment aurait-il pu en réchapper ?

— Sans parler de Vas », dit Rasa d'une voix douce.

Plusieurs se tournèrent vers Sevet, dont le visage était dur et fermé.

« Tout le monde ne manifeste pas sa peur de la même façon », murmura Luet, mettant ainsi un terme aux jugements sévères qu'auraient pu susciter les réactions différentes de Sevet et d'Eiadh. Luet n'ignorait pas que Sevet avait peu de raisons de s'inquiéter que Vas soit mort ou vivant ; cependant, que savait-elle exactement ?

Quant à elle-même, c'était l'absence de Nafai qui lui pesait le plus. Obring et lui avaient presque certainement trouvé un terrain surélevé, hors de danger ; mais ils devaient être très inquiets.

Dis-lui que nous sommes saufs, demanda-t-elle silencieusement à Surâme. Et dis-moi : Elemak est-il en vie ? Et Vas ?

Vivants, fut la réponse qui jaillit dans son esprit.

Luet l'annonça à l'assemblée.

Tous la regardèrent d'un air mi-soulagé, mi-dubitatif. « Vivants, répéta-t-elle. C'est ce que m'a dit Surâme. Ça ne vous suffit pas ? »

L'eau se retirait et son niveau baissait rapidement. Volemak et Zdorab descendirent ensemble au fond du canyon. Ils y découvrirent un enchevêtrement d'arbres à demi déracinés et de buissons ; même les plus gros rochers avaient été déplacés.

Mais ce n'était rien à côté de l'état de la ravine proprement dite. Il n'y restait plus rien. Un quart d'heure plus tôt, la

végétation y foisonnait, luxuriante au point de gêner le passage ; il avait souvent fallu faire marcher les chameaux dans le ruisseau pour contourner des masses de buissons emmêlés. Maintenant, les parois étaient nues du haut en bas ; la terre elle-même avait été arrachée, laissant le socle rocheux nu. Et au fond de la ravine, seuls restaient quelques blocs de roche pesants et les sédiments abandonnés par le retrait de l'eau.

« Regardez le fond, dit Volemak : le roc est à nu près des parois, mais il y a une épaisse couche de sédiments au milieu, près de l'eau. »

C'était exact : déjà le ruisseau vestigiel – plus large que l'original – creusait un chenal d'un mètre de profondeur dans la boue. Les nouvelles berges du cours s'effondraient çà et là, emportant sur quelques pas la boue qui glissait dans l'eau. Il faudrait un peu de temps avant que le fond de la ravine se stabilise complètement.

« Dans six semaines, ce coin sera aussi verdoyant qu'avant, dit Zdorab. Et dans cinq ans, toute trace de bouleversement aura disparu.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Volemak. Si nous restons près des parois, pouvons-nous sans danger poursuivre jusqu'à la mer ?

— Si nous sommes descendus dans la ravine, à l'origine, c'est parce qu'Elemak annonçait les berges impraticables ; elles sont constamment interrompues par des canyons encaissés ou des reliefs escarpés.

— Nous resterons donc près des parois, conclut Volemak, en gardant l'espoir. »

Il fallut un moment pour vérifier les charges des chameaux et s'assurer qu'aucune sangle ne s'était relâchée durant la course désordonnée pour trouver refuge. « Avec un seul chameau de perdu, nous nous en tirons mieux que nous n'aurions pu l'espérer. »

Zdorab fit avancer sa monture et tendit les rênes à Meb.

« Non, dit celui-ci.

— S'il te plaît, fit Zdorab. Chaque pas que je ferai à pied sera pour moi une façon d'honorer mon courageux ami.

— Accepte », murmura Volemak.

Meb prit les rênes que lui tendait Zdorab. « Merci, dit-il. Mais il n'y avait pas de lâches ici, aujourd'hui. »

Zdorab l'étreignit brièvement, puis retourna aider Shedemei à installer les femmes chargées de bébés sur leurs chameaux.

Mais finalement, ni Zdorab, ni Meb ni Volemak ne chevauchèrent beaucoup le reste de la journée, ils passèrent leur temps à pied, à patrouiller le long de la caravane en s'assurant que les chameaux ne s'écartaient jamais du chemin pour aller s'engluer dans la boue profonde et traîtresse du milieu de la ravine : ils imaginaient d'ici les animaux en train de s'enfoncer puis aussitôt engloutis. Le sol était humide, limoneux et perfide, mais en s'astreignant à une allure lente, ils atteignirent bientôt le débouché de la ravine, qui s'ouvrait sur un large cours d'eau.

Manifestement, les dégâts y étaient aussi importants qu'en amont, car la rive opposée du val formait un chaos de boue et de rochers mélangé d'arbres abattus, de terre et de roc à nu. Et en aval, les deux berges avaient été complètement arrachées. Ironie du sort, à cause de la puissance moindre du flot à cet endroit, la traversée des débris qu'il avait laissés derrière lui serait beaucoup plus difficile.

« Par ici ! »

C'était Elemak ; Vas se tenait derrière lui. Tous deux étaient à pied, mais leurs chameaux se trouvaient non loin derrière. Ils s'étaient réfugiés sur une hauteur, dont l'accès escarpé ne présentait néanmoins pas de difficulté.

« Il y a un chemin par ici en terrain surélevé ! » cria Elemak.

Quelques minutes plus tard, tous se retrouvaient à l'amorce du chemin en question, qui s'enfonçait dans la forêt. Tandis que maris et femmes s'étreignaient, Issib observa que les bois étaient ici beaucoup moins denses que plus haut dans la montagne. « Nous devons nous rapprocher du niveau de la mer, maintenant, dit-il.

— La rivière oblique brusquement à l'ouest là-bas, répondit Vas, un bras passé autour de la taille de Sevet, son enfant contre l'épaule. Et on aperçoit la mer de Récur. Entre cette rivière et la suivante au sud, c'est surtout de la prairie, avec quelques arbres par-ci par-là. Et c'est surélevé, Surâme soit loué. Nous avons senti les tremblements de terre, mais quand ils ont cessé, nous

n'y avons pas plus prêté attention, sauf que nous avions peur qu'ils n'aient été pires de votre côté. Et puis soudain, Elemak a déclaré qu'il fallait absolument trouver une hauteur pour observer la région ; à cet instant nous avons entendu un bruit, comme un rugissement, et la rivière est devenue folle. Nous vous imaginions déjà passant devant nous, emportés par le flot en même temps que les chameaux.

— C'est l'Index qui a averti Issib, dit Volemak.

— Réjouissons-nous de n'avoir pas été tous ensemble, fit observer Issib. Quatre chameaux de plus et nous les aurions perdus. Là, seule la monture de Meb s'est fait emporter – parce qu'il s'efforçait de sauver les animaux de bât, dois-je préciser.

— Le récit des aventures de chacun peut attendre que nous ayons monté le camp pour la nuit, conclut Elemak. Nous pouvons arriver entre les deux rivières avant la tombée du jour. Comme il y a peu de lune, il faut avoir monté les tentes avant la nuit. »

Ce soir-là, ils veillèrent tard autour du feu, à la fois parce qu'ils attendaient le repas, parce qu'ils étaient trop excités pour dormir et enfin parce qu'ils espéraient que Nafai et Obring retrouveraient le camp le soir même. Chacun en profita pour raconter son histoire. Et comme Hushidh souhaitait une bonne nuit à Luet dans la tente où elle dormirait seule avec son enfant, elle lui dit : « J'aimerais que tu voies ce que je vois, Luet. L'inondation a réussi à faire ce que rien n'aurait pu accomplir : les liens qui nous unissent tous se sont immensément renforcés. Et Meb… tout cet honneur qui afflue vers lui maintenant…

— Beau changement, fit Luet.

— Tout ce que j'espère, c'est qu'il ne va pas trop se mettre à plastronner, au risque de tout gâcher.

— Il devient adulte, qui sait ?

— Ou bien il lui fallait des circonstances particulières pour découvrir ce qu'il y a de meilleur en lui. Il n'a pas hésité une seconde, d'après Issya ; il a mis pied à terre et il a risqué sa vie pour le mettre en sûreté.

— Et Zdorab a pris l'Index et nous a fait redescendre…

— Je sais, je ne prétends pas que Meb était seul. Mais tu connais Zdorab ; ce geste qu'il a eu, de donner sa monture à

Meb, c'était généreux et ça contribue à souder le groupe – mais ça a produit un autre effet : celui d'effacer le souvenir de son propre rôle dans notre sauvetage. Nous ne nous sommes intéressés qu'à Meb.

— Ma foi, c'est peut-être ce que cherchait Zdorab, dit Luet.

— Mais nous, nous n'oublierons pas.

— Sûrement pas. Maintenant, va te coucher, Hushidh. Les petits ne voudront pas savoir si nous avons veillé tard ou non : ils crieront famine à l'heure habituelle demain matin. »

Ce n'est que quelques heures après l'aube que Nafai et Obring parurent enfin. Ils s'étaient trouvés loin de l'inondation, bien sûr, mais aussi du mauvais côté : pour revenir, ils avaient dû chercher un gué pour traverser soit la ravine elle-même, soit la rivière. Finalement, ils avaient franchi le cours d'eau en amont de la ravine en tirant leurs chameaux derrière eux, faisant ainsi un long détour pour éviter le plus gros des destructions, puis ils avaient passé des marais peu profonds et des barres de sable près de la mer, à marée basse. « Les chameaux aiment de moins en moins marcher dans l'eau, dit Nafai.

— Mais on a rapporté deux daims », ajouta Obring d'un air guilleret.

À présent qu'ils étaient réunis, Volemak fit un petit discours pour annoncer qu'ils monteraient le camp sur place. « Nous appellerons la rivière du nord Oykib, le nom du garçon premier-né de notre expédition, et celle du sud Protchnu, d'après le garçon premier-né de la génération suivante. »

Rasa en fut outrée.

« Pourquoi ne pas les baptiser Dza et Chveya, selon les deux premiers enfants – je dis bien enfants ! – nés lors du voyage ? »

Volemak la regarda dans les yeux sans répondre.

« Dans ce cas, il vaudrait mieux quitter ces lieux avant que les garçons soient assez grands pour comprendre que vous les avez honorés pour l'unique raison qu'ils ont un pénis !

— Si nous n'avions que deux filles et deux rivières à nommer, Père aurait baptisé les rivières de leurs noms », dit Issib, tentant de rétablir la paix.

Tous savaient que c'était faux, naturellement. Pendant

plusieurs semaines après leur installation, Rasa persista à nommer les rivières « Sud » et « Nord » ; Volemak mettait la même opiniâtreté à les appeler Oykib et Protchnu. Mais comme c'étaient les hommes qui circulaient le plus et par conséquent traversaient le plus fréquemment les rivières, y péchaient et devaient pouvoir se décrire mutuellement des lieux et des incidents sur tout le trajet des cours d'eau, les noms d'Oykib et de Protchnu demeurèrent. Cependant, Luet fut sans doute la seule à s'apercevoir que Rasa n'utilisait jamais les noms que Volemak leur avait attribués et s'enfermait dans un silence glacial quand on les prononçait devant elle.

Nafai et Luet ne discutèrent qu'une seule fois de la question et Nafai se montra singulièrement peu compréhensif. « Rasa ne faisait pas tant d'histoires quand les femmes décidaient de tout à Basilica et que les hommes n'avaient même pas le droit de voir le lac.

— C'était un lieu sacré pour les femmes. Unique dans le monde.

— Et alors, quelle importance ? Ce ne sont que des noms donnés à des rivières. Quand nous partirons, personne ne se rappellera comment nous les avons baptisées.

— Dans ce cas, pourquoi pas fleuve Nord et fleuve Sud ?

— Cela ne pose problème que parce que Mère le veut bien, rétorqua Nafai. N'en faisons pas autant entre nous.

— Tout ce que je veux savoir, c'est pourquoi tu l'acceptes, toi, cette situation ! »

Nafai soupira. « Réfléchis un instant aux conséquences si je les appelais fleuves Nord et Sud, à ce que ça signifierait pour Père et pour les autres hommes. Ça, ce serait un vrai facteur de division ! Et je n'ai pas envie de me couper encore davantage des autres ! »

Luet rumina cette idée un moment.

« D'accord, dit-elle enfin, je comprends. »

Puis, après un autre instant de réflexion, elle ajouta : « Mais tu n'as rien vu de gênant à nommer les rivières d'après les garçons, avant que Rasa élève une objection, n'est-ce pas ? »

Il ne répondit pas.

« Et même, tu n'y vois toujours rien de gênant, n'est-ce pas ?

— Je t'aime, dit Nafai.

— Ce n'est pas une réponse.

— Pour moi, si.

— Et si je ne te donne jamais de garçon ?

— Alors, je continuerai à te faire l'amour jusqu'à ce que nous ayons cent filles !

— Là, tu rêves, fit-elle, hargneuse.

— Dis plutôt que toi, tu en rêves ! » répliqua-t-il.

Elle prit consciemment la décision de ne pas en garder rancune à Nafai, et quand ils firent l'amour, elle se montra aussi passionnée que d'habitude. Mais ensuite, alors qu'il dormait, l'inquiétude la saisit. Qu'adviendrait-il si les hommes faisaient du groupe une société aussi dominée par les mâles que Basilica l'avait été par les femmes ?

Pourquoi faut-il en arriver là ? se demanda-t-elle. Nous avions l'occasion de fonder une communauté différente du reste du monde, équilibrée, juste, égalitaire, excellente !

Et pourtant, même Nafai et Issib ont l'air de prendre plaisir à la déséquilibrer. La rivalité entre hommes et femmes est-elle si puissante que l'un doive toujours prendre l'ascendant sur l'autre ? Est-ce génétique ? La communauté doit-elle toujours être dirigée par un sexe ou par l'autre ?

Peut-être, se dit-elle. Nous sommes peut-être comme les babouins : quand nous sommes stables et civilisés, ce sont les femmes qui décident, qui établissent les maisons, les liens entre elles, qui créent les relations de voisinage et d'amitié. Mais quand nous vivons à la nomade, à la limite de la survie, ce sont les hommes qui gouvernent, sans souffrir d'ingérence de la part des femmes. Voilà peut-être ce que c'est, la civilisation : la domination de l'homme par la femme. Et chaque fois que ce système s'effondre, nous qualifions le résultat de sauvage, de barbare… de masculin.

Ils passèrent un an entre les deux fleuves en attendant la naissance de l'enfant de Shedemei. Ce fut un garçon ; ses parents l'appelèrent Padarok – c'est-à-dire « don » – et on le surnomma Rokya. L'expédition aurait pu repartir alors, après cette première année, mais à la naissance du petit Rokya, trois

autres femmes avaient conçu, dont Rasa et Luet, les plus fragiles durant la grossesse. Ils restèrent donc pour une deuxième moisson, puis quelques mois encore, jusqu'à ce que toutes les femmes sauf Sevet eussent achevé leur grossesse et mis leurs enfants au monde. Aussi furent-ils trente à entamer l'étape suivante de leur voyage ; la première vague d'enfants marchaient déjà et la plupart commençaient à parler avant même le départ de la troupe.

C'étaient deux bonnes années qui venaient de s'écouler : au lieu de planter dans le désert, ils avaient eu des récoltes abondantes, bien arrosées par les pluies, dans un sol excellent. Les moissons étaient plus variées, la chasse meilleure ; même les chameaux avaient proliféré, donnant naissance à quinze nouvelles bêtes de somme. Fabriquer des selles s'était avéré ardu – personne n'avait appris cet art – mais on avait trouvé le moyen d'installer deux enfants sur chacun des quatre animaux les plus dociles qui voyageaient toujours en convoi avec ceux des femmes. Quand les petits essayèrent les selles, certains furent terrifiés de se voir si haut sur le dos des bêtes, mais ils s'y firent bien vite et finirent même par adorer cela.

Le voyage ne présentait pas de difficultés dans la savane qui bordait la mer ; ils avalaient les kilomètres comme jamais auparavant, même dans le désert sans relief de l'ouest et du nord de Basilica. En trois jours, ils atteignirent une baie bien arrosée que les hommes connaissaient parfaitement pour y avoir chassé et péché durant les deux années passées. Mais le lendemain matin, Volemak effara tout le monde en annonçant que leur route s'en allait désormais non vers le sud comme tous s'y attendaient, mais vers l'ouest.

Vers l'ouest ! Vers la mer !

Volemak désigna l'île rocheuse qui pointait hors des eaux à moins de deux kilomètres. « Après cette île, il en existe une autre, immense. Le voyage qui nous attend est aussi long que celui que nous avons connu depuis la vallée de Mebbekew. »

À marée basse, Elemak et Nafai essayèrent de franchir à pied le détroit qui séparait le continent de l'île. Ils réussirent en n'ayant à nager qu'un peu, vers le milieu. Mais les chameaux se dérobèrent et il fut décidé, finalement, de construire des

radeaux. « Je l'ai déjà fait, dit Elemak. Jamais pour traverser un bras de mer, bien sûr, mais l'eau est assez calme, par ici. »

Ils abattirent donc des arbres et jetèrent les troncs dans la baie avant de les lier ensemble avec des cordes tressées de fibres de jonc des marais. Il fallut une semaine pour fabriquer les radeaux et deux jours pour transborder les chameaux, un à la fois, puis le matériel, et enfin, en tout dernier, les femmes et les enfants. Ils campèrent sur le rivage où ils avaient abordé, tandis que les hommes, à l'aide de grandes perches, emmenaient les embarcations jusqu'à l'extrémité sud-est de l'île, où ils en auraient besoin pour transférer les personnes et les biens sur la grande terre. Une semaine plus tard, la troupe avait traversé la petite île et mis le pied sur sa vaste voisine ; ils repoussèrent alors les radeaux dans l'eau et les regardèrent dériver au loin.

L'extrémité nord de la grande île était montagneuse et très boisée. Mais peu à peu, les montagnes laissèrent place à des collines, puis à de vastes savanes. Du haut d'une élévation de la plaine doucement vallonnée, on pouvait apercevoir la mer de Récur à l'ouest et la mer de Feu à l'est, tant l'île se rétrécissait à cet endroit. Et plus l'expédition avançait vers le sud, plus il était facile de comprendre d'où la mer de Feu tirait son nom : des volcans s'élevaient hors de l'eau, et au loin on distinguait de temps en temps le panache d'une éruption mineure. « L'île faisait partie du continent il y a cinq millions d'années, expliqua Issib. À l'époque, la vallée des Feux courait jusqu'ici, même plus au sud – et encore aujourd'hui, les feux poursuivent leur activité sous la mer qui a envahi la fracture entre les deux parties de la vallée. »

Ayant grandi à Basilica, la plupart des voyageurs n'avaient jamais compris les forces de la nature ; Basilica était immuable, pétrie de la fierté qu'elle tirait de son ancienneté. Mais ici, même si le temps se mesurait en millions d'années, ils voyaient clairement la puissance irrésistible de la planète et l'insignifiance des humains qui vivaient à sa surface.

« Et pourtant, nous ne sommes pas insignifiants, disait Issib, parce que c'est nous qui observons les changements, qui les analysons et comprenons qu'il s'agit de changements, qu'autrefois tout était différent. Le reste de l'univers – êtres

vivants et objets inanimés – tout vit dans un présent éternel qui ne bouge pas, toujours exactement tel qu'il est. Nous seuls savons que le temps passe, qu'une cause détermine un effet, que le passé nous change et que nous changeons l'avenir. »

L'île s'élargit et le terrain devint plus accidenté. Tous y reconnurent le même type de géologie que dans la vallée des Feux : c'était son prolongement, comme l'avait dit Issib. Mais cette région était plus calme – ils n'y trouvèrent pas de gaz jaillis des entrailles de la planète pour y brûler à la surface – et les sources étaient probablement plus pures. Il y faisait aussi plus sec, davantage à mesure que l'expédition s'enfonçait dans le sud, bien qu'on traversât une zone montagneuse.

« Ces montagnes ont un nom, déclara Issib après avoir consulté l'Index : Dalatoi. Des gens vivaient ici avant que ne se détache du continent. Et même, la plus grande et la plus ancienne des cités de Feu se trouvait ici.

— Skudnouÿ ? demanda Luet ; elle se rappelait l'histoire de la cité des avares qui s'était retranchée du reste du monde et conservait, disait-on, la majeure partie de l'or d'Harmonie dans des coffres dissimulés souterrainement.

— Non : Raspyatny », répondit Issib. Et tous se remémorèrent alors les légendes qu'on racontait sur la cité de pierre et de mousse, où des ruisseaux coulaient dans chaque logement d'une ville de la taille d'une montagne, si haute que les appartements du sommet gelaient et que leurs habitants devaient allumer des feux toute l'année pour faire fondre les rus et alimenter en eau les quartiers inférieurs.

« La verrons-nous ? s'enquirent-ils à l'unisson.

— Ce qu'il en reste, oui, répondit Issib. Elle est abandonnée depuis dix millions d'années, mais elle était bâtie en pierre. L'ancienne route que nous suivons y mène. »

À ce moment seulement ils prirent conscience qu'ils avançaient en effet sur une voie désaffectée. On n'y distinguait plus trace de pavage et elle était parfois coupée par des ravines ou effacée par l'érosion ; mais la troupe, suivant la voie de moindre résistance, s'y retrouvait toujours ; de temps en temps, on voyait des collines ouvertes pour laisser passer la route, et les vallées ainsi créées s'étaient en partie comblées de rochers que

le temps n'avait pas encore désagrégés. « S'il pleuvait davantage par ici, dit Issib, il n'en resterait rien. Mais l'île s'est déplacée vers le sud, si bien qu'elle est aujourd'hui à la latitude du Grand Désert Méridional ; l'air est sec et l'érosion moindre. Certaines œuvres de l'humanité laissent des traces, même après tout ce temps.

— Cette route a quand même dû servir au cours des dix derniers millions d'années, objecta Elemak.

— Non, répondit Issib. Aucun humain n'a posé le pied sur cette île depuis qu'elle s'est complètement détachée du continent.

— Et qu'est-ce que tu en sais ? railla Mebbekew.

— Surâme a empêché les hommes d'y venir. Personne ne se rappelle seulement son existence. C'est ce que voulait Surâme : maintenir l'île sans danger et prête… pour notre venue, je pense. »

Ils distinguèrent Raspyatny une bonne journée avant d'y parvenir. Au début, on eût cru une montagne étrangement texturée, mais en s'en approchant, ils comprirent que c'étaient des fenêtres creusées dans le roc qu'ils apercevaient. La montagne était haute et la cité qui y avait été excavée devait être immense.

Ils campèrent au nord-est, là où coulait un petit ruisseau. Ils le remontèrent et découvrirent qu'il sortait de la ville ; à l'intérieur, il faisait des cascades et les murs proches étaient couverts d'une mousse épaisse ; sa température était beaucoup plus basse que l'air du désert, au-dehors.

Ils formèrent des équipes qui explorèrent la cité à tour de rôle, en laissant à chaque fois quelques adultes pour s'occuper des enfants et des animaux, pendant que les autres parcouraient les vestiges de la ville. À l'écart du ruisseau, la cité n'avait pas trop souffert de l'érosion, même si aucun mur n'était en aussi bon état de conservation que la muraille d'enceinte. Ils en comprirent la raison en découvrant de rares traces d'un système d'aqueducs chargé, tout comme le disait la légende, de distribuer l'eau à chaque habitation. Mais ce qui les surprit, ce fut l'absence de couloirs internes : les salles donnaient les unes sur les autres, tout simplement. « Quelle intimité leur restait-il ?

demanda Hushidh. Comment pouvaient-ils trouver la solitude, si toutes les pièces servaient de passage aux citadins ? »

Mais personne n'avait de réponse à ces questions.

« Autrefois, plus de deux cent mille personnes vivaient ici, dit Issib. À l'époque, la région était plus au nord et beaucoup mieux arrosée ; on cultivait toutes les terres des alentours, sur des kilomètres en allant vers le nord, et pourtant personne ne pouvait attaquer la cité avec l'espoir de s'en emparer parce que les habitants conservaient toujours derrière ses enceintes des vivres pour dix ans ; quant à l'eau, elle ne manquait pas. Les ennemis pouvaient bien brûler les champs et assiéger la cité, ils mouraient de faim longtemps avant que quiconque à Raspyatny ressente le moindre manque. Seule la nature elle-même pouvait dépeupler cette ville.

— Pourquoi n'a-t-elle pas été complètement détruite par les tremblements de terre de la vallée des Feux ? demanda Nafai.

— Nous n'avons pas vu son versant oriental. L'Index dit que la moitié de la cité s'est effondrée lors de deux grands séismes, au moment où le rift s'est ouvert et où la mer s'y est précipitée.

— Une inondation comme ça, ce devait être un spectacle prodigieux, dit Zdorab. À condition de se trouver en lieu sûr, évidemment.

— Toute la partie orientale de la cité s'est écroulée, reprit Issib. Aujourd'hui, c'est un simple flanc de montagne. Mais de notre côté, tout est resté intact, depuis dix millions d'années. C'est un coup de hasard. Naturellement, les ruisseaux rongent la ville de l'intérieur et la muraille se transforme de plus en plus en coque vide. Elle finira par tomber faute de support, peut-être d'un seul coup ; ça craquera d'un côté, ce qui imposera une trop forte contrainte sur le reste et tout le bazar dégringolera comme un château de sable sur la plage.

— Ainsi, nous avons vu l'une des cités des héros, dit Luet.

— Et les légendes étaient fondées, renchérit Obring. J'en viens à me demander si la cité de Skudnouÿ ne serait pas dans les parages, elle aussi.

— L'Index dit que non, déclara Issib. Je lui ai posé la question.

— Dommage, fit Obring. Tout cet or !

— Ah, très bien ! s'exclama Elemak. Et où le vendrais-tu ? À moins que tu n'envisages de le manger ? Ou de t'en faire des parures ?

— Quoi, on n'a même plus le droit de rêver de fortune colossale ? répliqua Obring d'un air de défi. On n'autorise que les rêves réalisables ? »

Elemak haussa les épaules et laissa tomber le sujet.

Après avoir quitté le voisinage de Raspyatny – et il leur fallut toute une journée pour contourner le versant occidental de la cité, qui semblait vraiment avoir couvert la montagne tout entière – ils s'enfoncèrent dans un défilé profond qui là encore paraissait avoir été creusé le plus uniformément possible pour accueillir un fort trafic. « C'était jadis la grand-route qui reliait les cités de Feu aux cités des Étoiles, dit Issib. Aujourd'hui, elle ne débouche plus que sur le désert. »

Au sortir de la passe, ils virent se déployer sous eux une immense savane sèche ; là, l'île s'étrécissait encore, avec la mer des Étoiles à l'est et, loin vers l'occident, le miroitement bleuté des confins méridionaux de la mer de Récur. En descendant, ils perdirent de vue la mer à l'ouest ; sur les instances de Surâme, ils obliquèrent vers le rivage oriental, parce que la pluie y était plus fréquente et qu'ils pouvaient pêcher dans la mer.

Le trajet était ardu ; il faisait sec, si bien que par trois fois ils durent creuser des puits, et très chaud, à cause du soleil tropical qui les écrasait. Mais c'était ce genre de terrain que tout jeunes, Elemak et Volemak avaient appris à affronter, et l'expédition progressait à bon train. Dix jours après être sortis du défilé des monts Dalatoi, ils reçurent l'ordre de Surâme de mettre cap au sud alors que la côte tournait au sud-est, et comme ils traversaient une région de basses collines, l'herbe s'épaissit et des arbres apparurent çà et là. Ils franchirent des montagnes peu élevées car fort érodées, suivirent la vallée d'une rivière, passèrent de nouvelles collines, puis ils entamèrent la traversée du pays le plus magnifique qu'ils eussent jamais vu.

Les forêts s'équilibraient avec de vastes prairies ; les abeilles bourdonnaient dans les champs de fleurs sauvages, annonçant d'abondantes récoltes de miel. Une eau limpide coulait dans les ruisseaux qui tous se jetaient dans les nombreux méandres d'un

large fleuve. Shedemei mit pied à terre et sonda le terrain. « Ça ne ressemble pas aux steppes du désert, dit-elle. On n'y trouve pas que des racines. Il s'agit de véritable terre arable. Nous pouvons cultiver ces prairies sans les détruire. »

Pour la première fois depuis le début du voyage, Elemak ne se donna pas la peine de se rendre en tête du convoi pour décider avec Volemak d'un lieu de campement : dans ce pays, ils pouvaient s'arrêter n'importe où pour passer la nuit.

« Cette terre pourrait abriter tous les habitants de Seggidugu et tous vivraient dans l'aisance, dit Elemak. N'est-ce pas votre avis, Père ?

— Et nous y sommes les seuls humains, répondit Volemak. C'est Surâme qui l'a préparée pour nous. Depuis dix millions d'années, elle nous attend.

— Alors, nous nous installons ici ? Nous avons atteint le but de notre voyage ?

— Nous nous installons pour l'instant, corrigea Volemak. Pour plusieurs années au moins. Surâme n'est pas encore prêt à nous emmener dans les étoiles, sur Terre. Pour le présent donc, voici notre patrie.

— Mais pour combien d'années ? demanda Elemak.

— Assez pour bâtir des maisons de bois et faire de nos pauvres tentes des auvents et des rideaux. Nous n'entreprendrons plus de voyage par terre ni par mer à partir d'ici. Nous ne nous en irons que pour nous envoler vers les étoiles. Aussi, appelons ce lieu Dostatok, parce que tout s'y trouve en abondance pour satisfaire nos besoins. Le fleuve, nous le baptiserons Rasa, parce qu'il est vigoureux, que la vie abonde dans ses eaux et qu'il ne cessera jamais de nous fournir tout ce qu'il nous faut. »

D'un petit hochement de tête, Rasa accepta l'honneur du baptême ; ce faisant, un imperceptible sourire jouait sur ses lèvres, un sourire que Luet, elle au moins, reconnut : Volemak s'efforçait de se montrer conciliant et Rasa le savait.

Ils installèrent le camp sur un promontoire peu élevé qui dominait l'embouchure de la Rasa, là où elle se jetait dans l'océan Méridional – car ils étaient arrivés très avant dans le sud et les mers de Récur et des Étoiles se trouvaient maintenant loin

derrière eux. En un mois, tous eurent une maison de bois à toit de chaume, et à cette latitude les récoltes poussaient presque toute l'année, si bien qu'ils pouvaient planter à peu près n'importe quand ; la pluie tombait pratiquement tous les jours et les gros orages passaient rapidement sans faire de dégâts.

La faune était si peu farouche qu'elle ne craignait point l'homme ; les colons domestiquèrent donc sans tarder les chèvres sauvages qui descendaient manifestement des mêmes bêtes de troupeau que l'on faisait paître dans les collines de Basilica – le lait de chamelle devint enfin un breuvage que seuls les chamelons étaient obligés d'avaler, et le terme « fromage de chameau » se transforma en euphémisme pour désigner ce que les enfants bien nourris laissaient dans leurs couches. Au cours des six années qui suivirent, de nouveaux petits naquirent, portant finalement à trente-cinq le nombre des enfants, dont les aînés avaient presque huit ans. Tous les colons cultivaient les champs en commun et s'en partageaient également les produits ; de temps en temps, les hommes s'en allaient ensemble à la chasse et rapportaient de la viande à sécher et saler ainsi que des peaux à tanner. Rasa, Issib et Shedemei entreprirent d'instruire les enfants en ouvrant une école.

Cependant, l'existence n'était pas que joie et paix, sans nulle faille ; il y avait des querelles – ainsi, pendant toute une année, Kokor refusa de parler à Sevet à cause d'un affront insignifiant ; il y eut aussi entre Meb et Obring une dispute qui mena ce dernier à se bâtir une maison à l'écart des autres. Des rancœurs apparaissaient – certains estimant que d'autres ne travaillaient pas assez, ou que leur ouvrage avait plus de valeur que celui de leurs voisins. Et il demeurait une tension sous-jacente entre les femmes, pour qui Rasa détenait l'autorité, et les hommes, qui semblaient penser qu'aucune décision n'était applicable sans l'approbation de Volemak ou d'Elemak. Mais ils surmontèrent toutes ces difficultés, toutes ces tensions, en trouvant une sorte d'équilibre des pouvoirs entre la fidélité de Volemak aux desseins de Surâme, la compassion clairvoyante de Rasa et le pragmatisme d'Elemak face aux nécessités de la survie. Les ressentiments potentiels des uns et des autres restèrent contenus, enfouis sous le dur labeur qui marquait le rythme de

leurs existences, pour se résorber dans les moments où la joie et l'amour jaillissaient sans réserve.

La vie leur fut si bonne durant ces années que tous firent peu ou prou le vœu, lorsque d'aventure ils y pensaient, que Surâme oublie Dostatok et les abandonne à leur paix et à leur bonheur.

9
Le Périmètre

À sept ans, Chveya avait parfaitement compris comment fonctionnait le monde. Aujourd'hui, à huit ans, elle se posait des questions.

Comme tous les enfants de Dostatok, elle avait grandi avec la conscience des relations simples et pures qui régnaient entre les familles. Par exemple, Dazya et ses petits frères et sœurs appartenaient à Hushidh et Issib ; Krassya, Nokya et leurs jeunes frères et sœurs à Kokor et Obring ; Vasnya, son frère et sa sœur à Sevet et Vas ; et ainsi de suite, chaque groupe d'enfants sous la dépendance d'une mère et d'un père.

La seule bizarrerie dans ce tableau limpide de l'univers, du moins jusqu'aux huit ans de Chveya, c'était Grand-Père et Grand-Mère, Volemak et Rasa, qui non seulement avaient deux enfants à eux – Okya et Yaya, deux frères qui auraient pu être jumeaux parce que, comme l'avait dit un jour Vasnya, ils n'avaient qu'un cerveau pour deux – mais qui étaient aussi, d'une façon vague, les parents de tous les autres parents. Elle savait cela puisqu'à certaines heures, elle avait entendu des adultes appeler Grand-Mère « Dame Rasa » ou « Grand-Mère », ce qui était normal, mais aussi « Mère », et elle entendait souvent son propre père ainsi que celui de Proya, Elemak, de même que celui de Skiya, Mebbekew, appeler Grand-Père « Père ».

Dans son esprit, cela signifiait que Volemak et Rasa étaient les Premiers Parents, qui avaient donné naissance à toute l'humanité. Mais consciemment, elle savait que ce n'était pas vrai, car Shedemei avait clairement expliqué à l'école qu'il existait des millions d'autres humains qui vivaient très loin

d'eux, et Grand-Père et Grand-Mère ne leur avaient évidemment pas donné la vie à tous. Mais très loin où ? Cela relevait de la légende ; on ne les voyait jamais. Le monde s'arrêtait au pays magnifique et sans danger de Dostatok, et là, il n'était personne, apparemment du moins, qui ne fût issu du mariage de Volemak et de Rasa.

De fait, pour Chveya, le monde des adultes était assez lointain pour satisfaire ses désirs d'étrangeté ; elle n'avait pas besoin de s'interroger sur des contrées mythiques comme Basilica, Potokgavan, Gorayni, la Terre ou Harmonie, dont certaines étaient des planètes, d'autres des cités et d'autres encore des nations ; elle n'avait d'ailleurs jamais réussi à saisir les règles qui associaient les dénominations des territoires avec leurs noms. Non, le monde de Chveya était dominé par l'incessante lutte de pouvoir entre Dazya et Proya parmi les enfants.

Dazya était le Premier Enfant, ce qui lui conférait une autorité outrageuse dont elle abusait allègrement pour exploiter les petits chaque fois qu'elle en avait l'occasion, en baptisant ses abus « services personnels » et sans montrer la moindre reconnaissance pour ces « faveurs ». Si l'un des plus jeunes refusait d'obéir, elle lui interdisait l'accès à tous les jeux, en annonçant simplement que si « cet enfant » participait à telle distraction ou à telle compétition, elle-même s'en retirerait. Son attitude devant les filles d'un âge voisin du sien était fort semblable, mais plus subtile : elle n'en exigeait pas des services personnels humiliants, mais quand elle avait décidé qu'on ferait les choses d'une façon, elle en attendait une obéissance totale, et celle qui résistait se retrouvait poliment mise en quarantaine. Deuxième Enfant et plus jeune de trois jours seulement, Chveya ne voyait aucune raison d'accepter un rôle inférieur ; en conséquence, elle disposait de beaucoup de temps libre car Dazya ne souffrait pas d'égale et aucune des autres filles n'avait le cran de s'opposer à elle.

Dans le même temps que Dazya s'était forgé un royaume parmi les petits et les filles aînées, Proya – fils aîné d'Elemak et Deuxième Garçon – s'était fait prince parmi les princes. Il était le seul à pouvoir se moquer de Dazya et rire des règles qu'elle

imposait, et tous les garçons les plus âgés le suivaient. Naturellement, Dazya les frappait d'ostracisme, ce qui les laissait indifférents car c'étaient les jeux et les faveurs de Proya qu'ils recherchaient. Mais ce qui faisait le plus enrager Dazya, c'était que Xodhya, son propre frère, se joignait à Proya et se servait du pouvoir de son aîné comme d'un bouclier pour assurer son indépendance envers l'autorité de sa sœur. Jyat, le petit frère de Chveya, et parfois même Motya, plus jeune d'un an que Jyat, se ralliaient régulièrement à Proya, mais cela ne dérangeait nullement Chveya, car c'était une humiliation supplémentaire pour Dazya.

Naturellement, durant les périodes où l'affrontement faisait rage, Chveya se joignait aux filles aînées pour railler et rembarrer, alternativement, les garçons rebelles, mais au fond de son cœur, elle ne rêvait que de faire partie du royaume de Proya. Là au moins, on jouait à des jeux merveilleux et violents de chasse et de mort. Elle était même prête, si les garçons voulaient bien l'inviter, à endosser le rôle du cerf, à les laisser la chasser et lui tirer dessus avec leurs flèches épointées ; ah, si seulement elle pouvait s'intégrer à eux au lieu de rester pitoyablement coincée dans le domaine de Dazya ! Mais quand, à mots couverts, elle fit part de son désir à son frère Jyat, il fit mine d'être pris de nausées et de vomissements et elle abandonna cette idée.

Ceux qu'elle enviait le plus, toutefois, c'étaient Okya et Yaya, les deux fils de Grand-Mère et Grand-Père ; Okya détenait la place de Premier Garçon et Yaya celle de Quatrième. Ils auraient pu sans mal déloger Proya de sa position dominante parmi les garçons, surtout parce qu'ils agissaient toujours ensemble et auraient pu soumettre tous les autres à l'aide de quelques corrections. Mais ils ne s'en donnaient jamais la peine ; ils participaient aux jeux de Proya quand l'envie les en prenait, sans se soucier de savoir qui était le chef. Car ils se considéraient comme des adultes, non des enfants. « Nous, on est de la même génération que vos parents », avait un jour déclaré Yaya à Chveya d'un ton hautain. Sur quoi elle lui avait fait remarquer qu'il était bien plus petit qu'elle et qu'il avait encore un houÿ riquiqui comme celui d'un lièvre, ce qui avait

déclenché les rires des autres, malgré le respect que leur inspirait Yaya. Lui, de son côté, s'était contenté de lui lancer un regard de souverain mépris avant de s'éloigner. Mais par la suite, Chveya avait noté qu'il ne faisait plus pipi devant tout le monde.

Lorsqu'elle se voulait entièrement honnête avec elle-même, Chveya devait reconnaître que son isolement fréquent venait de ce qu'elle était incapable de tenir sa langue. Si elle voyait quelqu'un se montrer brutal, injuste ou égoïste, elle le déclarait ; elle en faisait autant s'agissant d'actes nobles, généreux ou délicats, mais cela ne comptait pas : les louanges tombaient vite dans l'oubli, tandis que les égratignures d'amour-propre restaient vivaces. Ainsi, Chveya n'avait pas de vrais amis parmi les enfants ; ils étaient trop occupés à passer de la pommade à Dazya ou à Proya pour lui témoigner une véritable amitié, tous sauf Okya et Yaya, naturellement, plus arrogants encore et plongés dans la contemplation de leur nombril de soi-disant adultes.

C'est à huit ans, quand elle constata le peu d'intérêt que tout le monde, à part ses parents, portait à son anniversaire, surtout après les chichis démesurés qu'on avait faits pour celui de Dazya, qu'elle perdit tout espoir de gagner une reconnaissance quelconque dans le monde. Ne suffisait-il pas que Dazya domine tout un chacun de manière aussi scandaleuse ? Pourquoi fallait-il encore que les adultes fassent de son anniversaire une si grande fête ? Naturellement, Père le lui avait expliqué, la fête n'était pas en l'honneur de Dza elle-même, elle célébrait plutôt la naissance de la nouvelle génération, la sienne – mais quelle importance, la façon dont les adultes considéraient cette débauche ? Le fait demeurait que par cette fête, ils avaient conforté l'autorité tyrannique de Dazya sur les autres enfants, en allant jusqu'à lui conférer un ascendant passager sur Proya lui-même, tandis qu'Okya et Yaya avaient boudé pendant toutes les festivités après s'être fait rejeter parmi les enfants : terrible humiliation, puisqu'ils ne faisaient pas partie de la nouvelle génération. Comment les adultes avaient-ils pu intervenir de façon aussi insouciante et dévastatrice dans la hiérarchie des enfants ? Ils ne considéraient pas que les petits

menaient une véritable vie, voilà l'impression que cela donnait.

C'est à ce moment que Chveya avait eu la profonde intuition que le monde des adultes et celui des enfants étaient probablement identiques dans leur fonctionnement ; mais les enfants restaient subordonnés aux grandes personnes. Cela avait commencé par une conversation avec sa mère qui lui peignait les cheveux après son bain. « Les garçons, plus ils sont petits, plus ils sont dégoûtants », avait déclaré Chveya en pensant à Motya, son second frère qui venait de découvrir l'émoi qu'il pouvait déclencher en se curant le nez et en se mouchant dans les vêtements de ses sœurs, pratique que Chveya n'avait pas l'intention de tolérer, que la victime en soit elle-même ou la petite Zuya qui ne pouvait pas se défendre.

« Ce n'est pas forcément vrai, avait répondu Luet. Ils trouvent simplement des manières différentes d'être dégoûtants en vieillissant. »

Mère avait pris un ton désinvolte, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais pour Chveya, ç'avait été un grand moment d'illumination. Elle tenta d'imaginer Obring, par exemple, le père de Krassya, en train de se curer le nez et de se moucher sur Mère et comprit que ça ne tenait pas debout. Mais il y avait peut-être d'autres choses, des choses d'adultes, qu'Obring pouvait se permettre. Il faut que je le surveille pour apprendre ce que c'est, se dit Chveya.

Elle ne douta pas un instant du choix d'Obring comme sujet d'observation : elle avait souvent remarqué l'impatience que manifestait Mère lorsqu'Obring prenait la parole pendant les réunions. Elle n'éprouvait aucun respect pour lui ; Père non plus d'ailleurs, mais c'était moins flagrant. Donc, si un adulte, un homme, devait illustrer un exemple de comportement dégoûtant, ce ne pouvait être qu'Obring.

Désormais, Chveya concentrait son attention sur les adultes qui l'entouraient afin de déceler la Dazya chez les mères et le Proya chez les pères. En cours d'investigation, elle commença à comprendre des choses qu'elle n'avait jamais comprises auparavant. Le monde n'était pas aussi simple et limpide qu'elle l'avait cru.

La révélation la plus bouleversante lui vint le jour où elle

parla de mariage avec ses parents. Il lui était apparu depuis peu que les enfants finiraient tous par grandir et s'apparier les uns avec les autres pour avoir des bébés et relancer tout le cycle – tout cela à cause d'une infâme remarque de Toya à propos de ce que Proya avait envie de faire, au fond, à Dazya. Pour Toya, ce n'était qu'une horrible obscénité, mais Chveya avait compris qu'au contraire, il s'agissait sans doute d'une prophétie. Proya et Dazya ne formeraient-ils pas un couple parfait ? Proya serait à l'image d'Elemak et Dazya lui sourirait probablement avec une dévotion totale comme Eiadh à Elemak. À moins que Dazya ne ressemble à Hushidh, sa mère, tellement plus forte que son mari Issib qu'elle le portait et le baignait comme un bébé ? À moins encore que Proya et Dazya ne poursuivent leur lutte pour la suprématie tout au long de leur vie, chacun s'efforçant de dresser leurs propres enfants contre l'autre ?

Sur cette pensée, Chveya se demanda lequel des garçons elle épouserait. Serait-ce l'un des première année, un de son âge ? Cela ne lui laissait le choix qu'entre Proya et Okya, et l'un comme l'autre la dégoûtaient. Alors, ceux de la seconde année ? Xodhya, le petit frère de Dazya, Nadya, celui de Proya, ou Yaya, le soi-disant adulte – quel choix magnifique ! Quant aux enfants de la troisième année, ils avaient le même âge que Motya, son dégoûtant petit frère : comment pourrait-elle seulement imaginer d'épouser quelqu'un d'aussi jeune ?

Aussi aborda-t-elle le sujet avec ses parents pendant le petit-déjeuner, un matin que Père n'était pas allé chasser afin qu'ils mangent ensemble. « Est-ce que je vais devoir épouser Xodhya, à votre avis ? demanda-t-elle, ayant jugé Xodhya comme le moins répugnant de tous les choix possibles.

— Sûrement pas, répondit Mère sans une hésitation.

— Et même, ajouta Père, nous nous y opposerions.

— Bon, alors qui ? Okya ? Yaya ?

— Ce serait presque aussi grave, dit Père. Mais qu'y a-t-il ? Tu comptes bientôt fonder une famille ?

— Mais bien sûr qu'elle y pense, Nyef, intervint Mère. Toutes les filles y songent à son âge.

— Alors, il faudrait qu'elle se fourre dans le crâne qu'il n'est pas question d'épouser un de ses oncles et encore moins un

cousin germain de double ascendance. »

Ces mots n'avaient strictement aucun sens pour Chveya, mais ils évoquaient de sombres mystères. De quel crime indicible Xodhya s'était-il donc rendu coupable pour être qualifié de « cousin germain de double ascendance » ? Elle posa la question.

« Il ne s'agit pas de ce qu'il a fait, répondit Mère. Mais sa mère, Hushidh, est ma sœur de même lit – nous avons toutes deux la même mère et le même père. Quant au père de Zaxodh, Issib, il est du même lit que ton père – ils ont les mêmes mère et père, c'est-à-dire Grand-Mère et Grand-Père. Donc, vous avez tous vos ancêtres en commun ; de tous les enfants, c'est vous qui êtes le plus étroitement liés par le sang, et un mariage entre vous est hors de question.

— Si nous pouvons l'éviter, ajouta Père.

— Celui-ci, nous l'éviterons, en tout cas. Et je serai tout aussi inflexible en ce qui concerne Oykib et Yasai, parce que tous deux aussi sont enfants de Rasa et de Volemak. »

Chveya écouta tous ces renseignements avec un calme apparent, mais au fond d'elle-même, le tumulte régnait. Hushidh et Mère étaient sœurs du même lit, mais pas filles de Grand-Mère et Grand-Père ! Et Père et Issib étaient frères du même lit, comme Oykib et Yasai, et leur fraternité totale provenait de ce qu'ils étaient tous les fils de Grand-Mère et Grand-Père ! Cependant, l'emploi même de l'expression « du même lit » impliquait qu'il y avait des gens dans le camp qui n'étaient pas frères de même lit, et qui par conséquent ne descendaient pas de Volemak et Rasa ensemble. Comment était-ce possible ?

« Qu'y a-t-il ? demanda Père.

— C'est juste que… avec qui est-ce que je peux me marier ?

— N'est-il pas un peu prématuré…» commença Père.

Mère intervint. « Les garçons qui te déplaisent aujourd'hui te paraîtront beaucoup plus intéressants à mesure que tu grandiras. Fais-moi confiance, Veya chérie, parce que je sais que cette prophétie-là, tu n'y croiras pas tant qu'elle ne se sera pas réalisée. Mais quand viendra ce jour merveilleux…

— Épouvantable, tu veux dire, marmonna Père.

— … tu pourras par exemple t'arrêter sur Padarok, parce qu'il n'est apparenté à personne qu'à sa petite sœur Dabrota et à ses parents, Zdorab et Shedemei. »

Chveya prit alors conscience que Zdorab et Shedemei n'étaient parents de personne, puis il lui revint qu'elle détestait Padarok depuis longtemps parce qu'il disait « Rasa » et « Volemak » en parlant de Grand-Mère et de Grand-Père, ce qui lui semblait un manque de respect ; mais cela n'avait rien d'irrévérencieux, puisque de fait, ce n'étaient pas sa grand-mère ni son grand-père. Était-elle donc la seule à n'avoir rien compris ?

« Et, ajouta Père, comme il n'y a qu'un seul Rokya pour couvrir les jeunes filles nubiles de Dostatok…

— Nyef ! s'exclama Mère d'un ton sec.

— … tu seras obligée de… comment as-tu tourné ça, ma chère sibylle de l'eau ?… ah oui : de t'arrêter aussi sur Protchnu ou Nadejny, parce qu'Eiadh, leur mère, n'est apparentée à personne chez nous et que leur père, Elemak, n'est que mon demi-frère. De même Umene : son père, Vas, n'est pas parent avec nous, et sa mère, Sevet, n'est que ma demi-sœur. »

Mais ce n'était pas Proya, Nadya ni Umya qui intéressaient Chveya. « Comment ça se fait que Sevet n'est que ta demi-sœur ? demanda-t-elle. C'est parce que tu as déjà beaucoup de frères qu'elle ne peut pas être ta sœur entière ?

— Quel cauchemar ! gémit Mère. Pourquoi faut-il que ça tombe justement ce matin ? »

Mais Père, lui, ne se laissa pas démonter et il entreprit d'expliquer que Volemak avait été marié à deux autres femmes de Basilica, qui avaient donné le jour à Elemak et Mebbekew, puis qu'il avait épousé Rasa le temps d'avoir Issib ; après quoi, Dame Rasa n'avait pas « reconduit » le mariage et avait épousé un homme appelé Gaballufix, qui était aussi le demi-frère d'Elemak parce que sa mère était une des précédentes épouses de Volemak, et c'est avec Gaballufix que Dame Rasa avait donné naissance à Sevet et Kokor ; elle n'avait pas voulu renouveler son contrat et s'en était retournée épouser définitivement Volemak ; cette fois, ils avaient eu Nafai et, plus récemment, Okya et Yaya.

« Tu as compris ? »

Hébétée, Chveya ne put que hocher vaguement la tête. Son univers venait d'être jeté cul par-dessus tête, pas tant à cause de la complexité des relations de parenté que par l'idée que les mêmes personnes n'étaient pas obligées de rester mariées toute leur vie – que la mère et le père de quelqu'un pouvaient changer d'époux et avoir des enfants qui appelaient l'un de leurs parents « Mère » et pour qui l'autre était un parfait étranger ! C'était terrifiant, et cette nuit-là, elle fit un affreux cauchemar dans lequel des rats géants entraient dans leur maison et emportaient Père pendant qu'il dormait ; quand Mère se réveillait, elle ne s'apercevait même pas qu'il avait disparu, elle allait simplement chercher le petit Proya – sauf qu'il était grand comme un adulte, parce que c'était un rêve – et disait : « Voici ton nouveau père, jusqu'à ce que les rats s'emparent de lui. »

Elle s'éveilla en larmes.

« De quoi parlait ton rêve ? demanda Mère en la consolant. Raconte-moi, Veya, pourquoi pleures-tu ? »

Et Veya le lui raconta.

Alors Mère la porta jusque dans la chambre qu'elle partageait avec Père, à qui Chveya dut répéter son rêve. Il n'eut même pas l'air de s'intéresser au plus horrible, c'est-à-dire l'arrivée de Proya chez eux pour prendre sa place. Non, il n'était curieux que des rats géants : il les lui fit décrire à plusieurs reprises, alors qu'elle ne voyait pas quoi en dire, sinon que c'étaient des rats, qu'ils étaient très grands et qu'ils donnaient l'impression de rire entre eux en emportant Père, parce qu'ils étaient fiers de leur intelligence.

« C'est quand même la première fois chez la nouvelle génération, dit Père. Et ça vient du Gardien, pas de Surâme.

— Ça ne veut peut-être rien dire, remarqua Mère. Elle peut très bien avoir entendu parler des autres rêves. »

Mais quand ils lui demandèrent si elle était au courant d'histoires de rats géants avant son rêve, Chveya ne comprit pas de quoi ils parlaient. Les seuls rats qu'elle connaissait c'étaient ceux qui essayaient sans cesse de voler des provisions dans les granges. Les autres rêvaient aussi de rats géants ? Les adultes étaient bizarres, quand même ! Les familles qui se

décomposaient, les enfants qui avaient des demi-frères et des demi-sœurs et toutes les monstruosités du même genre, tout ça les laissait de glace ; mais un rêve avec des rats géants, ça, c'était important ! Père alla même jusqu'à lui enjoindre : « Si jamais tu rêves encore de rats géants – ou d'autres bêtes étranges – il faut nous en parler tout de suite. Ça peut être très important. »

Ce n'est qu'au moment où Luet remontait les couvertures sur elle dans son lit que Chveya parvint à poser la question qui la rongeait : « Mère, si jamais tu ne reconduis pas ton mariage avec Père, qui sera notre nouveau père, alors ? »

Aussitôt, le visage de Mère prit une expression compréhensive et compatissante. « Oh, Veya, ma petite couturière, c'est donc ça qui t'inquiète ? Mais nous nous sommes débarrassés de ces pratiques en quittant Basilica. Les mariages sont définitifs, maintenant. Ils durent jusqu'à la mort. Père sera toujours le père de notre famille, je serai toujours ta mère, et voilà tout. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. »

Bien rassurée, Chveya se prépara à s'endormir. Plusieurs pensées lui vinrent tandis qu'elle s'assoupissait : ça devait être horrible de vivre à Basilica sans jamais savoir avec qui ses parents allaient se marier d'une année sur l'autre – autant habiter dans une maison où le plancher deviendrait le plafond du jour au lendemain ! Et puis : Je suis la première de la nouvelle génération à rêver de rats géants, et c'est tellement merveilleux, je ne sais pas pourquoi, que je dois être fière de moi ; si j'avais su, j'aurais rêvé plus tôt de rats géants. Et encore : Rokya est le seul garçon qui ne soit apparenté à personne, donc c'est celui qu'il faut que j'épouse, alors je l'épouserai, et là, Dazya verra qui est la meilleure !

Nafai et Luet dormirent peu cette nuit-là. Chacun s'était arrêté sur un aspect différent du rêve de Chveya. Pour Luet, l'important, c'était qu'un des enfants avait enfin manifesté un des talents que Surâme avait cherché à obtenir par sélection. C'était de la vanité, elle le savait, mais elle trouvait normal que l'aînée de la sibylle de l'eau soit la première à faire un rêve significatif. L'impatience la taraudait de plonger sa fille dans l'eau de la rivière, afin de savoir si elle pouvait apprendre à

sombrer volontairement dans l'état de sommeil qui déclenchait les vrais rêves, comme Luet elle-même s'y était astreinte.

Pour Nafai, par contre, ce qui comptait, c'était qu'après un si long silence quelqu'un avait reçu un message. Et ce message, tout vague et imprégné de perplexité enfantine qu'il fût, provenait néanmoins du Gardien de la Terre, ce qui, d'une façon confuse, lui donnait plus d'importance que s'il venait de Surâme.

Après tout, ils discutaient constamment avec Surâme par le biais de l'Index. Cependant, celui-ci ne donnait accès qu'à la mémoire de Surâme ; il ne leur permettait pas de sonder ses plans, de découvrir ce que Surâme attendait exactement d'eux cette année ou la suivante. Pour cela, ils devaient attendre, comme toujours, que Surâme jette les bases de ses projets sous forme de rêve ou d'une voix jaillissant dans leur esprit. Il y avait des années qu'ils vivaient à Dostatok et Surâme ne s'était manifesté par aucun rêve, aucune voix ; le seul message que l'Index leur répétait, par-delà les recherches qu'ils effectuaient dans sa mémoire, c'était : Ne bougez pas et attendez.

Mais le Gardien de la Terre ne participait ni d'un plan ni d'un programme de Surâme ; il envoyait ses rêves par-delà les années-lumière depuis la Terre elle-même. Il était impossible de conjecturer le dessein du Gardien ; les rêves qu'il transmettait semblaient se mêler aux préoccupations de celui qui les recevait, comme dans le cas de Chveya et de son cauchemar de rats. Pourtant, certains thèmes étaient récurrents : Hushidh n'avait-elle pas vu elle aussi les rats comme des ennemis qui s'en prenaient à sa famille ? Cela semblait indiquer que ces rats géants poseraient un problème sur Terre – bien que certains autres rêves aient montré les rats et les anges de la Terre unis aux hommes par des liens d'amitié égalitaire. Qu'il était difficile de débrouiller tout cela ! Mais il demeurait une certitude : les rêves du Gardien de la Terre n'avaient pas cessé, et peut-être quelque chose allait-il arriver, le début de l'étape suivante du voyage, qui sait ?

Car Nafai s'impatientait. Comme tous les autres, il aimait la vie à Dostatok, mais il ne pouvait oublier que ce n'était pas là le but de leur voyage. Une mission les attendait encore, une

expédition à travers l'espace jusqu'à la planète d'origine de l'humanité, le retour des hommes chez eux au bout de quarante millions d'années, et Nafai était sur des charbons ardents. La vie à Dostatok avait beau être douce, il la trouvait trop repliée sur elle-même, trop bien ordonnée. Tout semblait s'être arrêté et Nafai n'appréciait pas cette impression que l'avenir était déjà fixé, que plus rien ne bougerait hormis les changements prévisibles du vieillissement.

Surâme, dit-il en silence, maintenant que le Gardien de la Terre s'est réveillé, vas-tu te réveiller aussi ? Vas-tu nous mettre en route pour la prochaine étape de notre voyage ?

Nafai sentait avec acuité la différence de sa réaction et de celle de Luet au rêve de Chveya. L'attitude de Luet lui inspirait à la fois dédain et envie ; dédain, parce qu'apparemment elle avait rétréci les frontières de son monde à celles de Dostatok : elle ne s'intéressait presque plus qu'aux enfants – ce rêve indiquait peut-être qu'ils allaient devenir des visionnaires – et surtout à la merveilleuse surprise de constater que Chveya était la première à faire de vrais rêves. Quelle importance auprès de cette constatation : enfin le Gardien de la Terre se réveillait ? Et pourtant, il lui enviait cet enracinement dans la réalité de Dostatok ; elle était bien plus heureuse que lui, comment ne pas s'en apercevoir ? Justement parce que son monde gravitait autour des enfants, de la famille, de la communauté. Je vis dans un monde plus vaste, mais j'y vis moins enraciné ; le sien est plus restreint, mais elle peut le transformer et se transformer elle-même bien plus que moi.

Je ne peux pas devenir ce qu'elle est, pas plus qu'elle ce que je suis. Les individus ont toujours eu plus d'importance pour elle que pour moi. C'est ma faiblesse, ce défaut de conscience des sentiments d'autrui. Si j'avais eu le même don d'observation et d'empathie qu'elle, je n'aurais peut-être pas été maladroit au point de me faire haïr par mes frères, et notre histoire aurait été différente ; Elya et moi serions restés amis. Mais non ; même si Elemak manifeste du respect pour mes talents de chasseur et qu'il m'écoute au conseil, il n'y a pas d'intimité entre nous ; il se méfie de moi, il guette le moindre indice que je chercherais à le remplacer. Luet, au contraire, n'éveille aucune jalousie parmi

les femmes ; sibylle de l'eau, elle aurait pu facilement concurrencer Mère dans la hiérarchie des femmes, tout comme Elemak se pose en rival de l'autorité de Père et comme je suis le rival d'Elemak ; et pourtant, on ne sent aucune dissension entre elles. Elles sont unies. Pourquoi Elemak et moi n'aurions-nous pu en faire autant, ou bien Elemak et Père ?

Il nous manque peut-être quelque chose, à nous les hommes, ce qui nous empêche de nous rapprocher et d'unir nos âmes. C'est une affreuse carence, dans ce cas. Quand je vois combien Luet est proche des autres femmes, même de celles qu'elle n'apprécie que modérément, combien toutes sont proches des enfants, et puis que je vois ensuite comme je suis coupé, moi, des autres hommes, je me sens terriblement seul.

Sur ces réflexions, Nafai s'endormit enfin, quelques heures seulement avant l'aube, et quand il se leva, il découvrit une Luet aussi fatiguée que lui par une nuit trop courte, qui dormait debout en touillant la bouillie d'avoine du matin. « Et en plus, il n'y a pas d'école aujourd'hui, dit-elle ; ça veut dire qu'on a tous les enfants sur les bras et qu'il n'est pas question de faire la sieste.

— Ils n'auront qu'à jouer dehors, répondit Nafai, sauf les jumeaux, évidemment ; mais on pourra sans doute les confier à Shuya et dormir un peu.

— À moins que nous ne nous reposions à tour de rôle, pour éviter de les imposer à quelqu'un d'autre.

— À tour de rôle ? Ce n'est pas drôle !

— Nafai, c'est de dormir que j'ai envie. Mais comment se fait-il donc que les hommes ne soient jamais assez fatigués pour arrêter de penser à ça ?

— Les hommes qui arrêtent de penser à ça, comme tu dis si joliment, sont des eunuques ou des cadavres.

— Il faut mettre tes parents au courant du rêve de Chveya, reprit Luet.

— Il faut même mettre tout le monde au courant.

— Je ne crois pas. Ça éveillerait trop de jalousies.

— Allons, à part toi, qui va se soucier de savoir quel enfant a été le premier à faire de vrais rêves ? »

Mais en prononçant ces mots, il sut que tous les parents s'en

soucieraient et qu'elle avait raison de vouloir éviter les rancœurs.

Luet lui fit une grimace. « Tu es tellement au-dessus de toute jalousie, ô mon noble époux, que ça me rend jalouse !

— Excuse-moi, dit-il.

— Et par ailleurs, ce ne serait pas bon pour Chveya d'en faire toute une histoire. Regarde l'effet sur Dza de la grande cérémonie qu'on a faite pour son anniversaire – elle jouait déjà les grands chefs avec les autres enfants, ça inquiétait Shuya, et tous ces chichis n'ont rien arrangé.

— Je la vois parfois obliger ses camarades à exécuter des tâches grotesques et ça me donne envie de la gifler à lui en faire tinter les oreilles, dit Nafai.

— Mais Dame Rasa dit que…

— Qu'il faut laisser les enfants libres d'établir leur propre société et d'affronter la tyrannie à leur façon, je sais. Mais je ne peux pas m'empêcher de me demander si elle a raison. Après tout, sa théorie de l'éducation n'était appliquée que dans le cocon protecteur de Basilica. Ne faut-il pas voir dans nos propres conflits au début du voyage le résultat de cette attitude ?

— Non, répliqua Luet. Notamment parce que ceux qui ont causé le plus d'ennuis sont ceux qui ont passé le moins de temps à suivre l'instruction de Dame Rasa, à savoir Elemak et Mebbekew, qui ont quitté l'école dès qu'ils ont eu l'âge de décider par eux-mêmes, ainsi que Vas et Obring, qui n'ont jamais été de ses élèves.

— Ce n'est pas tout à fait exact, ma réductionniste chérie, car Zdorab est le meilleur d'entre nous et il n'a jamais étudié chez elle, tandis que Kokor et Sevet, ses propres filles, sont aussi mauvaises que les pires d'entre nous.

— Ça ne fait que confirmer ma thèse, puisqu'elles ont fait leur scolarité chez Dhelembuvex et non chez ta mère. De toute façon, Zdorab est une exception en tout. »

À ce moment-là, les jumeaux, Serp et Spel, entrèrent dans la cuisine de leur pas vacillant, ce qui mit un terme à toute conversation sérieuse.

Quand enfin les parents trouvèrent un répit assez long pour

faire la sieste, leurs activités les avaient si bien réveillés qu'ils n'avaient plus envie de dormir. Aussi se rendirent-ils chez Volemak et Rasa pour discuter du rêve de Chveya.

Ils croisèrent en chemin un groupe de grands qui se mesuraient à la fronde. Ils s'arrêtèrent un moment, surtout pour voir comment se débrouillaient leurs deux aînés, Jatva et Motiga. Les garçons s'aperçurent naturellement de leur présence et se mirent aussitôt en devoir d'impressionner leurs parents ; ce n'étaient cependant pas leurs prouesses à la fronde qui intéressaient le plus Luet et Nafai, mais leur attitude avec leurs camarades. Motiga, comme de juste, jouait les mouches du coche – douloureusement conscient d'être plus jeune que les autres, il usait de plaisanteries et de pitreries idiotes pour essayer de se faire accepter dans le groupe. Jatva, par contre, plus âgé, avait sa place de plein droit, mais c'était sa docilité qui inquiétait ses parents : il avait l'air de vénérer Proya, petit coq de village vaniteux qui ne méritait pas un tel respect.

Une scène typique se déroula sous leurs yeux : Xodhya reçut au bras une pierre projetée par Motya, qui maniait sa fronde de façon un peu trop désinvolte. Ses yeux s'emplirent aussitôt de larmes et Proya se moqua de lui : « Tu ne seras jamais un homme, Xodhya ! Tu seras toujours à ça d'y arriver ! » ajouta-t-il en écartant à peine le pouce et l'Index. C'était un jeu de mots sur son nom, évidemment, et plutôt astucieux, mais cruel aussi, qui ne fit qu'accroître la détresse de Xodhya. Puis, sans qu'aucun des garçons y prête vraiment attention, Xodhya se tourna dans son malheur vers Jyat, qui plaça spontanément son bras sur son épaule en apostrophant Motya, son petit frère : « Fais attention avec ta fronde, cervelle de singe ! »

C'était une réaction simple, instinctive, mais Luet et Nafai échangèrent un sourire. Non seulement Jatva réconfortait Xodhya sans un soupçon de condescendance, mais il détournait aussi l'attention générale de sa douleur et de ses larmes naissantes en jetant le blâme à qui le méritait, à Motya le négligent, le tout sans effort et avec élégance, sans remettre en cause le moins du monde l'autorité de Proya sur les garçons.

« Quand donc Jyat s'apercevra-t-il que c'est vers lui que les autres se tournent quand ils ont des ennuis ? demanda Nafai.

— S'il remplit si bien ce rôle, c'est peut-être parce qu'il ignore qu'il le remplit.

— Je l'envie. Si seulement j'avais su faire comme lui !

— Ah ? Et pourquoi n'as-tu pas su ?

— Allons, tu me connais, Luet. J'aurais hurlé à Protchnu que ce n'était pas juste de se moquer de Xodhya alors que c'était la faute de Motya, et qu'il pleurerait lui aussi, si la même chose lui était arrivée.

— Tout cela serait exact, naturellement.

— Oui, mais je me serais fait un ennemi de Protchnu. » Nafai ne jugea pas utile d'en décrire les conséquences. Luet ne les avait-elle pas assez souvent subies en vivant avec lui ?

« Tout ce qui compte à mes yeux, c'est que notre Jatva jouit de l'affection des garçons et qu'il le mérite, dit Luet.

— Si seulement Motya pouvait en prendre de la graine !

— Motya est encore un bébé ; on ne peut pas prévoir sa personnalité future, sinon qu'elle sera braillarde, ostentatoire et encombrante. Mais celle que j'aimerais voir prendre exemple sur Jatva, c'est Chveya.

— Ma foi, chaque enfant est différent », dit Nafai. Il se retourna et, quittant le terrain d'exercice à la fronde, emmena Luet vers la maison de son père et de sa mère. Mais il comprenait bien le regret de Luet : la solitude de Chveya, son isolement des autres enfants leur causaient bien des soucis ; seule de la communauté, elle était complètement retranchée et ses parents ne comprenaient pas pourquoi, parce qu'en toute franchise, elle ne faisait rien pour se mettre ses camarades à dos. Elle n'avait aucune place dans leurs petites hiérarchies ; ou bien, si elle en avait une, elle la refusait. Quelle ironie, se dit Nafai : nous nous inquiétons de ce que Jatva accepte trop bien un rôle subalterne, et nous nous inquiétons en même temps du refus de Chveya de se plier à un rôle semblable ! Peut-être que notre vœu secret, c'est que nos enfants dominent les autres ! Je souhaite peut-être voir mes propres ambitions se réaliser en eux ; mais ce serait malsain et je dois me satisfaire de ce qu'ils sont.

Luet avait dû suivre les mêmes lignes de réflexion, car, rompant le silence, elle fit observer : « Ils tracent tous deux leur

chemin parmi les taillis de la société humaine et ils ne s'en tirent pas mal. Nous ne pouvons en fait que les observer et leur donner des indications de temps en temps. »

Ou bien attraper par les pieds Sa Majesté Dza, le tyranneau du village, et la secouer comme un prunier pour la débarrasser de sa morgue. Mais non, cela ne ferait que soulever des disputes entre familles – et celle de Shuya et d'Issya était bien la dernière avec laquelle ils avaient envie de se brouiller.

Volemak et Rasa écoutèrent avec intérêt leur récit du rêve de Chveya. « Je me demandais parfois quand Surâme se déciderait à bouger, dit Père, mais j'avoue que je ne lui ai jamais posé la question : la vie est si douce ici que je ne voulais rien faire pour hâter notre départ.

— De toute manière, nous n'aurions pu en rien hâter notre départ, rétorqua Mère. Après tout. Surâme suit son propre programme, dans lequel nous ne sommes pas grand-chose. Pour elle, que nous ayons passé ces dernières années dans la triste vallée du désert que nous avons d'abord connue, sur la bande de terre, déjà préférable, entre les rivières Nord et Sud, ou ici, peut-être le pays le plus parfait d'Harmonie, rien de tout cela n'a d'importance. Tout ce qui l'intéressait, c'était que nous nous regroupions et nous apprêtions pour l'heure où elle aura besoin de nous. Pour autant que nous le sachions, ce sont les enfants qu'elle a l'intention de conduire jusqu'à la Terre et pas nous. Et cela me conviendrait parfaitement ; cependant, je préférerais encore qu'elle prenne les petits enfants, bien après notre mort, afin que nous n'ayons pas à les voir partir et à regretter longtemps nos voyageurs.

— C'est notre sentiment à tous, quelquefois », dit Luet.

Nafai se retint de parler.

Peine perdue. Père lisait en lui comme dans un livre ouvert. « Tous sauf Nafai. Lui n'espère que le changement. Tu es un infirme, Nyef. Tu ne supportes pas le bonheur très longtemps – ce qui t'enflamme, c'est le conflit et l'incertitude.

— Je n'aime pas les conflits, Père ! protesta Nafai.

— Tu n'aimes peut-être pas ça, mais ça te profite, dit Volemak. Ce n'est pas un reproche, mon fils, mais une constatation.

— En attendant, intervint Rasa, faisons-nous quelque chose à propos du rêve de Chveya ?

— Non ! répondit Luet avec brusquerie. Rien. Nous voulions simplement vous mettre au courant.

— Pourtant, dit Père, on peut imaginer que d'autres enfants reçoivent aussi des rêves du Gardien, mais n'en parlent à personne. Il faudrait peut-être avertir les parents d'écouter le récit des rêves de leurs enfants.

— Si vous donnez ce genre de consigne, fit Rasa, vous savez que Kokor et Dol vont faire la leçon à leurs filles quant aux rêves qu'elles doivent faire et ne pas faire, et qu'elles leur en voudront si elles ne reçoivent pas de bons rêves de rats géants. »

Tous éclatèrent de rire, mais ils savaient que c'était la vérité.

« Pour l'instant, nous ne bougeons donc pas, dit Volemak. Nous attendons la suite. Surâme agira en son temps, et jusque-là, nous travaillerons dur aux tâches qui nous reviennent tout en élevant des enfants exemplaires qui ne se disputent jamais.

— Ah, c'est donc cela le critère de la réussite ? demanda Luet, moqueuse. Les bons, ce sont ceux qui ne se disputent pas ? »

Rasa eut un rire forcé. « Dans ce cas, les seuls enfants bien élevés sont des invertébrés !

— Ce qui exclut tous vos descendants, mon amour », conclut Volemak.

La réunion prit fin et chacun retourna à ses occupations quotidiennes. Mais Nafai ne se satisfaisait pas de la décision d'attendre ; la rareté des visions l'embêtait, et aussi que la seule à avoir capté un message du Gardien fût Chveya, l'enfant la plus isolée du groupe, et bien trop jeune pour comprendre le sens de son rêve.

Pourquoi Surâme différait-il tant leur départ ? Neuf ans plus tôt, il s'était empressé de leur faire quitter Basilica et ils avaient renoncé à tout ce qu'ils attendaient de l'existence pour s'enfoncer dans le désert. D'accord, leur sort avait fini par s'améliorer, mais ce n'était pas la fin, n'est-ce pas ? Un trajet de plus de cent années-lumière les attendait, le voyage qu'ils venaient d'accomplir paraissait ridicule en comparaison, mais rien n'indiquait qu'ils allaient se remettre en route.

Réponds-moi !

Mais il n'y eut pas de réponse.

Il fallut un nouveau rêve pour pousser Nafai à l'action. C'est Luet qui le fit, cette fois ; Nafai émergea d'un profond sommeil en l'entendant gémir et pleurer, crier enfin. Il la secoua pour la réveiller tout en lui murmurant des paroles apaisantes, dans l'espoir de la calmer avant qu'elle sorte de son rêve. « C'est un cauchemar, lui disait-il. Tu fais un cauchemar.

— Surâme, lança-t-elle. Elle est perdue ! Elle est perdue !

— Luet, réveille-toi ; c'est un rêve que tu fais.

— Mais je suis réveillée ! J'essaye de te raconter mon rêve.

— Tu as rêvé de Surâme ?

— Je me suis vue ; mais j'étais jeune – de l'âge de Chveya. Comme je me voyais autrefois dans mes rêves. »

Nafai s'aperçut qu'il n'y avait pas si longtemps, Luet avait réellement l'âge de Chveya. C'était une enfant quand il l'avait rencontrée, puis épousée ; elle était à peine adolescente. Quand elle se voyait enfant, était-ce donc si différent de ce qu'elle voyait aujourd'hui ? « Alors, tu t'es vue enfant ? demanda-t-il.

— Non… j'ai vu quelqu'un qui me ressemblait, mais je me suis dit : c'est la sibylle de l'eau. Et puis : non, c'est Surâme, qui emprunte le visage et le corps de la sibylle. C'est ce que croyaient beaucoup de femmes à mon sujet, tu sais.

— Je sais, oui.

— Alors, j'ai compris que je voyais Surâme, mais affublée de mon visage et de mon corps. Elle cherchait quelque chose de toutes ses forces, et elle croyait sans cesse l'avoir trouvé, mais quand elle regardait ses mains, elles étaient vides. Et puis je me suis rendu compte que ce qu'elle essayait de saisir, c'était un rat géant ; quand elle l'attrapait, qu'elle le serrait, il se changeait en ange et s'envolait, mais comme elle ne remarquait pas la transformation, elle s'imaginait que le rat lui avait glissé des mains. Je pense que si nous attendons depuis si longtemps, c'est parce que quelque chose échappe à Surâme, qu'elle cherche sans le trouver. »

Les pensées de Nafai s'étaient arrêtées au fait qu'il y avait des rats et des anges dans son rêve. « C'est un rêve du Gardien ? demanda-t-il. Mais comment aurait-il pu savoir il y a cent ans

que Surâme allait rencontrer un obstacle aujourd'hui ?

— Nous pensons que les rêves du Gardien voyagent à la vitesse de la lumière, mais ce n'est qu'une supposition, dit Luet. Peut-être qu'elle… qu'il a des connaissances que nous ignorons. »

La légère hésitation de Luet était révélatrice et elle agaça Nafai : les femmes au courant de l'existence du Gardien avaient tendance à l'imaginer au féminin, comme elles voyaient Surâme, bien que tous se fussent mis d'accord pour employer le masculin, par simple souci d'économie de langage : les dialogues devenaient rapidement confus quand l'un parlait du Gardien de la Terre et l'autre de la Gardienne. Pour Surâme, le problème était moins grave, puisqu'il s'agissait d'un nom propre dont seul le pronom changeait. Mais les femmes persistaient à sentir le Gardien comme féminin, ce qui semblait vaguement cavalier à Nafai, peut-être simplement parce qu'il savait que Surâme était un ordinateur mais ignorait la nature du Gardien de la Terre. S'il s'agissait vraiment d'un dieu, ou d'un être semblable à un dieu, l'idée de lui imposer le féminin lui déplaisait.

« Peut-être que le Gardien nous observe, qu'il nous connaît très bien et qu'il cherche à nous réveiller – et à travers nous, Surâme.

— Surâme n'est pas endormi, rétorqua Nafai. On lui parle tout le temps grâce à l'Index.

— Je ne fais que te raconter ce que j'ai vu en rêve.

— Eh bien, demain matin, nous irons en parler à Issib et à Zdorab et nous verrons ce que l'Index peut nous apprendre là-dessus.

— Allons-y tout de suite. Dès maintenant.

— Tu veux les réveiller en pleine nuit ? Ils ont des enfants, voyons. Ce serait irresponsable.

— En pleine nuit, personne ne nous dérangera, répliqua Luet. Et l'aube est presque là. »

C'était exact ; les premières lueurs du jour éclairaient le ciel à travers le parchemin qui faisait office de vitre.

Zdorab s'éveilla aussitôt et ouvrit la porte avant même que Nafai et Luet l'aient atteinte. Shedemei apparut derrière lui et,

après avoir échangé quelques mots à voix basse avec ses amis, partit chercher Issib et Hushidh. Tous se retrouvèrent alors dans la case qui abritait l'Index. Luet raconta son rêve, et Zdorab et Issib entreprirent d'explorer l'Index en quête de réponses.

Tandis qu'ils attendaient en silence, Luet commença à s'impatienter. « Je ne sers à rien pour l'instant, dit-elle. Et les enfants vont avoir besoin de moi.

— Les miens aussi », ajouta Hushidh, et à contrecœur, Shedemei sortit avec elles, chacune regagnant son foyer. Quand il s'agissait d'explorer l'Index, Nafai ne servait pas non plus à grand-chose, il le savait bien ; c'étaient Issib et Zdorab qui se vouaient corps et âme à l'étude de la mémoire de Surâme et il ne pouvait rivaliser avec eux. Les femmes allaient lui en vouloir de présumer tacitement qu'il pouvait rester tandis que Luet devait s'en aller… mais c'était pourtant vrai : la vie quotidienne des enfants gravitait autour de Luet, toujours présente, alors que Nafai partait si souvent à la chasse que sa présence ou son absence n'avait qu'un faible impact sur leur existence. Non qu'ils y fussent indifférents – ils y attachaient au contraire beaucoup d'importance – mais cela ne modifiait pas le déroulement normal de la journée.

Nafai demeura donc dans la case de l'Index tandis que Zodya et Issya posaient leurs questions. Il les entendait murmurer et de temps en temps l'un d'eux l'interrogeait, mais en réalité, il ne leur était d'aucune utilité.

Il tendit la main par-dessus la table et posa les doigts contre l'Index. « Tu tournes en rond, c'est ça ? dit-il.

— Oui, répondit l'Index. Je m'en suis aperçu quand Luet a reçu son rêve du Gardien. Issib et Zodya travaillent à trouver la boucle.

— Elle doit se situer dans tes programmes d'origine ; si elle appartenait à ton auto-programmation, tu pourrais mettre la main dessus et la modifier pour en sortir.

— Oui, répéta l'Index. C'est ce qu'a aussitôt pensé Zdorab, et c'est cette voie que nous explorons.

— Il doit s'agir d'une boucle qui t'induit à croire que tu as découvert quelque chose alors que c'est faux, dit Nafai en se

rappelant le rêve de Luet.

— Oui », fit l'Index pour la troisième fois. Nafai crut sentir comme de l'impatience dans le ton, mais c'était impossible. « Issib a insisté sur ce point dès le début ; nous cherchons donc à découvrir un élément que je suis incapable de détecter moi-même. Ce n'est pas facile de fouiller ma mémoire à la recherche de ce que je ne reconnais pas. »

Nafai prit alors conscience qu'il ne faisait que relancer des idées que Zdorab et Issib avaient déjà formulées depuis longtemps ; en soupirant, il écarta la main de l'Index, se rencogna dans son siège et attendit. Il détestait rester simple spectateur des événements importants. C'est bien ce qu'Elemak m'a si souvent reproché, se dit-il avec hargne : il me faut être le héros de toutes les histoires auxquelles je participe. Que m'a-t-il dit, une fois ? Ah oui : que s'il ne m'en empêchait pas, je trouverais un jour le moyen d'être le seul personnage de son autobiographie. Voilà donc que je me prends pour un élément vital du processus visant à découvrir ce qui fait tourner Surâme en rond, en perdant son temps et le nôtre…

Le nôtre ? Est-ce une perte de temps de vivre dans la paix et l'abondance avec ma femme et mes enfants ? Puissé-je perdre ainsi le reste de ma vie, dans ce cas !

C'est comme certains gibiers : le pauvre Surâme parcourt des cercles, s'emmêle dans ses propres traces, foule interminablement la même piste sans s'en rendre compte.

Et à cette pensée, Nafai vit, comme s'il surplombait le terrain, comme s'il regardait une carte, le trajet qu'il avait suivi lors de sa dernière chasse ; son chemin se dessinait parmi les arbres, en cercles sinueux qui se coupaient, mais il n'abordait jamais deux fois un arbre selon le même angle, si bien qu'avant de voir la carte, il ne s'était douté de rien.

C'est ça qu'il faut à Surâme : il lui faut voir ses propres traces.

Il tendit la main, toucha l'Index et expliqua son idée à Surâme.

« Oui, dit l'Index, toujours avec sa patience exaspérante. Zdorab m'a déjà suggéré de rechercher dans mon passé récent d'éventuels comportements répétitifs. Malheureusement, c'est

le comportement des humains que je garde en mémoire, pas le mien. Je ne possède aucune donnée autobiographique, sauf dans la mesure où mes actions ont un effet sur l'humanité. Et apparemment, l'action qui induit cette boucle n'a pas d'influence directe sur l'homme – ou bien elle se produit à un niveau si rudimentaire que je n'en ai pas conscience. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas me remémorer mon propre passé. »

À nouveau dans une impasse, Nafai ne retira pourtant pas sa main de l'Index. À force de le toucher puis de s'en écarter, il risquait de gêner ses compagnons.

Gêner ses compagnons ? Non : il voulait simplement éviter qu'ils s'aperçoivent de l'inanité de sa contribution.

Il n'était pas encore bien réveillé ; le rêve de Luet l'avait tiré trop tôt du sommeil et, à rester là sans rien faire, il finissait par s'assoupir, il posa la tête sur son bras, les doigts toujours en contact avec l'Index.

Il revint à l'image où il se voyait d'en haut ; une carte se dessinait derrière lui à mesure qu'il marchait en cercles dans la forêt. Peut-être que c'est vrai, se dit-il en flottant aux franges du sommeil : peut-être que je me déplace en rond quand je chasse.

« Non, répondit l'Index. Sauf quand l'animal que tu traques se déplace lui-même en cercles. »

Et pourtant, c'est possible, répliqua Nafai en silence. Il m'arrive peut-être de tourner sans arrêt en faisant de grands cercles sur les traces d'un animal, sans jamais me rendre compte qu'il s'agit de mes propres traces. Je me chasse parfois moi-même, si ça se trouve ! Je découvre mes propres traces et je me dis : quelle bête énorme ! Elle nous nourrirait pendant une semaine ! Et je me mets à ma propre recherche et je ne me rattrape jamais, jusqu'au jour où je tombe sur mon propre corps, épuisé, affamé, que dis-je ? mourant, et dans ma folie je m'imagine détaché de mon corps et…

Je crois bien que je me suis endormi, dit-il intérieurement.

« Voici la carte de tous tes déplacements, lui transmit l'Index. Tu vas voir que tu ne tournes jamais en rond, sauf quand tu traques un animal. »

Dans l'esprit de Nafai, une carte apparut où l'on voyait clairement toute la région de Dostatok jusqu'aux montagnes et

même au-delà, et tous les trajets qu'il y avait effectués, il s'étonna en silence : Mais c'est que je suis allé partout !

Pourtant, au même instant, il vit que c'était faux. Il y avait une zone où aucune de ses chasses ne l'avait mené, une espèce de coin enfoncé dans les montagnes, tourné vers leur versant désertique et où ses pas n'allaient jamais.

Tu as une carte des trajets de chasse des autres ? demanda-t-il.

Presque aussitôt, une carte qu'il « sentit » celle d'Elemak se surimposa à la sienne, puis vinrent celles de Vas, d'Obring et des chasses en groupe. Elles se chevauchèrent jusqu'à former un maillage serré autour de Dostatok.

Sauf à l'endroit de cette zone dans les montagnes. Qu'y a-t-il dans ce secteur où ne passe aucun de nos trajets ?

« De quoi parles-tu ? » demanda l'Index.

Du blanc sur les cartes. Le secteur où personne n'est allé.

« Mais il n'y a pas de blanc », répondit l'Index.

Nafai se concentra sur l'espace en question en y portant toute son attention. Là ! cria-t-il dans sa tête.

« Tu me parles comme si tu montrais quelque chose, et je vois que tu focalises tes pensées sur quelque chose, mais tu n'indiques rien sur la carte. »

Est-ce qu'il pourrait se trouver là quelque chose qui te soit caché, même à toi ?

« Rien ne m'est caché sur Harmonie. »

Pourquoi nous as-tu fait venir à Dostatok ?

« Parce que j'ai préparé ce pays pour vous, pour que vous attendiez que je sois prêt. »

Prêt à quoi ?

« À ce que vous m'emmeniez avec vous sur Terre. »

Et pourquoi fallait-il que nous attendions ici, précisément ?

« Parce que c'était le site le plus proche où vous pouviez vous établir et survivre en attendant que je sois prêt. »

Le site le plus proche de quoi ?

« De vous-mêmes. De là où vous êtes. »

On tournait à nouveau en rond, Nafai s'en rendait compte. Il posa une autre question : Quand seras-tu prêt pour que nous t'emmenions sur Terre ? demanda-t-il.

« Quand je vous ferai venir », répondit l'Index.

Quand tu nous feras venir d'où, et pour aller où ?

« De Dostatok. »

Pour aller où ?

« Sur Terre. »

Pour Nafai, tout était clair : la zone vierge sur la carte, celle que l'Index ne voyait pas, ne pouvait pas nommer, c'était là qu'ils se rassembleraient pour s'envoler vers la Terre.

« Je connais les noms de toute la géographie d'Harmonie, dit l'Index. Je peux t'indiquer tous les noms que de tout temps les hommes ont donnés à tous les lieux de la planète. »

Alors, dis-moi le nom de celui-ci, le pressa Nafai en se concentrant à nouveau sur le blanc de la carte.

« Montre-le moi et je te le dirai. »

Par un simple effort de volonté, Nafai traça mentalement un cercle autour du secteur vierge.

« Vusadka », dit l'Index.

Vusadka. Nafai réfléchit ; cela sonnait ancien, mais ce n'était pas sans rappeler le terme désignant le premier pas hors d'une maison, il demanda à l'Index : Que signifie Vusadka ?

« C'est le nom de ce lieu. »

Depuis quand porte-t-il ce nom ?

« Les habitants de Raspyatny l'appelaient ainsi. »

Et d'où avaient-ils appris ce nom ?

« Il était très connu dans les cités des Étoiles et dans celles de Feu. »

Quelle est la plus ancienne référence à ce nom ?

« Quel nom ? »

Surâme ne pouvait pas avoir déjà oublié. Nafai avait dû retomber sur son blocage mémoriel. Il demanda : De quand date la plus ancienne référence à ce nom dans les cités de Feu ?

« De vingt millions d'années », répondit l'Index.

Existe-t-il une référence antérieure dans les cités des Étoiles ?

« Naturellement – elles sont beaucoup plus anciennes. Trente-neuf millions d'années. »

Le terme « Vusadka » signifiait-il quelque chose dans la langue qu'on parlait à l'époque ?

« Les langues d'Harmonie sont toutes apparentées entre elles », dit l'Index.

Il recommençait à répondre à côté de la question. Nafai tenta une autre approche de biais, qui lui fournirait peut-être le renseignement qu'il cherchait. Quel est le mot de la langue des cités des Étoiles datant de trente-neuf millions d'années qui ressemble le plus à Vusadka, autre que Vusadka lui-même ?

« Vuissashivat'h » répondit l'Index.

Et que signifiait ce mot ?

« Débarquer. »

Débarquer d'où ?

« D'un bateau. »

Pourquoi aurait-on donné à un lieu en pleine montagne un nom apparenté au verbe signifiant « débarquer d'un bateau » ? Y avait-il autrefois un rivage à cet endroit ?

« Ces montagnes sont très anciennes ; avant la fracture qui a ouvert la vallée des Feux, elles étaient déjà vieilles. » il n'y a donc jamais eu de rivage le long de la région de Vusadka ?

« Jamais, confirma l'Index, et cela depuis que les hommes ont débarqué de leurs vaisseaux stellaires sur la planète Harmonie. »

L'Index avait utilisé le verbe moderne pour « débarquer » en parlant des vaisseaux stellaires, et Nafai comprit aussitôt que Surâme avait fait de son mieux pour confirmer ce qu'il supposait déjà : que Vusadka était bien le site où les vaisseaux avaient atterri quarante millions d'années plus tôt et par conséquent celui où, s'il existait encore un vaisseau, on aurait le plus de chance de le trouver.

Une nouvelle idée jaillit soudain en lui : Et tu es là aussi, n'est-ce pas, Surâme ? Là où les vaisseaux ont atterri ? Toutes tes mémoires, tous tes processeurs y sont rassemblés et nulle part ailleurs.

« Où ça ? » demanda l'Index.

Nafai se redressa, tout à fait réveillé. Le raclement de son tabouret sur le plancher tira ses compagnons de leur rêverie. « Je vais à la recherche de Surâme, leur annonça-t-il.

— Nous le savons, dit Issib. Surâme nous a montré votre conversation.

— C'était très habile, ajouta Zdorab. Je n'aurais jamais pensé à interroger la carte des trajets de chasse. »

Nafai faillit ne pas leur avouer qu'il ne l'avait pas fait exprès : c'était bien agréable de passer pour quelqu'un d'ingénieux. Mais il s'aperçut qu'il commettrait alors une sorte de mensonge. « Je dormais à moitié, dit-il. Le truc de la carte, ce n'était qu'une idée bizarroïde qui m'est venue plus ou moins en rêvant. Surâme savait qu'il y avait des éléments en lui dont l'accès lui était normalement interdit, et il a compris qu'il pourrait me les communiquer grâce à la carte, c'est tout. Il a dû se duper lui-même pour arriver à m'en faire part. »

Issib éclata de rire. « D'accord, Nyef ! Tu n'as rien d'un génie, nous en convenons tous !

— Mais c'est vrai ! protesta Nafai. Je n'ai rien fait qu'écouter quand Surâme a trouvé le moyen de me parler malgré les barrières dressées dans son cerveau. Bon, si jamais on vous demande où je suis, dites que je suis allé chasser. Mais vous pouvez dire la vérité à Luet et à vos épouses, naturellement : je me suis mis en quête de Surâme. Les deux réponses seront exactes. »

Zdorab acquiesça d'un air entendu. « La paix règne entre nous depuis que nous sommes installés ici, parce que le pays est accueillant, qu'il y a de la place pour tous et que nous ne manquons de rien. Mais personne n'appréciera l'idée de déménager à nouveau, et certains moins encore que d'autres ; mieux vaut en effet remettre la nouvelle à plus tard, en attendant d'avoir de nouvelles informations sérieuses. »

Issib fit la grimace. « Je vois d'ici la bagarre en perspective. Je regrette presque le bonheur que nous avons connu si longtemps. La nouvelle va diviser notre communauté et je n'ose pas imaginer les dégâts qu'elle risque d'entraîner avant que tout le monde se calme. »

Nafai hocha la tête. « Ça ne se passera pas forcément comme ça. Surâme nous a tous embarqués dans cette expédition ? Eh bien, maintenant, c'est le Gardien de la Terre qui nous appelle tous à son tour, et voilà.

— L'appel concerne tout le monde, dit Zdorab, mais qui viendra ?

— Pour l'instant, répondit Nafai, moi, je m'en vais.

— N'oublie pas de prendre un arc et des flèches, intervint Issib. Au cas où tu tomberais sur notre dîner en cours de route. » Sous-entendu : Il s'agit d'étayer ton histoire de chasse.

C'était une bonne idée, de toute façon, et Nafai passa chez lui prendre ses armes.

« Et si tu n'en avais pas eu besoin, lui dit Luet, tu ne serais pas venu me dire au revoir ni m'expliquer ce que tu faisais, n'est-ce pas ? » Elle était visiblement irritée.

« Mais si, bien sûr !

— Non. Tu as sans doute déjà chargé tes deux acolytes de me dire où tu allais. »

Nafai haussa les épaules. « Quoi qu'il en soit, j'avais veillé à ce que tu sois au courant.

— Et pourtant, c'était mon rêve à moi, et celui de Chveya !

— Tu as fait le rêve, et alors ? Ça te donne un droit de regard sur ce qui en résulte ? demanda Nafai que l'agacement gagnait à son tour.

— Non, Nyef, répondit-elle avec un soupir impatient. J'ai fait ce rêve ce matin et j'aurais dû être associée à ce que tu entreprends à parts égales. Mais non : tu me traites comme une enfant.

— Ce n'est pas Chveya que j'ai demandé de prévenir, c'est toi. Par conséquent, je ne crois pas t'avoir traitée comme une enfant !

— Es-tu donc incapable de reconnaître que tu t'es conduit comme un babouin, Nafai ? Ne peux-tu reconnaître que tu m'as traitée comme si seuls les hommes comptaient dans notre communauté, comme si les femmes n'étaient rien, et t'excuser de m'avoir traitée ainsi ?

— Je ne me suis pas conduit comme un babouin ! J'ai agi comme un mâle de mon espèce. Ça ne me rend pas moins humain, ça me rend moins féminin ! Ne viens jamais me traiter d'animal parce que je ne me comporte pas selon les désirs d'une femme ! »

Nafai s'étonna de la colère qui perçait dans sa voix.

« Ainsi, c'en est à ce point dans notre propre maison, murmura Luet.

— Uniquement parce que tu l'as voulu ! Ne me traite plus jamais d'animal !

— Alors ne te conduis pas comme tel. Être civilisé, c'est transcender sa nature animale, pas s'y complaire, pas s'en glorifier. C'est en cela que tu m'as rappelé un babouin – parce que tu n'es pas civilisé si tu traites les femmes comme des objets qu'on peut bousculer à loisir. Tu ne seras civilisé que si tu nous traites en amies. »

Nafai s'était immobilisé près de la porte, et l'injustice des paroles de Luet le faisait bouillir ; non qu'elle ne dît pas la vérité, mais elle était mal fondée à la lui appliquer ainsi. « Quoi que tu en dises, je t'ai traitée en amie et en épouse, répondit-il. Je pensais que tu m'aimais assez pour que la propriété du rêve ne soit pas l'objet d'une rivalité entre nous !

— Ce n'est pas parce que tu t'es approprié les fruits de mon rêve que j'étais en colère.

— Ah bon ?

— Tu m'as blessée en ne partageant pas avec moi ceux de ton rêve à toi. Moi, je n'ai pas bondi du lit pour aller raconter mon rêve à Hushidh et Shedya, en les chargeant de t'en faire part après coup. »

Présentée ainsi, la colère de Luet devenait soudain compréhensible. « Ah, dit-il. Excuse-moi. »

Mais elle était toujours furieuse et les regrets tardifs de Nafai manquaient de conviction. « Va-t'en, fit Luet. Va chercher Surâme ! Va chercher les restes des anciens vaisseaux dans leur ancien site d'atterrissage ! Va et sois le seul héros de notre expédition ! Quand je me coucherai ce soir, tu tiendras sans doute la vedette dans mes rêves. J'espère que tu me réserves un rôle, même tout petit. Tenir ton manteau, par exemple ! »

Nafai faillit s'en aller pour fuir ces paroles cinglantes. Luet avait exactement répété le reproche qu'Elemak lui avait déjà adressé – et elle savait parfaitement à quel point il en avait souffert, parce qu'il s'en était depuis longtemps ouvert à elle. C'était cruel et injuste de sa part de s'en resservir aujourd'hui ! Entre tous, elle aurait dû le savoir, ce n'était pas le désir d'être un héros qui le poussait, mais sa passion de découvrir ce qui allait advenir, de déclencher la suite des événements. Si elle

l'aimait, elle aurait dû comprendre. Il faillit donc s'en aller, en laissant ces paroles amères l'accompagner tout le long de son trajet dans les montagnes.

Mais il préféra se rendre dans la chambre des enfants. Ils dormaient encore, sauf Chveya, réveillée peut-être par leur dispute à voix basse mais tendue. Nafai donna un baiser à chacun, en finissant par elle. « Je vais chercher l'endroit d'où viennent les meilleurs rêves, murmura-t-il pour ne pas déranger les autres enfants.

— Garde-moi une place dans tous les rêves », lui répondit-elle sur le même ton.

Il l'embrassa encore, puis retourna dans la cuisine, la pièce principale de la maison, où Luet remuait la bouillie d'avoine dans une marmite près du feu.

« Merci de m'avoir fait de la place dans tes rêves, lui dit-il. Tu es toujours la bienvenue dans les miens. » Il l'embrassa et, à son grand soulagement, elle lui rendit son baiser. Rien n'était réglé, mais ils avaient réaffirmé que même en colère l'un contre l'autre, ils s'aimaient toujours.

Cela suffit à Nafai pour se mettre en chemin le cœur plus léger.

Et il aurait bien besoin d'avoir le cœur en paix, parce qu'à l'évidence, Surâme protégeait la zone mystérieuse sans même en avoir conscience. Du moins le supposait-il, car quelque chose avait bien dû détourner tous les chasseurs de leur chemin pour les empêcher d'atteindre Vusadka, et il s'agissait à coup sûr de la capacité qu'avait Surâme de faire oublier aux gens les idées avec lesquelles il ne souhaitait pas les voir jouer. Pourtant, Surâme n'arrivait pas à voir cette zone, ni même ne s'en rendait compte. Cela signifiait sûrement que ses programmes de détournement s'appliquaient à lui-même ; il était donc peu probable que Surâme puisse les interrompre pour laisser Nafai passer. Bien au contraire : il allait devoir se battre pour entrer, de même qu'à Basilica, bien longtemps auparavant, il avait dû lutter en compagnie d'Issib pour franchir les barrières qui le séparaient de Surâme, pour concevoir des idées que Surâme interdisait. Avec cette différence qu'aujourd'hui, ce n'était plus pour leur liberté d'idées qu'il allait se battre, mais pour pénétrer

dans un lieu bien réel. Un lieu que Surâme lui-même ne voyait pas.

« Il faut que je te vainque, murmura-t-il tout en traversant les prairies au nord des maisons. Il faut que je franchisse tes barrières.

Quelles barrières ?

La tâche allait être difficile. La fatigue saisit Nafai rien que d'y penser. Et pas question de recourir à l'astuce pour contourner les obstacles, cette fois-ci : il allait devoir se frayer un chemin par la seule force brute de sa volonté. S'il le pouvait. S'il était assez fort.

Le crépuscule tombait et Nafai était au bord du désespoir. Après toute une journée de marche pour atteindre son but, il avait passé celle du lendemain à faire et refaire en vain les mêmes opérations. Il se plaçait à l'orée de la zone interdite et demandait à Surâme de lui montrer la carte de tous les chemins suivis par les chasseurs, sur laquelle il voyait clairement quelle direction suivre pour parvenir à Vusadka. Il indiquait même la direction d'une flèche ou d'un mot gratté dans la terre avec un bâton. Et puis, après s'être mis en route d'un pas assuré, il se retrouvait bientôt en-dehors de la zone « interdite », à une centaine de mètres de son inscription. S'il avait écrit « nord-est », ses pas le menaient plein ouest par rapport à son indication ; si sa flèche pointait à l'est, c'était au sud que sa marche aboutissait. Il était absolument incapable de franchir la barrière.

Il se répandait en invectives contre Surâme, mais les réponses qu'il en obtenait témoignaient que l'ordinateur oubliait instantanément ce qui se passait. « Je veux aller vers le sud-ouest en partant de ce point, disait Nafai. Aide-moi. » Et il se retrouvait loin au nord, tandis que Surâme déclarait : *Tu ne m'as pas écouté. Je te disais d'aller vers le sud-ouest, mais tu n'écoutais pas.*

Maintenant, le soleil était couché et le ciel s'assombrissait rapidement. L'idée de rentrer à Dostatok le lendemain sur un échec complet révulsait Nafai.

Je ne comprends pas ce que tu cherches à faire.

J’essaye de te trouver.

Mais je suis là.

Je sais où tu es. Mais je ne peux pas t’atteindre.

Je ne t’en empêche pas.

C’était vrai, Nafai le savait bien. Peut-être n’était-ce même pas Surâme qui agissait. Si l’on avait pu le doter du pouvoir d’enrayer l’esprit des hommes, de les détourner de certains de leurs projets, les premiers humains d’Harmonie n’auraient-ils pas pu aussi installer un autre système de protection pour défendre cette zone ? Une protection qui échappait au contrôle de Surâme – voire qui tenait Surâme lui-même à l’écart ?

Montre-moi tous les trajets que j’ai suivis aujourd’hui, demanda Nafai en silence. Fais-les moi voir par terre autour de moi.

Il les vit sous forme de traces faiblement chatoyantes qui se fondirent en filaments. Elles apparaissaient les unes après les autres et se dirigeaient droit vers le centre du cercle qui délimitait Vusadka. Puis elles s’arrêtaient, toutes, et reprenaient non loin de là au nord ou au sud et longeaient la barrière invisible.

Nafai fut frappé de la netteté de la frontière. Il ne devait pas la franchir de plus d’un mètre ou deux avant d’être détourné. Il pouvait même tracer une ligne marquant la lisière exacte de la vision de Surâme. Et dans la mesure du possible, c’est ce qu’il fit. Durant la dernière demi-heure de jour, il délimita la barrière à l’aide d’un bâton, en traçant une ligne ou en creusant une tranchée peu profonde, mais longue de plusieurs centaines de mètres.

Tandis qu’il marquait la frontière de son impuissance, il entendait au loin les hurlements des babouins qui s’appelaient, à demi endormis, en regagnant leurs dortoirs dans les falaises. Ce n’est qu’après avoir terminé, une fois la nuit tombée et les babouins revenus au silence, qu’il prit conscience d’une singularité : certains de leurs cris avaient commencé à l’extérieur de la frontière, mais ils s’étaient tous achevés à l’intérieur, sans erreur possible.

Naturellement. La limite est infranchissable aux humains, mais les animaux n’ont pas subi d’altération destinée à les

rendre sensibles à ce genre de défense. Donc les babouins la franchissent sans difficulté.

Si seulement j'étais un babouin !

Il entendit presque la voix d'Issib lui murmurer : « Et qui te dit que tu n'en es pas un ? »

Il trouva un parterre d'herbe sur une vague éminence et s'y roula en boule. La nuit était claire, sans grand risque de pluie, et si l'air se rafraîchissait plus qu'à Dostatok – Nafai s'était approché du désert, où l'atmosphère est considérablement plus sèche – il dormirait néanmoins confortablement.

Confortablement, mais le sommeil ne serait pas facile à trouver.

Il rêva, naturellement, mais sans parvenir à savoir si ses songes avaient un sens ou s'ils résultaient simplement d'un sommeil léger qui lui permettait de mieux se rappeler les rêves ordinaires de la nuit. Mais dans l'un au moins, il se vit en compagnie de Yobar ; le babouin le guidait dans un labyrinthe de pierre. Arrivant devant un trou étroit dans les rochers, Yobar se baissa et se faufila sans mal. Mais Nafai s'arrêta en se disant : Je suis trop grand pour passer là-dedans. Ce n'était pas vrai, évidemment ; il voyait bien que le trou n'était pas aussi petit. Mais il n'arrivait pas à envisager de s'accroupir et de s'y enfoncer en se tortillant. Il était obnubilé par l'idée de franchir le trou debout.

Yobar revint par le même chemin et lui toucha la main. Et soudain, Nafai rapetissa et se transforma en babouin. Il n'eut alors aucune difficulté à franchir le trou ; une fois de l'autre côté, il retrouva aussitôt sa taille humaine. Quand il se retourna vers l'orifice, celui-ci aussi avait changé : il avait à présent la taille d'un homme et Nafai pouvait le traverser debout.

Le matin venu, Nafai estima que de tous, c'était le rêve le plus prometteur. Allongé dans la brise d'avant l'aube qui le faisait frissonner, il chercha un moyen d'utiliser ce que lui apprenait le songe. Il reflétait manifestement son idée que les babouins pouvaient franchir sans mal la barrière, tandis que lui, l'humain, en était incapable. S'il se transformait en babouin, il parviendrait évidemment à passer de l'autre côté. Mais c'était précisément le vœu qu'il avait formulé la veille et il était peu

probable qu'un vœu lui apporte quoi que ce soit d'utile.

Dans le rêve, réfléchit Nafai, le trou me semblait trop petit pour me laisser passer ; pourtant j'aurais pu le franchir facilement, car il avait en fait la taille d'un homme. L'obstacle n'était donc que dans mon esprit – et c'est valable aussi pour la barrière présente. Plus je veux la traverser, plus elle me repousse. Dans ce cas, c'est peut-être mon intention de traverser qui me refoule ?

Non, c'est ridicule. Cette barrière a sûrement été conçue pour écarter même les gens qui ne sont pas au courant de son existence. Les chasseurs en maraude, les explorateurs, les colons, les marchands, tous ceux qui risquent de s'approcher sans le vouloir de Vusadka, la barrière les en détourne.

Mais alors, il suffirait d'une suggestion minime pour empêcher quelqu'un de pas très résolu de se diriger vers Vusadka ; la personne ne s'apercevrait même pas qu'on l'oblige à bifurquer. Après tout, l'un de nous a-t-il jamais remarqué que nous évitions cette zone, au cours de toutes les années où nous avons chassé autour de Dostatok ? À l'origine, les trajets que nous suivions ne délimitaient pas une frontière claire et nette comme celle que je trace aujourd'hui. Et nos chemins d'ailleurs ne bifurquaient pas si brusquement que ça… nous nous détournions peu à peu parce que nous avions perdu la piste du gibier, ou pour une raison similaire. Par conséquent, la puissance de la barrière doit croître à la mesure de mon intention de la franchir ; et si par un moyen quelconque je m'arrangeais pour la traverser sans le faire exprès, l'opposition de la barrière serait beaucoup plus faible.

Mais comment pénétrer par accident dans une zone où je sais parfaitement que je dois aller ?

Et sur cette réflexion, son plan lui apparut tout prêt ; mais il n'osa pas l'approfondir de peur qu'il ne déclenche la barrière et n'échoue avant même d'être mis à exécution. Il se focalisa au contraire sur une toute autre intention : il devait chasser, rapporter de la viande pour nourrir les enfants. Lui, en tout cas, il avait faim, et s'il avait faim, les petits devaient être carrément affamés. Mais les petits auxquels il pensait, c'étaient les jeunes babouins ; il se rappela ceux de la vallée de Mebbekew et sentit

qu'il lui incombait de leur rapporter de la viande – comme Yobar avait fouillé les ordures pour trouver de quoi manger, afin de séduire les femelles et de fortifier les jeunes.

Il se mit donc en route sans orientation précise, sans se diriger spécialement vers Vusadka, jusqu'à ce qu'il tombe sur les boulettes de régurgitation d'un lièvre. Alors il le suivit à la trace une heure durant avant d'arriver à le transpercer d'une flèche.

Naturellement, l'animal n'était pas mort – une flèche tuait rarement du premier coup, et Nafai achevait d'habitude sa proie au couteau. Mais cette fois, il prit la bête vivante ; elle était terrifiée et poussait de petits cris plaintifs ; il lui arracha la flèche de l'arrière-train et l'emporta en la tenant par les oreilles. Les cris qu'elle émettait lui facilitaient la tâche : un animal vivant mais blessé intéresserait davantage les babouins. Il fallait qu'il les trouve.

Cela ne présenta pas de difficulté ; les babouins redoutent peu d'animaux, et ceux qu'ils craignent, ils s'en protègent en restant sur le qui-vive et en s'avertissant mutuellement. Ils ne s'efforçaient donc nullement de passer inaperçus. Nafai les trouva en train de chercher à manger au creux d'une longue vallée orientée est-ouest, avec une rivière qui coulait au milieu. Ils levèrent les yeux à son arrivée. Sans le moindre signe de panique – il se trouvait encore à bonne distance – ils regardèrent le lièvre avec une grande curiosité.

Nafai s'approcha. Les babouins commencèrent à s'agiter – les mâles s'appuyèrent sur les phalanges de leurs pattes antérieures en protestant contre cette intrusion, et Nafai ressentit une profonde répugnance à s'avancer davantage.

Mais il faut que je m'approche pour leur donner la viande.

Il fit donc quelques pas, le lièvre tendu devant lui. Il ignorait évidemment comment ils allaient réagir à cette offrande ; ils pouvaient la considérer comme le signe que Nafai était un tueur, ou au contraire comme la preuve qu'il avait déjà abattu sa proie et qu'ils ne risquaient donc rien. Mais certains devaient bien voir dans le lièvre un mets dont se repaître. Les babouins n'étaient pas les meilleurs chasseurs du monde, mais ils adoraient la viande et ce lièvre glapissant devait leur sembler appétissant.

Nafai s'approchait lentement, et à chaque pas il sentait croître en lui une résistance. Mais il voyait aussi que de plus en plus de babouins – des jeunes mâles, surtout – l'examinaient en alternance avec le lièvre. Il les aida à se concentrer sur la proie en détournant les yeux – il ne ferait que les provoquer et les effrayer s'il croisait leurs regards, il le savait.

Ils reculaient devant lui, mais sans aller bien loin. Comme il s'y était attendu, leur tendance naturelle les poussait à battre en retraite vers les falaises où ils dormaient. Il les suivit, sans cesser de se répéter : Ce n'est pas une bonne idée ; ils n'ont pas besoin de cette viande. Mais il fit taire ces pensées en s'évertuant à se concentrer sur une seule : Les mères ont besoin de protéines, les petits en ont besoin dans leur lait. Il faut que je leur donne cette viande.

C'est impossible ! C'est stupide ! Tu ferais mieux de laisser tomber ce lièvre et de t'en aller.

Mais dans ce cas, le lièvre reviendra aux mâles les plus forts et les femelles n'en auront pas une miette. J'ignore comment, mais il faut que je le leur apporte tout près, pour que les jeunes en profitent. C'est mon travail, chasseur de la tribu, de ramener de quoi manger. Je dois les nourrir. Rien ne doit m'empêcher d'arriver jusqu'à eux.

Combien de temps cela lui prit-il ? Il éprouvait le plus grand mal à concentrer son esprit sur sa tâche. Plusieurs fois, il eut l'impression qu'il venait de se réveiller, même s'il ne dormait pas, il le savait bien ; alors il se secouait et reprenait sa marche opiniâtre en direction des femelles qui se regroupaient toujours davantage vers les falaises.

Il faut que je passe derrière elles, entre elles et les falaises, se dit-il. Il faut que j'aille de leur côté.

Il obliqua vers le nord sans jamais perdre les femelles de vue. Et vers midi, il parvint enfin à sa destination – entre les babouins et leurs falaises. Le lièvre avait fini par se taire – mais sa mort ne dérangerait pas les babouins, puisqu'il était vivant au départ ; d'ailleurs, ils n'étaient guère pointilleux du moment que la viande était tiède. Aussi Nafai jeta-t-il le cadavre en visant droit le groupe de femelles.

Ce fut un pandémonium immédiat, mais tout se déroula

comme Nafai l'avait prévu. Certains jeunes mâles se précipitèrent dans la mêlée pour s'emparer du lièvre, mais les plus vieux firent front devant Nafai, qui semblait, pour l'instant du moins, représenter une menace. Le lièvre resta donc parmi les femelles, qui repoussèrent sans difficulté les jeunes mâles. L'animal n'était pas si mort que ça, finalement : il se remit à couiner quand les femelles dominantes le déchirèrent à belles dents en dévorant ce qui leur tombait sous les crocs. Les babouins ne se donnent pas la peine de tuer leur proie avant de la manger, ce qui avait gêné Nafai au début de leur cohabitation au désert, mais il s'y était fait et se réjouissait aujourd'hui de voir son plan réussir et les femelles profiter seules de la viande.

Les mâles commencèrent à se rendre compte qu'ils étaient en train de rater le festin et leur agitation s'accrut ; alors, Nafai recula peu à peu vers les falaises ; quand il fut enfin assez éloigné, les mâles foncèrent dans la mêlée en dispersant les femelles et se mirent à se battre pour récupérer quelques miettes du lièvre. Certains réussirent à s'emparer de gros morceaux, mais Nafai le savait, les femelles avaient eu plus que leur part habituelle de gibier. Il était satisfait.

À présent, toutefois, mieux valait qu'il s'éloigne le plus possible des babouins, qu'il s'en aille très loin dans la vallée ; à la vérité, le mieux serait qu'une fois là-bas, il trouve une proie à rapporter à la tribu.

Mais peu à peu, alors qu'il s'écartait des babouins, il s'aperçut que la résistance qu'il ressentait jusque-là devenait de plus en plus facile à combattre. Audacieusement, il s'autorisa à se rappeler le vrai motif de sa venue. Aussitôt, sa répugnance à avancer lui revint – c'était pratiquement de la panique – mais il ne perdit pas le contrôle de lui-même. Comme il l'avait espéré, c'était à la frontière que la barrière était la plus puissante. Il pouvait résister à ce niveau d'interférence, proche de celui qu'il avait affronté à Basilica quand, avec Issib, il cherchait à forcer les défenses de Surâme et à entretenir des pensées interdites.

À moins que je ne me sente plus à l'aise parce que la barrière m'a déjà repoussé de l'autre côté de la frontière, sans que je me rende compte de ma défaite.

« Suis-je dedans ou dehors ? » murmura-t-il à Surâme.

Pas de réponse.

Un frisson de peur le traversa. La zone était invisible à Surâme… Et si, en franchissant la frontière, il disparaissait purement et simplement aux yeux de Surâme ?

Une idée lui vint soudain : c'était peut-être précisément pour cela que la force de résistance était moindre, à présent. Sans que Surâme en ait conscience, sa puissance se combinait à celle de la barrière… à la périphérie. Mais à l'intérieur de la zone, où Surâme n'avait pas accès, la barrière ne pouvait plus compter que sur son propre pouvoir répulsif, et voilà pourquoi Nafai parvenait à y résister.

C'était logique, aussi poursuivit-il son chemin en direction de l'est, vers le cœur de Vusadka.

Mais n'était-ce pas plutôt vers le nord qu'il marchait ? Car soudain, comme il franchissait le sommet d'une colline, il vit s'étendre devant lui un paysage complètement aride. On aurait dit qu'un mur invisible se dressait à cinquante mètres de là. D'un côté, c'était le pays verdoyant de Dostatok, et de l'autre, le désert absolu – le désert le plus sec, le plus mort que Nafai eût jamais vu. Il n'y avait pas un oiseau, pas un lézard, pas une herbe, rien de vivant derrière la ligne immatérielle.

C'était trop artificiel. Ce phénomène indiquait sans doute l'existence d'une nouvelle barrière, d'une autre frontière d'un type différent, qui excluait toute forme de vie, qui tuait peut-être tout ce qui la franchissait. Fallait-il que Nafai la traverse ?

« Y a-t-il une entrée quelque part ? » demanda-t-il à Surâme.

Pas de réponse.

Il s'avança prudemment vers la barrière. Quand il en fut tout près, il tendit une main.

La frontière était peut-être invisible, mais pas intangible. Il appuya la main dessus et la sentit glisser sous sa paume, comme si elle était légèrement visqueuse et en mouvement constant. Mais en un sens, cette matérialité avait quelque chose de rassurant : si la barrière empêchait les êtres vivants de passer, peut-être ne possédait-elle pas de mécanisme destiné à les tuer ?

Puis-je la franchir ? Si les humains ne peuvent pas dépasser cette limite, à quoi sert de placer une barrière mentale si loin

avant ? Bien sûr, c'était peut-être simplement une façon d'empêcher les hommes de voir cette frontière nette et d'en faire naître une légende qui, trop répandue, attirerait malencontreusement l'attention sur cette zone. Mais il était tout aussi possible, du moins Nafai le supposait, que la barrière répulsive fût destinée à écarter les humains parce qu'un homme résolu pouvait fort bien franchir la barrière matérielle. Une clôture extérieure pour les humains et une autre, intérieure, pour les animaux. Logique.

Naturellement, n'était pas forcément exact ce qui semblait logique à Nafai. Il envisagea même un instant de retourner à Dostatok raconter à ses compagnons ce qu'il avait découvert, afin qu'ils explorent l'Index en quête d'un moyen de franchir la barrière.

Mais après tout, cette idée de rentrer à Dostatok était peut-être le signe que la barrière agissait sur son esprit et tentait de le pousser à trouver des prétextes pour s'en aller. Et peut-être aussi possédait-elle une sorte d'intelligence, la capacité d'apprendre, auquel cas elle ne se laisserait plus berner : la prochaine fois, l'astuce qui consistait à se concentrer sur le besoin urgent de trouver à manger pour les babouins en oblitérant le but véritable, le franchissement de la barrière, cette astuce-là ne marcherait plus. Non, seul il était, et seul il devait prendre une décision.

Tu vas te faire tuer.

Qu'était-ce donc ? Surâme qui lui parlait à l'esprit ? Ou bien la barrière ? Ou encore sa propre peur ? Quelle qu'en fût la source, cette crainte n'avait rien d'irrationnel, il le savait. Au-delà de la clôture, rien ne vivait ; il devait bien y avoir une raison à cela. Pourquoi se croire l'exception, le seul être vivant à pouvoir traverser indemne ? Après tout, quand la barrière avait été installée, il devait se trouver des plantes de part et d'autre, et même si elle était infranchissable, la vie aurait dû se maintenir des deux côtés. Quarante millions d'années d'évolution auraient éventuellement rendu la flore et la faune très différentes de chaque côté, mais la vie aurait dû se perpétuer. L'isolement seul ne pouvait réduire toute vie à néant avec une perfection aussi brutale.

Tu vas te faire tuer.

Peut-être, répondit Nafai avec défi. Peut-être que je mourrai. Mais Surâme nous a conduits ici dans un but précis : nous ramener sur Terre. Même impuissant à désigner franchement Vusadka, ou à en parler aux humains en tout cas, c'est quand même forcément à cause de Vusadka qu'il nous a guidés jusqu'ici, tout près. Alors, d'une façon ou d'une autre, il faut que nous franchissions cette barrière.

Oui, mais ici, il n'y a pas de « nous ». Il n'y a que moi. Et si je n'arrive pas à passer, il est bien possible que personne ne revienne jamais. Si j'échoue, très bien, on essayera de trouver un autre moyen d'entrer. Et si je réussis à franchir la barrière et que quelque chose me tue de l'autre côté, eh bien, au moins, les autres sauront en ne me voyant pas revenir qu'ils doivent faire attention en cherchant à pénétrer dans cette zone.

En ne me voyant pas revenir…

Il pensa à ses enfants – Chveya, taciturne et douée ; Jatva, sage et bienveillant ; Motiga, espiègle ; Izuchaya, vive, éveillée ; et les petits jumeaux, Serp et Spel. Puis-je les laisser orphelins ?

Oui, s'il le faut. Oui, parce qu'ils auront Luet pour mère, Shuya et Issya qui l'aideront, de même que Père et Mère. Je les abandonnerai s'il le faut, parce que cela vaut mieux que de revenir auprès d'eux en ayant renoncé au but de notre existence, sans autre raison que la peur de ma propre mort.

Il poussa sur la barrière. Apparemment, elle ne cédait pas sous sa main. Plus il appuyait, plus elle semblait glisser sous la pression. Pourtant, malgré cette sensation, sa main ne se déplaçait ni à droite ni à gauche, non plus que vers le haut ou vers le bas. De fait, l'adhérence paraissait presque parfaite : en poussant vers l'intérieur, il était incapable de mouvoir en même temps sa main sur la surface, même si cette surface donnait l'impression affolante de glisser dans tous les sens.

Il se recula, ramassa une pierre et la lança en chandelle vers la barrière. Elle heurta le mur invisible, y demeura collée un instant, puis se mit à tomber lentement vers le sol.

Soudain, Nafai comprit : Ce truc-là n'a rien d'un mur, si c'est capable de bloquer une pierre avant de la laisser redescendre si lentement. Qui sait s'il ne perçoit pas la nature de ce qui l'a

heurté et s'il ne réagit pas différemment selon qu'il s'agit d'une pierre ou, disons, d'un oiseau ?

Nafai arracha une motte d'herbe et constata avec satisfaction qu'elle renfermait plusieurs larves et un ver de terre. Il la jeta vers la barrière.

Cette fois encore, elle y resta collée un instant, puis se mit à glisser vers le bas. Mais tout ne descendit pas à la même vitesse : la terre tomba la première, nettement séparée des racines. Ensuite, ce fut le tour de la matière végétale, qui ne laissa sur la barrière que les larves et le ver de terre. Enfin, eux aussi se mirent à glisser vers le sol.

La clôture est capable de faire la distinction entre les éléments qui la touchent, se dit Nafai. Elle fait la différence entre l'inerte et le vivant, entre le végétal et l'animal. Pourquoi pas entre l'humain et le non-humain ?

Il regarda ses vêtements. Qu'est-ce que la barrière en penserait ? Il ignorait comment elle percevait la nature de ce qui la heurtait ; peut-être sentirait-elle qu'il était humain avant même qu'il ne la touche. Mais il existait une petite chance que ses vêtements camouflent un peu sa nature. Naturellement, il n'avait aucun moyen de savoir si c'était bénéfique ou non.

Il ramassa une nouvelle pierre ; cette fois, il ne la lança pas en douceur, mais de toutes ses forces. Comme la précédente, elle resta collée sur la clôture.

Non : pas dessus, mais dedans ! En appuyant ses mains, Nafai constata que la pierre qui commençait à descendre s'était enfoncée, enchâssée dans la barrière.

Il tira sa fronde de sa ceinture, plaça un caillou dans la poche, le fit tournoyer énergiquement et le projeta à toute vitesse sur la barrière, il s'y colla et, l'espace d'un instant, Nafai crut qu'il allait se comporter comme les deux précédents.

Non : le caillou resta une seconde immobile, puis tomba de la barrière, mais de l'autre côté !

Il était passé ! L'élan avait été suffisant et il était passé ! La barrière l'avait tellement ralenti que l'entreprise avait failli échouer, mais il avait conservé juste ce qu'il fallait de vitesse pour traverser. Le seul problème, c'est que Nafai ne voyait pas comment se projeter contre la barrière avec une force

comparable – même de moitié – à celle de la pierre. Et en admettant qu'il y arrive, l'impact risquerait de le tuer.

Mais peut-être la barrière obéit-elle à des règles différentes quand il s'agit d'humains. Si j'essaye avec assez de force, elle me laissera peut-être passer.

Ben voyons, c'est évident ! Tout le système est conçu pour empêcher les humains d'entrer, donc il va te laisser passer, toi, naturellement ! Crétin !

Nafai s'adossa à la barrière pour réfléchir. À sa surprise, au bout d'un instant, elle commença à le faire glisser vers le bas. Ou plutôt, elle faisait glisser ses vêtements, et lui avec. Elle n'avait rien fait de tel avec ses mains. Quand il l'avait touchée à mains nues, il ne les avait pas senties se déplacer.

Non sans mal, il se décolla du mur invisible. La clôture s'accrochait à ses vêtements comme elle avait retenu les pierres, la terre, l'herbe, les larves et le ver. Il existe bien des règles différentes pour les humains, songea Nafai. Ce mur fait la distinction entre moi et mes vêtements.

Pris d'une impulsion subite, il enleva sa tunique, mettant ses bras à nu. Puis, de toutes ses forces, il lança son poing contre la barrière. Il eut l'impression de frapper un mur de brique – mais sa main passa au travers.

Elle avait franchi l'obstacle ! Son poing se trouvait de l'autre côté de la clôture, comme la dernière pierre qu'il avait jetée. Et son bras ne lui transmettait aucune sensation anormale ; il ouvrit le poing, agita les doigts et s'il faisait peut-être un peu plus frais de l'autre côté, il ne ressentait aucune douleur, aucune déformation, aucune anomalie manifeste.

Puis-je suivre ma main de l'autre côté du mur ?

Il poussa sur son bras et parvint à l'enfoncer lentement jusqu'à l'épaule. Mais quand sa poitrine toucha la barrière, il se retrouva bloqué ; il se tourna pour trouver un meilleur angle de pénétration, sa tête entra en contact avec la barrière et il ne put continuer.

Et si j'étais coincé pour toujours – moitié d'un côté, moitié de l'autre ?

Pris de peur, il recula ; son bras suivit sans difficulté. Il sentait bien une vague résistance, mais aucune douleur et rien

n'accrochait sa peau pour le retenir. Quelques secondes plus tard, il était libre.

Il se palpa le bras et la main qu'il venait de dégager et ne leur trouva rien d'anormal. Quel que fût le principe qui empêchait la vie de se développer de l'autre côté, il ne l'avait pas tué, pas encore, du moins ; si c'était un poison, il n'avait pas d'effet immédiat ; en tout cas, la barrière n'était pas en cause.

Il repassa mentalement les règles qu'il avait apprises pour traverser le mur. La peau devait être nue ; il fallait frapper la barrière avec une certaine force ; et s'il voulait passer tout entier, son corps devait la heurter d'un bloc.

Il se déshabilla complètement, plia ses vêtements et les posa sur son arc et ses flèches ; puis il entassa quelques pierres par-dessus afin que le vent ne les emporte pas et fit le vœu d'en retrouver l'usage.

Il envisagea un instant de se jeter de face contre le mur, mais l'idée ne lui souriait pas : en y projetant le poing, il avait eu l'impression de frapper un mur et il n'avait pas envie de réitérer l'expérience avec le visage ni avec le bas-ventre. Certes, de dos, ce ne serait pas non plus un plaisir, mais de deux maux, c'était encore le moindre.

Il longea la barrière jusqu'à une butte aux versants escarpés qu'il escalada ; au sommet, il prit plusieurs inspirations profondes, murmura un adieu à sa famille et se jeta dans la pente en courant. Au bout d'un moment, il perdit la maîtrise de sa course, mais, à l'approche de la muraille, il planta un talon en terre afin d'imprimer à son corps une rotation qui devait le précipiter à plat dos contre la barrière, il y parvint, mais pas à plat. Ses fesses franchirent l'obstacle en premier, puis, en ralentissant, ses cuisses et son torse jusqu'aux épaules. Ses bras et sa tête restèrent à l'extérieur de la clôture pendant que ses pieds, finissant de traverser, tombaient brusquement de l'autre côté. Il eut mal aux talons, mais c'était le cadet de ses soucis : il était coincé, le corps à l'intérieur de la barrière, les bras et la tête dehors.

Il faut que je ressorte, se dit-il, et que je recommence.

Trop tard. Durant les dernières secondes qu'il fallut à son corps pour perdre toute énergie cinétique, ses épaules avaient

franchi le mur. Il était bloqué comme la fois précédente, incapable d'obliger son corps à suivre ses bras. Mais la différence majeure, cette fois, c'est que sa tête se trouvait à l'extérieur de la barrière et que son menton et ses oreilles semblaient peu disposés à passer à l'intérieur. Pis, il n'arrivait même pas à tirer ses bras vers lui : pour cela, il lui aurait fallu peser de tout son corps et son menton qui accrochait la barrière l'en empêchait.

On n'a jamais dû inventer une façon plus débile de mourir, se dit Nafai.

Une seconde ; il faut que j'essaye de me rappeler mes cours de géométrie, pensa-t-il, et d'anatomie aussi. Ma mâchoire fait peut-être un angle trop aigu avec mon cou pour que ça passe, mais au sommet de mon crâne, il y a une courbe lisse et continue. Alors, si je pousse le menton en avant tout en tirant la tête vers l'arrière… en espérant ne pas m'arracher les oreilles au passage… mais bon, elles peuvent se rabattre, non ?

Lentement, laborieusement, il renversa la tête et la sentit s'enfoncer dans le mur. Ça marche, se dit-il. Ensuite, les bras, ce ne sera qu'un jeu d'enfant.

Soudain, sa tête fut de l'autre côté, visage compris. Seuls ses bras saillaient encore à l'extérieur.

Il avait pensé les retirer tout de suite après un bref instant de repos, mais tandis qu'il récupérait en haletant, il s'aperçut que son besoin d'air ne faisait qu'augmenter et devenait même critique. Il suffoquait alors qu'il aspirait à grands traits l'atmosphère aux étranges odeurs qui l'entourait.

Une atmosphère curieusement parfumée, sèche et fraîche, qui ne fournissait pas d'oxygène… En même temps que l'envahissait la terreur de l'asphyxie, son esprit rationnel comprit ce dont il aurait dû se douter depuis le début : si rien ne vivait de ce côté de la barrière, c'est parce qu'on n'y trouvait pas trace d'oxygène. Cette zone était conçue pour éliminer toute décomposition – qui, pour sa plus grande part, la plus rapide en tout cas, dépend de la présence d'oxygène, ou d'oxygène et d'hydrogène unis pour former de l'eau. La vie y était impossible ; donc il n'y avait pas de microbes, agents de décomposition, pas d'eau sous aucune forme, vapeur, glace ou

liquide, pas d'oxydation des métaux. Et si l'atmosphère était également inapte à entretenir les formes de vie anaérobies, il ne restait plus grand-chose dans les limites de la barrière pour alimenter la corruption, à part la lumière solaire, les radiations cosmiques et la désintégration atomique. Cette clôture avait été mise en place pour conserver intact quarante millions d'années durant tout ce qui se trouvait dans son périmètre.

Cette soudaine compréhension de la fonction de la barrière n'apporta aucun réconfort à Nafai, car ce n'était pas son esprit rationnel qui était aux commandes, pour l'instant. À peine se fut-il aperçu qu'il ne parvenait pas à respirer que ses mains, toujours coincées dans la clôture, se mirent à griffer dans le vide pour lui faire traverser le mur dans l'autre sens. Mais il se retrouvait exactement dans la même situation qu'avant, à l'extérieur, où un seul de ses bras avait franchi la barrière, il pouvait enfoncer les bras dans la barrière, mais quand sa figure et sa poitrine entraient en contact avec elle, il était bloqué, il touchait l'air respirable de l'extérieur avec les mains, mais c'était tout.

Fou de terreur, il se cogna la tête contre la barrière, mais même en prenant appui sur ses bras et malgré l'horreur qui décuplait sa vigueur, il n'avait pas assez de force pour enfoncer son visage à travers. Il allait mourir, pourtant il continuait à marteler la muraille du front, sans cesse, toujours plus fort.

Ce fut peut-être le dernier coup qui l'étourdit, à moins que le manque d'oxygène ne l'eût affaibli ou qu'il n'eût tout simplement perdu l'équilibre. Toujours est-il qu'il tomba en arrière, ralenti dans sa chute par la résistance de la barrière sur ses bras qui coulissaient dans le mur invisible.

Eh bien, tant mieux, se dit Nafai. En me débrouillant pour monter la pente, je peux la dévaler jusqu'à la barrière et traverser dans l'autre sens, de face, cette fois-ci. Mais en même temps qu'il réfléchissait à ce plan, il savait que cela ne marcherait pas. Il avait déjà passé trop de temps à trop d'efforts, il avait consommé trop d'oxygène de son organisme ; il ne parviendrait pas à faire l'ascension d'une butte, puis à en descendre en courant avant de perdre connaissance.

Ses mains sortirent du mur et il tomba à la renverse sur le sol

caillouteux.

Le choc dut être violent, car il eut l'impression d'entendre le coup de tonnerre le plus long et le plus fort de toute sa vie. Et puis un vent furieux se déchaîna sur lui, le souleva, le roula, le tordit en tous sens.

Soudain, haletant dans le vent, il s'aperçut que, par un miracle incompréhensible, il pouvait à nouveau respirer. Il aspirait de l'oxygène. Il recevait aussi de multiples meurtrissures dans les bourrasques qui le jetaient de-ci de-là sur les pierres. Et sur l'herbe.

Sur l'herbe.

Le vent s'était apaisé et seules quelques rafales soufflaient encore ; Nafai ouvrit les yeux. Il avait été roulé violemment sur une cinquantaine de mètres. Il lui fallut un moment pour s'orienter, mais enfin, étendu sur l'herbe, il comprit qu'il se trouvait à l'extérieur de la barrière. Ce vent constituait-il un autre mécanisme de défense destiné à rejeter les intrus de l'autre côté du mur ? Les éraflures et les bleus qui lui couvraient le corps suffisaient à soutenir cette interprétation. Quelques tourbillons de poussière étaient encore visibles loin à l'intérieur de la zone morte.

Il se releva et se dirigea vers la barrière. Il voulut la toucher : elle n'était plus là. La barrière avait disparu.

Telle était donc l'origine du vent. Deux atmosphères séparées depuis quarante millions d'années s'étaient soudain recombinées, et les pressions ne devaient pas être égales de part et d'autre. L'effet avait été celui d'un ballon qui éclate et Nafai s'était fait balayer.

Mais pourquoi la barrière s'était-elle évanouie ?

Parce qu'un humain l'a franchie complètement. Parce que si elle n'avait pas disparu, tu serais mort.

Nafai eut l'impression qu'il entendait la voix de Surâme dans sa tête.

Oui, je suis ici, tu me reconnais.

J'ai détruit la barrière ?

C'est moi qui l'ai fait. Dès que tu l'as eu entièrement traversée, les systèmes du périmètre m'ont informé qu'un être humain était entré. Et tout à coup, j'ai eu conscience de parties

de moi-même qui m'étaient restées cachées depuis quarante millions d'années. J'ai enfin identifié toutes les barrières, connu tout leur historique, compris leur utilité et la façon de les contrôler. Si tu avais été un intrus doué d'une détermination exceptionnelle et qui n'avait rien à faire ici, j'aurais ordonné aux systèmes du périmètre de te laisser mourir ; aussitôt, ils m'auraient été de nouveau cachés. Cela s'est déjà produit deux fois. Mais tu étais précisément celui que je voulais guider jusqu'ici ; par conséquent, l'existence de la barrière ne se justifiait plus. Je lui ai donné l'ordre de s'effacer pour te fournir de l'oxygène, de même qu'au reste de la zone inerte.

Je te remercie de cette décision, dit Nafai.

Cela implique que la corruption se remet à l'œuvre. De toute façon, elle n'avait pas été totalement éliminée. La barrière repoussait la plupart des radiations délétères, mais pas toutes. Il y a des dégâts. Rien de ce qui se trouve ici n'a été conçu pour une telle durée. Pourtant, maintenant que je puis savoir où je suis au lieu de me heurter aux défenses du système du périmètre, je vais peut-être découvrir pourquoi je tourne en boucle.

Ou bien Issib et Zdorab résoudront le problème à ma place ; ils travaillent en ce moment même sur l'Index ; à l'instant où tu as franchi le périmètre, les défenses ont disparu pour eux aussi. Je leur ai montré tout ce que tu as fait et ils explorent à présent les zones de mémoire nouvellement accessibles.

Alors, j'ai réussi, dit Nafai. Ça y est ; c'est fini.

Ne dis pas de bêtises. Tu as traversé la barrière, c'est tout. Le travail ne fait que commencer. Viens à moi, Nafai.

À toi ?

Là où je suis. Je me suis enfin trouvé, alors que je n'avais jamais conçu même jusque-là de me chercher. Viens à moi – de l'autre côté de ces collines.

Nafai se mit en quête de ses vêtements et les retrouva éparpillés un peu partout – les bourrasques qui l'avaient roulé n'avaient eu aucun mal à les emporter malgré les pierres qui les lestaient, li avait surtout besoin de ses chaussures, naturellement, à cause du terrain caillouteux ; mais il lui fallait aussi le reste de ses habits : il finirait bien par rentrer chez lui.

Des vêtements t'attendent là où je suis. Viens à moi.

Oui, oui, j'arrive. Mais laisse-moi enfiler mes chaussures, même si tu prétends que je n'en ai pas besoin. » Il mit aussi son pantalon et passa sa tunique par-dessus sa tête tout en marchant. Et l'arc ? Il entreprit de le chercher et ne renonça qu'en mettant la main sur un morceau de son arme : elle avait cassé sous la violence du vent. Il avait de la chance qu'aucun de ses os n'en ait fait autant.

Enfin, il se mit en route dans la direction que Surâme lui indiquait dans sa tête. Le trajet lui prit une demi-heure – il marchait lentement, à cause de ses contusions douloureuses. Mais il finit par arriver au sommet de la dernière éminence ; à ses pieds s'étendait une dépression à l'arrondi parfait, d'à peu près deux kilomètres de diamètre. Six tours immenses se dressaient au milieu.

Il sut instantanément ce que c'était : les vaisseaux stellaires.

C'est Surâme qui lui avait transmis cette information, il le savait, en même temps que bien d'autres précisions sur le sujet. Ce qu'il voyait, en vérité, ce n'étaient que les enveloppes protectrices du sommet des vaisseaux, dont par ailleurs seul un quart pointait hors du sol. Le reste se trouvait enfoui, à l'abri, entièrement relié aux systèmes de Vusadka. Sans avoir à réfléchir, Nafai savait aussi que l'essentiel de Vusadka était souterrain, vaste cité électronique presque totalement consacrée à l'entretien de Surâme lui-même. Les seuls éléments visibles de Surâme étaient les appareils paraboliques pointés vers le ciel, en communication constante avec les satellites qui lui tenaient lieu d'yeux, d'oreilles, de mains et de doigts à la surface du monde.

Tous ces millénaires passés m'avaient fait oublier comment me voir, où j'étais et à quoi je ressemblais. Mes souvenirs suffisaient tout juste à lancer certains programmes et à vous guider ici, à Dostatok. Quand les programmes ont échoué et que j'ai commencé à tourner en boucle, je me suis retrouvé désarmé parce que j'ignorais où en chercher la cause. Mais aujourd'hui, Zdorab, Issib et moi en avons découvert l'origine. Ma mémoire a subi des dégâts ; quarante millions d'années de désintégration atomique et de radiations cosmiques m'ont laissé des cicatrices. La redondance de mes systèmes m'a

permis de les compenser en grande partie, mais ce n'est pas le cas pour les avaries de mes systèmes primaires, que je ne pouvais même pas examiner parce qu'ils m'étaient cachés. J'ai perdu la capacité de commander mes robots. Ils n'étaient pas conçus pour durer si longtemps, même dans un espace dépourvu d'oxygène. Ils me signalaient qu'ils avaient achevé tous les contrôles de sécurité des systèmes situés à l'intérieur de la barrière, mais quand je voulais ouvrir le périmètre, le système refusait sous prétexte que les contrôles de sécurité n'avaient pas été menés jusqu'au bout. Je relançais donc les contrôles, les robots me rapportaient qu'ils étaient achevés, et ainsi de suite. Et j'étais incapable de percevoir la boucle, parce que tout se passait pour moi à un niveau réflexe – comme pour toi les battements de ton cœur. Non, c'était encore moins sensible. Cela s'apparenterait plutôt à la production d'hormones par les glandes de ton organisme.

Que se serait-il passé si tu étais parvenu à te sortir de la boucle ? demanda Nafai.

Si j'avais pu me retrouver, j'aurais compris le problème et je t'aurais aussitôt conduit ici.

Tu veux dire que tu aurais pu couper la barrière ?

Ç'aurait été inutile. Tu pouvais la couper toi-même. C'est à cela que sert l'Index.

L'Index !

Si tu l'avais emporté, tu n'aurais rencontré aucune résistance, aucune répulsion mentale ; et en le plaçant contre la barrière physique, tu l'aurais peu à peu dissipée – ce qui aurait évité ces bourrasques bien inutiles qui ont soulevé la poussière.

Mais tu ne nous avais jamais dit que l'Index servait à ça !

Je l'ignorais. Je ne pouvais pas le savoir. Tout ce que je savais, c'est que celui qui voulait atteindre les vaisseaux devait posséder l'Index. Alors, une fois les contrôles de sécurité achevés, le système du périmètre m'aurait tout montré, j'aurais su quoi faire et quoi te dire de faire.

Si je comprends bien, quand j'ai failli mourir d'asphyxie et qu'ensuite l'ouragan m'a couvert de bleus des pieds à la tête, je n'ai pas paniqué pour rien ?

Je n'aurais jamais réussi a me dégager de cette boucle si tu n'avais pas forcé le passage. J'ai lu la mémoire du système du périmètre et je suis ravi de la façon dont tu t'es servi des babouins pour entrer.

Mais tu ne me l'avais pas montré en rêve ? Qu'il fallait que je suive un babouin pour franchir la barrière ?

En rêve ? Ah oui, je m'en souviens, tu as fait un rêve. Non, il ne venait pas de moi.

Du Gardien, alors ?

Pourquoi chercher une origine extérieure ? Ne crois-tu pas ton inconscient capable de t'envoyer un rêve valable de temps en temps ? N'es-tu pas prêt à reconnaître que c'est peut-être ton propre esprit qui a résolu le problème ?

Nafai ne put contenir un rire ravi. « Alors, j'y suis arrivé !

Tu y es arrivé. Mais tu n'as pas fini. Viens à moi, Nafai. J'ai du travail pour toi, et les instruments qu'il te faut pour l'accomplir.

À grands pas, Nafai descendit dans la vallée de Vusadka. Sur le site du débarquement. Là où le pied de l'homme avait pour la première fois foulé le sol d'Harmonie et où les premiers colons avaient installé l'ordinateur qui protégerait leurs enfants de l'autodestruction pendant si longtemps qu'ils avaient dû considérer cette protection comme éternelle.

Mais elle n'était pas éternelle. Elle était en train de disparaître. Et Nafai marchait au milieu des tours des vaisseaux stellaires, premier humain à laisser ses empreintes dans celles des bâtisseurs de ce site. Maintenant, Surâme pouvait lui ordonner ce qu'il voulait, il obéirait ; et quand il en aurait fini, les hommes retourneraient sur Terre.

10
Le Pilote Interstellaire

Volemak et Rasa réunirent la communauté dès que Zdorab et Issib leur eurent rapporté ce qu'ils avaient appris de l'Index. Il y avait bien longtemps qu'on n'avait pas organisé de réunion sans avertir Elemak de son objet. Il s'en inquiéta. En réalité, il avait peur, mais, incapable de le reconnaître, il se croyait en colère. Et certes, il était furieux qu'on eût préparé une assemblée sans le prévenir, sans que Père l'eût consulté au préalable. Pour lui, c'était le signe que cette réunion était celle de Rasa – que les femmes essayaient d'accaparer le pouvoir et l'avaient délibérément écarté du processus. Un de ces jours, cette vieille taupe poussera le bouchon trop loin, se dit Elemak, à ce moment-là, elle verra ce que sont vraiment le pouvoir et la force – et elle comprendra qu'elle n'a ni l'un ni l'autre.

Tel était le filtre par lequel Elemak interpréta la nouvelle, ce matin-là. Chveya et Luet avaient fait des rêves… ah, naturellement, encore les femmes qui cherchaient à asseoir leur autorité spirituelle, la sibylle et sa fille (dûment catéchisée par sa mère, certainement) qui essayaient de rétablir l'ancienne suprématie dont Luet jouissait à Basilica ! Et puis Nafai, Issib et Zdorab avaient exploré l'Index en quête de renseignements, et Nafai – l'époux de Luet, comme par hasard, et le chouchou de Surâme – avait découvert un lieu secret qu'aucun d'entre eux n'avait jamais vu au cours de toutes leurs parties de chasse. Grotesque ! Elemak avait parcouru chaque kilomètre carré de la région durant ses chasses et ses expéditions d'exploration, et il n'existait aucun site caché nulle part.

Donc Nafai s'était mis en quête d'un ailleurs qui n'existait pas et ce n'est que ce matin qu'il avait trouvé moyen d'en

franchir la clôture défensive. Une fois traversée par un être humain, la barrière disparaissait et à présent Nafai déambulait au milieu des vaisseaux des origines, cependant qu'Issib et Zdorab mettaient enfin la main, grâce à l'Index, sur des informations dont personne n'avait idée jusque-là. « C'est le site de l'atterrissage, expliqua Père. Nous vivons ici sur la terre de la Première Cité, le plus ancien établissement humain d'Harmonie, plus ancien que les cités des Étoiles, plus ancien même que Basilica !

— Mais il n'y avait pas de cité quand nous sommes arrivés, objecta Obring.

— Je parle du site ! répondit Père. Grâce à nous, la race humaine a parcouru la boucle. En ce moment même, Nafai marche là où nos ancêtres, nos pères et mères à tous, ont posé pour la première fois le pied sur le sol d'Harmonie ! »

Tout ça, ce sont des inepties romantiques, se dit Elemak. Si ça se trouve, Nafai est en train de roupiller au soleil ! Qu'est-ce qu'on en sait ? L'Index sert aux plus faibles du groupe à assurer leur pouvoir sur les forts, c'est tout.

« Vous savez naturellement ce que cela signifie, poursuivit Père.

— Ce que ça signifie ? intervint Elemak. Oui. À cause de ce que certains qui n'ont rien de mieux à faire ont soi-disant appris d'une boule de ferraille, nos vies vont encore être complètement bouleversées ! »

Volemak le regarda d'un air étonné. « Bouleversées ? Pourquoi crois-tu que nous soyons venus, si ce n'est pour nous préparer au voyage de retour sur Terre ? Surâme était pris dans une boucle rétroactive, voilà tout, et Nafai a réussi à l'en libérer. Dis plutôt que l'ordre est revenu, Elya.

— Ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Nous menons une vie satisfaisante, ici, une vie d'abondance, meilleure par bien des côtés que celle que nous connaissions à Basilica, aussi incroyable que ce soit pour Obring. Nous avons des familles, aujourd'hui, des épouses, des enfants, et une existence agréable. Nous travaillons dur, mais nous sommes heureux et il y a de la place pour nos enfants et les enfants de nos enfants pour mille ans et plus. Nous ne connaissons pas

d'ennemis, pas d'autres dangers que les péripéties normales de la vie. Et vous prétendez que cette existence est une anomalie, alors que perdre notre temps à partir dans l'espace serait dans l'ordre des choses ? Je vous en prie, n'insultez pas notre intelligence ! »

Elemak percevait sans mal ceux qui le soutenaient dans son opposition. En dépeignant le véritable tableau de leur situation, il avait vu Meb, Vas et Obring acquiescer d'un air lugubre, et leurs épouses les suivraient sur cette voie. De plus, il avait visiblement semé le doute chez certains autres. Zdorab et Shedemei, en particulier, arboraient une expression songeuse et même Luet avait regardé ses enfants quand il avait évoqué l'agrément de leur vie actuelle, l'absence de dangers, l'avenir radieux qui les attendait à Dostatok.

« Je ne sais pas ce que Nafai a découvert, ni même s'il a découvert quelque chose, continua Elemak. Et franchement, ça m'est égal. Nyef est un bon chasseur, il est intelligent, mais il n'a pas à nous faire affronter de force les dangers monstrueux que peuvent receler des vaisseaux vieux de quarante millions d'années ! Je refuse, et ma famille avec moi, de laisser mon petit frère nous faire perdre notre temps à exécuter un projet grotesque et irréalisable ! Quand il a tué Gaballufix, nous avons tous été obligés de fuir Basilica – cela, je le lui ai pardonné. Mais s'il recommence à chambouler nos vies de fond en comble, je ne lui pardonnerai jamais ! »

Elemak conserva une expression impassible, mais intérieurement, il ne put s'empêcher de sourire devant les pitoyables tentatives de Luet pour absoudre son mari de la culpabilité du meurtre de Gaballufix. Qu'elle dise ce qu'elle voulait – Elemak savait que son premier coup avait porté : Nafai était discrédité avant même son retour. C'est sa faute si nous avons quitté Basilica ; nous passons l'éponge ; mais rien de ce qu'il dira ne changera notre façon de vivre. Elemak avait fourni une justification raisonnable à une résistance acharnée face à la dernière manœuvre des femmes et de leur petit pantin. Preuve de son succès : ni Père ni Mère, ni personne ne lui opposait une quelconque défense, à part Luet, qui s'était laissé détourner sur les raisons du meurtre de Gaballufix. Toute idée de vaisseaux

stellaires et de régions secrètes avait vécu.

Soudain, Oykib s'avança au milieu de l'aire de réunion. « Honte à vous tous ! s'exclama-t-il. Honte à vous ! »

Personne ne dit mot, sauf Rasa. « Okya, mon chéri, nous discutons entre adultes.

— Honte sur vous aussi ! Avez-vous tous oublié que nous sommes ici à cause de Surâme ? Avez-vous tous oublié que si nous vivons dans un pays aussi paradisiaque, c'est parce que Surâme l'a préparé pour nous ? Avez-vous oublié que s'il n'y a pas déjà dix cités dans cette contrée, c'est parce que Surâme en a écarté les gens – sauf nous ? Toi, Elemak, aurais-tu trouvé seul ce pays ? Aurais-tu compris qu'il fallait traverser la mer et toute l'île pour y arriver ?

— Et en quoi t'y connais-tu, toi, petit ? demanda Elemak, méprisant, qui sentait cet enfant en train de lui voler l'autorité.

— Non, tu n'en aurais rien su, poursuivit Oykib. Aucun d'entre vous ne savait rien et aucun d'entre nous ne posséderait rien si Surâme ne nous avait pas choisis pour nous guider jusqu'ici. Je n'étais pas né ou je n'étais qu'un bébé quand tout ça s'est produit, alors pourquoi est-ce que moi, je m'en souviens, tandis que vous, mes aînés – mes sages frères et sœurs aînés, mes parents –, vous l'avez oublié, dirait-on ? »

Sa voix haut perchée énervait Elemak. Que se passait-il donc ? Il avait réussi à neutraliser les adultes – mais il n'avait pas prévu d'avoir à faire face à la nouvelle engeance de Père et Mère. « Assieds-toi, petit, dit Elemak. Tu parles sans savoir.

— Nous parlons tous sans savoir, le reprit Luet. Seul Oykib semble savoir de quoi il parle.

— Tu lui as sans doute bien fait la leçon.

— Mais oui, bien entendu ! Comme si nous pouvions savoir d'avance ce que tu allais dire ! Nous aurions dû, pourtant ; je pensais ces questions réglées depuis longtemps, mais nous aurions dû nous douter que l'ambition te dévorerait toujours.

— Moi ! s'écria Elemak en se levant d'un bond. Je te signale que ce n'est pas moi qui ai inventé cette visite bidon d'une cité invisible, qui n'existe que par les prétendus rapports d'une boule de métal que vous êtes les seuls à pouvoir interpréter !

— Tu n'as qu'à poser la main sur l'Index, dit Père ; il se fera

un plaisir de te parler.

— Je ne veux rien entendre d'un ordinateur. Je vous le répète, je ne mettrai pas en danger la vie et le bonheur de ma famille sur les ordres supposés d'un ordinateur invisible que ces… ces femmes persistent à vénérer comme un dieu ! »

Père se leva. « Je te vois enclin à douter. Peut-être était-ce une erreur de partager cette bonne nouvelle avec tous. Peut-être aurions-nous dû attendre le retour de Nafai et nous rendre tous au lieu qu'il a découvert pour voir ce qu'il a vu de nos propres yeux. Mais je ne voulais pas de secrets entre nous, aussi ai-je insisté pour raconter l'histoire sans tarder, afin que nul ne puisse prétendre par la suite qu'on ne l'a pas tenu au courant.

— C'est un peu tard pour jouer l'honnêteté, vous ne croyez pas, Père ? dit Mebbekew. Vous avez reconnu vous-même que quand Nafai est parti avant-hier, il cherchait ce site caché qu'il tenait pour celui où les premiers hommes avaient débarqué de leurs vaisseaux. Mais à ce moment-là, vous n'avez pas cru bon de nous en parler, n'est-ce pas ? »

Père jeta un coup d'œil à Rasa, et Elemak se sentit conforté dans ses soupçons. Le paternel se laissait mener par la vieille ! La connaissant, elle avait dû exiger le secret, et aujourd'hui, elle avait sans doute déconseillé à Volemak d'en parler.

Néanmoins, il était temps pour Elemak de jouer son coup suivant ; il devait reprendre l'ascendant, maintenant qu'Oykib avait sapé sa position précédente. « Ne soyons pas injustes, dit-il. Jusqu'à présent, nous n'avons fait que parler de Nafai sans l'entendre lui-même. Inutile de prendre une décision dès maintenant. Attendons son retour et nous jugerons alors sur pièces. » Il se tourna vers Oykib qui se tenait toujours au milieu du groupe. « Quant à toi, je suis fier de constater que mon avant-dernier frère brûle d'un tel feu. Tu vas devenir un homme, Oykib, et quand tu seras assez grand pour comprendre les problèmes au lieu de suivre aveuglément ce que les autres t'en disent, on écoutera attentivement ta voix au conseil, je te l'assure. »

Oykib rougit – de gêne et non de colère. Il était trop jeune pour entendre autre chose que la louange manifeste ; l'insulte subtile lui avait totalement échappé. Et voilà comment je me

débarrasse de toi aussi, Okya, petit frère chéri, sans même que tu t'en rendes compte.

« Je déclare la séance levée, dit Elemak. Nous nous réunirons au retour de Nafai ; je ne parle pas, naturellement, des petites réunions de conspirateurs dans la case de l'Index où toute cette histoire a été manigancée et qui, je n'en doute pas, se poursuivront comme d'habitude. » Par ces mots, toute conversation que pouvait entamer le groupe de Rasa se trouvait irrémédiablement entachée de suspicion ; voilà qui allait les affaiblir !

Les pauvres ! Ils se croyaient très malins jusqu'au moment où ils tombaient sur quelqu'un qui comprenait vraiment le fonctionnement du pouvoir. En levant la séance et en annonçant de fait la suivante, Elemak venait de franchir un grand pas dans son entreprise de confisquer à Volemak son autorité à Dostatok. Restait à voir cependant si la réunion prendrait véritablement fin avec son départ ; s'il la quittait et que l'assemblée continue, il aurait beaucoup plus de mal à établir son ascendant – il aurait même perdu du terrain.

Mais ses inquiétudes n'étaient pas fondées : Meb se leva presque aussitôt et, Dol et leurs enfants en remorque, quitta le groupe à sa suite ; Vas, Obring et leurs épouses se levèrent à leur tour, puis Zdorab et Shedemei. La réunion était close – et cela parce qu'Elemak l'avait décrété.

J'ai remporté la première manche, se dit-il, et ça m'étonnerait que je n'aie pas aussi gagné la partie. Pauvre Nafai ! Je ne sais pas ce que tu fais dans les bois, mais quand tu rentreras, tu trouveras toutes tes petites combines sens dessus dessous. Tu croyais pouvoir m'affronter de loin ? Eh bien, tu as perdu !

Il n'y avait d'inscriptions nulle part, aucun signe, aucune indication écrite.

Personne n'a besoin d'indications ici. Je suis toujours avec toi pour te montrer ce qu'il te faut savoir.

Et ça convenait aux gens de l'époque ? demanda Nafai. À tous ? » Sa voix résonnait trop fort dans le silence qui régnait, tandis qu'il suivait les coursives et les couloirs impeccables qui

l'emmenaient de plus en plus bas sous la terre.

Ils me connaissaient. Ils m'avaient créé, programmé. Ils savaient ce dont j'étais capable. Ils me considéraient comme… comme leur bibliothèque, leur mode d'emploi universel, leur seconde mémoire. En ce temps-là, je ne savais que ce qu'ils m'avaient enseigné. Aujourd'hui, j'ai derrière moi quarante millions d'années d'étude des humains et j'en ai tiré mes propres conclusions. – à l'époque, j'étais beaucoup plus dépendant d'eux – je leur renvoyais leur propre image du monde.

Et cette image… elle était erronée ?

Ils ne se rendaient pas compte à quel point leur comportement était plus animal qu'intellectuel. Ils pensaient avoir vaincu la bête en eux-mêmes et croyaient qu'avec mon aide tous leurs descendants la chasseraient aussi en l'espace de quelques générations. Ils prévoyaient à long terme, mais aucun homme ne peut prévoir à si long terme. Les chiffres, les dimensions du temps finissent par perdre toute signification.

Quand même, ils construisaient bien, dit Nafai.

Bien, mais pas à la perfection. J'ai subi quarante millions d'années de radiations cosmiques et nucléaires qui ont détruit la plus grande partie de ma mémoire. Je possède heureusement de vastes systèmes de redondance, si bien qu'il n'y a pas eu de pertes graves de mes stocks de données. Même en ce qui concerne mes programmes, j'ai pu détecter toutes les altérations et les corriger. Par contre, je ne pouvais surveiller la zone qui m'était dissimulée ; aussi, quand les programmes s'y sont dégradés, je n'en ai rien su et n'ai pas pu les réparer. Je ne pouvais pas copier ces zones pour les remplacer quand une copie se détériorait.

Donc, ces gens manquaient entièrement de prévoyance, dit Nafai ; ces programmes constituaient ton cœur même !

Il ne faut pas les juger durement. Ils n'ont jamais imaginé qu'il faudrait ne serait-ce qu'un million d'années aux enfants de leurs enfants pour apprendre à vivre en paix et à se montrer dignes de pénétrer ici pour y acquérir la connaissance des hautes technologies. Comment auraient-ils pu savoir que malgré le passage des siècles et des millénaires, les humains

d'Harmonie n'apprendraient jamais la paix, ne cesseraient jamais de chercher à dominer les autres par la force ou la ruse ? Il n'avait pas été prévu que je maintienne ce site coupé du monde un million d'années, encore moins quarante. Donc, ils construisaient bien – les défauts et les pannes de mon cœur secret ne se sont pas avérés fatals, finalement. Et puis tu es ici, n'est-ce pas ?

Nafai se remémora la terreur qui l'avait saisi quand il s'était retrouvé sans air et se demanda si les constructeurs n'avaient pas prévu un système de sécurité un peu trop efficace.

« Où es-tu ? demanda-t-il.

Tout autour de toi.

Nafai tourna la tête et ne vit rien de spécial.

Les capteurs, là, au plafond – c'est par eux que je te vois et que je t'entends, outre ma capacité à voir par tes yeux et à entendre tes paroles avant que tu les prononces. Derrière chacune de ces parois, il y a d'innombrables banques de mémoire statique – tout cela, c'est moi. Les machines qui font circuler l'air dans ces quartiers souterrains – c'est encore moi.

Alors, pourquoi avais-tu besoin de moi ?

C'est toi qui m'as sorti de la boucle où j'étais prisonnier, qui as élargi ma vision pour y inclure mon propre cœur, et tu me poses cette question ?

Pourquoi as-tu besoin de moi maintenant ?

J'ai besoin de toi – de vous tous – parce que le Gardien vous a envoyé des rêves. Le Gardien vous appelle et je vais vous conduire à lui.

Bon, alors, pourquoi as-tu besoin de moi, de moi, Nafai ? demanda-t-il en s'efforçant de clarifier sa question.

Parce que mes robots étaient sous le contrôle d'un secteur de ma mémoire auquel je ne peux plus me fier. Je les ai coupés parce que je n'en recevais plus que des rapports erronés. Sur les six vaisseaux, aucun ne possède une mémoire absolument intacte. J'ai besoin que tu récupères et testes la mémoire de toutes les parties de tous les vaisseaux, puis que tu recomposes une mémoire complète et fonctionnelle jusqu'à ce que nous aboutissions à un vaisseau en parfait état de marche. De moi-même, j'en suis incapable – je n'ai pas de mains.

Je suis donc ici pour faire le travail des machines en panne.

J'ai aussi besoin que tu pilotes le vaisseau.

Ne me dis pas que tu en es incapable !

Tes ancêtres ne confiaient pas le contrôle total de leurs vaisseaux à des ordinateurs comme moi, Nafai. Chaque appareil doit avoir un pilote stellaire à son bord pour donner les ordres. J'exécuterai ces ordres, mais le vaisseau t'appartiendra. Je t'appartiendrai.

Ce n'est pas ma place, protesta Nafai. C'est Père qui devrait tenir ce rôle.

Ce n'est pas Volemak qui est ici. Ce n'est pas Volemak qui a rouvert Vusadka.

Il l'aurait fait, s'il avait su.

Il en savait autant que toi. Mais toi, tu as agi. Ce n'est pas un hasard, Nafai. Ta présence ici n'est pas une coïncidence, ta présence et nulle autre. Si c'était Volemak qui avait découvert ce site et en avait forcé l'entrée en risquant sa vie pour cela, c'est lui qui revêtirait le Manteau. Ou Elemak, ou Zdorab – bref, celui, quel qu'il soit, qui aurait réussi à entrer, celui-là endosserait cette responsabilité, lise trouve que c'est toi. Elle te revient.

Nafai faillit s'écrier : « Je n'en veux pas ! » Mais c'eût été un mensonge. Car il la désirait de tout son cœur. Être l'élu de Surâme pour piloter le vaisseau stellaire, même sans rien connaître au pilotage d'aucun engin – ce serait merveilleux ! Ce serait une gloire et un accomplissement plus grands qu'il n'en avait jamais rêvé étant enfant. « J'accepte, dans ce cas, dit-il, à condition que tu m'apprennes.

Tu ne feras rien sans instruments. Je t'en fournirai certains et t'enseignerai à fabriquer les autres. Et tu n'y arriveras pas sans aide.

Sans aide ?

Il va y avoir des milliers de plaques mémorielles à transborder d'un vaisseau à l'autre. Tout seul, tu seras bien vieux, tu seras même mort avant d'y parvenir. Tous ceux de ton village vont devoir y œuvrer ensemble si nous voulons armer un vaisseau fiable avec toute la mémoire nécessaire pour vous mener jusqu'au Gardien de Ici Terre.

Aussitôt, Nafai imagina Elemak travaillant sous ses ordres, et il éclata de rire. « Dans ces conditions, tu ferais aussi bien de désigner tout de suite un autre chef ! Ils ne m'obéiront pas.

Ils t'obéiront.

Alors, c'est que tu ne comprends pas si bien que ça la nature humaine, rétorqua Nafai. Si la paix a régné parmi nous au cours de ces dernières années, c'est uniquement parce que je suis resté soigneusement à ma place vis-à-vis d'Elemak. Si je reviens leur annoncer de but en blanc que je suis le pilote et qu'ils doivent m'aider à armer un vaisseau…

Fais-moi confiance.

Bon, bon, d'accord. De toute manière, je ne fais que ça depuis le début !

Ouvre la porte.

Nafai obéit et pénétra dans une salle assez obscure. La porte se referma derrière lui en occultant la plus grande part de la piètre lumière. Clignant des yeux, Nafai s'habitua peu à peu à la pénombre et vit au milieu de la salle, suspendu en l'air sans soutien visible, un bloc de… de quoi ? De glace ?

C'est en majeure partie de l'eau.

Il s'approcha et toucha l'objet. Ses doigts s'y enfoncèrent sans difficulté.

Je te l'ai dit : c'est de l'eau.

Comment peut-elle conserver cette forme, alors ? Comment se fait-il qu'elle flotte en l'air ?

Pourquoi te l'expliquerais-je alors que dans quelques instants il te suffira de puiser dans ta mémoire pour le savoir ?

Comment ça ?

Traverse l'eau et tu en sortiras vêtu du manteau du pilote stellaire. Une fois qu'il sera en place, uni à toi, tous mes souvenirs seront à toi, comme ils l'ont toujours été.

Jamais un esprit humain ne pourrait contenir autant d'information ! protesta Nafai. Ta mémoire s'étend sur quarante millions d'années d'histoire !

Tu verras.

J'ai failli devenir fou quand tu m'as instillé le souvenir du rêve de Père. Qu'est-ce qu'il en sera avec les tiens ?

Je serai proche de toi comme je ne l'ai jamais été.

Mais je serai encore moi-même ?

Tu seras davantage toi-même que jamais.

Est-ce que j'ai le choix ?

Oui. Tu peux choisir de refuser. Je ferai alors venir quelqu'un d'autre ; elle traversera l'eau et c'est elle qui sera le pilote.

Elle ? Luet ?

Quelle importance ? Si tu décides de ne pas devenir le pilote, de quel droit t'inquiètes-tu de qui je choisirai pour te remplacer ?

Nafai demeurait immobile, les yeux fixés sur le miraculeux bloc d'eau qui flottait en l'air, et il réfléchissait : C'est moins dangereux que de franchir la barrière, et pourtant, ça, je l'ai fait. Et puis pourrais-je supporter d'obéir au pilote en sachant jusqu'à la fin de mes jours que j'aurais pu être à sa place et que j'ai refusé ? Ceci enfin : j'ai fait confiance à Surâme jusqu'ici ; j'ai tué pour lui ; j'ai failli mourir pour lui. Vais-je maintenant refuser de prendre le commandement de notre voyage ?

Comment dois-je faire ? demanda-t-il.

Tu ne le sais pas ? Tu ne te rappelles pas la vision dont t'a parlé Luet ?

Alors seulement, Nafai se remémora le rêve de Luet : elle l'avait vu s'enfoncer dans un bloc de glace, puis émerger par en dessous, tout luisant, étincelant de lumière. Sur le moment, il n'avait accordé à ses paroles qu'un sens métaphorique. Mais le bloc de glace était bel et bien là, devant lui.

« Je m'y enfonce par le haut, dit-il. Mais comment y accéder ? »

Presque aussitôt, un disque d'un mètre de diamètre rasa le soi et s'arrêta devant lui. Nafai comprit qu'il devait y monter et le fit. Mais rien ne se passa.

Ce sont tes vêtements qui gênent. Il se déshabilla donc pour la deuxième fois de la journée. Il se rappela alors les éraflures et les contusions que les bourrasques lui avaient infligées. Nu, il remonta sur le disque qui s'éleva aussitôt et le transporta au-dessus du bloc.

Descends sur l'eau. Elle supportera ton poids.

Ayant vu ses doigts s'enfoncer sans résistance dans le flanc

du bloc, Nafai avait des doutes, mais il obéit et posa le pied sur la surface. Elle était lisse sans être glissante ; comme celle de la barrière, elle donnait l'impression de se mouvoir sous ses pieds dans toutes les directions à la fois.

Allonge-toi sur le dos.

Nafai s'étendit. Presque immédiatement, la surface changea sous lui et il commença à s'enfoncer. Il s'aperçut que l'eau allait bientôt lui recouvrir le visage. Il n'allait plus pouvoir respirer ! Le souvenir de l'asphyxie était encore vif et il se mit à se débattre.

Du calme. Dors. Tu ne manqueras ni d'air ni de rien. Dors. Calme-toi.

Et il s'endormit en s'enfonçant dans l'eau.

Elemak s'étonna de voir Shedemei à sa porte. Tout était possible, naturellement – peut-être était-elle venue se rallier à lui. Mais il en doutait ; il était beaucoup plus probable qu'elle voulait essayer de négocier un arrangement au nom de Rasa, auquel cas on n'avait pas mal choisi l'émissaire. Il n'avait rien contre elle et elle n'avait pas de liens de parenté gênants. Par ailleurs, elle et Zdorab ne s'étaient-ils pas levés à la fin de la réunion, preuve qu'ils acceptaient le pouvoir d'Elemak de la déclarer close ? Il fallait écouter ce qu'elle avait à dire.

Il la laissa donc entrer et s'asseoir à la table en compagnie de Meb, d'Obring et de Vas. Il prit ensuite place en face d'elle et attendit. Qu'elle parle d'abord ; il saurait ainsi à quoi s'attendre de sa part.

« Tout le monde m'a déconseillé de venir te voir, dit-elle. Mais je crois qu'ils te sous-estiment tous, Elemak.

— Ce n'est pas la première fois. »

Meb gloussa, ce qui agaça Elemak : il ignorait si son frère riait parce que les autres le sous-estimaient ou s'il se moquait de sa réponse. On ne savait jamais de qui Meb se gaussait. Une seule certitude : il se moquait de quelqu'un.

« Il y a certains points importants que tu ne sembles pas comprendre, poursuivit Shedemei. Et je crois qu'il te faut tout savoir pour prendre des décisions avisées. »

Ah ! elle était donc là pour lui enseigner la « réalité ». Eh

bien, autant l'écouter, si cela permettait de lui couper l'herbe sous le pied à la prochaine réunion. D'un hochement de tête, il l'invita à continuer.

« Il n'existe pas de conspiration visant à te dépouiller de l'autorité. »

Et voilà, pensa Elemak. Tu commences par nier le complot, ce qui équivaut à m'en confirmer l'existence.

« La plupart d'entre nous te reconnaissent comme le chef naturel de la communauté et, à quelques exceptions près, nous en sommes tous satisfaits. »

Ben tiens ! « Quelques » exceptions, hein ?

« Et ces exceptions se trouvent plus parmi tes partisans que tu ne l'imagines. À cette table, il y a davantage de haine et de jalousie à ton encontre qu'il n'y en a jamais eu parmi ceux qui se réunissent dans la case de l'Index.

— Ça suffit, l'interrompit Elemak. Si tu es venue dans l'espoir de semer la zizanie chez ceux qui veulent protéger leurs familles des intrigants, tu peux t'en aller tout de suite. »

Shedemei haussa les épaules. « J'ai dit ce que j'avais à dire, tu l'as entendu, peu m'importe ce que tu en fais. Mais le fait est là : la seule contre qui tu te bats en ce moment, c'est Surâme. »

Meb s'esclaffa. Shedemei n'y prêta aucune attention.

« Surâme a enfin accès aux vaisseaux. Nous allons tous devoir fournir un gros effort pour en désosser cinq afin d'en mettre un en état de voler. Mais ce sera fait, avec ou sans ton approbation. Surâme ne te laissera sûrement pas entraver ses plans après être ailée aussi loin. »

Elemak nota avec amusement que Shedemei persistait à parler de l'ordinateur comme d'une femme.

« Quand Nafai reviendra, il portera le manteau du pilote stellaire. Il s'agit d'un système qui le relie de façon presque parfaite à la mémoire de Surâme. Il en saura beaucoup plus sur toi que tu n'en sais toi-même, me comprends-tu bien ? Et le port du manteau donne accès à bien d'autres pouvoirs – par exemple, une concentration d'énergie à côté de laquelle le pulsant n'est qu'un jouet.

— Est-ce une menace ? demanda Elemak.

— Je te dis la vérité toute simple. Surâme a choisi Nafai parce

qu'il possède l'intelligence nécessaire pour piloter le vaisseau, la loyauté pour la servir fidèlement et une volonté qui lui a permis d'abattre une barrière réputée infranchissable et de donner l'occasion à notre expédition de se poursuivre. Elle ne l'a pas choisi parce qu'il conspirait contre toi. Si tu avais jamais manifesté la moindre parcelle de loyauté envers la cause de Surâme, c'est peut-être toi qu'elle aurait choisi.

— Crois-tu m'émouvoir avec des flatteries aussi navrantes ?

— Je ne te flatte pas, répondit Shedemei. Je te l'ai déjà dit : nous te savons le chef naturel de notre groupe. Mais tu as refusé le commandement de l'expédition de Surâme. C'est ton choix, que tu as fait librement. Aussi, quand tu te rendras compte que tu as perdu pour toujours l'autorité sur le groupe, ne t'en prends qu'à toi-même. »

Elemak sentit la colère monter en lui.

« De toute manière, tu ne venais même pas en seconde position, poursuivit Shedemei. Il n'était pas certain que Nafai accepte le manteau – précisément parce qu'il savait que tu rejetterais son autorité. C'est alors que Surâme a fait le choix d'un candidat de remplacement. Elle m'a demandé, à moi, si j'accepterais le fardeau du commandement. Elle m'en a expliqué plus long sur les capacités et le fonctionnement du manteau qu'à Nafai lui-même, qui doit néanmoins en savoir beaucoup à l'heure qu'il est. J'ai accepté sa proposition. Si ce n'avait été Nafai, ç'aurait été moi. Pas toi, Elemak. Ce n'est pas d'un cheveu que tu as manqué cette charge prestigieuse : tu n'étais même pas dans la course, parce que tu as rejeté Surâme de prime abord.

— Il vaudrait peut-être mieux que tu t'en ailles, maintenant, dit Elemak d'une voix calme.

— Mais ce n'est pas pour ça que tu ne dois pas jouer un rôle important, un rôle de valeur dans la communauté, continua-t-elle, apparemment sans l'entendre ni se rendre compte de la rage qui bouillonnait en lui. Ne force pas les choses, n'oblige pas Nafai à t'humilier devant tout le monde. Travaille plutôt avec lui et il te laissera avec joie acquérir autant de pouvoir que Surâme lui permettra de t'en concéder. Je crois que tu ne t'es jamais rendu compte à quel point Nafai te vénère, comme il a toujours

voulu te ressembler, comme il recherche ton affection et ton respect plus que chez quiconque.

— Sors de chez moi, dit Elemak.

— Très bien. Je vois que tu es de ceux qui refusent de réviser leur conception du monde. Tu ne peux vivre que dans un univers où tous tes malheurs viennent des autres, où chacun conspire contre toi pour te priver de ton dû. » Elle se leva et se dirigea vers la porte. « Malheureusement, il se trouve que cet univers n'est pas le vrai. Alors, vous allez rester ici tous les quatre à comploter pour prendre le pouvoir à Dostatok, vous n'arriverez naturellement à rien qu'à vous humilier, et vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-mêmes. Malgré tout, Elemak, tu as droit à notre profond respect et à notre estime pour tes talents considérables. Bonne nuit. »

Elle referma la porte derrière elle.

C'est à peine si Elemak parvenait encore à se maîtriser. Il n'avait qu'une envie : se jeter sur elle et la frapper, la frapper jusqu'à ce que disparaisse en elle la moindre parcelle de son insupportable condescendance. Mais ce serait une manifestation de faiblesse ; s'il voulait conserver son emprise sur les trois hommes présents, il devait prouver que ce genre de bêtises ne le touchaient pas. Aussi leur adressa-t-il un pâle sourire. « Vous voyez comme ils cherchent à nous abrutir en nous mettant en colère ? dit-il.

— Ne me dis pas que tu n'es pas en rogne ! jeta Meb.

— Bien sûr que je suis en rogne ! Mais je refuse de laisser la colère m'abêtir. De plus, Shedemei nous a fourni des renseignements intéressants. À l'en croire, Nafai va revenir avec une espèce de manteau magique ou je ne sais quoi. Ce n'est peut-être qu'une illusion, comme les masques que Gaballufix faisait porter à ses soldats à Basilica pour les rendre tous identiques. Ou alors ce truc possède un vrai pouvoir ; mais loin de nous faire filer doux, ça nous obligera d'autant plus à prendre des mesures rapides, nettes… et définitives.

— C'est-à-dire ? demanda Vas.

— C'est-à-dire que nous n'autoriserons personne à partir rejoindre Nafai, où qu'il soit. Nous le forcerons à venir à nous ; et à ce moment-là, s'il ne s'écrase pas, s'il refuse nos décisions,

nous l'empêcherons de nous nuire plus longtemps.

— C'est-à-dire ? répéta Vas.

— C'est-à-dire qu'on le tuera, triple buse ! s'exclama Obring. Tu es vraiment obligé d'être aussi bouché ?

— Je savais que c'était ce qu'il voulait dire, fit Vas tranquillement. Je souhaitais simplement l'entendre de sa propre bouche, pour qu'il n'aille pas ensuite prétendre que ce n'était pas ce qu'il souhaitait.

— Ah, je vois, fit Elemak. Tu t'inquiètes des responsabilités. » Et il ne put s'empêcher de comparer Vas et Nafai : malgré tous ses défauts, Nyef n'avait jamais cherché à nier sa responsabilité dans la mort de Gaballufix. « Eh bien, je prends la responsabilité de tout. Seul, si vous l'exigez. Mais cela signifie aussi qu'une fois la victoire acquise, l'autorité me reviendra.

— Je marche avec toi, dit Meb. À fond. Est-ce que ça veut dire qu'après, je partagerai l'autorité avec toi ?

— Oui », répondit Elemak. Encore faudrait-il que tu saches ce que c'est, pauvre babouin geignard ! « Ce n'est pas plus compliqué. Mais si l'un de vous n'a pas le cran de marcher avec nous, ça ne fait pas de lui notre ennemi. Qu'il se contente de taire notre plan, qu'il se joigne à nous pour empêcher les autres de rallier Nafai et qu'il n'intervienne pas quand nous le tuerons – s'il faut en arriver là.

— Là, je suis d'accord », dit Obring.

Vas acquiesça également.

« Alors, c'est réglé. »

Nafai se réveilla étendu par terre dans la salle. Au-dessus de lui flottait le cube d'eau. Il ne se sentait pas différent.

Du moins, jusqu'au moment où il chercha à sentir de l'intérieur si quelque chose avait changé dans son corps. Alors, un torrent d'informations se déversa tout à coup dans son esprit. L'espace d'un instant, il eut conscience de toutes ses fonctions corporelles, avec un rapport détaillé sur l'état de chacune : les sécrétions de ses glandes, le rythme de son pouls, la quantité de matière fécale accumulée dans son rectum, la déficience actuelle en aliments des cellules de son organisme, et la ponction des cellules graisseuses pour compenser cette

carence. De même, la vitesse de guérison de ses contusions et de ses éraflures s'était accélérée et il se sentait beaucoup mieux.

Est-ce cela que Surâme sait depuis toujours sur moi ?

Aussitôt la réponse lui parvint et, cette fois, d'une voix claire – encore plus que quand Surâme parlait par le biais de l'Index. *Je n'ai jamais su tout cela sur toi. Le manteau s'est connecté à chacun des nerfs de ton corps et rend compte en continu de ton état. Il prélève aussi des échantillons de ton sang en différents endroits, les interprète et intervient pour améliorer ta forme, et ce plusieurs fois par seconde.*

Le manteau ?

Instantanément, une image jaillit dans son esprit. Il se vit de l'extérieur, tel que Surâme le percevait certainement par ses capteurs. Il vit son corps rouler de sous le bloc et se relever. Sa peau étincelait. Il s'aperçut que la majeure partie de la lumière de la salle provenait d'elle. Il se vit passer les mains sur son corps en cherchant à toucher le manteau. Mais il ne sentit rien d'autre que le contact habituel de son épiderme.

Il se demanda s'il allait toujours briller ainsi – si sa maison allait toujours s'illuminer chaque fois qu'il y entrerait.

À peine cette pensée lui fut-elle venue que la voix de Surâme lui répondit : *Le manteau réagit à ta volonté. Si tu souhaites qu'il s'éteigne, il s'éteint. Si tu souhaites accumuler une forte charge électrique, il s'exécute – et en tendant le doigt, tu peux projeter un arc d'énergie dans la direction que tu veux. Rien ne peut te blesser quand tu le portes et tu deviens extrêmement dangereux pour les autres – mais si tu ne désires faire de mal à personne, le manteau reste inactif. Tes enfants peuvent dormir dans le noir et toi, serrer ton épouse dans tes bras comme tu l'as toujours fait. À vrai dire, plus ton contact physique avec autrui est intense, plus le manteau s'agrandira pour inclure cette autre personne et même réagir, dans une faible mesure, à sa volonté.*

Alors Luet portera aussi ce manteau ?

À travers toi, oui. Il la protégera, lui permettra un meilleur accès à ma mémoire. Mais pourquoi me poser toutes ces questions ? Au lieu de les formuler, pourquoi ne pas renvoyer ton esprit en arrière et chercher à te rappeler, comme si tu

avais toujours tout su du manteau ? Les souvenirs te viendront alors sans mal et en toute clarté. Tu sauras tout ce qu'il y a à savoir.

Nafai tenta l'expérience et, soudain, toute interrogation sur le manteau disparut. Il sut ce qu'était le rôle du pilote. Il sut même précisément en quoi Surâme avait besoin de lui pour préparer un vaisseau stellaire au départ.

« Nous n'aurons pas assez de toute notre vie à tous, y compris celle de nos enfants, pour accomplir tout ça ! s'exclama-t-il.

Je t'ai dit que je te donnerais des instruments. Par certains côtés, les robots sont irréparables, mais il reste des ensembles que l'on peut utiliser. Les machines elles-mêmes sont en parfait état de marche – c'est mon programme qui permet de les commander qui est défectueux. On peut en réactiver certaines parties et, à ce moment-là, toi et les autres pourrez mettre les robots au travail sous votre direction pour des tâches sans importance vitale. Tu verras.

Et alors, Nafai se « rappela » exactement ce que Surâme avait déterminé comme étant du domaine du possible. Il faudrait plusieurs heures de travail acharné pour réparer les robots, mais il pouvait y arriver – il se souvenait de la marche à suivre. « Je m'y mets tout de suite, dit-il. Il y a quelque chose à manger, par ici ?

À peine eut-il posé la question qu'il se rappela qu'il n'y avait pas de nourriture, naturellement. L'impatience le gagna en songeant qu'il devait aller chasser. « Tu ne pourrais pas demander aux autres de venir ? Qu'ils apportent de quoi manger et… après tout, je ne vois pas pourquoi il faudrait se taper une journée de trajet chaque fois qu'on veut venir. Nous pouvons reconstruire notre village ici – il y a toute l'eau qu'il nous faut dans les collines, au sud, et du bois en quantité. Il nous suffirait de consacrer une semaine à nous installer ; par an, ça nous épargnerait bien des journées de marche en attendant que le vaisseau soit terminé.

Je transmets. Ou alors, parle-leur en toi-même.

En moi-même ?

Soudain, il se souvint : puisque la mémoire de Surâme était

maintenant la sienne, il pouvait communiquer avec ses compagnons par l'Index. Ce qu'il fit.

« Vous n'irez nulle part », dit Elemak.

Zdorab et Volemak restèrent immobiles devant lui, abasourdis. « Que veux-tu dire ? demanda Volemak. Nafai a besoin de nourriture et il nous faut délimiter l'emplacement du nouveau village. Je pensais que tu voudrais nous accompagner.

— Et moi, je dis que vous n'irez pas. Personne n'ira. Nous ne déplacerons pas le village et personne n'ira rejoindre Nafai. Sa tentative pour s'emparer du pouvoir a échoué. Renoncez, Père. Quand Nafai aura suffisamment faim, il rentrera.

— Je suis ton père, Elya, pas ton fils. Tu peux décider de ne pas y aller toi-même, mais tu n'as pas qualité pour m'en empêcher. »

Elemak tapa du poing sur la table.

« À moins que tu ne songes à user de violence contre ton père ? poursuivit Volemak.

— Je vous ai exposé la loi de ce pays, dit Elemak. Personne ne peut quitter le village sans ma permission. Et vous n'avez pas ma permission.

— Et si je désobéis à ton ordre, parce qu'il est illégal et présomptueux ?

— Alors, vous ne ferez plus partie de Dostatok. Si l'on vous prend à rôder par ici, vous serez traité comme un voleur.

— Crois-tu que les autres y consentiront ? Lève seulement la main contre moi et tu ne t'attireras que leur mépris.

— Non : je m'attirerai leur obéissance. Je vous préviens : ne tentez rien. Personne n'ira porter à manger à Nafai. Il va rentrer et cette petite plaisanterie des vaisseaux de l'espace va se terminer. »

Volemak resta silencieux, Zdorab à ses côtés. Leurs visages étaient impassibles. « Très bien », dit enfin Volemak.

Elemak s'étonna : se pouvait-il que Père rendît les armes aussi facilement ?

« Nafai annonce qu'il rentre tout de suite. Les premiers robots ont été remis en service et ils sont au travail. Il sera ici dans une heure.

— Dans une heure ! s'exclama Meb qui se tenait non loin. Eh bien, nous y voilà ! Je croyais que ce fameux site de Vusadka était à une journée de marche ?

— Nafai vient juste de réactiver les paritkas. S'ils fonctionnent convenablement, nous ne serons pas obligés de déplacer le village.

— Les paritkas ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda Meb.

Ne pose pas la question, crétin ! pensa Elemak. Tu fais le jeu de Père.

« Un chariot volant, répondit Volemak.

— Et je suppose qu'en ce moment même, vous parlez avec Nafai ?

— Sans l'Index, sa voix est aussi difficile à distinguer de nos propres pensées que celle de Surâme. Mais il nous parle, en effet. Tu l'entendrais toi-même, si tu écoutais. »

Elemak ne put s'empêcher d'éclater de rire. « Mais bien sûr, je vais rester ici à essayer d'entendre la voix de mon frère, très loin d'ici, qui parle dans ma tête !

— Pourquoi pas ? demanda Zdorab. Il voit déjà tout ce que voit Surâme. Y compris ce qui se passe dans ton esprit. Par exemple, il sait que Meb et toi avez l'intention de le tuer dès son arrivée. »

Elemak se dressa d'un bond. « C'est un mensonge ! » Du coin de l'œil, il vit une expression de panique passer sur le visage de Meb. Surtout, ferme-la, Meb ! Tu ne vois pas qu'il a dit ça au hasard ? Ne fais rien qui puisse confirmer leurs soupçons ! « Rentrez chez vous, maintenant. Père. Toi aussi, Zdorab. Nafai ne sera en danger que s'il nous agresse ou cherche à se rebeller.

— Nous ne sommes plus dans le désert, dit Volemak. Et tu n'es pas le chef.

— Au contraire. Les lois du désert sont toujours valables et je suis le chef de notre expédition. Depuis le début. Je ne prenais votre avis que par respect pour votre âge.

— Allons-nous-en, intervint Zdorab en entraînant Volemak.

— Pour priver Elemak de l'occasion de nous montrer jusqu'où va sa malice ?

— Pas ma malice, Père. Mon ras-le-bol, simplement. C'est vous, avec Nyef, Rasa, Luet et toute votre clique, qui avez

déclenché tout ceci. Personne ne vous a demandé de mettre en marche cette stupide histoire de voyage dans les étoiles. Tout allait bien – jusqu'au moment où vous avez décidé de modifier les règles. Eh bien, en effet, les règles ont changé, et pour une fois, elles ne sont pas en votre faveur. La pilule est amère ; acceptez-la comme un homme.

— Je te plains », dit Volemak. Puis Zdorab l'entraîna et ils s'en allèrent.

« Ils savaient, gémit Mebbekew. Ils savaient ce qu'on avait l'intention de faire.

— Ah, la ferme ! lâcha Elemak. Ils ont tapé au hasard, et tu as bien failli cracher le morceau.

— C'est pas vrai ! Je n'ai rien dit.

— Va chercher ton arc et tes flèches. Tu tireras assez bien pour l'occasion.

— Tu veux dire qu'on ne va pas attendre de lui parler ?

— Nafai parlera d'un ton beaucoup plus raisonnable avec une flèche dans le corps, tu ne penses pas ? »

Meb sortit. Elemak se leva et décrocha son arc de la cheminée.

« Ne fais pas ça. »

Il se retourna et vit Eiadh à la porte de la chambre, le bébé sur la hanche.

« Je t'ai bien entendue, Eiadh ? Tu me dis ce que je dois faire ?

— Tu as déjà essayé de le tuer une fois. Surâme ne te laissera pas faire. Ne le comprends-tu pas ? Et cette fois, tu risques d'être blessé.

— Je te remercie de t'inquiéter pour moi, Edhya, mais je sais ce que je fais.

— Moi aussi, je sais ce que tu fais. Toutes ces années, j'ai observé tes rapports avec Nafai et je me disais : enfin, Elya a appris à le respecter ; il n'est plus jaloux de son jeune frère. Mais je vois aujourd'hui que tu attendais simplement ton heure. »

Elemak l'aurait volontiers giflée, mais la tête du bébé se trouvait sur la trajectoire et il ne voulait surtout pas faire de mal à son enfant. « Tu en as assez dit, la prévint-il.

— Je serais prête à te supplier de ne rien faire par amour pour moi, reprit Eiadh, mais je sais que ça ne servirait à rien. Alors, je te supplie de ne rien faire pour l'amour de tes enfants.

— Pour mes enfants ? Mais c'est pour eux que j'agis ! Je refuse de voir leurs vies mises en pièces à cause des complots de Rasa pour prendre le pouvoir à Dostatok et transformer notre village en une société de femmes comme Basilica.

— Pour eux, répéta Eiadh. Ne les oblige pas à voir leur père se faire humilier devant tout le monde. Ou pire.

— Je mesure à présent la qualité de ton amour pour moi. On dirait que tu paries sur la victoire de l'autre camp.

— Ne leur fais pas honte en leur montrant que tu as le meurtre au cœur.

— Tu crois que je ne sais pas où tu veux en venir ? À Basilica déjà, tu avais le béguin pour Nafai. Je pensais que ça te passerait en mûrissant, mais je m'étais trompé.

— Fou que tu es ! J'admirais sa force. J'admirais la tienne aussi. Mais sa force à lui n'a jamais vacillé et il ne l'a jamais utilisée pour violenter les autres. Ta façon de traiter ton père était honteuse. Tes fils se trouvaient dans la pièce à côté et ils ont entendu la manière dont tu lui as parlé. Ne sais-tu pas qu'un jour, quand tu seras vieux et faible, tu risques d'affronter le même manque de respect de leur part ? Vas-y, frappe-moi ! Je vais poser le bébé. Montre à tes fils à quel point tu es fort, si fort que tu peux battre une femme qui n'a commis d'autre crime que de te dire la vérité ! »

Meb ouvrit brusquement la porte, son arc et ses flèches à la main. « Alors ? demanda-t-il. Tu viens, oui ou non ?

— J'arrive », dit Elemak. Il se tourna vers Eiadh. « Je ne te le pardonnerai jamais. »

Elle lui fit un sourire enjôleur. « Dans une heure, tu viendras implorer mon pardon. »

En revenant au village, Nafai savait exactement à quoi s'attendre : il partageait la mémoire de Surâme. Il avait entendu s'entretenir Elemak et ses conjurés. Il les avait écoutés tout en ordonnant à tous de garder les enfants à la maison. Il avait senti la peur au cœur de chacun. Il savait les dégâts qu'Elemak

infligeait à sa propre famille, la crainte et la fureur qui lui noyaient le cœur.

Tu ne peux pas lui faire oublier ses projets ?

Non. Cela ne fait pas partie des pouvoirs dont on m'a doté. D'ailleurs, il est très résistant. Mon influence sur lui ne peut être qu'oblique.

S'il avait choisi de t'obéir, il aurait mieux convenu à tes desseins que moi, n'est-ce pas ?

Oui. Surâme pouvait bien lui parler franchement, maintenant, puisqu'ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre.

Donc, je ne suis qu'un second choix.

Non. Tu es le premier, parce qu'Elemak est constitutivement incapable de se soumettre à un but supérieur à sa propre ambition. Il est bien plus infirme qu'Issib.

Nafai fonçait vers le sud ; le paritka rasait le sol en détectant automatiquement le trajet le plus uniforme, à une vitesse inimaginable aux yeux de son passager. Mais le prodige que constituait la machine ne l'intéressait pas. Il avait du mal à retenir ses larmes ; car à présent, en se concentrant sur les habitants de Dostatok et non plus sur la restauration du vaisseau, il se « souvenait » d'événements et de situations qu'il n'avait jamais devinés. Les combats et les sacrifices entre Zdorab et Shedemei, la haine glacée que Vas ressentait pour Obring et Sevet et, depuis Shazer, pour Elemak, l'aigre mépris de Sevet pour elle-même, le chagrin de Luet et d'Hushidh devant leurs maris qui les traitaient de plus en plus selon l'idée qu'Elemak se faisait des femmes et de moins en moins comme les amies qu'elles auraient dû leur être.

Issib, dont l'existence dépend entièrement de son épouse, quelle honte pour lui de regarder sa femme comme moins qu'une associée dans tous ses travaux ! Et quelle honte encore plus grande pour moi ! Mon épouse, la plus vénérable des femmes, au moins aussi sage que moi, j'ai pu la quitter en la laissant dans un tel état d'esprit !

Car il avait vu leur cœur de l'intérieur, et c'est là une vision qui ne laisse aucune place pour la haine. Oui, il savait que Vas était un meurtrier au fond de lui-même – mais il se

« rappelait » aussi le supplice qu'il avait vécu quand Sevet et Obring l'avaient humilié. Nafai pouvait bien considérer que l'humiliation n'excusait pas l'assassinat, il savait à quoi ressemblait le monde du point de vue de Vas et il lui était désormais impossible de le haïr, il l'empêcherait d'accomplir sa vengeance, naturellement ; mais en même temps, il comprendrait.

Tout comme il comprenait Elemak et la façon dont Elemak le voyait. Si j'avais su ! pensait Nafai ; si j'avais vu ce que j'ai fait pour qu'il me déteste autant !

Ne sois pas stupide. Il détestait ton intelligence. Il détestait le plaisir que tu avais à être intelligent, ton obéissance à ton père et à ta mère, et même la vénération dans laquelle tu le tenais. Il te haïssait d'être ce que tu es, parce que tu es très proche de lui et en même temps très différent. Le moyen d'éviter qu'il te déteste aurait été que tu meures jeune.

Tout cela, Nafai le comprenait, mais cela ne changeait rien. Il aurait voulu que tout fût différent. Ah, qu'il aurait aimé voir Elemak le regarder en disant : « Bien joué, petit frère ! Je suis fier de toi. » Plus que de son père, Nafai avait besoin d'entendre ces mots de la bouche d'Elemak. Et cela n'arriverait jamais. Au mieux, désormais, il obtiendrait son obéissance rétive. Au pire, son cadavre.

« Je ne veux pas le tuer », répéta Nafai, comme une litanie.

Si tu ne le veux pas, tu ne le feras pas.

Alors, ses pensées se tournèrent vers Luet. Ah, Luet, pourquoi ai-je dû attendre de porter ce manteau pour comprendre ce que je t'infligeais ? Tu as essayé de me le dire, d'abord avec amour, puis avec colère, mais le message ne variait pas : Tu me fais mal, tu es en train de perdre ma confiance, arrête, je t'en prie. Mais je n'entendais pas. Je désirais tellement être le meilleur des chasseurs, vivre une vie d'homme parmi les hommes, que j'avais oublié : avant d'en devenir tout à fait un, j'avais eu la chance que tu me prennes la main et m'emmènes au lac des Femmes ; tu ne m'avais pas seulement sauvé la vie, tu m'avais aussi donné ma place auprès de Surâme. Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, ma personnalité, mes enfants, je l'ai reçu de tes mains, Luet, et je t'en ai récompensée de manière

indigne.

Tu es presque arrivé. Ressaisis-toi.

Nafai recouvra son sang-froid. Il sentit le manteau opérer en lui pour guérir ses paupières rougies par les larmes. Toute trace de chagrin disparut aussitôt de son visage.

Ce sera toujours comme ça ? J'aurai toujours un masque à la place du visage parce que je porte le manteau ?

Seulement si tu le souhaites.

Nafai se « rappela » où Elemak et Mebbekew s'étaient cachés pour lui tendre une embuscade. Vas et Obring, au village, veillaient à ce que nul ne sorte de chez soi. Elya et Meb, l'arc à la main, attendaient Nafai pour le tuer.

Sa première idée avait été de les contourner, simplement, sans qu'ils le repèrent. Puis il avait imaginé de passer si vite devant eux qu'ils n'auraient pas le temps de tirer. Mais aucun de ces stratagèmes n'avait d'utilité : il fallait qu'ils se compromettent, il fallait qu'ils exécutent Nafai sans provocation préalable. « Laisse-les m'abattre, dit-il. Aide Meb à bien viser – il n'y arrivera jamais tout seul –, apaise-le, aide-le à se concentrer. Que leurs deux flèches me touchent.

Le manteau n'empêche pas la douleur.

— Mais il me guérira, une fois les flèches extraites, n'est-ce pas ?

Oui. Mais n'attends pas de miracle.

— Tout ce qui se passe en ce moment est miraculeux. Évite qu'Elemak me touche au cœur, si tu es si inquiet. »

Elemak rata le cœur, mais de peu. Nafai avait ralenti la vitesse du paritka afin qu'ils aient le temps de viser, il perçut un instant après Surâme l'effroi que la machine souleva chez eux ; Meb, perdant presque tout sang-froid, faillit jeter son arc et s'enfuir. Mais Elemak ne fléchit pas une seconde ; à mi-voix, il donna un ordre sec qui maintint Meb à son poste, puis ils visèrent et lâchèrent leurs flèches.

Nafai les sentit pénétrer dans son corps, celle d'Elemak au fond de sa poitrine, celle de Meb en travers de son cou. La dernière était la plus douloureuse, la première la plus dangereuse. Toutes deux provoquèrent une souffrance atroce et Nafai faillit perdre conscience.

Réveille-toi. Tu as trop à faire ; ce n'est pas le moment de faire la sieste.

J'ai mal ! J'ai mal ! hurla Nafai en silence.

C'est ton plan, pas le mien.

Mais c'était le seul efficace et Nafai laissa les flèches en place en attendant que le paritka l'amenât au cœur du village. Comme prévu, Vas et Obring furent terrifiés en voyant l'appareil surgir puis s'arrêter en flottant au-dessus de l'aire de réunion, son passager effondré sur le siège, une flèche plantée dans la poitrine, une autre en travers de la gorge.

Luet, appela mentalement Nafai, viens retirer mes flèches ! Il faut que tout le monde constate que je suis tombé dans un piège et que je n'avais pas d'arme. Tu dois jouer ton rôle.

Il vit la scène par les yeux de Luet ; l'étrange intimité qui l'avait presque rendu fou quand il avait reçu le rêve de son père, si longtemps auparavant, était aujourd'hui beaucoup plus supportable, car le manteau le protégeait des aspects les plus déstabilisants des souvenirs enregistrés de Surâme. Il percevait distinctement ce qu'elle voyait, mais très vaguement ce qu'elle ressentait, et presque rien du flot de conscience qui, la première fois, l'avait conduit au bord de la démence.

Il sentit le cœur de Luet se serrer en le voyant et l'effroi que provoqua en elle la vision des flèches plantées dans son corps. Comme elle m'aime ! se dit-il. Saura-t-elle jamais à quel point je l'aime, moi ?

Elle se mit à crier à la cantonade : « Sortez, sortez tous et venez voir ! »

Presque aussitôt, la voix d'Elemak s'éleva au loin : « Restez chez vous !

— Sortez tous ! répliqua Luet. Venez voir : ils ont essayé de tuer mon époux ! »

Tous, adultes et enfants ensemble, sortirent en foule des maisons. Plusieurs poussèrent des hurlements en voyant Nafai percé de flèches.

« Regardez : il n'avait même pas d'arc ! criait Luet. Ils lui ont tiré dessus sans qu'il les ait provoqués !

— C'est faux ! hurla Elemak qui entrait dans le village à grands pas. Je me doutais bien qu'il tenterait un coup fourré de

ce genre ! C'est Nafai lui-même qui s'est enfoncé les flèches, pour faire croire à une agression ! »

Zdorab et Volemak se trouvaient maintenant aux côtés de Luet et c'est eux qui retirèrent les flèches ; il fallut briser celle du cou et l'extraire par la pointe. Celle d'Elemak endommagea gravement la poitrine de Nafai en sortant. Il sentit le sang couler à flots des deux blessures ; incapable de parler, il perçut néanmoins la réaction du manteau qui entreprenait de le soigner, d'empêcher les blessures de le tuer.

« Je refuse d'endosser la responsabilité de cette affaire, poursuivit Elemak. Nafai est très doué pour jouer les victimes ! »

Mais personne ne gobait ses mensonges, Nafai s'en rendait clairement compte, sauf peut-être Kokor et Dol, qui n'avaient pas l'esprit très vif et se laissaient facilement berner.

« Aucun de nous ne te croit, dit Volemak. Nafai lui-même savait que tu projetais de l'assassiner.

— Ah oui ? fit Elemak. Alors, s'il est si avisé, pourquoi est-il allé se fourrer dans cette soi-disant embuscade ? »

Nafai transmit mentalement la réponse à son père.

« Parce qu'il voulait que chacun voie vos flèches plantées dans son corps, dit Volemak. Il voulait montrer à tous qui vous êtes et ce que vous êtes, sans laisser la moindre place au doute.

— La plupart d'entre nous le savaient depuis toujours, renchérit Rasa. Nafai n'était pas obligé de subir de telles blessures.

— Ce n'est pas si grave, intervint Luet. Nafai porte le manteau de Surâme. C'est le pilote, désormais. Le manteau est en train de le guérir. Ni Elemak ni Mebbekew ne peuvent plus lui faire de mal. »

Suis-je prêt ? demanda Nafai. La douleur avait considérablement décru.

Presque.

Elemak se rendait clairement compte que plus personne n'était avec lui, sauf Meb, qui n'avait pas le choix. Même Vas et Obring détournaient le regard – inutile d'attendre aucune aide de leur part. De toute façon, il n'en avait jamais espéré de ces deux-là. « Peu importe ce que nous avons fait, déclara-t-il. Nous

l'avons fait pour nos enfants et nos épouses – et pour les vôtres aussi ! Avez-vous vraiment envie de partir d'ici ? Y a-t-il un seul d'entre vous qui veuille s'en aller ?

— Personne n'en a envie, répondit Luet. Mais nous savions que c'était prévu depuis le début : nous devions partir pour la Terre. Ce n'était pas un secret. Personne ne t'a menti. »

À cet instant – insulte suprême – Eiadh joignit sa voix à celle de Luet. « Je ne veux pas quitter Dostatok ; mais je préférerais errer à jamais dans le désert si, pour rester, il fallait que meure un homme de bien. »

Elle parlait avec feu et Elemak se sentit brûler de l'intérieur. Ma propre femme, qui me condamne par ses accusations !

« Ah, on est très courageux, aujourd'hui ! cria-t-il. Mais hier, vous étiez d'accord avec moi ! L'un de vous a-t-il pu croire que nous allions préserver notre paix et notre bonheur sans effusion de sang ? Vous le saviez depuis toujours : tant que Nafai resterait libre de fomenter ses petits coups, la rébellion et la dissension régneraient parmi nous ! Le seul espoir de paix que nous ayons, c'est ce que j'ai déjà tenté de faire il y a plus de huit ans ! »

Maintenant.

Nafai se releva. À sa surprise, il se sentit vacillant et pris de vertige. Il s'en « rappela » aussitôt la raison : le manteau puisait son énergie dans son corps quand il y était obligé et le processus de guérison rapide qu'il avait entamé drainait ses forces plus vite que le manteau n'arrivait à les reconstituer grâce à la lumière solaire. Mais il savait aussi que cette faiblesse passagère ne l'empêcherait pas de faire ce qu'il avait à faire.

« Elemak, dit-il, j'ai pleuré tout le long du chemin en venant ici. Ce que tu as voulu me faire me met au supplice. Si seulement tu avais été assez souple pour accepter le plan de Surâme… si tu l'avais fait, je t'aurais suivi avec joie. Mais depuis le début, c'est toi, c'est ta soif de pouvoir qui nous déchire. Si tu n'avais pas comploté avec eux, si tu ne t'étais pas mis à leur tête, crois-tu que les faibles qui t'obéissaient se seraient jamais opposés à Surâme ? Elemak, ne comprends-tu pas que tu t'es entraîné tout seul jusqu'au seuil de la mort ? Surâme œuvre pour le bien de l'humanité et rien ne l'arrêtera. Faut-il que tu

meures avant d'en être persuadé ?

— Tout ce que je vois, c'est que chaque fois qu'on parle de Surâme, c'est que toi, ou ta pleurnicharde de femme ou Sa Majesté ta mère essaye de s'emparer du pouvoir !

— Aucun d'entre nous n'a jamais voulu te dominer, ni toi ni personne d'autre, répondit Nafai. Ce n'est pas parce que tu passes ton temps à rêver de régenter les autres que nous en faisons autant. Crois-tu que c'est mon ambition qui a créé le paritka sur lequel je me trouve ? Crois-tu que ce sont les complots de Mère qui le font tenir en l'air ? Crois-tu que ce sont les – comment as-tu dit ? Les pleurnicheries ? – les pleurnicheries de Luet qui m'ont ramené en une heure au lieu d'une journée ?

— Il s'agit d'une vieille machine, c'est tout, dit Elemak. Une vieille machine comme Surâme. Allons-nous obéir aux ordres donnés par des machines ? »

Des yeux, il chercha un soutien dans la foule, mais le sang qui maculait la gorge et la tunique de Nafai était trop frais ; personne ne croisa son regard à part Mebbekew.

« Nous allons déplacer le village vers le nord, près de Vusadka, déclara Nafai. Et tous, les enfants les plus âgés compris, nous travaillerons avec les machines de Surâme à remettre un vaisseau en état. Et quand il sera prêt, nous y entrerons tous – tous, je dis bien – et nous nous élèverons dans l'espace. Il nous faudra une centaine d'années pour atteindre la Terre, mais pour la plupart, le temps passera comme une seule nuit parce qu'ils dormiront pendant tout le voyage, tandis qu'aux yeux des autres, il ne se sera écoulé que quelques mois. Et une fois le voyage achevé, nous sortirons du vaisseau et nous poserons le pied sur le sol de la Terre, premiers des hommes à y revenir depuis quarante millions d'années. Oseras-tu me dire maintenant que tu veux nous priver d'une telle aventure ? »

Elemak resta muet, de même que Mebbekew. Mais Nafai lisait ce qu'il y avait dans leur esprit : la farouche résolution de céder pour l'instant, mais d'assommer Nafai à la première occasion, de lui trancher la gorge et de jeter son corps à la mer.

C'était inadmissible. Il fallait les convaincre de la futilité de toute résistance. Ils devaient cesser leurs complots et concentrer

leurs efforts sur la mise en état du vaisseau.

« Vous ne comprenez donc pas que vous ne pouvez pas me tuer, même si en ce moment, Elemak, tu imagines de me couper la gorge et de jeter mon cadavre à la mer ? » La fureur et l'effroi redoublèrent en Elemak et frappèrent Nafai comme des lames de fond.

« Tu ne vois pas que Surâme est déjà en train de guérir mes blessures au cou et à la poitrine ?

— Si c'étaient de vraies blessures ! » cria Meb. Pauvre Meb, qui croyait pouvoir ressusciter le mensonge initial d'Elemak !

Pour toute réponse, Nafai plongea le doigt dans sa plaie à la gorge. Le tissu cicatriciel avait déjà commencé à se former et il dut le déchirer – mais tous virent son doigt enfoncé presque jusqu'à la troisième phalange. Certains furent pris de haut-le-cœur ; les autres hoquetèrent, gémirent ou poussèrent par sympathie des cris de souffrance. Et de fait, la douleur était considérable – et elle empira quand il ressortit son doigt. À l'avenir, il faudra que j'évite ce genre d'effets spectaculaires, se dit Nafai.

Il dressa son doigt couvert de sang. « Je te pardonne, Elemak, déclara-t-il. Je te pardonne, Mebbekew, si j'ai votre promesse solennelle que vous nous aiderez, Surâme et moi, à construire un bon vaisseau. »

C'en fut trop pour Elemak. L'humiliation qu'il subissait aujourd'hui était bien pire que celle qu'il avait connue dans le désert huit ans plus tôt. Il ne pouvait plus se contenir. Son cœur n'abritait plus qu'une rage meurtrière. Ce que pensaient les autres ne lui importait plus : il avait déjà perdu leur considération, de toute façon ; il avait aussi perdu son épouse et ses enfants, il le savait ; que lui restait-il ? La seule façon d'apaiser en partie la souffrance qu'il ressentait, c'était de tuer Nafai, de le traîner jusqu'à la mer et de l'y plonger jusqu'à ce qu'il cesse de se débattre. Ensuite, que les autres fassent ce que bon leur semblait : Nafai mort, Elemak serait satisfait.

Il fit un pas vers lui. Puis un deuxième.

« Arrêtez-le ! » dit Luet. Mais personne ne s'interposa. Personne n'en eut le courage : le visage d'Elemak avait une expression trop effrayante.

Mebbekew sourit et vint se placer près de lui.

« Ne me touche pas, dit Nafai. La puissance de Surâme est comme du feu en moi. Pour l'instant, je suis faible des blessures que tu m'as infligées et je risque de ne pas pouvoir contrôler le pouvoir dont je dispose. Si tu me touches, je crois que tu mourras. »

Il parlait avec une telle simplicité que ses paroles avaient la force irrésistible de la vérité. Il sentit que quelque chose s'écroulait en Elemak. Sa fureur ne s'était pourtant pas éteinte ; ce qui s'était brisé, c'était la part de lui-même qui ne supportait pas d'avoir peur. Et une fois cette barrière abattue, toute sa rage redevint ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être : de la peur. Peur de perdre sa place au profit de son jeune frère, peur que les gens le regardent et voient en lui la faiblesse plutôt que la force, peur de ne pas être aimé. Et par-dessus tout, peur de perdre tout pouvoir sur les choses et les êtres qui l'entouraient. Et maintenant, toutes ces craintes qu'il se cachait depuis si longtemps se déchaînaient en lui – et toutes, sans exception, s'étaient réalisées, il avait perdu sa place, il apparaissait faible à tous, même à ses enfants ; plus personne ne pourrait l'aimer ; et il n'avait aucun pouvoir, pas même celui de tuer cet adolescent qui l'avait supplanté.

Elemak s'était arrêté et Meb en fit autant ; opportuniste comme toujours, il semblait n'avoir aucune volonté propre. Mais Nafai savait parfaitement que Meb était moins brisé psychologiquement qu'Elemak. Il poursuivrait ses complots sournois et, maintenant que son aîné était hors jeu, plus rien ne le retiendrait.

Nafai savait donc clairement qu'il n'avait pas encore gagné. Sans équivoque et de façon mémorable, il devait démontrer à Meb, à Elemak et à tout le monde qu'il ne s'agissait pas d'une simple lutte entre frères, que c'était Surâme et non lui qui avait vaincu Elemak et Meb. Et au fond de lui-même, Nafai se raccrochait à un espoir : s'il parvenait à leur faire comprendre que c'était Surâme qui les avait terrassés aujourd'hui, ils finiraient peut-être par lui pardonner et par redevenir les frères qu'ils auraient toujours dû être.

Je veux juste assez de puissance pour leur donner un choc,

dit Nafai mentalement. Pas pour les tuer.

Le manteau obéira à tes désirs.

Nafai tendit la main. Il vit sur son bras les étincelles que déclencha son geste, mais la scène était beaucoup plus impressionnante vue par les yeux des spectateurs. Par le biais de Surâme, il avait accès à une dizaine de visions simultanées de lui-même, le visage parcouru d'une lumière éclatante qui devenait de plus en plus éblouissante, la main vibrante de lumière, comme enveloppée par un essaim de lucioles. Il pointa l'Index vers Elemak et, comme un éclair, un arc de feu jaillit de l'extrémité de son doigt pour frapper son frère à la tête.

Le corps d'Elemak se convulsa violemment, puis s'effondra.

Est-ce que je l'ai tué ? s'écria Nafai avec une angoisse muette.

Commotionné, seulement. Fais-moi un peu confiance, veux-tu ?

Et de fait, Elemak bougeait ; son corps agité de spasmes se tordait au sol. Aussi Nafai tendit-il la main vers Meb.

« Non ! » cria Mebbekew qui ne tenait pas à partager le sort d'Elemak. Mais au fond de son cœur, Nafai le voyait, il continuait à manigancer, à imaginer des plans retors. « Je ferai tout ce que tu voudras, je te le promets ! Je n'ai jamais voulu aider Elemak, c'est lui qui m'a toujours forcé !

— Tu es trop bête, Meb. C'est Elemak qui t'a empêché de me tuer dans le désert, le jour où je t'ai défendu d'abattre un babouin, tu crois que je l'ignore ? »

Le visage de Meb devint un masque de culpabilité et d'effroi. Pour la première fois de sa vie, on le mettait face à l'un de ses secrets, un de ceux qu'il croyait le mieux gardés ; comment échapper aux conséquences ? « J'ai des enfants ! cria-t-il. Ne me tue pas ! »

L'arc de lumière jaillit en crépitant et projeta Meb au sol.

Nafai était épuisé. Il tenait à peine debout. Luet, aide-moi ! implora-t-il silencieusement.

Il sentit ses mains le soutenir par le bras. Elle avait dû le rejoindre sur le paritka.

Ah, Luet, qu'il en soit toujours ainsi ! Je ne tiendrai pas le coup si tu n'es pas à mes côtés. Je n'y arriverai pas sans toi !

Il ne sentit en réponse que l'amour de Luet pour lui, son

immense soulagement à savoir tout danger écarté, sa fierté devant la force qu'il avait montrée.

Comment fais-tu pour être aussi indulgente ? lui demanda-t-il en silence.

Je t'aime. Ce fut le seul message qu'il découvrit dans le cœur de son épouse.

Alors, Nafai ordonna au paritka de se poser et l'appareil obéit. Luet l'aida à en descendre et, leurs enfants agglutinés autour d'eux, l'emmena jusque chez eux. Au cours des instants qui suivirent, tout le monde se précipita pour s'enquérir s'ils avaient besoin d'aide. Mais Nafai n'avait besoin que de sommeil. « Occupez-vous de mes frères, chuchota-t-il. J'ai peur que les dommages ne soient graves. »

Quand il se réveilla, le crépuscule tombait. Zdorab était à la cuisine et préparait le repas ; Issib, Hushidh, Shedemei et Luet étaient assemblés autour de son lit. Ils ne le regardaient pas ; ils bavardaient. Il tendit l'oreille.

Ils parlaient de leur peine pour Eiadh et Dol, ainsi que pour leurs enfants ; surtout pour Proya, qui ne vivait que pour l'orgueil qu'il sentait chez son père, Elemak. « On aurait dit qu'il venait de voir son père mourir, dit Luet.

— Et c'était ça, répondit Hushidh. Du moins, c'était la mort du père qu'il connaissait.

— Les dégâts d'aujourd'hui seront longs à guérir, fit Shedemei.

— Mais s'agit-il vraiment de dégâts ? protesta Luet. Ou bien d'un début de guérison des blessures que nous n'avons pas voulu voir au cours des huit dernières années ? »

Hushidh fit claquer sa langue. « Nafai serait le premier à te dire que ce qui s'est passé aujourd'hui n'était pas un acte de guérison, mais de guerre. La volonté de Surâme a prévalu ; le vaisseau sera préparé et Mebbekew comme Elemak y travailleront aussi dur que n'importe qui, une fois qu'ils seront remis. Mais le préjudice commis est irréparable. Pour Elemak et Mebbekew, Nafai sera toujours l'ennemi, ainsi que tous ceux qui le serviront.

— Personne ne sert Nafai, objecta Luet. Nous ne servons que Surâme, comme Nafai lui-même.

— Oui, acquiesça vivement Shedemei. Nous le savons tous, Luet. Ce combat n'était pas celui de Nafai mais de Surâme. Le manteau aurait pu échoir à n'importe lequel d'entre nous. »

Nafai remarqua que cette fois, bien qu'elle n'en fût pas loin, Shedemei n'avait pas dit que c'était à elle que le manteau serait revenu s'il l'avait refusé. Désormais, elle garderait cette information pour elle et pour Zdorab. Quant à Elemak, Mebbekew, Vas et Obring, il y avait peu de chances qu'ils en parlent, quand bien même ils auraient compris ce qu'elle leur avait appris la veille. Elle se saurait toujours aux yeux de Surâme l'autre volet de l'alternative pour le commandement de la colonie – cela lui suffisait, elle était satisfaite.

« Il est réveillé, dit Luet.

— Qu'en sais-tu ? demanda Issib.

— Le rythme de sa respiration a changé.

— Je suis réveillé, confirma Nafai.

— Comment te sens-tu ? l'interrogea Luet.

— Encore fatigué. Mais mieux. Bien, même. Même pas fatigué, en fait. » Il se souleva sur un coude et sentit aussitôt la tête lui tourner. « À bien y réfléchir, je suis encore fatigué. » Et il se rallongea.

Ses compagnons éclatèrent de rire.

« Comment vont Elya et Meb ? demanda Nafai.

— Ils se reposent, comme toi, dit Shedemei.

— Et qui s'occupe de vos enfants à tous ?

— Mère, répondit Issib.

— Dame Rasa, fit en même temps Shedemei. Zdorab a pensé que tu aurais besoin d'un vrai repas à ton réveil et il est venu faire un peu de cuisine.

— Tu parles, fit Luet. Il savait tout simplement que j'allais me ronger les sangs pour toi et il ne voulait pas que je me tracasse pour la cuisine. Dis donc, tu ne t'es pas inquiété de nos enfants à nous.

— À vrai dire, je n'ai à m'inquiéter d'aucun enfant, dit Nafai. Je sais où ils sont. »

À cela, ils n'avaient rien à répondre. Ils lui apportèrent bientôt à manger et tout le monde l'imita, assis autour du lit. Nafai expliqua le genre de travaux qu'il faudrait exécuter sur le

vaisseau et ils commencèrent à réfléchir au partage des tâches. La discussion fut cependant brève, car Nafai était manifestement exténué, physiquement sinon mentalement. Tous s'éclipsèrent bientôt, même Luet ; mais elle revint peu après avec les enfants, qui embrassèrent leur père. Chveya s'accrocha particulièrement à lui. « Papa, dit-elle, j'ai entendu ta voix dans mon cœur.

— Oui, répondit-il. Mais en réalité, c'est la voix de Surâme.

— Non, c'était ta voix, quand tu croyais que tu allais mourir. Tu étais sur une colline et tu allais descendre en courant jusqu'en bas pour traverser un mur invisible. Et là, tu m'as crié : Veya, je t'aime !

— Oui. C'est vrai, c'était ma voix.

— Moi aussi, je t'aime, Papa. » Il se rendormit.

Et se réveilla au milieu de la nuit en entendant une légère brise marine jouer dans le chaume du toit. Il avait retrouvé toute son énergie et se sentait assez fort pour s'élancer dans le vent et s'envoler.

Mais il tendit simplement la main pour toucher Luet, pour la serrer contre lui. Elle s'éveilla à demi, sans protester ; au contraire, elle se massa contre lui. Elle était prête à faire l'amour s'il en avait envie. Mais cette nuit, il voulait seulement la toucher, la tenir contre lui ; partager avec elle les lumières dansantes du manteau, afin que, comme lui, elle se souvienne de tout ce que recelait l'esprit de Surâme, qu'elle lise aussi clairement dans son cœur qu'il lisait dans le sien et qu'elle soit aussi sûre de son amour qu'il l'était du sien.

L'éclat qui émanait du manteau s'élargit et se renforça. Nafai embrassa le front de Luet et, quand il retira ses lèvres, il vit, là où elles s'étaient posées, une petite lueur qui étincelait. Elle va grandir, je le sais. Elle va grandir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différences entre nous. Que les barrières tombent entre nous, Luet, mon amour. Je ne veux plus jamais être seul.

FIN DU TOME 3

GUIDE DE PRONONCIATION DES NOMS

Si le lecteur souhaite lire cette histoire en silence, il n'est pas très important qu'il sache prononcer les noms des personnages. Mais pour celui que cela intéresse, voici quelques indications sur ce sujet.

Les lois de la formation vocalique de la langue en usage à Basilica prévoient que dans la plupart des noms, propres comme communs, au moins une voyelle doit être prononcée avec le son *y* placé devant. Dans le cas des noms propres, il peut s'agir de pratiquement n'importe quelle voyelle, susceptible en toute légitimité de changer selon la préférence du locuteur. Ainsi, le nom de Gaballufix pourrait se prononcer *Gya*-BA-lou-fix ou Ga-BA-*lyou*-fix ; il se trouve que Gaballufix préférait pour sa part le prononcer Ga-*BYA*-lou-fix, et la plupart des gens suivaient naturellement cet usage.

Basilikya (Bya-zi-li-KI-ya)
Chveya (Chvey-YA)
Dabrota (Dah-BROH-tyah)
Dol (DYOHL)
Dza (Dzi-YAH)
Eiadh (A-yahth)
Elemak (EL-yé-mak)
Motiga (Myo-TI-gah)
Nadezhny (Nah-DYEZH-ni)
Nafai (NYA-faï)
Oykib (OY-kyib)
Padarok (PYAH-dah-rohk)

Protchnu (PRYO-tchnou)
Rasa (RAZ-ya)
Serp (SYAIRP)
Sevet (SEV-yet)
Shedemei (CHYED-è-meï)
Spel (SPYEHL)
Umene (Ouh-MYEH-né)
Hushidh (HYOU-chith)
Issib (IS-yib)
Izuchaya (Yi-zou-CHA-yah)
Kokor (KYOH-kor)
Luet (LYOU-et)
Krasata (Krah-SSYAH-tah)
Mebbekew (MEB-bek-kyou)
Vas (VYAS)
Vasnaminanya (Vahss-nah-mi-NAH-nyah)
Volemak (VOL-yé-mak)
Yasai (YAH-saï)
Zalatoya (Zah-lyah-TOH-yah)
Zdorab (ZDOR-yab)
Zhatva (ZHYAT-vah)
Zaxodh (ZYAH-chothe)
Zhavaronok (Zhah-VYA-roh-nok)
Zhatva (ZHYAT-vah)
Zhavaronok (Zhah-VYA-roh-nok)